

FAXIANG

法相

Fo Guang Shan
International Translation Center

法
相

FAXIANG

La clé des secrets du
bouddhisme

Vénérable Tzu Chuang

Traduit par Le-Binh Tran et Claude Merny

Edité par Fo Guang Shan International Translation Center,
Los Angeles

© 2016 Fo Guang Shan International Translation Center

Par le Vénérable Tzu Chuang
Traduit par Le-Binh Tran et Claude Merny
Graphisme de la couverture : John Gill
Mise en page : Xiaoyang Zhang

Fo Guang Shan International Translation Center
3456 S. Glenmark Drive,
Hacienda Heights, CA 91745, U.S.A.
Tel: (626) 330-8361
Fax: (626) 330-8363
E-mail: info@fgsitc.org
Website: www.fgsitc.org

Protégé par la loi sur la protection des droits d'auteur, suivant le Code de l'Union Internationale des droits d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, du texte et/ou de la nomenclature contenus dans le présent ouvrage sans l'autorisation de l'Editeur, est strictement interdite.

Imprimé à Taiwan.

Table des matières

Un cœur... deux portes	1
Un cœur imperturbable	4
Une pensée... trois mille...	8
Les trente-deux caractéristiques physiques de Bouddha	11
Les Trente-trois cieux	14
Trichiliocosme	17
Trois grands ásañkha-kalpa	20
Les causes et effets des trois vies	24
Trois robes et un bol...	27
Les trois sceaux du Dharma	31
Trois domaines... vingt-huit mondes...	34
Les trois poisons	37
Les trois ères du Dharma	40
Le Karma des trois temps	44
Les trois destinées non-bienveillantes	46
Les trois karmas	50
Les trois réserves	53
Les trois vertus	56
L'ordination de la triple plate-forme	59
Le Samādhī	63
Les trois sagesse	67
Le dana parfait	69
Les trois études	72
Le Tripitaka	75
Les trois roues du Dharma	78
Les Trois Joyaux	82
Les quatre « petits mais non négligeables »	85
Les Quatre grands monts bouddhistes	87

Les quatre grands éléments (mahābhūta) ne sont que vacuité	93
Les quatre mondes terrestres	96
Les quatre grands traducteurs bouddhistes	99
Les quatre efforts justes	105
Les quatre vœux universels	108
Les quatre appuis	111
Les quatre offrandes	115
Les quatre applications de la présence de l'esprit	118
Les quatre maintiens dignes et graves	121
Les quatre questions posées à Bouddha	123
Revaloir les quatre bienfaits	125
Les quatre méthodes d'enseignement	129
Les quatre incommensurables résolutions	132
Les Quatre nobles vérités	135
Les quatre manières de saisir	138
Les cinq préceptes	141
Les cinq péchés impardonnables	143
Les cinq signes de déclin	145
Les « Cinq lignées, Sept écoles » de l'Ecole Chan	148
Les cinq Véhicules	153
Les cinq désirs	157
Les cinq contemplations pour la décantation de l'esprit	160
L'enfer Avīci	164
Cinq types d'expressions volontairement non traduites	167
Le monde des cinq corruptions	170
Les cinq skandhas	174
Les six pouvoirs surnaturels	176
Namō Amitābha	179
Om mani padme hūm : La Parole vraie en six syllabes	181
Les Six conditions de réussite	183
La communauté monastique des Six harmonies	185
Les Six perfections	188

Les Six maîtres non-bouddhistes, de l'Inde antique	191
Les Six roues de l'existence karmique	194
Les Six objets de perception (Les Six poussières)	197
Les sept catégories de disciples	200
Les sept richesses des sages	203
Les huit écoles bouddhistes [chinoises]	207
Le noble sentier octuple	215
Les huit souffrances	219
Les huit étapes de l'accès à l'Eveil de Bouddha	222
Imperturbable face aux huit vents	225
Les huit champs de félicités	228
La retraite des huit préceptes et abstinence	231
Les huit consciences	234
Les huit calamités (obstacles dharmiques)	237
Les neuf degrés de la naissance sur la Terre pure de l'Ouest	241
Les dix principaux disciples de Bouddha	245
Les dix Terres [de bodhisattva]	248
Les dix « Ainsi »	252
Les dix Royaumes dharmiques	255
Les douze nidānas de la coproduction conditionnelle	259
Les douze divisions de sūtra	263
Les douze règles de la pratique ascétique	266
Les dix-huit enfers	269
Les dix-huit arhats	273
L'être humain surpasse l'être céleste	276
La « grande porte » d'une pagode (Shanmen)	278
Mahayana et Hinayana	281
La grande salle de Bouddha	284
Le principe de non-dualité	287
La sauvastika	290
Les quatre catégories d'amis	293
La pratique simultanée de Śamatha et Vipāśyanā	295

Les « bras droit »	299
Travaux communautaires	301
Les trois saintetés de la Terre pure de l'Ouest	303
La Dédicace des mérites	306
Ainsi, l'ai-je entendu...	309
Gyrovague	312
Temples bouddhistes	315
Les dix titres du Bouddha	318
Comprendre son Cœur et percevoir sa Nature propre	321
Les quatre Grands-maîtres de la fin de la Dynastie Ming	324
Les sept Parables du Sūtra du Lotus	333
La sagesse de Bouddha est aussi vaste que l'océan	337
Avaivartika	339
Les cinq contemplations avant le repas	342
Namo	344
Foi, compréhension, pratique, et illumination	347
Le Prajñā et la Vacuité	351
Le Nirvāna	354
Le bouddhisme des sectes	357
Demander le gîte dans un monastère bouddhiste	360
Les afflictions causées par l'Ignorance	363
Les Kalyānamitra	366
Retraite de la saison des pluies	369
Impermanence, Souffrance, Vacuité	371
La pratique simultanée « Mérite et Sagesse »	374
Les Trois assemblées, sous les arbres nāga-keśava	377
L'Īcchantika peut devenir bouddha	380
Convertir les consciences (Vijñāna) en sagesse (Jñāna)	383
Le Pic des vautours et le Vihara de Jeta	387

Remerciements

Nous tenons à exprimer notre gratitude envers tous ceux qui ont aidé à la réalisation de ce livre, en particulier, le Vénérable Tzu Jung, Chef Exécutif du Fo Guang Shan International Translation Center (F.G.S.I.T.C.), le Vénérable Hui Dong, Premier abbé du Hsi Lai Temple, et le Vénérable Yi Chao, Directeur du F.G.S.I.T.C. pour leur soutien et leurs conseils; Madame Le-Binh Tran et Monsieur Claude Merny pour la traduction ; Mademoiselle Xiaoyang Zhang pour la mise en page ; et Monsieur John Gill pour le graphisme de la couverture. Notre reconnaissance va également à tous ceux qui ont contribué à ce projet, de sa conception à sa publication.

Avant-propos

Nombreux sont ceux qui aimeraient, mieux connaître le bouddhisme mais souvent, ils doivent faire face à un problème embarrassant : Les textes canoniques du bouddhisme sont nombreux, ses doctrines, profondes et difficiles et son vocabulaire, complexe. Comment faire pour pouvoir pénétrer ses secrets ?

Rendre les textes canoniques du bouddhisme plus élégants et littéraires, plus accessibles et plus populaires, les « vulgariser » en quelque sorte..., tel a toujours été le vœu du Vénérable maître Hsing Yun dans sa croisade de promotion du bouddhisme humaniste. Pour réaliser cet idéal, il a personnellement dirigé la rédaction de la Collection « Le bouddhisme », afin que les curieux ne considèrent plus l'étude du bouddhisme comme une tâche trop ardue.

En effet, dès 1964, quand Maître Hsing Yun créa le collège bouddhiste Shoushan, à Kaohsiung, il s'efforçait déjà de préconiser un enseignement bouddhiste simple et facile à comprendre. Quand on apprend les langues étrangères, les sciences, les techniques... toutes ces études de différents domaines possèdent un vocabulaire ou des termes techniques spéciaux et exclusifs. Il en va de même pour l'étude des religions.

Le bouddhisme a pris source en Inde il y a plus de deux-mille-six-cents ans et Bouddha y a enseigné sa doctrine en sanskrit et en pali. Depuis les dynasties Han, Wei et les Royaumes du Sud et du Nord, de

nombreux moines éminents se sont consacrés à des travaux de traduction du Tripitaka, de la langue d'origine en chinois. Comme « les hommes de Qin aiment la simplicité », ces textes en chinois classique sont courts, minutieux et profonds. Nos contemporains qui sont habitués à lire des livres écrits en langue vernaculaire, doivent faire face à un autre obstacle : une écriture peu familière et difficile à comprendre.

Aussi, rédiger un dictionnaire encyclopédique ou un glossaire du bouddhisme, devenait une tâche urgente.

Il y a trente-trois ans, j'ai été nommée Préfète des études du Collège bouddhiste Shoushan. C'était l'époque où apprendre le bouddhisme, était une mode naissante. Pour que les étudiants puissent établir une base solide et prendre confiance, Maître Hsing Yun me demanda d'utiliser la méthode de composition en langue littéraire moderne, pour enseigner le vocabulaire bouddhiste, le mettre par écrit et le publier dans la revue Jueshi, pour satisfaire tout le monde.

Par la suite, j'ai été accaparée par les multiples activités administratives du monastère et, depuis une dizaine d'années, j'ai participé au lancement d'une centaine de centres de culte Fo Guang Shan, ce qui m'a imposé de multiples déplacements à travers les cinq continents : je n'avais plus de temps à consacrer à ces travaux littéraires.

Cette année, trentième anniversaire de Fo Guang Shan, le Grand maître m'a demandé de ressortir ce lot de fiches de cours couvertes de poussière, pour les compiler en un ouvrage de référence. C'est pourquoi, j'ai choisi cent-vingt-et-un articles et les ai classés selon l'ordre du nombre des traits des caractères, pour éditer ce livre, en guise de cadeau pour les trente ans de Fo Guang Shan. Comme c'est fort éloigné dans le temps et dans l'espace, les erreurs sont sans doute, inévitables. Que les maîtres éminents en la matière, ne soient pas avares de leurs conseils !

Je voudrais aussi remercier la Vénérable Manyi (滿義法師) pour avoir mis le manuscrit en forme et aussi les confrères du

« Fo Guang Cultural Enterprise » qui ont contribué à ce projet, de sa conception à sa publication.

Tzu Chuang
Avril 1997

Fo Guang Shan
International Translation Center

Un cœur... deux portes

一心二門

« Bouddha est un être éveillé. Les êtres sont des bouddhas non encore éveillés », « Le cœur, Bouddha, et les êtres, ne sont point différents l'un de l'autre » ; les êtres et Bouddha sont pourvus d'une même nature, mais, à cause de l'ignorance et des agissements insensés, apparaissent des épisodes de « création, installation, transformation et disparition », et des alternances d'« égarement, illumination, souillure et pureté ».

Pour cerner cette disposition originelle du cœur, le Traité sur l'éveil de la foi dans le Mahāyāna distingue le « Cœur des êtres » qui englobe tous les phénomènes et se présente sous deux formes : l'une se nomme « Porte de l'ultime-vérité du Cœur » et l'autre, « Porte de la réalité conditionnelle du Cœur ». Ainsi sont définis les deux aspects du Cœur : l'essentiel (immuable) et le circonstanciel (variable en fonction des événements). C'est ce que résume l'expression : « un Cœur... deux Portes ».

1. **Porte de l'ultime-vérité du Cœur** : C'est l'essence du Cœur, qui ne présente pas les formes contrastées de « création, installation, transformation et disparition », et « égarement, illumination, souillure et pureté » ; c'est une essence rationnelle absolument équitable, sans naissance et sans extinction, sans croissance et sans décroissance, véridique et permanente.

2. **Porte de la réalité conditionnelle du Cœur** : C'est l'apparence active du Cœur, qui apparaît et disparaît en fonction des conditions ; c'est pourquoi, se créent les formes contrastées de « création, installation, transformation et disparition », où se logent « égarement, illumination, souillure et pureté ».

L'essence du Cœur est la cause centrale de l'existence de tous les phénomènes ; cependant, les hommes ont une inclination vers les sentiments erronés et ne voient pas l'essence rationnelle équitable. Si l'on écarte les sentiments erronés, l'essence de l'ultime-vérité apparaîtra naturellement. On voit ainsi que les deux portes – ultime-vérité et réalité conditionnelle – ne sont en fait, ni identiques, ni différentes :

Pour ce qui est de la signification : la Porte de l'ultime-vérité est l'essence parfaitement équitable, qui existe réellement, sans naissance et sans extinction, alors que la Porte de la réalité conditionnelle représente des phénomènes de contrastes et de différences, constamment changeants. Elles apparaissent totalement opposées et c'est pourquoi, on les dit « non identiques ».

Pour ce qui est de l'essence : il n'existe aucun aspect de réalité conditionnelle, qui aurait une existence propre, en dehors de l'essence fondamentale de l'ultime-vérité. Ainsi, l'ultime-vérité est la réalité conditionnelle, la réalité conditionnelle est l'ultime-vérité et c'est pourquoi, on les dit « non différentes ».

On peut prendre comme exemple la relation entre l'eau et les vagues : l'eau est statique, les vagues sont mobiles, elles sont « non identiques » ; mais, sans eau, il n'y a pas de vagues, elles sont donc « non différentes ». Ainsi, on peut comprendre que « non identique » et « non différent » sont les deux aspects d'une même essence.

En conclusion : L'essence fondamentale de tous les phénomènes de l'univers est un Cœur ; les êtres et Bouddha possèdent ce même

Cœur. Cependant, ce Cœur a deux aspects – éveillé et non éveillé – que l'on distingue en parlant de deux « portes » : Celle des êtres éveillés est appelée « Porte de l'ultime-vérité du Cœur », celle des êtres non éveillés, « Porte de la réalité conditionnelle du Cœur ».

Dans son essence fondamentale, le Cœur possède les caractéristiques de « sans naissance, sans extinction, sans croissance et sans décroissance » et une apparence parfaitement indifférenciée ; on l'appelle « Porte de l'ultime-vérité du Cœur ».

Sous son aspect changeant, le Cœur revêt les caractéristiques de « naissance, extinction, croissance et décroissance » et une apparence toute faite de différences ; on l'appelle « Porte de la réalité conditionnelle du Cœur ».

Ces deux aspects représentent en fait, les deux faces d'une même entité, d'où l'expression « Un Cœur, deux Portes ». Dans le Gong'an : « Huike cherchant à apaiser son cœur » : le cœur non apaisé, c'est en fait le cœur de réalité conditionnelle ; le cœur apaisé, c'est le cœur de l'ultime-vérité.

Il suffit que les hommes apaisent leur cœur et leur conscience, et éliminent leurs pensées erronées et leurs illusions... alors, ils retrouveront leur nature propre et atteindront la Voie.

Un cœur imperturbable

一心不亂

En ce monde, celui qui est le plus proche de nous, celui qui a les relations les plus intimes avec nous, c'est notre Cœur. Le Cœur est notre maître et pourtant, la plupart des gens ne comprennent pas leur Cœur, ils ne connaissent pas leur visage originel et c'est pourquoi ils ne peuvent être leur propre maître. C'est uniquement en comprenant son Cœur que l'on peut se connaître soi-même et c'est pourquoi, il est dit : « Avant de pratiquer, il faut cultiver son Cœur. »

S'agissant de cultiver son Cœur, si l'on feuillette les livres canoniques du Tripitaka et du Dvādaśāṅga-buddha-vacana, on verra que partout, on insiste sur l'importance de la contemplation et de la purification du Cœur et aussi, sur ses merveilleuses fonctions. Il y est écrit : « Bouddha l'a dit : le Cœur est l'essentiel », « Le Cœur est irrité : les êtres sont irrités ; le Cœur est pur : les êtres sont purs », « Si le Cœur est pur, toutes les Terres sont pures », « Si le Cœur vit, tout vit ; si le Cœur meurt, tout meurt », « Les trois mondes sont nés du Cœur ; tous les phénomènes sont nés de la Conscience », « L'univers est né du Cœur », « L'égarément et l'éveil ne s'éloignent pas du Cœur intrinsèque », « Quand le Cœur est égaré, on est entraîné par la Fleur du Dharma ;¹ quand le Cœur est illuminé, on fait tourner la Fleur du Dharma », « Celui qui veut connaître l'état bouddhique, doit rendre son Cœur aussi pur que le Néant », « Si le Cœur

1. Le *sūtra du Lotus*

est concentré, tout est réalisable », « Si Bouddha enseigne tous les dharmas, c'est pour soigner tous les Cœurs ; sans tous ces Cœurs, à quoi serviraient tous les dharmas ? », etc.

Dans les sūtras, les comparaisons concernant le Cœur sont plus nombreuses encore : « Le Cœur est comme un singe : difficile à dresser ; le Cœur est comme un éclair : fulgurant ; le Cœur est comme le cerf sauvage qui fuit les bruits et les formes ; le Cœur est comme un pillleur de mérites ; le Cœur est comme un ennemi qui fait souffrir notre corps ; le Cœur est comme le serviteur des ennuis ; le Cœur est comme le roi qui donne des ordres ; le Cœur est comme la source intarissable ; le Cœur est comme le peintre qui crée une œuvre d'art ; le Cœur est comme le Néant : infini et illimité, etc.

On peut dire que le bouddhisme est une religion qui accorde une place prééminente au Cœur et à sa pratique.

Le Cœur est aussi appelé Dharmakāya, Ultime-vérité, Nature-propre, Dharmadhatu, Nature-dharmique, Tathāgatagarbha, Nature de Bouddha, Réalité fondamentale absolue, Prajñā ... Si le Cœur a tant d'appellations, c'est parce qu'il est sujet à des réflexions et illusions et se trouve en perpétuel changement. C'est pourquoi, il est souvent indécis, agité, et même parfois diabolique, quand il encourage nos organes de perception à mal se comporter, pour nous faire souffrir, voire même nous entraîner dans le cycle de samsara. C'est pourquoi, dans le *Sūtra des Huit prises de conscience des bodhisattvas*, il est dit : « Le Cœur est la source de tous les vices ».

Le Cœur est aussi appelé « Cœur de nature-propre pure », ce qui signifie que la nature du Cœur est originairement pure. Le Cœur est la nature de Bouddha, que chacun de nous possède initialement et pourtant les hommes ne se connaissent pas, ni ne s'affirment eux-mêmes... Pourquoi ?

Une gāthā dit : « La claire et fraîche lune des bodhisattvas, voyage souvent dans le vide parfait ; si le Cœur des êtres vivants est

pur, il peut capter et refléter la lune Bodhi. » Notre Cœur est comme un lac : si la surface de l'eau est sans remous et si l'eau est limpide, la lune pourra s'y refléter. De même, si notre Cœur n'est pas souillé par les pensées erronées et les passions mondaines, et si nous pouvons le garder toujours dans un état de sérénité, alors, tout naturellement, nous pourrions retrouver notre visage d'origine.

Alors, comment se retrouver soi-même ? Comment connaître son Cœur ? :

Le point crucial est de pouvoir « maintenir le Cœur en une position unique », et « garder le Cœur imperturbable ».

Comment garder « le Cœur imperturbable » ? :

Tous les textes canoniques et toutes les écoles, préconisent leur propre méthode de pratique et enseignent leur propre théorie :

L'Ecole Jingtou recommande de réciter le nom de Bouddha en toute sincérité. Quand les six organes de perception sont concentrés et que les pensées pures se succèdent sans interruption, le Cœur devient imperturbable. Alors, au moment de la mort, Bouddha viendra accueillir ceux qui auront ainsi pratiqué.

L'Ecole Chan considère la méditation comme primordiale, quand elle dit : « Méditer durant quarante-huit minutes a plus de mérite que de bâtir d'innombrables stupas des sept joyaux ; car les stupas finissent par tomber en poussière, alors qu'une pensée calme peut donner accès à l'Eveil. »

L'Ecole Tiantai résume sa théorie en disant : « Une pensée... trois mille... ». Elle pense que toute pensée englobe trois mille phénomènes du dharmadhatu et qu'il est inutile de chercher les trésors ou la lumière, à l'extérieur. Le Cœur, même égaré et troublé, reste toujours doté de tous les dharmas : Il suffit de le rendre imperturbable pour pouvoir se contempler et de pratiquer selon l'état actuel des choses, pour développer ses vertus initiales. Alors, le pratiquant deviendra l'être éveillé et libéré.

L'École Cittamātra est encore plus directive, en développant la théorie de « Cinq classes...cent dharmas ». Elle entend ainsi discerner les activités du cœur, afin de transformer la conscience en sagesse, pour acquérir l'éveil et la libération.

En dépit de toutes les théories et méthodes de pratique proposées par les différentes écoles, il n'est vraiment pas facile d'acquérir « un Cœur imperturbable ». Plus particulièrement dans la vie quotidienne, où l'on doit faire face à toutes sortes de personnes et de situations et où il est bien difficile de ne pas être perturbé par les circonstances extérieures.

Pourtant, si l'on peut garder en permanence, un cœur prêt à assister autrui et à se mettre avec ardeur à la pratique du bien...

Si l'on ne se laisse pas aller à critiquer, à se mesurer avec les autres et à les envier...

Si l'on ne se laisse pas émouvoir par les flatteries, humiliations, critiques, louanges, gains, pertes, joies et peines...

Si l'on ne perd pas son temps en discussions stériles, ou en quêtes de profits et de notoriété...

Si, au contraire, on se concentre sur les pratiques telles que la bienveillance, la compassion, la joie, l'équanimité, la gratitude et la modération, pour se parfaire et pour rendre service aux autres...

Alors, on cessera d'être enchaîné au monde matériel et contrarié par les affaires qui ne nous concernent pas et, tout naturellement, on pourra vivre dans la tranquillité et l'insouciance !

Une pensée... trois mille...

一念三千

*Trois points comme les étoiles,
Un crochet horizontal comme la lune gibbeuse ;
A cause de lui, on se change en animal,
Et c'est aussi grâce à lui, que l'on devient Bouddha.*

Cette devinette définit notre « Cœur (心) ». Chaque jour, notre cœur va et vient sans cesse entre les dix *dharmadhatu*, c'est pourquoi, les trois mille dharmas se trouvent tous dans notre pensée, d'où l'expression : « Une pensée... trois mille... ».

Le chiffre trois-mille représente tous les dharmas, bons ou mauvais, de nature ou d'apparence, de la vie mondaine ou de la vie transcendante. Selon la pensée de l'Ecole Tiantai, le cœur de tout être - ordinaire ou sage - englobe « les dix *dharmadhatu* ». « La disposition simultanée des dix *dharmadhatu* » entraîne cent *dharmadhatu*, et comme chaque *dharmadhatu* dispose de dix *ainsi*, on obtient mille *ainsi* ; et ces *ainsi* disposent chacun de trois « mondes », ce qui forme, finalement, trois mille dharmas. Dès lors, pour comprendre le sens de « Une pensée... trois mille dharmas », il faut définir le sens exact du « dix *dharmadhatu* », « la disposition simultanée des dix *dharmadhatu* », celle des « dix *ainsi* », et celle des « trois mondes ».

Les « dix *dharmadhatu* » et les « dix *ainsi* » seront détaillés dans les chapitres ultérieurs. Ci-après, je vous présente donc uniquement « la disposition simultanée des dix *dharmadhatu* » et des « trois mondes ».

1. **La disposition simultanée des dix dharmadhatu** : La disposition simultanée signifie que les dix *dharmadhatu* ne se dressent pas seuls et isolés : chacun peut prendre la forme des neuf autres. Ainsi, l'enfer d'hier peut devenir le monde des hommes d'aujourd'hui ; de même, l'animal d'aujourd'hui peut aussi devenir le bouddha de demain ; on peut monter ou descendre... Les possibilités de changements sont infinies. De ce fait, les enchaînements de l'égarement, l'illumination, la montée et la descente, sont clairs et complets et le sens de la libération et de la démarche est manifeste. C'est pourquoi, contempler les dix *dharmadhatu* dans le bon sens, c'est engager le processus de libération ; examiner les dix *dharmadhatu* à contre-courant, c'est se perdre dans le processus de dégénérescence. Dans le dhatu de l'enfer, il y a les neuf autres ; de même que dans celui des bouddhas, on trouve les neuf autres. Par exemple, le Cœur qui laisse apparaître l'avidité, la colère et l'ignorance, est le Cœur des trois mauvais royaumes ; le Cœur des dix bonnes actions est celui du royaume des cieux ; le Cœur de la compassion et de la sagesse est celui du royaume des bodhisattvas... Ainsi, les pensées qui surgissent sans cesse représentent l'apparence des six royaumes ordinaires et des quatre royaumes saints. Par déduction, la théorie de la possession simultanée des dix *dharmadhatu* se justifie manifestement.

2. **Les trois mondes** : Ici, le mot « monde » a le sens de « univers », incluant l'espace des dix directions et le temps des trois périodes (passé, présent et futur). Dans le bouddhisme, on appelle « monde », l'ensemble incluant l'univers et la vie. On distingue :

- i. Le monde des êtres sensibles.
- ii. Le monde matériel : montagnes, fleuves, terres ... habités par les êtres sensibles.
- iii. Le monde des cinq skandhas, formé par les cinq agrégats : formes, sensations, perceptions, formations volitionnelles et conscience.

« Bouddha enseigne tous les dharmas, dans le but de soigner tous les Cœurs ; s'il n'y avait pas tous ces Cœurs, à quoi bon tous ces dharmas ? » La pratique de la perfection est centrée sur le travail du Cœur. Aussi, comprendre que chaque pensée de ce Cœur est munie de trois mille dharmas au complet, peut servir comme base de la pratique de la Voie.

Les trente-deux caractéristiques physiques de Bouddha

三十二相

Il y a plus de deux-mille-cinq-cents ans que Bouddha est entré dans le parinirvāna. Ceux qui ont vécu à l'époque de la fin du Dharma n'ont pas eu la chance d'admirer personnellement son visage doré et ses caractéristiques physiques : les caractéristiques principales qui étaient visibles au premier regard et les caractéristiques secondaires – invisibles – mais qui faisaient naître chez tout homme, la sympathie et le plaisir. Il est mentionné dans les textes canoniques, que Bouddha possède trente-deux caractéristiques principales et quatre-vingts caractéristiques secondaires.

Les trente-deux caractéristiques principales sont les suivantes :

1. Plante des pieds plate, sans voûte plantaire
2. Marque de roue à mille rayons sous les pieds
3. Doigts fins et longs, blancs comme neige
4. Bras et jambes souples
5. Orteils et doigts finement palmés
6. Talons pleins
7. Pieds de même épaisseur, sur toute la longueur
8. Chair aussi fine et moelleuse que celle du cerf royal
9. Bras ballant, les mains tombent plus bas que les genoux
10. Organe mâle bien rétracté

11. Hauteur et étirement des bras, égaux
12. Pilosité foncée
13. Poils corporels gracieux et bouclés
14. Corps de couleur dorée
15. Corps nimbé d'une aura de dix pieds
16. Peau douce et lisse
17. Pieds, mains, épaules et crâne, bien arrondis
18. Aisselles bien pleines
19. Maintien digne et majestueux
20. Corps droit
21. Epaules pleines et arrondies
22. Quarante dents
23. Dents blanches et jointives
24. Dents régulières et égales
25. Joues pleines comme celles du lion
26. Salive améliorant le goût de toutes les nourritures
27. Langue longue et large
28. Voix profonde et sonore
29. Yeux de couleur foncée et limpides comme la mer
30. Cils extraordinaires
31. Lumière irradiant entre les sourcils
32. Protubérance charnue sur le sommet de la tête.

Il est dit dans les sūtras : « Il faut cent kalpas pour cultiver les caractéristiques physiques et trois āsañkya pour parfaire mérites et sagesse ». Les trente-deux caractéristiques physiques de Bouddha ne sont pas innées, mais dues à une pratique de quatre-vingt-onze kalpas. Selon le *Sūtra de l'ornementation grâce aux cent bonheurs*, il faut pratiquer cent bonheurs pour acquérir une caractéristique physique, et même celle de la langue, longue et large, demande une accumulation de milliards de fois de « sans mentir », pour pouvoir être acquise.

Ainsi, pour apprendre le bouddhisme, il faut cultiver assidûment mérites et sagesse, pour obtenir des fruits accomplis.

Fo Guang Shan
International Translation Center

Les Trente-trois cieux

三十三天

*Au-delà des Trente-trois cieux, il y a d'autres cieux,
Au-delà de la neuvième région des nuages, vivent les génies ;
A l'origine, les génies appartiennent au commun des mortels,
La seule crainte serait que leur cœur ne soit pas assez solide.*

Cette gāthā nous explique que, en dehors des cieux, il y a d'autres cieux... Cependant, le monde des cieux n'est pas inaccessible : il suffit que l'homme s'efforce d'effectuer de bonnes actions, alors, il pourra monter au ciel et connaître la condition de génie.

L'expression « Les Trente-trois cieux » ne signifie pas que le monde des cieux possède trente-trois étages. En réalité, il en possède vingt-huit au total : six pour le Domaine du désir, dix-huit pour le Domaine de la forme, et quatre pour le Domaine sans forme. « Les Trente-trois cieux » sont en fait, le deuxième ciel du Domaine du désir, nommé *Trayastrīṃśa*. Son chef suprême est *Śakro devānām indrah*, qui est aussi l'Empereur de Jade, divinité bien connue de la religion populaire.

Quand on parle de *Trayastrīṃśa*, on pense tout de suite à Bouddha qui y a passé trois mois à prêcher le Dharma, pour revaloir les bienfaits de sa mère, Madame Maya. Durant cette période, le roi Udayana de Vatsa tomba malade à cause de l'absence de Bouddha. Les ministres du roi chargèrent alors Maudgalyayana d'user de ses pouvoirs surnaturels, pour amener un sculpteur au palais céleste. L'artiste put ainsi contempler le visage et le corps dorés de Bouddha et les

reproduire sous forme d'une statue de cinq pieds de haut : la première statue bouddhiste de l'Histoire.

Parmi les six royaumes des êtres communs, le royaume des cieux est celui qui possède le plus de mérites et offre le plus de plaisirs, même si les êtres célestes, ayant eux aussi une durée de vie limitée, ne peuvent éviter de suivre le cycle du samsara et de subir les souffrances de la vie et de la mort. Néanmoins, comparé au monde des hommes, le royaume des cieux offre effectivement des plaisirs merveilleux : Les êtres célestes rayonnent, se déplacent aisément et ne connaissent que des plaisirs. Palais et jardins sont à leur disposition, vêtements et nourritures apparaissent devant eux dès qu'ils le désirent. Ils n'ont pas besoin, comme les humains, de lutter pour vivre et n'ont à craindre ni la faim, ni la soif. De plus et selon les sūtras, plus le niveau du Ciel est haut, plus ses habitants sont grands et plus leurs vêtements deviennent légers. Et, à partir des « Mondes Brahma » du Domaine de la forme, ils n'ont plus besoin de s'habiller, car leur corps est recouvert d'une robe céleste, tissée de merveilleuses lumières et parfaitement adaptée à chacun ; d'où l'expression chinoise « la robe céleste est sans coutures ».

En outre, dans le royaume des cieux, les êtres célestes jouissent d'une joie dharmique du dhyāna, bien supérieure à celle des hommes. Ils sont plus grands en taille et vivent plus longtemps. En taille, un homme contemporain qui mesure 1,80 m peut être considéré comme un homme élancé, mais les êtres qui habitent dans le « Monde des quatre grands rois », (le plus proche du monde des hommes), mesurent environ 230 m. Plus on monte, plus les êtres sont grands et, dans le « Monde des devas sans préséance », (le sommet du Domaine de la forme), les êtres mesurent 265 000 km ! Songez que la distance de Taipei à Kaohsiung n'est que de 380 km !

Si nous regardons les êtres célestes, nous sommes dans la position d'une fourmi qui regarderait un homme...Nous serons sûrement émerveillés et les trouverons inaccessibles.

Pour ce qui est de la durée de vie, un homme qui peut vivre soixante-dix ans est déjà bien chanceux et ceux qui atteignent les cent ans sont considérés comme vénérables. Pengzu, dans la légende, a vécu huit-cents ans... Comparée à la longévité des êtres célestes, cette vie est aussi courte que celle des éphémères.

En fait, quelles sont les durées de vie des êtres célestes ? Ceux qui habitent dans les Trente-trois cieux, (le plus proche de nous), vivent cinq-cents de leurs années, soit une durée totale de neuf millions d'années terrestres. En montant jusqu'à la « Sphère de ni perception ni non-perception » du Domaine du sans-forme, la durée de vie est de quatre-vingt-mille kalpas, soit quatre-vingt-mille fois le cycle « création, installation, désintégration et disparition » de l'univers. Ainsi, il se peut que même le plus puissant des ordinateurs, ne puisse calculer la durée de vie des êtres célestes.

Bien que le bouddhisme n'encourage pas ses adeptes à prendre les cieux comme destination finale, pouvoir renaître dans les cieux mérite d'être loué, car il aura fallu pratiquer les dix bonnes actions, le dana et le śīla, durant de nombreuses vies pour renaître dans ces cieux. Et, pour pouvoir monter plus haut, il faudra encore pratiquer le dhyāna. C'est pourquoi, il est dit : « Il faut avoir gagné les mérites de renaître dans les cieux pour y aller : il ne suffit pas de prier pour devenir génie ».

Trichiliocosme

(*trisahasra-mahasahasra-lokadhatu*)

三千大千世界

Il est dit dans le *Sūtra du Diamant* : « S'il y a un homme qui pratique le dana avec tous les bijoux du Trichiliocosme, les mérites qu'il acquiert ne valent pas ceux que recevra celui qui explique ce sūtra à quelqu'un d'autre, ne serait-ce que quatre vers ».

Le Trichiliocosme désigne en fait, l'univers.

La cosmologie bouddhiste explique que l'univers est formé d'innombrables univers élémentaires. Un ensemble de mille univers élémentaires se nomme *shasra-cudika-lokadhatu* : « chiliocosme ». Mille chiliocosmes constituent un ensemble nommé : *dvisahasra-madhya-lokadhatu*, « bichiliocosme » (un million d'univers élémentaires) ». Mille bichiliocosmes constituent un ensemble nommé *trisahasra-mahasahasra-lokadhatu* : « trichiliocosme » (un milliard d'univers élémentaires) ». Comme le trichiliocosme est formé par la superposition de trois fois le nombre mille, on parle de *trisahasra-mahasahasra-lokadhatu*, (NB : ceci ne veut pas dire « trois mille *mahasahasra-lokadhatu* »). Un trichiliocosme est équivalent au territoire couvert par l'enseignement d'un bouddha ; on l'appelle aussi : Terre bouddhique.

Chaque univers élémentaire du trichiliocosme a pour centre son mont Sumeru, avec tout autour neuf monts, huit mers, quatre continents, soleil, lune et étoiles... le tout équivalant à un système solaire. Le niveau inférieur de chaque univers élémentaire est une couche

d'air appelée « roue de vent », sur laquelle repose une couche d'eau appelée « roue d'eau » ; au-dessus de la roue d'eau, se trouve une couche d'or appelée « roue d'or » et, sur la roue d'or, repose la Terre, formée de montagnes, océans, continents, etc. Et le mont Sumeru se situe au milieu de cet univers.

Les êtres sensibles vivant dans un univers élémentaire, se divisent en six catégories : ceux des enfers, les *pretas* (esprits affamés), les animaux, les *asuras* : (êtres surnaturels, ennemis des êtres de lumière), les humains, et les *devas* : (êtres célestes). L'univers où vivent les cinq premières catégories est appelé : Royaume des désirs. Le monde des cieux, habité par les devas, se divise encore en Royaume de la forme et Royaume de la sans-forme. On voit donc par là que notre monde Saha n'est une toute petite partie d'un univers élémentaire, cependant que, dans l'Univers, existent d'innombrables trichiliocosmes. Les sūtras bouddhistes les nomment « Univers des dix directions, aussi nombreux que les grains de sable du Gange » ou encore « Univers des dix directions, aussi nombreux que les particules d'une nuée de poussière ». Face à l'immensité de l'univers, l'homme est réellement insignifiant.

En somme, dans le bouddhisme, les grands espaces sont désignés comme : Terre bouddhique, Néant et les petits espaces comme : poussière. Néanmoins, on les nomme tous : trichiliocosmes. Ainsi, selon le Dharma, le trichiliocosme, c'est l'Univers, et l'univers est infiniment grand et infiniment petit, il n'a ni extérieur ni intérieur, il est sans limites et sans bornes.

Selon le *Sūtra d'Amitabha* : La Terre de la joie suprême se trouve à dix trillions de Terres bouddhiques de nous, or une Terre bouddhique est un trichiliocosme... cela signifie donc que le monde Saha et la Terre de la joie suprême sont distants de mille milliards de trichiliocosmes, ce qui est un nombre astronomique échappant à notre compréhension. Cependant, le sūtra nous dit aussi que, par une seule pensée, on peut

y renaître instantanément. De même, il est dit aussi, dans le *Sūtra de l'Ornementation fleurie* : « Dans une particule de poussière, apparaît le trichiliocosme, et tout le trichiliocosme est inclus dans une particule de poussière. » C'est pourquoi, pour un être illuminé, « une fleur représente un univers, une feuille, un tathāgata ». A partir d'un grain de sable ou d'un gravier, il peut voir le trichiliocosme et tout le trichiliocosme est au sein de son Cœur. Cette notion de *dharmadhatu*, parfait et sans entrave, dépassant le temps et l'espace du bouddhisme, permet à l'homme d'ouvrir son cœur et son esprit.

C'est pourquoi, le président de l'Association Bouddhiste de la Chine, M. Zhao Puchu, a fait éloge au Vénérable maître Hsing Yun en le déclarant « Noble comme le Maître des êtres célestes, et riche de trois mille mondes ».

Pour nous, si nous pouvons chacun, élargir notre cœur et notre esprit, pour pouvoir embrasser le monde et le néant, alors, peut-être ne serons-nous pas encore nobles comme le Maître des êtres célestes, mais nous serons déjà riches de trois mille mondes.

Trois grands ásañkhya-kalpa

(*Tri-maha-ásañkhya-kalpa*)

三大阿僧祇劫

*Trois ásañkhya pour parfaire mérites et sagesse,
Cent kalpas pour parachever les caractéristiques physiques.*

Pour devenir bouddha, il faut donc pratiquer durant trois grands *ásañkhya-kalpa*.

Mais combien de temps durent effectivement « *trois grands ásañkhya-kalpa* » ?

Dans les mesures de temps du bouddhisme, *kṣaṇa* représente un temps extrêmement court et *kalpa*, un temps extrêmement long. Le *kalpa* se divise en « petit-kalpa », « moyen-kalpa » (*antarakalpa*), et « grand-kalpa » (*mahakalpa*). Vingt petits-kalpas constituent un moyen-kalpa, et quatre moyens-kalpas, un *mahakalpa*, qui représente exactement la durée de l'univers, traversant les quatre ères de « création, installation, désintégration et disparition ». Ainsi, quand l'univers a traversé trois fois le cycle de « création, installation, désintégration et disparition », c'est-à-dire trois *mahakalpa*, on appelle cette durée *Tri-maha-ásañkhya-kalpa*.

Ci-dessous, voici quelques explications concernant le petit-kalpa, le moyen-kalpa et le *mahakalpa* :

1. **Petit-kalpa** : Selon les sūtras bouddhistes, en partant de dix années de vie humaine, on y ajoute un an après

chaque siècle, jusqu'à atteindre quatre-vingt-mille ans ; puis, de quatre-vingt-mille ans, on revient en arrière en retirant une année après chaque siècle, jusqu'à revenir à dix ans. Un tel cycle est appelé un petit-kalpa.

2. **Antarakalpa** : Vingt petits-kalpas constituent un *antarakalpa*.
3. **Mahakalpa** : Quatre *antarakalpa* constituent un *mahakalpa*. Les quatre *antarakalpa* sont : *Vivartakalpa*, « ère de création de l'univers » ; *Vivartasthayikalpa*, « ère de prospérité de l'univers » ; *Samvartakalpa*, « ère de vieillissement de l'univers » et *Samvartasthayikalpa* « ère de destruction de l'univers ». Le cycle formé par ces quatre *antarakalpa* est un *mahakalpa*.
 - i. *Vivartakalpa* : Il désigne l'époque durant laquelle se créent le monde matériel (montagnes, fleuves, terres, plantes) et le monde des êtres sensibles. Selon le *Sūtra de la création du monde*, il est dit : à cause du vent, conditionné par les karmas des êtres, la nature subit des changements et forme le monde matériel (montagnes, fleuves, terres, plantes), puis les êtres sensibles apparaissent tour à tour.
 2. *Vivartasthayikalpa* : C'est l'époque durant laquelle le monde vit dans un état stable, cette époque se divisant aussi en cycles de progrès-dégradation des humains. Durant ce kalpa, sévissent trois sortes de fléaux : guerre, peste, et famine, que l'on appelle « les trois petites calamités ».

3. *Samvartakalpa* : C'est l'époque durant laquelle, l'eau, le feu et le vent, détruisent l'univers, en commençant par la désintégration du monde des êtres, puis celle du monde matériel. On appelle les trois fléaux dus à l'eau, au feu et au vent, « les trois grandes calamités ». Il est dit : « le feu incendie le premier *dhyāna*, l'eau inonde le deuxième *dhyāna*, le vent emporte le troisième *dhyāna* ». Durant le *Samvartakalpa*, le Royaume du désir est totalement détruit et, dans le Royaume de la forme, seul le quatrième *dhyāna* échappe aux fléaux.
4. *Samvartasthayikalpa* : A ce moment, l'univers est détruit, seul le quatrième *dhyāna* subsiste, tout le reste est immergé dans un vide prolongé, constituant ainsi un univers non encore créé et des êtres non encore nés.

Après le *Samvartasthayikalpa*, débute un autre cycle de « création, installation, désintégration et disparition », c'est-à-dire l'établissement d'un nouvel univers. Un univers, de sa création à sa disparition, demande environ trois-cent-vingt millions d'années. Durant toutes ces étapes de « création, installation, désintégration et disparition », l'univers apparaît et disparaît, et chaque cycle dure environ un milliard deux cent quatre-vingts millions d'années. Ainsi, un *Tri-maha-āsañkha-kalpa* dure trois milliards huit cent quarante millions d'années.

Il est dit dans le *Sūtra en quarante-deux sections*, que la vie humaine ne dure que le temps d'une respiration, c'est dire qu'elle est courte et changeante. Mais, qu'elle soit aussi longue qu'un *Tri-maha-āsañkha-kalpa* ou aussi courte qu'un *kṣaṇa*, chacun de nous doit

bien utiliser le temps limité qui lui est imparti, pour garnir sa vie et développer sa valeur.

Telle est l'attitude que l'on doit tenir face au temps et à la vie.

Fo Guang Shan
International Translation Center

Les causes et effets des trois vies

三世因果

*Si l'on veut connaître les causes engendrées dans le passé,
Regardons ce que nous subissons dans la vie présente ;
Si l'on veut connaître les effets à subir dans le futur,
Regardons ce que nous faisons dans la vie présente.*

Cette gāthā nous le dit : malheur, bonheur, pauvreté et richesse d'un homme dans la vie présente, sont en réalité les conséquences des actes qu'il a posés dans ses vies antérieures et son comportement dans sa vie présente, va déterminer le destin de ses vies futures. Cette notion de rétribution karmique est l'une des doctrines fondamentales du bouddhisme.

Non seulement, le bouddhisme parle de causes et effets, mais il insiste particulièrement sur les causes et effets des trois vies : passée, présente et future. Il est dit : « *Peuvent passer des centaines et des milliers de kalpas : les karmas effectués ne disparaissent jamais ; quand les causes et conditions sont remplies, on devra toujours payer leur rétribution.* » C'est dire que, quel que soit le temps écoulé, les causes dues aux karmas ne disparaissent jamais : quand les affinités seront réunies, elles produiront leurs effets. De là, se développe la théorie du cycle de samsara, dû aux causes et effets des trois vies.

« Les causes et effets des trois vies » ne concernent pas nécessairement la vie antérieure, cette vie et la vie prochaine. Ce peut être l'année passée, cette année et l'année prochaine ; ou hier, aujourd'hui

et demain ; ou encore la seconde avant, cette seconde et la seconde d'après. En somme, parler des trois vies, c'est évoquer le passé, le présent et le futur, au sens large.

Cependant, le bouddhisme dit que « tout phénomène est impermanent », tous les phénomènes de ce monde étant impermanents, les karmas ne peuvent donc rester éternels et indestructibles. Alors, pourquoi seule, la force karmique peut-elle se perpétuer durant les trois vies ?

En se référant aux sūtras, on constate que Bouddha a souvent comparé le « karma » à des semences ou à des habitudes :

1. ***La force karmique est comme une semence*** : Prenons par exemple un haricot : après l'ensemencement, la germination, la pousse et la floraison, vient la production et, de nouveau, des semences. Après une certaine période, le plant de haricot qui a donné fleurs et fruits se flétrit, mais les semences produites par la plante peuvent encore, quand les conditions sont remplies, germer, pousser, fleurir et porter des fruits. L'effet de la force karmique, éprouvé par les êtres, s'apparente à ce phénomène.
2. ***La force karmique est comme une habitude*** : Prenons par exemple un flacon de parfum vide. Le parfum a été consommé, mais le flacon conserve encore l'odeur et la conservera. De même, la force karmique possède réellement la capacité de créer des effets. Ainsi, il suffit que la cause karmique soit créée : le jour où toutes les conditions seront remplies, on devra en subir nécessairement, les effets.

La théorie des causes et effets des trois vies le montre : la vie possède potentiellement l'avenir, l'espoir et la clarté... Cette théorie

prouve aussi que le bouddhisme n'est pas une doctrine qui croit au fatalisme. Le bouddhisme soutient que le comportement de chaque homme peut déterminer son propre destin ; le bonheur ou le malheur de chacun est produit par sa propre force karmique et les causes et effets – bons ou mauvais – chacun sera le seul à les subir. Il est dit : « Celui qui commet des actes déloyaux finira par se détruire ; celui qui fait des bonnes actions gagnera mérites et sagesse ». C'est pourquoi, au lieu d'amasser des fortunes mondaines, mieux vaut faire des bonnes actions, car « On ne peut rien emporter à sa mort, à part ses karmas ». Ainsi, c'est uniquement en faisant des bonnes actions et en soutenant des bonnes causes, que l'homme pourra gagner la fortune durable.

Fo Guang Shan
International Translation Center

Trois robes et un bol...

三衣一鉢

Depuis l'origine, les monastiques bouddhistes ont pour symboles, trois robes et un bol d'aumône. Aussi, peu importe où ils se trouvent, les trois robes et le bol ne les quittent jamais. Les trois robes se nomment : la *saṃghātī*, l'*uttarāsaṅga*, et l'*antarvāsaka*, que l'on appelle en général le *kesa* (*kāṣāya*), qui signifie « de couleur terne, impure, souillée... »

Les trois robes possèdent leur utilité et leur signification :

1. ***La saṃghātī*** : appelée aussi « manteau », « robe doublée », « robe tachetée », « robe élégante », « robe pour aller aux palais et villages », etc. C'est une tenue de sortie ou de cérémonie : le moine la porte pour demander l'aumône au palais royal ou dans les villages, durant les moments de prêche dharmique, ou encore, pour débattre avec les maîtres hérétiques, non-bouddhistes (*tīrthika*). La *saṃghātī* est composée de neuf à vingt-cinq bandes de tissu, et de ce fait, on l'appelle aussi « robe à neuf bandes ».
2. ***L'uttarāsaṅga*** : appelée aussi « robe à sept bandes », « robe extérieure », « robe de valeur moyenne », « robe de rassemblement », etc. On la porte durant les services religieux, les lectures dharmiques ou les récitations de préceptes. Elle est composée de sept bandes de tissu.

3. ***L'antarvāsaka*** : appelée aussi « robe à cinq bandes », « robe intérieure », « robe de nuit », etc. C'est un habit de base pouvant servir de tenue de nuit, fait de cinq bandes de tissu.

Depuis que le bouddhisme a été introduit en Chine et en raison des coutumes et des conditions atmosphériques, les monastiques ne portent les trois robes que durant les dharma-services et les diverses activités bouddhistes. En temps normal, les monastiques bouddhistes optent pour la robe longue de style chinois.

Chacune de ces trois robes est façonnée en coupant d'abord le tissu en bandes, puis en les cousant ensemble : un jour, en passant devant l'alignement géométrique d'une rizière, Bouddha fit remarquer à Ananda que, dans le passé, l'habit que portaient les bouddhas avait cette apparence. Depuis, le kesa que portent les monastiques est façonné de la sorte.

Les trois robes sont faites en cousant ensemble des morceaux de tissu coupés en rectangles, symbolisant les parcelles de rizière. On les appelle aussi « robes des champs de félicités », pour indiquer qu'elles offrent aux adeptes l'opportunité de cultiver les mérites. Comme elles sont cousues de petits morceaux, on les appelle aussi « robes à morceaux », et elles ont trois sortes d'avantages : 1) elles ne peuvent être utilisées pour d'autres circonstances, 2) elles incitent les monastiques à abandonner toute coquetterie vestimentaire, 3) c'est une prévention contre le vol.

Selon le *Sūtra des significations cachées*, le port du kesa comporte dix avantages :

1. Être guidé par le Bodhi.
2. Renaître dans le royaume des cieux et des humains.
3. Recevoir l'hommage de ses parents.

4. Les *Nagas* se sacrifieront pour eux.
5. Les *Nagas* se servent du *kesa* pour se protéger.
6. Pouvoir recevoir le respect et la foi des rois.
7. Être vénéré par tous les êtres.
8. Être respecté par les *Raksa*.
9. Être protégé par les *Devas* et les *Nagas*.
10. Acquérir la bouddhité.

Dans son *Rituel de la préface sur les préceptes*, le Maître chan, Yongming Yanshou, a dit que, avant son ordination, la bhiksuni Utpalavarna, un jour, revêtit par jeu, le *kesa*... Et, grâce à cette affinité, elle put servir le Bouddha Sakyamuni et acquérir l'*arhat-phala*. Ceci nous montre bien la noblesse du *kesa*.

Le bol est l'ustensile destiné à recevoir la nourriture des monastiques. Les monastiques se servent du bol pour demander l'aumône et ils acceptent l'offrande des devas et des humains ; c'est pourquoi, le bol à aumônes est le symbole du « champ de félicités ». On l'appelle encore « ustensile à quantité adaptée », avec trois correspondances : sur la couleur : gris-foncé, pour ne pas éveiller l'esprit d'attachement ; sur la matière : rugueuse et grossière, pour ne pas éveiller l'avidité et sur le volume : de contenance médiocre, afin de limiter ses désirs et de savoir se contenter de peu.

Les trois robes et le bol symbolisent la pureté du sangha et le caractère de haute moralité des monastiques. L'empereur Shunzhi, de la dynastie Qing, a écrit un poème rendant hommage aux monastiques :

*Dans les monastères bouddhistes du monde entier, s'entasse
le riz...*

*Et là, où l'écuelle du bonze se présente, la nourriture coule
à volonté ;*

*L'or et le jade ne sont pas si précieux !
Seul le késa sur les épaules, est difficile à acquérir.*

Les trois sceaux du Dharma

三法印

Le Dharma est l'ensemble des Vérités de la vie et de l'univers. Qui dit Vérité, dit : universelle, évidente, originelle, éternelle... Les affirmations permettant de reconnaître si une théorie ou doctrine peut être qualifiée de « bouddhiste », sont appelées « les trois sceaux du Dharma ».

1. **Tous les phénomènes composés sont impermanents** (諸行無常, *anitya sarvasamskaraḥ*) : Le terme de « phénomènes composés » désigne tous les événements et choses, conditionnels et changeants. Aucun objet, aucune chose de ce monde, ne peut rester permanent et invariable : tout change, d'un *kṣaṇa* à l'autre. Car tous les phénomènes conditionnés de ce monde, sont produits par des causes et conditions ; de ce fait, ils sont sans nature propre, ils apparaissent quand toutes les conditions sont réunies et meurent dès que l'une d'elles disparaît. Ainsi, le monde des êtres sensibles présente les apparences de « naissance, vieillesse, maladie et mort », le monde matériel suit un cycle de « création, installation, dégradation et disparition », et les pensées évoluent en « apparition, maintien, changement, et disparition ». Ainsi, aucun phénomène ne demeure : tous apparaissent et disparaissent sans cesse. Ceux du passé ont disparu, ceux du futur ne sont pas encore nés

et ceux du présent viennent et s'en vont instantanément. C'est pourquoi, on dit que « tous les phénomènes composés sont impermanents ».

2. **Tous les phénomènes sont impersonnels** (諸法無我, *anatmanah sarvadharmah*) : « *ātmán* » en sanskrit signifie « le Soi », il a le sens de « Maître suprême et réel en soi ». Ainsi, pour pouvoir être appelé « *ātmán* », il faut posséder des caractéristiques de permanence, maîtrise absolue, invariabilité et aisance. Cependant, aucun des phénomènes de ce monde, qu'il soit conditionné ou non conditionné, ne mène une existence indépendante et interchangeable, ni n'exerce une maîtrise absolue. Ainsi, ce corps que la plupart des gens appelle « le Soi » n'est qu'un produit conditionné dû aux affinités karmiques et agrégats : il est illusoire et irréel. C'est grâce aux murs, charpentes et toitures que la maison existe : sans eux, la maison n'est rien. De même, « le Soi » n'est qu'une appellation, il n'est pas une substance réelle. Tous les objets et phénomènes de ce monde sont nés de toutes sortes de causes et conditions, ils ne possèdent pas de nature propre d'origine, c'est pourquoi on dit qu'ils sont qu'ils impersonnels.
3. **Le nirvāna est paix** (涅槃寂靜, *santam nirvanam*) : Le « *nirvāna* » est la cessation de la souffrance, une des vérités que décrivent les quatre nobles vérités. C'est un état parfaitement paisible, sans souillure, rempli de joie, de lumière et d'aisance, où les trois poisons – avidité, colère, et ignorance – les différentes afflictions et souffrances et les discriminations sont complètement éliminés. C'est un état de libération totale où le corps n'exerce plus aucune

mauvaise action, où le Cœur ne recèle plus aucune pensée malsaine.

Dans la vie, l'homme est souvent conditionné par les troubles issus des affaires du monde et par ses propres vices : les trois poisons, les afflictions et l'ignorance...C'est un prisonnier qui a perdu sa liberté à cause de la cangue qui l'entrave. Le jour où la cangue est ôtée, il est libéré. La libération est le *nirvāna*. Aussi, le *nirvāna* ne signifie pas la mort, mais bien le monde parfait du bouddhisme.

Ces trois sceaux du Dharma – tous les phénomènes sont impermanents, tous les phénomènes sont impersonnels, et le nirvana est paix – sont les affirmations permettant de reconnaître si une théorie ou doctrine peut être qualifiée de bouddhiste. Dans les doctrines du bouddhisme primitif, c'est le premier principe fondamental : le fondement de la pensée de la coproduction conditionnelle. C'est pourquoi, si l'on peut assimiler le sens des trois sceaux du Dharma, on pourra saisir l'idée fondamentale qu'a enseignée Bouddha.

Trois domaines... vingt-huit mondes...

三界二十八天

Les différentes religions croient toutes à l'existence du paradis et de l'enfer et le bouddhisme affirme aussi la véracité de cette existence. Selon la cosmologie bouddhiste, le paradis se distingue en trois domaines, comportant vingt-huit mondes : six dans le Domaine du désir (*kāmadhātu*), dix-huit dans le Domaine de la forme (*rūpadhātu*) et quatre, dans le Domaine de la sans forme (*arūpadhātu*).

1. **Les six mondes du Domaine du désir sont :** *Caturmaharajikakayika* (monde des quatre grands rois), *Trayastrimsa* (monde des trente-trois cieux), *Yama*, *Tusita*, *Nirmanarati* et *Parinirmita-vasavartin*. Les devas des six mondes du Domaine du désir sont comme les humains : ils possèdent un corps physique, ont des besoins matériels et connaissent les délices de la vie spirituelle. Ils s'adonnent encore aux désirs et aux attraites du boire, du manger et de la vie sexuelle. C'est pourquoi, on parle de Domaine du désir.

A part les six mondes célestes, le Domaine du désir comprend encore *Manusyaloka* (les quatre continents du monde des hommes), *Asura*, *Tiryagyoniloka* (monde des animaux), *Pretaloka* (monde des esprits affamés) et les *Enfers*.

2. **Les dix-huit mondes du Domaine de la forme** : Ce domaine est divisé en trois mondes du premier dhyāna : *Brahmaparisadya* (conseillers de Brahma), *Brahmapurohita* (ministres de Brahma), et *Mahābrahmā* (grands Brahma). Les trois mondes du deuxième dhyāna sont : *Parittābha* (devas à la radiance limitée), *Apramanabha* (devas à la radiance illimitée) et *Abhasvara* (devas à la radiance permanente). Les trois mondes du troisième dhyāna sont : *Parittasubha* (devas de pureté limitée), *Apramanasubha* (devas de pureté illimitée) et *Subhakrtsna* (devas de pureté intégrale). Enfin, les neuf mondes du quatrième dhyāna s'énoncent ainsi : *Anabhraka*, *Punyaprasava*, *Brhatphala*, *Asamjñasattva*, *Aviha*, *Atapa*, *Sudassa*, *Sudarsana* et *Akanittha*. Les devas du Domaine de la forme n'éprouvent plus de désirs sexuels, de besoin de nourriture, de sommeil, etc. Ils revêtent une apparence physique exceptionnelle, connaissent des amours spirituelles, organisent la répartition des terres, ajustent les rouages des structures sociales... et se nourrissent de joies dharmiques. C'est pourquoi, on parle du Domaine de la forme.
3. **Les quatre mondes du Domaine de la sans forme** : comprenant *Ākāśānāntyaīyatana* (Sphère de l'espace infini), *Vijñānānāntyaīyatana* (Sphère de la conscience infinie), *Akincanyāyatana* (Sphère du néant), et *Naivasamjñānāsamjñāyatana* (Sphère de ni-perception ni non-perception). Les devas du Domaine de la sans forme ont déjà transcendé les obstacles de la vie sexuelle, de la nourriture et des apparences physiques. Ils ne s'attachent plus à aucune forme, mais uniquement à une existence spirituelle. Comme ceux du Domaine de la

forme, ils se nourrissent de joies dharmiques et de pure conscience.

Les rétributions karmiques des vingt-huit mondes des trois domaines, présentent encore des différences entre bon et mauvais, joie et peine, etc. Ils appartiennent tous au domaine de l'égarement et doivent subir encore les souffrances du cycle du samsara. Ainsi, il est dit dans le *Sūtra du Lotus* : « Les trois domaines ne connaissent pas la paix : ils sont comme des maisons en flammes... chargés de souffrances et fort redoutables. » C'est pourquoi, les êtres doivent pratiquer avec diligence afin de pouvoir quitter les trois domaines et atteindre le nirvana.

Telle est la finalité de la libération.

Les trois poisons

三毒

Dans notre Cœur, se cachent trois mauvais éléments qui cherchent continuellement à nous nuire : ce sont les trois poisons. Si nous ne pouvons pas vivre dans l'insouciance et dans la joie, c'est à cause de ces trois poisons : avidité, colère et ignorance.

1. **Avidité** : L'avidité vient de l'attachement, qui prend « le moi » comme unique centre d'intérêt et qui se focalise sur tout ce qui « m'appartient » : ma famille, mes biens, ma réputation, mes possessions, etc. A cause de l'avidité, on s'accroche au passé, on s'attarde au présent et l'on aspire au futur. Pour satisfaire son appétit, on massacre des vies ; pour satisfaire ses envies charnelles, on se vautre dans la débauche ; pour obtenir fortune et intérêts, on n'hésite pas à faire le mal ; en convoitant l'oisiveté, on se relâche et les nuisances dues à l'avidité sont très graves.

Parce qu'il y a avidité, il y a attachement, puis viennent les mauvaises habitudes, les désirs, et les exigences... et l'entêtement, l'avarice, la flatterie, la vanité les suivent peu à peu.

« Quand l'homme est sans désir, sa conduite devient naturellement éminente » ; à cause de l'avidité, notre noble personnalité dégénère.

2. **Colère** : Elle vient de la haine, de l'insatisfaction, des circonstances extérieures et des personnes et choses rencontrées. Il y a la colère invisible, cachée sous des dehors bienveillants et la colère apparente, avec regard courroucé et visage convulsé. A cause de la colère, on insulte l'autre, on le frappe, on maugrée contre Ciel et Terre, on maudit les divinités. Parce que l'on se fâche contre ses proches, on quitte la maison ; parce que l'on se fâche contre ses amis, on cherche à leur nuire ; parce que l'on déteste certains objets, on n'en prend aucun soin ; parce que l'on n'est pas content de son sort, on en veut à tout le monde... Ainsi, les nuisances dues à la colère sont aussi très graves.

C'est parce qu'il y a colère, qu'il y a révolte ; puis viennent la haine, l'irritation, et la ruine...et s'ensuivent la jalousie, la diffamation, les machinations...

« Le feu de la colère peut incendier les bonnes racines » : à cause de la colère, notre nature naturellement bienfaisante, se détériore.

3. **Ignorance** : Elle vient de la vision perverse, de l'incompréhension de la vérité et de l'attachement aux pensées illusives... Comme par exemple, avoir des pensées erronées sur les faits et raisons, ou des idées fausses sur la loi de la causalité. A cause de l'ignorance, on tient des propos fallacieux et l'on nourrit des idées sottes. On dit des choses qu'il ne faut pas dire, on pense ce qu'il ne faut pas penser, on fait ce qu'il ne faut pas faire. On ne distingue pas le bien du mal, on ne comprend pas la causalité ni la rétribution karmique. Ainsi, les nuisances dues à l'ignorance sont-elles redoutables.

C'est parce qu'il y a ignorance, qu'il y a mauvaise vision, doute, idées perverses et illusions. Et s'ensuivent la méfiance, la perte de la raison, la stupidité...

« L'ignorance apporte la souffrance aux êtres » : à cause de l'ignorance, notre nature propre qui est originellement claire, se trouble et s'obscurcit.

Les trois ères du Dharma

三時佛法

- « *Quand Bouddha était parmi les hommes, j'étais encore plongé dans les ténèbres,*
« *Après son parinirvāna, je vois le jour ;*
« *Je maudis les obstacles karmiques de ce corps,*
« *Qui m'empêchent de voir le corps doré du Tathāgata* ».

Cette gāthā exprime profondément l'état d'âme des êtres de l'ère de la fin du Dharma : ces êtres qui éprouvent le regret de ne pas être nés à l'époque de Bouddha.

« Ne pas être né à l'époque de Bouddha », est l'un des huit malheurs pour les pratiquants bouddhistes. Néanmoins, après le parinirvāna de Bouddha, le Dharma a pu être transmis aux générations suivantes, les êtres sensibles continuant à pouvoir l'écouter et à pratiquer en s'y conformant.

Dans la propagation du Dharma, on peut distinguer trois périodes : l'ère du vrai Dharma, l'ère du pseudo-Dharma et l'ère de la fin du Dharma. C'est ce que l'on appelle « les trois ères du Dharma ».

1. ***L'ère du juste Dharma*** : Peu après le parinirvāna de Bouddha, ses disciples continuèrent à recevoir avec foi les enseignements de Bouddha et à s'y conformer respectueusement. Aussi, l'esprit de Bouddha put être préservé et ne subit pas d'altération notable. Ce fut l'ère du

juste Dharma. Les êtres de cette période avaient de grandes capacités de compréhension et, en plus du juste Dharma les incitant à s'y conformer, ils s'efforçaient de pratiquer diligemment. C'est pourquoi, nombreux furent ceux qui accédèrent à l'Eveil.

2. ***L'ère du pseudo-Dharma*** : Plus le temps passait, plus les sentiments de tendresse et les nobles aspirations s'atténuèrent... et apparurent alors des notions et des interprétations divergentes, à propos des instructions de Bouddha. S'ensuivirent des enseignements ressemblant plus ou moins au juste Dharma. Ce fut l'ère du pseudo-Dharma. Les êtres de cette période ne possédaient pas une capacité de compréhension aussi bonne que celle des êtres de l'ère du juste Dharma, c'est pourquoi, ceux qui accédèrent à l'Eveil furent peu nombreux.
3. ***L'ère de la fin du Dharma*** : C'est l'époque de la dégénérescence du Dharma. Comme les êtres ne possèdent plus de juste compréhension, ils ne distinguent pas le juste du pervers : ils sont obstinés et incorrigibles, ils suivent aveuglément les hérétiques et leur conduite se dérègle. C'est pourquoi, malgré l'existence du Dharma, personne ne croit vraiment ; il est donc inutile de parler d'illumination. C'est la période du dharma affaibli et de la montée en puissance du pouvoir démoniaque.

Selon les textes canoniques bouddhistes, l'ère du juste Dharma et l'ère du pseudo-Dharma, durent chacune mille ans et l'ère de la fin du Dharma, dix-mille ans. Nous sommes actuellement en l'an deux-mille-cinq-cent-cinquante-neuf du calendrier bouddhiste, donc, en

plein dans l'ère de la fin du Dharma. C'est pourquoi, le Vénérable maître Sheng'an, dans son *Exhortation à la prononciation de la bodhicitta*, a dit : « L'ère du juste Dharma et l'ère du pseudo-Dharma sont éteintes : il ne reste que l'ère de la fin du Dharma. » Il ajoutait qu'à l'ère de la fin du Dharma, les hommes ne distingueraient plus le bien du mal, ni le vrai du faux : ils ne sauraient que se quereller pour les honneurs et les profits. Telle est la grande désolation de l'ère de la fin du Dharma !

En fait, il y a plus de deux-mille-cinq-cents ans, Bouddha avait déjà dit à Ananda que les êtres de l'ère de la fin du Dharma, se disputeraient le pouvoir, la fortune, les honneurs et les profits... Ils se querelleraient en trichant l'un et l'autre, au point de se massacrer et de périr ensemble, comme des corbeaux qui se battent pour s'emparer d'un morceau de viande pourrie. Quelle grotesque ignominie ! Et que dire des hérétiques, qui portent la robe bouddhiste et ne font que nuire au bouddhisme ! C'est ce que l'on appelle « la vermine qui grouille sur le corps du lion et qui ronge sa chair ».

Hélas ! Telle est la triste réalité ! Regardons la société d'aujourd'hui : non seulement l'homme est avide et immoral, mais de plus, il ne distingue pas le bouddhisme du taoïsme, ni le bien du mal... De ce fait, on voit se multiplier ces escrocs qui, ayant le front de se prétendre bouddhistes, tiennent des propos pervers extrémistes et montent des escroqueries pour amasser de l'argent... Ce faisant, ils entraînent le bouddhisme de vraie foi à subir injustement de graves atteintes, tout comme Bouddha l'avait prédit. Pendant ce temps, les gouvernements ne régissent en aucune façon ! Les médias, sans morale ni vertu, n'annoncent que de fausses nouvelles, pour égarer le public et gagner de l'argent. Aussi, la société est-elle la proie de troubles et de désordres, qui engendrent de nombreux problèmes sociaux et mettent des milliers de gens en danger.

C'est pourquoi, le Vénérable maître Hsing Yun a dit avec émotion : « Le gouvernement est sans loi, les médias sont sans vertu, le

bouddhisme est innocent et les adeptes n'y peuvent rien. » C'est une phrase qui veut tout dire !

Face aux abus actuels, le gouvernement devrait décréter des lois morales, restaurant la religion afin de rétablir l'ordre, se prémunir contre les actions illégales et rendre au bouddhisme de vraie foi, la place qui lui est due. En outre, les médias devraient essayer de retrouver un peu de leur conscience professionnelle et s'attacher davantage aux nouvelles montrant le côté lumineux de la nature humaine, afin de détromper le public.

Plus important encore : tous les adeptes bouddhistes doivent se réveiller et s'unir, pour promouvoir activement le Dharma, pour purifier le cœur de l'homme et guider les us et coutumes du monde. En agissant ainsi, on ne conjurera peut-être pas le mauvais sort actuel, mais on peut espérer que le juste Dharma pourra revenir demain.

C'est la seule chance du bouddhisme ! C'est aussi la chance de tous les êtres !

Le Karma des trois temps

三時業

La rétribution karmique et la causalité sont les lois fondamentales de l'univers et aussi les règles qui gouvernent les joies et les peines de la vie.

La rétribution karmique gouverne notre sort ; elle est créée par nous-mêmes et non pas par une quelconque force divine. Elle est la même pour tous, sans aucun favoritisme. Elle peut nous apporter un avenir brillant et d'immenses espoirs, quelle que soit notre situation sociale.

Certains peuvent penser : « J'ai toujours traité les gens avec loyauté et je suis resté pauvre toute ma vie, alors que cet autre, spéculateur notoire, est lui, devenu millionnaire... Je prends soin de mes parents et je suis souvent malade, pendant que lui, qui est pourtant dépourvu de toute piété filiale, se porte à merveille », etc.

En fait, la rétribution karmique ne peut être envisagée de la sorte. Etre loyal ou faire des spéculations, relèvent de la causalité gouvernant la morale et la vertu ; richesse ou pauvreté, de celle des conditions économiques ; être ou non en bonne santé, de celle de l'hygiène. Celui qui est loyal mais ne sait pas entreprendre, reste tout naturellement pauvre. Les enfants ingrats, mais qui surveillent leur hygiène et leur alimentation ont plus de chances de rester en bonne santé. La causalité et la rétribution karmique ne peuvent être considérées en bloc mais : « Le bien ou le mal finit par être récompensé, ce n'est qu'un problème de temps ». En fait, la rétribution karmique se distribue en trois temps, de même qu'il existe des plantations qui donnent des récoltes dans la

même année, d'autres, l'année suivante, ou d'autres encore, plusieurs années plus tard.

Voici les trois temps de la rétribution karmique :

1. ***Dans cette vie*** : les actions faites dans cette vie entraînent certaines conséquences dans cette vie même. Tu aides les gens : les gens t'aident ; tu fais du tort aux autres : ils te rendent la pareille. C'est comme un marché au comptant et la rétribution karmique est très réaliste. Quelle que soit la personne, il n'y a ni réduction, ni faveur.
2. ***Dans la vie prochaine*** : les actions faites dans cette vie, entraînent d'autres conséquences dans la vie prochaine. Si une bonne action n'est pas encore récompensée, ne sois pas déçu, car la semence plantée finira par germer et porter fruit. Si une mauvaise action n'entraîne pas encore de conséquences, ne te sens pas soulagé pour autant : sache que l'herbe rampante pousse vite. La rétribution du bien et du mal, est comme l'ombre qui suit le corps, perpétuellement et sans relâche... personne ne peut l'éviter.
3. ***Dans les vies suivantes*** : Toute chose en ce monde finit par disparaître un jour, sauf la force du karma. Si elle n'a pas encore été rétribuée, peu importe le nombre de vies qui viendront ensuite : dès que toutes les conditions seront réunies, les effets surgiront. Il est dit : « L'homme bon retrouvera son bonheur, le mauvais subira le malheur. Viendra le jour où tout sera soldé ».

Le karma, c'est la liberté absolue : « Les causes et les effets sont personnels : personne ne peut suppléer personne. »

Les trois destinées non-bienveillantes

(*akuśalagati*)

三途

Parmi les dix *dharmadhatu*, on en distingue six ordinaires et quatre saints. Et les six ordinaires, eux, se divisent en trois destinées bienveillantes (*kuśalagati*) et trois destinées non-bienveillantes (*akuśalagati*). Les trois destinées non-bienveillantes sont respectivement : le monde des animaux (*jantu*), le monde des esprits affamés (*preta*), et le monde des enfers (*naraka*).

1. **Le monde des animaux** : il s'agit essentiellement des animaux domestiques, élevés par les humains. On les appelle aussi les « êtres bancals », du fait qu'ils ne peuvent se tenir droit, comme les humains, mais uniquement de travers ou en trouvant un appui. Les animaux sont peu intelligents, ils se tuent l'un l'autre et ils sont brutalisés, fouettés, et massacrés par les humains. C'est ainsi qu'ils subissent toutes sortes de souffrances.

En fonction de leur milieu, on distingue les animaux de l'air, de terre et de mer. En fonction de leurs périodes d'activité, on les classe encore en animaux diurnes et nocturnes, auxquels s'ajoutent ceux qui changent de cycle en fonction des conditions. Il y a cinq sortes de karma qui peuvent entraîner la renaissance au monde des animaux : Enfreindre le précepte de ne pas voler, ne pas rembourser ses dettes,

tuer les êtres vivants, ne pas vouloir écouter le Dharma, empêcher les autres d'organiser des services dharmiques.

2. ***Le monde des esprits affamés*** : Ces êtres sont perpétuellement affamés et craintifs. Ils subissent trois entraves qui leur interdisent de boire et de manger :
 - i. Entraves de l'extérieur : à cause de leur force karmique, tous les cours d'eau et étangs qu'ils rencontrent, se transforment en nappes de sang.
 - ii. Entraves de l'intérieur : leur gorge est fine comme une aiguille, leur bouche est comme une torche et leur ventre est grand et vide comme un tambour... aussi, même s'il y a de la nourriture, ils ne peuvent la consommer.
 - iii. Entraves de « néant » : Il n'y a pas, pour eux, de nourritures défendues, mais à cause de leur force karmique, tout ce qu'ils parviennent à boire ou à manger, s'enflamme et tombe en cendres.

Les causes de cette rétribution sont au nombre de dix : le corps exerce de légers karmas malsains, la bouche commet de légers karmas malsains, l'esprit nourrit de légers karmas malsains ; s'y ajoutent : être avide de tout, être avide sans trêve, être jaloux, être pervers, mourir à cause des attachements, mourir de faim et mourir de soif.

3. **Le monde des enfers** : C'est le monde le plus atroce du Royaume du désir. En chinois, le nom s'écrit en deux caractères : Di (地), littéralement : terre, qui a ici, le sens de « fond », car dans l'univers, la terre se trouve au point le plus bas et Yu (獄), dans le sens de « entraves », signifiant

ainsi que les êtres y sont retenus, et ne peuvent se libérer. Dans le monde des enfers, il n'existe aucun profit pour personne, c'est pourquoi, on l'appelle aussi le « sans rien ».

Le nombre et la disposition des enfers diffèrent selon les sources, mais le modèle le plus connu est celui des dix-huit Narakas, parmi lesquels Avīci-Niraja est le plus pénible à supporter.

Les causes de la renaissance dans cet enfer sont au nombre de cinq :

- i. Commettre les cinq péchés majeurs.
- ii. Dénigrer les Trois Joyaux, et ne pas respecter les enseignements canoniques.
- iii. Endommager les lieux de culte, déshonorer les bhiksunis, se mal conduire sexuellement au sein du temple, ou tuer des monastiques.
- iv. Simuler les śramaṇas, profiter des biens monastiques, tromper les gens du peuple, enfreindre la discipline.
- v. Voler les objets du temple.

Parmi les trois destinées non-bienveillantes, les êtres du monde des enfers, à cause des souffrances atroces qu'ils endurent, n'ont plus la force d'accepter le Dharma. Ceux du monde des animaux, à cause de leur ignorance, ne peuvent recevoir le Dharma. Ceux du monde des esprits affamés, à cause de la faim, de la soif et du feu, ne peuvent pas non plus recevoir le Dharma. D'ailleurs, même, ceux du monde des devas et des asuras, parce qu'ils vivent dans les plaisirs et l'oisiveté, ne comprennent pas mieux la valeur du Dharma.

Seuls les êtres du monde des humains où les joies et les peines alternent, ont l'occasion d'écouter et de pratiquer le Dharma. C'est

pourquoi, on dit que, parmi les cinq ou (*selon les textes*), les six destinées, le monde des humains est le plus extraordinaire.

Fo Guang Shan
International Translation Center

Les trois karmas

三業

Dans cette vie, on trouve des hommes qui vivent au même endroit et possèdent le même niveau de connaissances et de capacités. Cependant, leur sort, bon ou mauvais, est totalement différent de l'un à l'autre... Pourquoi ?

Ceci est dû à la différence des forces de karma qu'ils ont engendrées dans le passé.

Les êtres possèdent la même vie et la même nature intrinsèque. Pourtant, certains vivent en toute insouciance dans les cieux, pendant que d'autres suivent perpétuellement le cycle du samsara. Pour quelles raisons ?

Ceci est dû à la différence des forces de karma qu'ils ont engendrées personnellement.

Le karma, c'est la résultante de l'ensemble des actes que l'on pose, en agissant avec le corps, avec la parole et avec l'esprit. On parle de : « Karma corporel », « Karma oral » et « Karma de l'intention ».

1. ***Karma corporel*** : Ôter la vie à autrui par le fer ou le poison, utiliser des procédés malhonnêtes pour voler, piller ou dépouiller, escroquer par ruse les biens d'autrui, se servir de l'argent et de la beauté pour inciter à la débauche et, en général, enfreindre les règles de bonne conduite humaine : Toute action, si elle est menée au détriment des autres, est une action malsaine du karma corporel, qu'elle rapporte ou

non, un intérêt pour soi-même... Aider les autres à résoudre leurs problèmes, épargner des vies, distribuer des aumônes, accorder des faveurs, respecter les valeurs morales de la conduite humaine, ne pas commettre d'actes pervers... et toute action bénéfique à autrui, sont des actions saines du karma corporel.

2. ***Karma oral*** : Tenir des propos blessants ou un double langage, préférer des propos égrillards ou des mensonges, dévoiler les défauts d'autrui, dénoncer les fautes des autres, tromper par de belles paroles, diffamer et blesser autrui... sont des actions malsaines du karma oral.

Dire des paroles encourageantes, faire des éloges, ne pas dévoiler les défauts des autres, louer leur bonté, émettre des propos utiles, dire des choses sincères, douces et admiratives... sont des actions saines du karma oral.

3. ***Karma de l'intention*** : Les multiples désirs illusoire de l'avidité, l'envie de chercher son intérêt au détriment des autres, la colère : yeux courroucés et visage convulsé, les rancunes personnelles en récriminant contre le Ciel et la Terre, l'attachement inconscient aux pensées erronées, la vision perverse consistant à nier la loi de la causalité... toutes ces intentions venues du Cœur, sont des actions malsaines du Karma de l'intention.

Traiter les gens avec impartialité, leur offrir la joie, ne pas nourrir de haine ni de colère injustifiée, avoir une compréhension juste et raisonnable et une sagesse pure et bienveillante, éloigner le Cœur de toute avidité, colère et pensées perverses... telles sont les actions saines du Karma de l'intention.

La théorie de la force du karma dans le bouddhisme, est une merveilleuse doctrine, sensée et raisonnable. Tous les bonheurs et malheurs dans la vie d'un homme, sont créés par lui-même : personne ne peut nous commander et nous sommes les maîtres suprêmes de nous-mêmes.

« On ne peut rien emporter avec soi, à part son karma ! » Il est donc, évidemment préférable que notre corps, nos paroles et notre esprit effectuent le plus possible de bons karmas.

Les trois réserves

三資糧

Celui qui veut voyager loin, doit préparer suffisamment d'argent et de nourriture, avant de prendre la route. Il en est de même pour l'apprenti bouddhiste qui veut réussir la Voie de bouddhité : il lui faut assez de réserves pour parfaire les mérites.

Quelles sont les réserves nutritives nécessaires pour pouvoir apprendre le bouddhisme ?

Selon l'Ecole Jingtou, il faut se munir de trois ressources : foi, vœux, et pratique, pour pouvoir renaître sur la Terre pure de la joie suprême de l'ouest.

1. **La foi** : La foi est ce qui fait naître dans notre Cœur l'effet spirituel pur ; on parle ici bien sûr, de la « foi de sagesse », et non de la « superstition ». Car la foi de sagesse peut purifier le Cœur et éliminer les afflictions, au point de faire apparaître le Bodhi ou le fruit de la bouddhité. Par contre, la superstition ne fait qu'accroître les troubles, les entraves et les calamités, égarant les gens loin du chemin de la Libération.

On distingue la « foi juste » de la « foi erronée » : tout ce qui correspond à la vérité et à la réalité et non à la légende sans fondement et qui peut servir d'exemple au monde, est la croyance juste ; tout le reste est croyance erronée. Une religion de foi juste demande des conditions : elle doit avoir

un fondateur et une doctrine. Le fondateur en question, doit être un véritable personnage historique, de conduite morale pure et vertueuse et la doctrine qu'il préconise, doit être capable d'aider les êtres à se libérer de leurs afflictions. Ainsi, le Bouddha Sakyamuni, fondateur du bouddhisme, était le prince héritier du royaume de Kapilavastu. Il a toujours mené une conduite pure, toute de morale et de vertu et il était doté d'inimaginables capacités pour aider et instruire les êtres. C'est pourquoi, il était et reste digne de recevoir la confiance des hommes.

Toute religion commence par la « foi » et finit aussi par la « foi », c'est pourquoi, la première étape de la Voie bouddhique est « la foi ». Il est dit dans le *Sūtra de l'Ornementation fleurie* : « La foi est la mère de toutes les sources morales et de tous les mérites, elle engendre toutes les bonnes racines », ou encore : « Le Dharma est aussi vaste que l'océan, c'est seulement par la grâce de la foi, que l'on peut y pénétrer ».

La foi est encore la source de toutes les forces. Ainsi, si l'on veut renaître sur la Terre pure de la joie suprême, il faut, tout d'abord, croire fermement à l'existence d'un tel endroit, à la puissance du vœu de bienveillante compassion de Bouddha Amitabha et aussi aux extraordinaires mérites de la pratique de la diction du nom de Bouddha. C'est en ayant la foi que l'on peut déterminer son but et de là, renaître dans le monde souhaité.

2. **Le vœu** : Le vœu est issu de la foi : Ayant la foi, il faut encore prononcer la bodhicitta. Réciter le nom de Bouddha en émettant le vœu de « suivre la voie bouddhique d'une part, et d'instruire les êtres d'autre part ». De cette

manière, on pourra correspondre avec les quarante-huit grands vœux de Bouddha Amitabha. En outre, il faut encore émettre le vœu de transférer à tous les êtres, tous les bonheurs, vertu et sagesse que l'on a pratiqués, ainsi que toutes ses réserves de tous les mérites, en espérant qu'ainsi, tous les êtres sensibles pourront tous renaître sur la Terre pure de la joie suprême.

3. **La pratique** : La foi, le vœu et la pratique, sont comme les trois pieds d'un vase tripode. Après la foi et une fois que l'on a prononcé le vœu, il faut encore pratiquer, c'est-à-dire : faire les bonnes actions, réciter le nom de Bouddha avec concentration, jusqu'à l'obtention d'un Cœur imperceptible. Ainsi, quand toutes les causes et conditions seront remplies, on pourra renaître tout naturellement, sur la Terre pure.

Il faut donc se munir des trois réserves nutritives – foi, vœu, et pratique – pour pouvoir renaître sur la Terre pure. Mais tous les autres chemins d'accès à l'Illumination, demandent aussi de nourrir une foi impérissable envers les Trois Joyaux, de prononcer les quatre vœux universels (« Les êtres sont innombrables, j'é mets le vœu de les libérer tous, les afflictions sont illimitées, j'é mets le vœu de les éliminer toutes, les doctrines dharmiques sont infinies, j'é mets le vœu de les étudier toutes, la Voie de Bouddha est suprême, j'é mets le vœu de l'accomplir entièrement »). Il faudra encore observer les cinq préceptes et les dix bonnes actions, réaliser les six paramitas, cultiver avec diligence les trois études et les quatre incommensurables ... pour parfaire la Voie.

C'est pourquoi, on dit que la foi, le vœu et la pratique sont les trois ressources indispensables pour devenir Bouddha.

Les trois vertus

三德

Louer les profonds et vastes mérites et vertus de Bouddha, chanter les infinis trésors du Dharma... Telles sont « les trois vertus » du bouddhisme.

1. **Vertu de la sagesse** : Bouddha est le Grand sage ; le Dharma qu'il enseigne peut éliminer toutes les ignorances. En ce qui concerne le temps, Bouddha connaît le passé, le présent et le futur ; en ce qui concerne l'espace, Bouddha peut éclairer ce monde et les autres mondes ; en ce qui concerne les êtres, Bouddha peut tous les voir, quelles que soient leur forme et leur couleur. Bouddha est l'image de l'Ultime-vérité, le témoin du prajñā : une apothéose de lumière !
Sous les pas de Bouddha, disparaissent obscurité, ineptie et ignorance... Il est le sage du grand Eveil.
2. **Vertu de la bienfaisance** : Bouddha est le Grand bienveillant et compatissant et le Dharma qu'il enseigne est fait pour sauver tous les êtres. En ce qui concerne les cinq destinées, les êtres des cieux et des enfers sont tous, pour Bouddha, des objets à secourir. Dans le monde des humains, toutes les sortes d'êtres, qu'ils soient nés d'un œuf, d'une matrice, de la moisissure ou même spontanément,

sont tous, pour Bouddha, des apprentis à aider. En ce qui concerne les trois Domaines, les êtres sans forme et sans perception, sont tous des objectifs de l'instruction de Bouddha. Bouddha est le grand instructeur des trois Domaines, il est Celui qui offre la bienveillance et la compassion : il est le sauveur, dans la mer de la souffrance. Aux yeux de Bouddha, tout le monde peut être sauvé, tout le monde peut s'éloigner de la souffrance, tout le monde peut obtenir la joie ... Il est le Bienfaiteur compatissant.

3. ***Vertu de la cessation totale*** : Bouddha est le Grand libérateur ; le Dharma qu'il enseigne peut libérer de toutes les afflictions. Pour ce qui est de la pratique, Bouddha en a parfait toutes les méthodes et toutes ses tâches sont accomplies. Au point de vue de l'élimination des obstacles, Bouddha n'a plus d'habitudes restantes, ni de soucis. Pour les fruits de rétribution, Bouddha a déjà acquis le dharmakāya et accompli tous les mérites... Bouddha est le libérateur de l'univers, il a réalisé que l'essence de l'ultime-vérité est comme le néant : immense et sans bornes. Devant Bouddha, tout le monde peut se débarrasser complètement de ses entraves, quitter ses afflictions et se libérer de ses souffrances ... Il est le héros de la sans-crainte.

La vertu de la sagesse de Bouddha, c'est le prajñā ; sa vertu de la bienfaisance, c'est la bienveillante compassion et sa vertu de la cessation totale, c'est la libération. Les trois vertus de Bouddha ressemblent à celles du confucianisme – sagesse, bonté, et vaillance – qui, cependant, ne peuvent égaler les trois premières.

Parmi ces trois vertus, la vertu de la sagesse appartient à la Raison, la vertu de la bienfaisance appartient au Sentiment, et la vertu de la

cessation totale, à la Volonté. Bouddha a compris la Raison, purifié le Sentiment et transcendé la Volonté. Il a parfait les plus grandes vertus de la vie, et c'est pourquoi, il est devenu Bouddha.

L'ordination de la triple plate-forme

三壇大戒

L'ordination de la triple plate-forme est une cérémonie de réception des préceptes, propre au bouddhisme chinois.

Elle est composée de trois degrés :

1. **Première plate-forme** : l'acceptation des préceptes des novices (*śrāmaṇera* et *śrāmaṇerikā*).
2. **Deuxième plate-forme** : l'acceptation des préceptes des *bhiksus* et *bhiksunis*.
3. **Troisième plate-forme** : l'acceptation des *bodhisattva-préceptes* des monastiques.

Selon la tradition du bouddhisme chinois, toutes les personnes qui désirent entrer dans les rangs bouddhistes doivent recevoir cette ordination de la triple plate-forme, pour être reconnues comme des moines et des nonnes qualifiés, du bouddhisme Mahayana. S'agissant de la tradition des préceptes du bouddhisme chinois, on peut la retrouver dans certains écrits de l'Histoire du bouddhisme :

1. **La première ordination en Chine** : En l'an 250, au Temple du Cheval blanc de Luoyang, Dharmakalā a traduit le premier texte Vinaya : *Le Cœur du Mahasamghika Vinaya*, qui décrit les règles, rituels et règlements pour les moines bouddhistes. Il a aussi invité les moines indiens à

établir les règles de l'ordination et à conférer les préceptes. Ce fut le début de la transmission des préceptes en Chine, selon le Vinaya. Le premier Chinois à recevoir l'ordination complète, fut Zhu Shixing (203-282), premier ordonné chinois.

2. ***La première ordination pour bhiksunis, en Chine*** : En l'an 357, à Luoyang, Dharmagata se basa sur *La liturgie Mahasamghika pour bhiksunis* et sur *le Livre des préceptes*, pour organiser, sur la rivière Si, une cérémonie d'ordination pour quatre nonnes du monastère Zhulin. Parmi elles figurait la nonne Jingjian (313-357), qui reçut la première ordination pour bhiksuni, en Chine.
3. ***La première ordination pour bhiksus et bhiksunis, en Chine*** : En l'an 434, une ordination pour hommes et femmes ensemble, fut donnée par le moine Samghavarman et la nonne Tiesaluo. Plus de trois cents monastiques furent ordonnés en même temps, parmi lesquels, les nonnes Huiguo, Jingyin et d'autres.
4. ***Le début de la transmission des bodhisattva-préceptes*** : Elle débuta à l'époque du grand traducteur Kumarajiva : au quatrième siècle. A cette époque, les empereurs Wudi, de la Dynastie Liang, Wendi, de la Dynastie Chen et Wendi, de la Dynastie Sui, se proclamaient tous des disciples des bodhisattva-préceptes. La transmission des bodhisattva-préceptes était alors, très en vogue.
5. ***La confirmation du modèle de l'ordination attestée par trois maîtres-officiants et sept témoins*** : En l'an

765, l'empereur Daizong, de la Dynastie Tang, demanda au monastère Daxingshan de Chang'an (Xi'an) d'établir une plate-forme d'ordination complète, et aux bhiksus et bhiksunis éminents de Chang'an, d'en être les maîtres-officiants. C'est ainsi que prirent naissance les cérémonies d'ordination ordonnancées par dix maîtres (trois officiants et sept témoins). Depuis, c'est le modèle courant adopté par le bouddhisme chinois.

6. ***Le début du certificat de l'acceptation des préceptes du bouddhisme chinois*** : En l'an 856, pour identifier formellement les monastiques et ainsi, protéger la pureté du Sangha, l'empereur Xuanzong, de la Dynastie Tang, ordonna la délivrance de certificats aux monastiques.
7. ***La première ordination de la triple plate-forme*** : La Triple plate-forme a vu le jour en 1010. Le Maître Vinaya, Yunkan, installa une plate-forme d'ordination Mahayana, au temple Cixiao à Kaifeng. Il permit ainsi aux monastiques ayant déjà reçu les préceptes pour bhiksus et bhiksunis, de recevoir en plus les bodhisattva-préceptes, pour répondre à l'esprit de discipline des bodhisattvas du Mahayana. Ce fut le commencement des ordinations de la triple plate-forme, telles que nous les connaissons aujourd'hui.

Dans les débuts de la République de Chine, la plus célèbre plate-forme d'ordination fut celle du Mont Baohua.

Il est dit :

*Si vous voulez être ordonné au Mont Baohua,
Ayez sur vous, en tout temps, la palanche des portefaix et la corde,*

*Faites des donations de savoureux plats végétariens,
Pendant que vous mangerez des légumes rances et trop salés.
Vous payerez l'argent de l'huile pour les lampes,
Mais vous vous prosternerez dans l'obscurité.
Oui ! Celui qui se fait ordonner à Baohua,
Est le véritable monastique loyal !*

En lisant ce texte, on comprend que les jeunes monastiques qui veulent parfaire leur ordination, doivent être entraînés durement et de façon irrationnelle par les maîtres des préceptes.

C'est, pour eux, le moyen de parfaire leur infinie vie de sagesse.

Le Samādhi

三摩地

Le bouddhisme est une religion de sagesse. Et la sagesse vient de l'écoute des sūtras et du Dharma, de la réflexion sur le vrai sens des doctrines et de la pratique exercée conformément à ces écrits. Il est dit : « Grâce à l'écoute, la réflexion et la pratique, on peut acquérir le Samādhi. »

Samādhi est un terme sanskrit qui peut être traduit par « développement de la tranquillité », « concentration juste », ce qui signifie : éliminer les fluctuations du Cœur pour obtenir une « tranquillité attentive », qui permet de maintenir la vigilance sur un unique objet ; c'est-à-dire, fixer le Cœur dans un état de non-désordre. C'est ce que l'on appelle : « Nature de l'état du Cœur ».

Il existe deux sortes de concentration : la concentration innée, et la concentration pratiquée. La première est l'état de concentration engendré dans le Royaume de la forme et le Royaume de la sans-forme, à partir des forces des karmas sains, exercés durant les vies antérieures. L'autre est l'état de concentration, originaire du Royaume du désir, obtenu *a posteriori* en pratiquant avec diligence.

La plupart des pratiques consistent à concentrer le Cœur en un lieu, ne pas le laisser vagabonder, et le garder tranquille. Cet état est nommé : *Samādhi*.

La pratique du *Samādhi* est une autre pratique importante de l'Ecole Tiantai, en dehors de la méthode *śamatha-vipaśyanā*, appelée aussi « Quatre *Samādhi* ».

1. ***Samādhi de la pratique assise*** : Par période de quatre-vingt-dix jours, pratiquer la méditation assise avec l'esprit concentré, en récitant le nom d'un bouddha et en fixant un objet unique, pour contempler la nature dharmique de l'Ultime-vérité. Réaliser le Samādhi de la pratique assise, permet de comprendre l'état de non-dualité entre l'ignorance et l'illumination, le commun et le sage. Comme on ne pratique, en fait, que la méditation assise, on l'appelle aussi : *Samādhi de la pratique unique*.

2. ***Samādhi de la pratique en marchant*** : C'est aussi par période de quatre-vingt-dix jours. Durant cette période, le pratiquant ne peut s'asseoir ni se coucher : il ne peut que marcher, vingt-quatre heures par jour, sans repos. Ce Samādhi est aussi appelé *Pratyutpanna-samādhi*. Selon la méthode de pratique décrite dans le *Pratyutpanna-buddha-sammukhāvasthita-samādhi-sūtra*, si l'on arrive à parfaire cette pratique, dans le *dhyāna*, on peut voir clairement les bouddhas des dix directions se tenir debout devant soi ; c'est pourquoi, on l'appelle aussi le *Samādhi des bouddhas debout*.

3. ***Samādhi de la pratique mi-marche mi-assise*** : Appelé aussi *Vaipulya-samādhi*, ou *Saddharma-puṇḍarika-samādhi*, la durée de pratique peut en être variable : soit par période de sept jours, soit vingt-et-un jours. Le nombre de pratiquants peut être de dix ou plus. La pratique comprend les étapes suivantes : purifier le lieu de culte, purifier son corps, faire offrande aux trois karmas, inviter Bouddha, vénérer Bouddha, demander repentance pour ses organes de perception, déambuler, réciter

le sūtra, pratiquer la méditation assise, prouver la forme, etc.

4. ***Samādhi de la pratique non-marche non-assise*** : Il désigne tous les *Samādhi* en dehors des trois cités ci-dessus. Non limités sur les aspects physiques (en marche, debout, assis ou couché), ils embrassent tous les événements et toutes les choses. C'est-à-dire, qu'ils offrent à tout moment et en tout lieu, la possibilité de contempler à sa guise sans être limité par la durée, de se rendre compte tout de suite quand une quelconque pensée surgit, et de pratiquer le *Samādhi* quand l'intention vient. Il est le plus important des quatre *Samādhi*.

Il est dit dans le sūtra : « Si le Cœur est concentré, ce sera mérites et vertus ; si le Cœur est dispersé, ce sera le *kleśa*. » L'essence du *dhyāna* est de s'éloigner des désirs mondains et de se diriger vers l'exploration de son Cœur intérieur ; car les désirs sont dus au fait que le Cœur est attiré par les séductions du monde extérieur. Aussi, si l'on peut apaiser le Cœur et éliminer ses préoccupations, on pourra chasser les désirs. Il est dit dans le *Dharmapāda* : « Si je ne pense pas à toi, tu n'apparaîtras pas. » Si l'on peut éliminer les désirs et les passions et chasser les pensées évasives, le Cœur deviendra calme et la sagesse viendra. C'est pourquoi, on dit que « par la concentration, on développe la sagesse. » La pratique de la concentration des hérétiques est semblable à celle du bouddhisme. Néanmoins, les hérétiques s'intéressent à l'obtention de pouvoirs surnaturels et le bouddhisme, à la culture de la sagesse. De là, on comprend que la concentration n'est pas un objectif en soi : se servir de la concentration pour acquérir la juste sagesse, tel est le but du bouddhisme. Pour obtenir l'état de concentration, il faut tout d'abord chasser du Cœur, toute notion de

gain ou de perte et ne pas rester attaché à son propre intérêt. Ainsi, le Cœur ne sera pas entraîné par les circonstances extérieures, il sera imperturbable, et s'immobilisera sur un seul état.

Les trois sagesse

三慧

Le bouddhisme est une religion qui attache beaucoup d'importance à la sagesse. C'est en ayant la sagesse, que l'on peut acquérir la capacité de distinguer le vrai du faux et le bien du mal, éliminer les afflictions et accéder à l'Eveil. Quelle que soit leur félicité, ceux qui ne possèdent pas la sagesse, ne parviendront pas à obtenir la véritable libération. C'est pourquoi, pour un apprenti bouddhiste, hormis cultiver les mérites, il faut encore acquérir la sagesse.

La sagesse dont parle le bouddhisme est différente de celle que l'on connaît en général. Quand on parle communément de sagesse, il s'agit souvent d'une forme d'intelligence mondaine et d'une certaine habileté oratoire, qui d'ailleurs, peuvent parfois inciter les gens à faire le mal.

La sagesse du bouddhisme se nomme *prajñā*, c'est une torche dharmique illuminant la vérité de tous les phénomènes et qui guide les hommes vers la bonne voie. Pour obtenir cette sagesse, il faut étudier avec diligence les enseignements de Bouddha, du simple au complexe et étape par étape. Les méthodes d'étude sont : la sagesse acquise par l'écoute du Dharma, la sagesse acquise grâce à la réflexion et la sagesse acquise grâce à la pratique.

1. **Sagesse acquise par l'écoute du Dharma** : La sagesse s'acquiert en étudiant le *Tripitaka* et les *Dvādaśāṅga-buddha-vacana* ou en écoutant les instructions des

Kalyāṇamitra. Il s'agit d'écouter les prêches dharmiques ou d'étudier les textes canoniques bouddhistes et, grâce aux explications trouvées dans les textes, on accède à l'illumination. De là, on nourrit une confiance et une compréhension profondes envers le Dharma, et finalement, on obtient la sagesse sans faille.

2. **Sagesse acquise grâce à la réflexion** : En prenant pour base la sagesse acquise grâce à l'étude du Dharma, on fait un pas de plus pour réfléchir et examiner la profonde nature dharmique des phénomènes et les circonstances dues aux causes, conditions et rétributions karmiques. On obtient ainsi davantage d'expérience et de compréhension.
3. **Sagesse acquise grâce à la pratique** : En s'appuyant sur la sagesse acquise grâce à l'écoute et à la réflexion, on saisit mieux le sens profond du Dharma. Alors, le Cœur et la concentration entrent en correspondance : on peut examiner et comprendre l'apparence réelle des phénomènes et les lois de la causalité et de la coproduction conditionnelle... c'est-à-dire, acquérir la profonde sagesse, générée par la pratique simultanée de *sāmatha-vipaśyanā*.

Le bouddhisme dit qu'il faut « bien écouter pour se forger de bonnes habitudes », ce qui signifie que, pour apprendre le bouddhisme, il faut écouter souvent les prêches dharmiques, réfléchir à la signification profonde des sūtras, enfin et surtout, les réaliser de manière rationnelle. En se dotant de ces trois sagesse, on pourra retrouver sa nature de bouddha et son visage d'origine.

Le *dana* parfait

三輪體空

Les trois composants du *dana* sont : le donneur, le receveur, et l'objet donné ; on les appelle « les trois roues ». Il est dit : « Le Cœur, le champ, et la chose de chacun sont différents, ils déterminent la qualité des rétributions karmiques ». « Le Cœur », c'est « le donneur » ; « le champ », c'est « le receveur » et « la chose », c'est « l'objet donné ». Ce sont ces trois éléments qui décident de la qualité des mérites reçus en pratiquant le *dana*.

1. **Le donneur** : Le donneur doit avoir des intentions pures : il ne peut pratiquer le *dana* dans le but d'en être récompensé un jour, ou pour recevoir des éloges et des honneurs. Pour être correct, le *dana* doit se faire : 1) Avec équanimité : sans contrarier soi-même ni autrui, donner avec joie selon les conditions et ses moyens. 2) Avec respect : ne pas être arrogant et dédaigneux, ne pas mépriser l'autre. 3) Avec bienveillance et compassion : considérer tout le monde comme un de ses proches, et espérer que tous pourront s'échapper pour toujours, de la pauvreté et obtenir tout ce qu'ils demandent.
2. **Le receveur** : Pratiquer le *dana* est comme cultiver un champ et seul un champ fertile peut rapporter de bonnes récoltes. C'est pourquoi, il faut choisir les bons champs

de félicité. On en distingue deux sortes : 1) Le champ de la compassion : personnes malheureuses : veufs, veuves, solitaires, démunis, malades, et aussi les morts restés sans sépulture faute d'argent... 2) Le champ du respect : les Trois Joyaux, les parents, les maîtres, etc. Parmi eux, « les Trois Joyaux » est le champ de félicité le plus resplendissant.

3. **L'objet donné** : Le *dana* se distingue en : « don matériel », « don du Dharma », et « don de la sans-crainte ». Il est dit : « Le *dana* matériel et le *dana* du Dharma sont identiques » : les adeptes offrent aux monastiques les nécessités vitales, et ces derniers leur rendent leur don, en leur enseignant le Dharma ; les deux pratiques apportent de sublimes mérites et vertus mais en fait, il est dit dans les sūtras : « Parmi tous les *dana*, celui du Dharma est le meilleur ». Car, effectivement, le *dana* matériel est limité, mesurable et imparfait. Il n'est bénéfique que dans la vie présente et pour une durée momentanée. Par contre, le *dana* du Dharma est infini, incommensurable et parfait. Il est non seulement bénéfique durant cette vie, mais aussi pour d'innombrables vies. C'est pourquoi, il est dit dans le *Sūtra du Diamant* : « Si une personne pratique le *Dana*, avec les sept joyaux des trois mille univers, les mérites qu'elle reçoit ne peuvent égaler ceux de cette autre personne, qui pratique ce sūtra - ne serait-ce que quatre vers - et l'explique aux autres. »

Les mérites et vertus acquis par la pratique du *dana* sont différents selon les « cœur, champ et chose » de chacun. Cependant, la suprême finalité du *dana*, reste le *dana* sans apparence. « Les biens qui entrent dans le monastère deviennent des mérites pour leur donneur ». On ne doit pas s'attacher aux apparences en pratiquant le

dana, c'est-à-dire : il n'y a pas le « moi qui donne », ni « l'autre qui reçoit », ni « l'objet donné », et encore moins la pensée d'être payé de retour un jour. Les mérites et vertus de ce *dana sans apparence* sont uniques et des plus remarquables.

Les trois études

三學

Pour atteindre la Voie bouddhique, il faut éliminer les trois poisons : avidité, colère et ignorance. Et pour éliminer les trois poisons, il faut s'adonner consciencieusement aux trois études : discipline, concentration et sagesse.

1. **Discipline** : (*Śīla* en sanskrit). La discipline permet de se prémunir contre les karmas malsains et d'effectuer les bonnes actions. Elle est la règle qui nous permet de cultiver notre corps et notre cœur. Dans la vie quotidienne nous devons, non seulement observer rigoureusement la discipline, mais de plus, nous conformer aux bons dharmas, pour purifier notre corps et notre esprit, et nous tourner vers le *dhyāna*. On distingue trois sortes de préceptes : 1) Les préceptes de comportement, qui consistent à observer les cinq préceptes, les dix préceptes, les préceptes des monastiques et à se prémunir contre tout acte négatif ; 2) Les préceptes de culture du bon dharma : pour apprendre et pratiquer tous les actes positifs ; 3) Les préceptes visant à améliorer la situation des êtres, avec le vœu de faire bénéficier tous les êtres, de la morale bouddhiste.
« Tous les actes négatifs sont à éviter, tous les actes positifs sont à effectuer. Purifier ses pensées est l'enseignement de tous les bouddhas. »

2. **Concentration** : (*Dhyāna* en sanskrit). La concentration permet de faire disparaître les affinités, de purifier les pensées et donc, d'aider le Cœur à trouver l'Illumination. C'est une méthode pour apprendre à dominer son Cœur. Durant la pratique de la concentration nous devons, non seulement protéger les six organes de perception et éviter les pensées illusoire, mais aussi éliminer toutes les afflictions, fixer le Cœur en un endroit unique, afin que notre corps et notre esprit soient paisibles et que la sagesse puisse naître. Il y a trois sortes de pratique du *dhyāna* : 1) Le Chan mondain, pratiqué par les hérétiques et les hommes ordinaires : l'écoute de la respiration, permet l'acquisition d'effets remarquables venus de la voie des Dieux. 2) Le Chan extra-mondain, pratiqué par les sravakas et pratyeka-buddha : en contemplant la Forme (*rupa*), il permet l'acquisition du fruit de rétribution de l'Hinayana. 3) Le Chan suprême extra-mondain, pratiqué par les bodhisattvas du Mahayana : en contemplant le Cœur, il permet l'acquisition du grand Bodhi.
3. **Sagesse** : (*Prajñā* en sanskrit). La sagesse permet de comprendre totalement la Vérité et d'éliminer l'illusion. Elle symbolise la finalité et la perfection. Durant la pratique de la sagesse, non seulement nous devons pratiquer le *dhyāna* et chasser l'ignorance, mais il nous faut encore annihiler toutes les afflictions et connaître la Vérité, pour avoir un corps et un esprit paisibles et accéder à la Voie bouddhique. On distingue trois sortes de sagesse : 1) La sagesse mondaine, pratiquée par les hommes ordinaires et les hérétiques. Elle ne permet pas de quitter le monde et d'échapper aux troubles karmiques : c'est une « Sagesse avec

écoulements ». 2) La sagesse extra-mondaine, acquise par les sravaka et pratyeka-buddha. On l'appelle généralement *sarvajña* (*qui sait tout*), mais elle reste imparfaite. 3) La suprême sagesse extra-mondaine, acquise par les bouddhas et bodhisattvas. On l'appelle généralement sarvathā-jñāna : la sagesse suprême du Fruit de rétribution bouddhique.

Les trois études – discipline, concentration, et sagesse – sont aussi appelées « Trois études sans écoulements ». Elles sont les facteurs indispensables de la pratique de la bouddhité. C'est pourquoi, nous devons les cultiver étape par étape : grâce à la discipline, on obtient la concentration, puis de la concentration, on gagne la sagesse, et finalement, grâce à la sagesse, on peut devenir bouddha.

Le Tripitaka

三藏

Après le parinirvāna de Bouddha et pour préserver l'intégrité de ses enseignements, ses disciples ont, après plusieurs conciles, divisé l'ensemble des règles et paroles du Bouddha en *Sūtra-piṭaka*, *Vinaya-piṭaka*, et *Abhidharma-piṭaka* ; l'ensemble se nomme le *Tripitaka*. Ce sont les trois sections de l'ensemble des textes canoniques du bouddhisme indien.

1. ***Sūtra-piṭaka*** : *Sūtra* est un mot en sanskrit, qui signifie « fil ; aphorisme ; traité de rituel ou canonique », ceci pour dire que les paroles de Bouddha peuvent s'adapter à tous les principes et à toutes les doctrines.

Le *Sūtra-piṭaka* contient tous les enseignements du Bouddha et adapte la Vérité enseignée par les bouddhas, à la capacité de compréhension des êtres. Bouddha a enseigné le Dharma durant quarante-neuf ans et donné plus de trois cents lectures. Une stance peut résumer son enseignement : « *L'Ornementation Fleurie* a pris les premiers trois fois sept jours. Il a fallu douze ans pour les *Agamas* et huit pour le *Vaipulya*, vingt-deux années pour parler du *Prajñā*, et huit pour le *Sūtra du Lotus* et le *Nirvana-sūtra* ». Le *Vaipulya* désigne les sūtras du Mahayana en dehors des « *Sūtra de l'Ornementation Fleurie* », « *Agama-sūtra* », « *Prajñā-sūtra* », « *Sūtra du*

Lotus », et « *Nirvana-sūtra* », tels « *Vimalakīrti-sūtra* », « *Śrīmālā-siṃha-nāda-sūtra* », « *Suvarṇaprebhāsottama-sūtra* », etc.

2. ***Vinaya-piṭaka*** : *Vinaya* est un mot en sanskrit, qui signifie « obéissance ». C'est l'ensemble des règles instaurées par Bouddha, pour aménager le naturel de ses disciples et corriger leurs mauvaises habitudes. *Vinaya* signifie aussi « éliminer », ce qui, ici, signifie que les préceptes observés par les adeptes bouddhistes, peuvent éliminer les mauvaises actions causées par les trois karmas : corporel, oral et intentionnel.

Le *Vinaya-piṭaka* contient les règles générales, les sūtras sur le *Sīla*, et les traités sur la discipline. Les textes tels « *Shísònglǔ* 十誦律 de l'école Sarvastivāda », « *Sifēnlǚ* 四分律 de l'école Dharmaguptaka », « *Móhēsēngqílǚ* 摩訶僧祇律 de l'école Mahasanghika », « *Wǔfēnlǚ* 五分律 de l'école Mahīśāsaka », « 比丘戒本 *Bhikkhupātimokkha* », « 比丘尼戒本 *Bhikkhunī-pātimokkha* », « 薩婆多論 *Sarvāstivāda-sāstra* », etc. font tous partie du *Vinaya-piṭaka*.

3. ***Abhidharma-piṭaka*** : *Abhidharma* est un mot en sanskrit, qui signifie « confrontation dharmique », ce qui veut dire que la sagesse acquise grâce aux vérités décrites dans les traités, permet d'obtenir l'accès au merveilleux *nirvāna*. L'*Abhidharma-piṭaka* est l'ensemble des commentaires des sūtras et des explications des doctrines faits par les disciples bouddhistes. Les traités les plus connus sont : « *Mūla-madhyamaka-kārikā* (Traité du Milieu) », « *Dvādaśanikāya-śāstra* (Traité des douze sections) », « *Mahā-prajñā-pāramitā-śāstra* (Traité de la grande sagesse

et de la grande perfection », « *Shatika-śāstra* (Traité des cent stances) », « *Yogācāra-bhūmi-śāstra* 瑜伽師地論 », « *Mahāyana-śraddhotpāda-śāstra* (Traité sur l'éveil de la foi du Mahayana) », « *Daśabhūmika-sūtra-śāstra* 十地經論 », etc.

Les textes du Tripitaka représentent l'ensemble des enseignements de Bouddha et des doctrines du bouddhisme : c'est la boussole pour la pratique des disciples bouddhistes. Les monastiques qui connaissent en profondeur le *Sūtra-piṭaka* sont appelés « Maîtres de Sūtra », ceux qui connaissent en profondeur le *Vinaya-piṭaka* sont appelés « Maîtres de Vinaya », et ceux qui connaissent en profondeur l'*Abhidharma-piṭaka* sont appelés « Maîtres d'Abhidharma ». Ceux qui comprennent les trois *piṭaka* sont appelés « Vénérables de Tripitaka ». Les Vénérables maîtres Xuanzang, Kumarajiva, Paramārtha, Yijing, Faxian, et même Zhu Shihang... peuvent tous être appelés « Vénérables de Tripitaka ».

Parmi les Trois Joyaux – Bouddha, Dharma, et Sangha, Bouddha a pu accéder à l'éveil grâce au Dharma ; les monastiques ont pu être les guides des hommes grâce à la pratique du Dharma. C'est pourquoi, le Dharma est le plus noble parmi les Trois Joyaux.

Il est dit dans le *Sūtra du Diamant* : « L'endroit où se trouve ce sūtra, est la résidence de Bouddha ; il faut donc le respecter comme on respecte Bouddha et aussi, respecter ses disciples. »

On peut ainsi mesurer la valeur du Dharma.

Les trois roues du Dharma

三轉法輪

« C'est pour les causes et conditions d'une grande affaire, que Bouddha est venu au monde ». Et « les causes et conditions de cette grande affaire » c'est en fait : « instruire, bénéficier et apporter la joie » : Bouddha a voulu transmettre aux êtres, la Vérité qu'il a éprouvée, pour qu'ils puissent « accéder au savoir et à la compréhension des bouddhas » et « quitter la souffrance pour goûter à la joie »... C'est pourquoi, il s'est montré sur la Terre des hommes. Après son accès à l'Eveil, il a enseigné le Dharma durant quarante-neuf ans et donné plus de trois cents lectures. Ainsi, le bouddhisme est en fait l'éducation dispensée par Bouddha, et les *Tripitaka* et *Dvādaśāṅga-buddha-vacana*, sont les écrits relatant les paroles et les exemples, que Bouddha destinait aux hommes.

Le premier sermon qu'a donné Bouddha après son Eveil, portait sur « les quatre nobles vérités » qu'il adressait aux cinq bhiksus, au Parc des gazelles (*Sārnāth*). On connaît ce sermon sous le nom de « Mise en mouvement de la roue du Dharma ».

Les quatre nobles vérités exposées par Bouddha sont : *le dukkha*, *la cause du dukkha*, *la cessation du dukkha*, et *le chemin conduisant à la cessation du dukkha*. Ce qu'il a voulu dire aux cinq bhiksus, c'est que le monde où nous vivons, ressemble à une maison en flammes, remplie de souffrances (*le dukkha*) : naissance, vieillesse, maladie, mort... et qu'il ne faut pas s'attacher à ce monde.

La cause de ces souffrances, c'est le rassemblement des afflictions, engendrées par l'avidité, la colère, l'ignorance... Heureusement, nous possédons tous une nature propre parfaitement pure, il nous suffit de faire apparaître cette nature propre, pour pouvoir éliminer toutes les afflictions de la vie et de la mort et atteindre l'état du *nirvāna*. Pour y accéder, il n'y a qu'un seul chemin, c'est : pratiquer les six *paramita*, observer les préceptes, faire de bonnes actions, suivre le noble sentier octuple...

Après ce premier sermon, Bouddha ne se sent pas totalement rassuré, aussi, revient-il devant les bhiksus, voulant leur faire comprendre que la souffrance est une vérité incontournable de la vie, que le karma est la cause de toutes les souffrances, et qu'ils peuvent tous, accéder à la joie de la parfaite tranquillité. Et, pour ce faire, il leur conseille de pratiquer la Voie avec diligence.

Puis, il revient encore, pour stimuler la foi des cinq bhiksus envers le Dharma. Il se sert de ses propres expériences pour prêcher d'exemple, en leur disant qu'il a compris la place du dukkha dans la vie, qu'il a rompu les causes du dukkha, et qu'il a acquis la joie du nirvana, parce qu'il a franchi toutes les étapes de la pratique.

Ces trois fois où il leur a montré la merveilleuse doctrine des quatre nobles vérités, sont appelées « Les trois roues du Dharma » :

Première roue du Dharma : Notification

Bouddha donne aux cinq bhiksus la définition des quatre vérités afin qu'ils puissent mieux comprendre :

Ceci est la Vérité Noble, dite : dukkha... elle est contraignante.

Ceci est la Vérité Noble, dite : cause du dukkha... elle est incitative.

Ceci est la Vérité Noble, dite : cessation du dukkha... elle est réalisable.

Ceci est la Vérité Noble, dite : sentier conduisant à la cessation du dukkha... elle est accessible.

Deuxième roue du Dharma : Exhortation

Bouddha persuade les cinq bhiksus de pratiquer les quatre nobles vérités pour éliminer les afflictions et obtenir la Libération :

Cette Vérité Noble, dite : dukkha, vous devez la comprendre.

Cette Vérité Noble, dite : cause du dukkha, vous devez la rompre.

Cette Vérité Noble, dite : cessation du dukkha, vous devez la réaliser.

Cette Vérité Noble, dite : sentier conduisant à la cessation du dukkha, vous devez la pratiquer.

Troisième roue du Dharma : Confirmation

Bouddha dit aux cinq bhiksus qu'il a réalisé lui-même les quatre nobles vérités, il les encourage à les pratiquer avec diligence, pour être comme lui :

Cette Vérité Noble, dite : dukkha, je l'ai comprise.

Cette Vérité Noble, dite : cause du dukkha, je l'ai rompue.

Cette Vérité Noble, dite : cessation du dukkha, je l'ai réalisée.

Cette Vérité Noble, dite : sentier conduisant à la cessation du dukkha, je l'ai pratiquée.

Il a fait tourner trois fois la roue du Dharma pour les cinq bhiksus... : Comment ne pas percevoir la bienveillante compassion et la sagesse de Bouddha envers les êtres ?

Il est le Grand éducateur, celui qui connaît le mieux la pédagogie. Il sait comment amener ses bhiksus sur la bonne voie, comment les faire pénétrer à fond dans ses raisonnements, comment tout leur expliquer, en fonction de leurs capacités de compréhension. Il sait s'adapter aux circonstances en donnant le bon remède ; peu importe leurs capacités, il parvient toujours à leur enseigner le bon dharma pour qu'ils puissent en bénéficier. Il n'abandonne aucun être, car « le médicament n'est ni bon ni mauvais, il suffit qu'il soit approprié au mal ; le Dharma n'est ni haut ni bas, il suffit qu'il corresponde aux circonstances ». Peu importe ce que l'on fait : connaître la méthode, c'est déjà la moitié de la réussite.

Bouddha nous a laissé le meilleur exemple possible, de pédagogie.

Les Trois Joyaux

三寶

« Les Trois Joyaux » sont : *Bouddha, Dharma et Sangha*.

Bouddha est un mot sanskrit qui signifie l'Être éveillé. Celui qui a atteint l'Eveil par lui-même et a les capacités d'éveiller autrui, est appelé *Bouddha*. L'exemple le plus célèbre en est le Bouddha historique : Sakyamuni.

Sakyamuni-Bouddha a acquis l'illumination parfaite (*Anuttara-samyak-sambodhi*) sous l'arbre Bodhi et a libéré d'innombrables êtres de leurs afflictions. Il est doté de la grande bienveillante compassion, de la grande sagesse et de grands pouvoirs surnaturels. Il est le fondateur du bouddhisme dans le monde *Saha*, le maître des devas et humains, c'est pourquoi, on l'appelle *Bouddha*.

Dharma est un mot sanskrit qui signifie Loi universelle. Pour le bouddhisme, il représente l'enseignement même du Bouddha, soit le *Tripitaka* et les *Dvādaśāṅga-buddha-vacana*.

Bouddha a enseigné le Dharma durant quarante-neuf ans et donné plus de trois cents lectures. Ses disciples, Ananda, Mahākāshyapa et autres, se sont rassemblés pour coucher par écrit l'ensemble de ses enseignements, répartis en trois corbeilles (*Tripitaka*) : *Sūtra-piṭaka*, *Vinaya-piṭaka*, et *Abhidharma-piṭaka*, qui mettent en lumière les Vérités sur la vie et l'univers. C'est un précieux radeau permettant de traverser l'océan de la souffrance et le bon remède pour se libérer de ses afflictions.

Sangha est un mot sanskrit qui signifie communauté, tranquillité, pureté... Il se réfère le plus souvent aux communautés monastiques bouddhistes de bhiksus et bhiksunis.

Le Sangha prend en charge le patrimoine du tathāgata, prêchant le Dharma au profit des êtres, et il les guide pour éliminer les afflictions et s'échapper du cycle du samsara.

Il y a plusieurs sortes de Trois Joyaux :

1. **Les Trois Joyaux manifestés** : ils sont définis par : Sakyamuni (*Bouddha*), les quatre nobles vérités et les douze nidānas de la coproduction conditionnelle (*Dharma*), et les cinq bhiksus (*Sangha*). On les appelle aussi les « Trois Joyaux primitifs ».
2. **Les Trois Joyaux représentés** : Ici, *Bouddha* est représenté par les statues ou images des bouddhas ; *Dharma*, par le canon bouddhique ; et *Sangha*, par tous les bhiksus et bhiksunis. On les appelle aussi les « Trois Joyaux permanents ».
3. **Les Véritables Trois Joyaux** : représentés par le *Trikāya* : *Dharmakāya*, *Sambhogakāya*, et *Nirmāṇakāya*. Ils sont aussi désignés sous les noms « Trois Joyaux de la nature propre », « Trois Joyaux d'essence unique », « Trois Joyaux d'essence fondamentale »...

Les Trois Joyaux sont porteurs d'immenses mérites et vertus ; comparés à l'ensemble des maîtres-fondateurs, des doctrines et des adeptes des autres religions, ils sont les plus parfaits et les plus purs. Ils sont la lumière dans l'obscurité, le navire sur l'océan de la

souffrance, l'averse salvatrice sur la maison en flammes, le sauveur des égarés ...

C'est pourquoi, nous devons les respecter et prendre refuge auprès d'eux.

Fo Guang Shan
International Translation Center

Les quatre « petits mais non négligeables »

四小不可輕

Un siècle après le parinirvāna de Bouddha, le roi Aśoka parvint à unifier l'Inde et il en fut le plus puissant souverain et grand protecteur du bouddhisme. Un jour, il prit la résolution de faire offrande aux monastiques. Or, un jeune novice se trouvait parmi l'assemblée et le roi fut très embarrassé, car il ne savait s'il devait ou non, le vénérer. Le jeune novice manifesta alors des pouvoirs surnaturels et convertit le roi. Depuis, le roi Aśoka traita tous les monastiques, âgés ou jeunes, sages ou sots, avec le même respect et sans la moindre vanité.

De son vivant, Bouddha exhorta souvent ses disciples à ne pas manquer d'égards envers les jeunes générations. C'est ainsi, qu'un jour, il dit au Roi Prasenajit qu'il y avait dans le monde quatre choses paraissant minuscules, mais que l'on ne pouvait, en aucun cas, négliger :

1. ***La petite flamme ne peut être négligée*** : Car une petite étincelle est capable d'embraser toute la steppe et elle peut entraîner un désastre incontrôlable.
2. ***Le petit dragon ne peut être négligé*** : Car un petit dragon peut devenir un grand dragon capable de bouleverser ciel et terre et de soulever la tempête.

3. ***Le petit prince ne peut être négligé*** : Car un petit prince, en grandissant, peut devenir un puissant souverain, diriger le monde et faire le bonheur du peuple mais il peut aussi perdre la Nation sur un coup de dés et faire le malheur de ce même peuple.
4. ***Le petit novice ne peut être négligé*** : Bien qu'il soit jeune, il suffit qu'il pratique la Voie de tout cœur et il pourra un jour, faire peau neuve et devenir le maître des devas et des humains qui instruiront les êtres. C'est une force potentielle, qu'il ne faut surtout pas négliger.

Il est dit dans le *Dharmapāda* : « Ne refusez pas de faire une bonne action parce qu'elle est petite et ne faites pas de mauvaises actions même minimales ; la goutte d'eau est insignifiante mais, à la longue, elle peut remplir le seau. » Ce que l'on appelle aujourd'hui « petit », est porteur d'immenses espoirs. Autour de nous, vivent et passent de nombreux hommes, événements, objets minuscules... qui pourront un jour manifester une grande efficacité : une petite semence peut devenir un grand arbre et procurer de l'ombre aux hommes ; une petite pensée saine peut développer une affaire éminente, servant la nation et le peuple ; une petite fente peut rompre la digue et causer une grande calamité ; un petit don peut aider les gens à sortir d'un besoin urgent ; un petit sourire peut donner aux gens une immense confiance et une petite bonne action que l'on fait chaque jour, permet de créer de nombreuses affinités. Tout ceci le démontre : « les petits ne doivent pas être négligés ». Certes, le novice est jeune, mais il est riche d'avenir. Aussi, les adeptes laïques qui respectent les moines éminents ne doivent pas négliger les débutants.

C'est pourquoi, le vénérable maître Hsing Yun conseille de : « Soigner les vieux et surtout, prendre soin des petits. »

Les Quatre grands monts bouddhistes

四大名山

Faire un pèlerinage dans un temple, est une des pratiques habituelles des adeptes bouddhistes. En général, les adeptes bouddhistes considèrent le pèlerinage aux lieux sacrés bouddhistes, en Inde, comme le grand vœu de toute leur vie. Les quatre grands monts bouddhistes symbolisant la compassion, la sagesse, le vœu, et la pratique, sont aussi des lieux de révérence, pour les adeptes bouddhistes chinois.

Les quatre grands monts sacrés sont : le Mont Putuo, le Mont Wutai, le Mont Jiuhua, et le Mont Emei, qui sont respectivement les lieux de manifestation des bodhisattvas Avalokiteśvara, Manjusri, Ksitigarbha, et Samantabhadra.

1. **Le Mont Putuo** : Situé sur les îles de Zhoushan, (district de Dinghai, province de Zhejiang), est aussi connu sous les noms de Potala, Potalaka, Meiqin, Xiaobaihua. Il est le lieu de manifestation du bodhisattva Avalokiteśvara.

Le bodhisattva Avalokiteśvara a fait le vœu de secourir tous les êtres de sa bienveillante compassion : il est le symbole de la grande bienveillance et de la grande compassion. Dans les textes chinois, Kumarajiva traduit son nom par « *Guanshiyin* » (contempler les sons du monde), tandis que Xuanzang le traduit par « *Guanzizai* » (contempler l'aisance). Il est mentionné dans le *Sūtra du Lotus* que le bodhisattva Avalokiteśvara se manifeste en trente-trois corps

de métamorphose et libère les êtres de douze calamités. Il suffit que l'être en danger dicte son nom, il entend sa voix et vient à son secours.

Pourquoi dit-on « contempler » les sons du monde, et non « écouter » les sons du monde ?

C'est parce que le bodhisattva Avalokiteśvara a réalisé que les six organes de perception sont issus de la même source, qu'il peut les employer l'un pour l'autre. De plus, il a pu contempler le *dharmadhatu* avec l'aisance. C'est pourquoi, on l'appelle aussi *Guanzizai*.

Chez les Chinois, on dit : « Amitabha est sous tous les toits, Avalokiteśvara est dans toutes les maisons ». Ainsi, le bodhisattva Avalokiteśvara a universellement gagné la confiance du peuple chinois. Les temples bouddhistes organisent tous les ans les dharma-services d'Avalokiteśvara, le dix-neuvième jour du deuxième mois du calendrier lunaire (jour de son anniversaire), le dix-neuvième jour du sixième mois (jour de son accès à l'Eveil), et le dix-neuvième jour du neuvième mois (jour de son ordination). Même les non-bouddhistes y participent afin de prier pour une vie paisible. Concernant son apparence et à cause de ses multitudes manifestations, il existe de nombreuses représentations d'Avalokiteśvara. Les plus courantes sont celles où il chevauche le dragon ou la tortue. On trouve aussi Avalokiteśvara aux mille bras et mille yeux, Avalokiteśvara accompagnant les enfants, Avalokiteśvara au panier à poisson, Avalokiteśvara apparaissant avec la lune dans l'eau... des représentations connues de tous.

2. **Le Mont Wutai** : situé au Nord-est du district Wutai de la province de Shanxi, il est constitué de pentes vertigineuses

et de cinq sommets dénudés, d'où le nom de « montagne aux cinq terrasses ». Avec ses cimes enneigées une grande partie de l'année, ses épaisses forêts de pins, de sapins, de peupliers, de saules et ses prairies luxuriantes, il offre un paysage d'une beauté et d'une fraîcheur exceptionnelles, ce qui lui vaut d'être aussi appelé le Mont Qingliang (fraîcheur). Depuis toujours, Il est considéré comme le centre mondial du culte bouddhiste de Mañjuśri.

Mañjuśri est un nom sanskrit formé de *mañju-* (gracieux) et de *-śrī* (honoré, saint), traduit parfois en chinois par Miàodé 妙德 ou Miào jí xǐ áng 妙吉祥. C'est un grand bodhisattva connu pour sa sagesse. Il a été le maître des sept bouddhas et il est le symbole du Prajñā.

Parmi les cinquante-trois visites de Sudhana aux bouddhas et bodhisattvas, Manjusri fut le premier vers qui il se rendit, montrant ainsi que si l'on veut accéder à la bouddhité, il faut choisir le prajñā pour guide. En signe de respect, Mañjuśri est, en général désigné par le titre de Prince du dharma. Le quatrième jour du quatrième mois du calendrier lunaire est son anniversaire.

Mañjuśri et Samantabhadra sont les deux bodhisattvas accompagnateurs de Bouddha. Durant les quarante-neuf années de prêche du Sakyamuni-Bouddha, en commençant par le *Sūtra de l'Ornementation Fleurie*, jusqu'au *Sūtra du Nirvāna*, on a toujours noté la présence de Mañjuśri. Pour assister Bouddha dans la promotion du Dharma du Mahayana, il a consenti d'énormes contributions.

En général, Mañjuśri est représenté coiffé de cinq chignons, symbole des cinq insurpassables et inaccessibles sagesse. Sa main gauche tient une fleur de lotus sur laquelle est posé

un sūtra de prajñā, montrant que le prajñā est pur et sans souillure ; sa main droite tient une épée, signe de la grande sagesse, pouvant éliminer toutes les ignorances et afflictions. Il est souvent assis sur un siège de lotus, symbole de pureté ou chevauche un lion ou un paon, symboles de puissance.

3. **Le Mont Jiuhoa** : Situé au Sud-ouest du district de Qingyang (province de Anhui), il portait initialement le nom de : Mont Jiuzi. Il est composé de neuf pics, ressemblant à des lotus sculptés. C'est pourquoi, à l'époque de la dynastie Tang, on l'a rebaptisé Mont Jiuhoa, littéralement « montagne des neuf splendeurs » ou encore « montagne des neuf fleurs ». Il est le lieu de manifestation du bodhisattva Kṣitigarbha.

La signification du terme sanskrit *kṣitigarbha* est « matrice de la Terre » (*kṣiti* : la terre ; *garbha* : matrice). Dans le *Daśa-cakra-kṣitigarbha-sūtra*, il est dit : « Une patience imperturbable comme la Terre, des réflexions approfondies comme la matrice secrète ».

Il est écrit dans le *Kṣitigarbha-praṇidhāna-sūtra* : Bouddha a recommandé au bodhisattva Kṣitigarbha, de sauver les êtres de la souffrance pendant la longue période allant du parinirvāṇa du bouddha Sakyamuni, jusqu'à l'arrivée du futur bouddha Maitreya. C'est pourquoi Kṣitigarbha a prononcé le grand vœu : « Tant que l'enfer n'est pas complètement vide, je ne deviens pas bouddha ; tant que tous les êtres ne sont pas libérés de leurs souffrances, je n'accomplis pas le Bodhi » et c'est aussi pourquoi, on le nomme « *Kṣitigarbha de grande dévotion* ».

Contrairement aux autres bodhisattvas, Kṣitigarbha se montre sous l'apparence d'un monastique. Il est souvent représenté en position assise ou debout, un bâton de moine dans la main droite, montrant sa sympathie envers les êtres et aussi son irréprochable conduite. Dans la main gauche, il tient une perle à souhait, pour exaucer les vœux des êtres. Sa monture est un chien blanc appelé Shanting (l'oreille de l'Enfer). Le trentième jour du septième mois du calendrier lunaire marque la date anniversaire du bodhisattva Kṣitigarbha.

4. **Le Mont Emei** : situé à l'Ouest du district Emei (province du Sichuan). Le mont comporte cent-vingt niches, onze grandes grottes et vingt-huit petites grottes. Le sommet abrite la pagode Guangxiang, lieu de manifestation du bodhisattva Samantabhadra.

Le bodhisattva Samantabhadra est aussi appelé « le bodhisattva de tous les auspices ». Il représente le principe et la pratique, compléments de la sagesse et de l'intelligence du bodhisattva Mañjuśrī. Tous deux sont les assistants du Sakyamuni-Bouddha.

Samantabhadra a prononcé dix grands vœux qui lui ont valu le titre de « bodhisattva de la grande pratique ». Sa monture est un éléphant blanc à six défenses. Il est dit que : « la renommée de Samantabhadra vient de sa pratique », et que « ses qualités de prudence et de discrétion dans la pratique sont comme celles de l'éléphant ». C'est pourquoi, on utilise l'éléphant blanc pour symboliser la grandeur de ses vœux et la perfection de ses mérites et vertus. Le vingt-et-unième jour du deuxième mois du calendrier lunaire, marque la date de son anniversaire.

Parmi les quatre grands bodhisattvas, seul Ksitigarbha se manifeste sous l'apparence d'un monastique ; les autres le sont sous l'apparence de laïcs. Ceci montre que les bodhisattvas monastiques et laïques du Mahayana sont égaux. C'est pourquoi, les bouddhistes actuels, monastiques et laïques, hommes et femmes... doivent vivre en harmonie, afin que le juste Dharma puisse se perpétuer éternellement.

Les quatre grands éléments (*mahābhūta*) ne sont que vacuité

四大皆空

Un jour, le Maître Chan, Foyin, était occupé à donner une lecture de Dharma, quand survint le grand érudit Sudongpo. Toutes les places étant occupées, Maître Foyin lui dit en souriant finement : « Il n’y a plus de siège pour le grand érudit, dans cette pièce ! » Ayant pratiqué le bouddhisme et le Chan durant de longues années, Sudongpo lui répondit : « Pourquoi ne pas me prêter le corps des quatre éléments du maître Chan, en guise de siège ? » Maître Foyin répliqua : « Le bouddhisme dit que les quatre éléments sont sans existence réelle et que les cinq skandhas ne représentent pas le vrai « moi ». De quoi l’érudit veut-il se servir comme siège ? » Et cette question laissa le grand érudit chargé de connaissances, bouche bée !

Que veut dire : « Les quatre éléments sont sans existence réelle » ?

Tous les phénomènes de ce monde, qu’il soit animal ou végétal, de même que tous les êtres inertes, tous ceux qui possèdent une nature et une apparence, aussi grands que l’univers ou aussi petits qu’une fleur ou un brin d’herbe, sont composés de quatre éléments qui sont : la Terre, l’Eau, le Feu et l’Air.

1. **L’élément Terre** (*Prthivī-bhūta*) : Toute chose de caractère solide, est appelée élément Terre. Il est capable de soutenir toute création. Par exemple, les poils, cheveux,

dents, ongles, peau, os, muscles, chair, cerveau ... du corps humain font tous partie de l'élément Terre.

2. **L'élément Eau** (*Ap-bhūta*) : Toute chose de caractère humide est appelée élément Eau. Il est capable d'hydrater toute création. Par exemple, la salive, les larmes, le sang, l'urine ... du corps humain font tous partie de l'élément Eau.
3. **L'élément Feu** (*Tejas-bhūta*) : Toute chose de caractère réchauffant est appelée élément Feu. Il est capable de réchauffer toute création. Par exemple, la température, la chaleur ... du corps humain font partie de l'élément Feu.
4. **L'élément Air** (*Vāyu-bhūta*) : Toute chose de caractère mouvant est appelée élément Air. Il est capable de faire croître toute création. Par exemple, l'inspiration, l'expiration ... du corps humain font partie de l'élément Air.

L'homme est constitué par les quatre éléments, mais les fleurs et les plantes aussi. Pour qu'elles poussent bien, on doit leur donner de la « terre » fertile, de suffisantes quantités d' « eau », des rayons de soleil réchauffant comme le « feu », et des courants d'« air ». Si l'un d'eux manque, elles ne peuvent germer, grandir, et encore moins fleurir et donner des fruits.

Si les hommes peuvent rester en vie, c'est grâce à l'harmonisation des quatre grands éléments. Sinon, la maladie s'installe. Et si les quatre éléments se désagrègent, l'homme meurt. C'est ce qui est dit : la création se fait quand toutes les conditions sont réunies, elle périt quand les conditions disparaissent... il n'y a aucune exception.

« Les quatre grands éléments ne sont que vacuité » :

Cela ne veut pas dire que les quatre éléments – Terre, Eau, Feu et Air - n'existent pas, mais simplement que tous les phénomènes de ce monde, sont constitués grâce à l'union des quatre éléments. Sans eux, rien n'existe. C'est parce que tout a une « existence conditionnelle », que l'on parle de « vacuité ».

Cela ne signifie pas non plus qu'il faille attendre la dégénérescence des éléments, pour parler de leur vacuité : même quand les fleurs sont en pleine floraison, ou quand l'homme est en pleine santé, on doit comprendre, en contemplant la loi de la coproduction conditionnelle, que tous ces hommes (ou ces plantes), sont en fait sans nature propre.

Ce que l'on appelle « vacuité », ne nuit pas à l'« existence » car « Vacuité », ne veut pas dire « inexistant ». Si l'on ne comprend pas le principe de la coproduction conditionnelle, on ne pourra comprendre le sens réel de cette sentence : « Les quatre éléments sont sans existence réelle et les cinq skandhas ne représentent pas le vrai « moi. ». »

Les quatre mondes terrestres

(*Manusyaloka*)

四大部洲

Selon le chapitre 18 « Jambudvīpa » du *Dirghāgama-sūtra* : Sumeru est un mont immense situé au milieu de la Terre et qui culmine à 84.000 *yojanas*.² Il est entouré de quatre continents, neuf montagnes et huit océans. Avec le soleil, la lune et les étoiles et, depuis la Roue du vent en dessous de la Terre, jusqu'aux quatre mondes du Premier Dhyāna du Domaine de la forme, l'ensemble forme un univers élémentaire. Un univers élémentaire comporte les six mondes du Domaine du désir : celui des humains, des enfers, des esprits affamés, des animaux, des asuras, et des devas. Il inclut également les quatre mondes du premier dhyāna du Domaine de la forme et il équivaut à l'ensemble du système solaire.

Dans la cosmologie bouddhiste, le Trichiliocosme est formé de tous ces univers élémentaires.

Les quatre mondes terrestres (*Manusyaloka*) sont habités par les êtres du monde des humains des dix *dharmadhatu*, situés des quatre côtés du Mont Sumeru, dans l'immense océan d'eau salée. L'ensemble est ceint d'un cercle de sept montagnes dorées et de la montagne *Cakravada*. Il est composé de quatre continents :

1. ***Pūrvavideha*** : Il est situé dans l'océan d'eau salée, à l'est du Mont Sumeru. Ses habitants possèdent un physique

2. Très ancienne mesure de longueur indienne : de 6 à 16 km, selon les utilisateurs.

exceptionnel, d'où leur appellation de *videha*. Il est dit dans le chapitre 18 du *Dirghāgama-sūtra* : « A l'est du Sumeru, se trouve un monde appelé *Pūrvavideha*, qui a la forme d'un cercle de neuf-mille *yojanas* de diamètre ; le visage de ses habitants est rond, comme la configuration de leur Terre ». Ce continent a trois qualités exceptionnelles : Excessivement large, excessivement grand, et excessivement beau.

2. ***Jambudvīpa*** : Il est situé au sud du Mont Sumeru. Ce continent est planté de jamrosats. Il est de forme trapézoïdale, dite « en forme de chariot », de même que le visage de ses habitants. Le peuple de ce continent est courageux et possède une bonne mémoire. Ils créent des karmas et, en même temps, ils cultivent la pratique pure. C'est aussi le lieu où apparaissent tous les bouddhas. Pour ces trois raisons, il surpasse les trois autres continents et les mondes célestes.
3. ***Aparagodānīya*** : Il est situé à l'ouest du Mont Sumeru. Ses habitants pratiquent le commerce des bovins, des ovins et des perles. Ce continent est en forme de pleine lune, de même que le visage de ses habitants. Ses trois caractéristiques sont : Riche en bovins, en ovins et en perles.
4. ***Uttarakuru*** : Il est situé au nord. Il a la forme d'un carré de 2000 *yojanas* de côté, comme un couvercle de boîte, entouré par les sept montagnes dorées et la montagne *Cakravada*. Le sol est pavé d'or et il y fait jour éternellement. Il possède quatre qualités : égalité, tranquillité, propreté et on n'y trouve aucune épine. Comme la forme de leur Terre,

les habitants ont le visage carré, de teinte uniforme et mesurent tous quatorze mètres de haut. Ils mènent une vie paisible, sans le moindre souci.

Le continent recèle de magnifiques montagnes, forêts, rivières, lacs, jardins, plantations, etc. Les ustensiles sont fabriqués en or, argent, verre et cristal, à la disposition des tous. Il n'y a ni querelle, ni dispute ; voleurs et méchants y sont inconnus. Les habitants ont une durée de vie de mille ans et, après leur mort, ils renaissent dans le monde *Trayastrimsa* ou *Parinirmita-vasavartin*. C'est le continent dont la rétribution karmique est la plus remarquable... Cependant, à cause de l'absence de Bouddha sur ce continent, il fait partie de l'un des huit malheurs, pour ceux qui veulent apprendre le bouddhisme.

Selon le bouddhisme, l'univers est infini. Après de nombreux kalpas de pratique, Bouddha a compris l'infinité du temps et de l'espace, et que le nombre d'univers était incalculable. De même que, dans le monde où nous vivons – à part la Terre – existent dans le Néant d'innombrables planètes que nous ne connaissons pas.

Les quatre grands traducteurs bouddhistes

四大譯師

Après l'introduction du bouddhisme en Chine et la traduction des œuvres canoniques, les recherches menées sur la pensée bouddhiste connaissent une période d'intense activité et suscitent ainsi la création successive des écoles. On voit alors apparaître le nouveau visage rayonnant du bouddhisme chinois.

Dans l'histoire du bouddhisme chinois, les traducteurs qui ont le plus œuvré et compté, sont au nombre de quatre : Kumārajīva, Xuanzang, Paramārtha, Yijing. Cependant, selon les écoles ésotériques, les quatre grands traducteurs bouddhistes sont : Kumārajīva, Xuanzang, Paramārtha, et Amoghavajra, en hommage à leur sixième patriarche (Amoghavajra).

1. ***Kumārajīva*** (344-413) : Il est né à Koutcha, à l'époque de la dynastie Jin Oriental. Son père, Kumārayāna, était l'héritier d'un ministre d'état tokharien mais avait renoncé à l'héritage pour se rendre à Koutcha. Il y épousa Jīva, la sœur du roi, qui donna naissance à Kumārajīva. Alors que Kumārajīva avait sept ans, Jīva décida de devenir nonne. Il la suivit et entra ainsi dans la vie monastique. Depuis son enfance, il était doté d'une intelligence exceptionnelle. Avec sa mère, il fit son apprentissage en Inde, auprès de nombreux maîtres éminents et sa réputation se répandit dans les Cinq Indes. Fu Jian (苻堅), souverain des

Qin antérieurs, ayant entendu parler de ses talents, envoya son général, Lü Guang (呂光), pour le ramener en Chine, lors d'une attaque contre le royaume tokharien. Finalement, il arriva à Chang'an en 401. Yao Xing (姚興), empereur des Qin postérieurs, le nomma maître impérial et l'hébergea à Xiaoyaoyuan (逍遙園), pour entamer les travaux de traduction des œuvres bouddhiques, en compagnie de Sengzhao (僧肇), Sengyan (僧嚴) et d'autres. Plus de trois-cents fascicules furent ainsi traduits, parmi lesquels, le *Sūtra du Lotus*, le *Vimalakirti-sūtra*, le *Sūtra du Diamant*, le *Sūtra d'Amitabha*, etc. qui figurent encore parmi les plus récités par les hommes d'aujourd'hui.

En outre, il traduisit successivement le *Mādhyamika-śāstra* (中論), le *Shatika-śāstra* (百論), le *Dvadaśhamukha-śāstra* (十二門論), le *Mahāprajñā-pāramitā-śāstra* (大智度論)... et organisa systématiquement la doctrine de l'école Mādhyamika de Nāgārjuna, exerçant ainsi une énorme influence sur le développement du bouddhisme chinois. Ses disciples furent nombreux et brillants et ont fondé les deux écoles Sanlun (三論) et Chengshi (成實).

Selon certaines biographies, Kumarajiva débuta son apprentissage avec Bandhudatta, pour étudier l'Hinayana. Par la suite il s'intéressa aux doctrines du Mahayana, invita son ancien maître Bandhudatta et le convainquit de la supériorité de la philosophie Mādhyamika. Le maître se déclara son disciple en la matière. C'est une belle histoire, dans l'histoire du bouddhisme.

2. **Xuanzang** (600-664) : Né à Chenliu, dans la province de Henan, il exprima dès son plus jeune âge, le désir de devenir moine bouddhiste. Il étudia les *sūtra* et *śāstra* du

bouddhisme theravada et mahayana tels « *Nirvāna-sūtra* 涅槃 », « *Abhidharma* 毘曇 », « *Mahāyāna-samgraha* 攝論 », « *Satyasiddhi-śāstra* 成實 », « *Abhidharma-kośa* 俱舍 », etc. A l'époque, les différentes Ecoles proposaient chacune leur interprétation, aussi, décida-t-il de faire le voyage en Inde à la recherche des textes originaux de l'Ecole *Yogācāra*.

En 629, il traversa seul les quatre-cents kilomètres de sables, parfois mouvants, du désert de Gobi, avec la résolution de « plutôt mourir en faisant un pas vers l'ouest, que vivre en reculant d'un pas vers l'est ». Après avoir rencontré de nombreuses difficultés où il faillit perdre la vie, il arriva enfin à Nālandā, en Inde. Là, sous la direction du patriarche Shīlabhadra, il étudia les *sūtra* et *śāstra* du « *Yogācārabhūmi-śāstra* 瑜伽師地論 », « *Prakaraṇāryavācā* 顯揚 », « *Vibhāṣā* 婆沙 », etc. et approfondit la doctrine *Yogācāra*.

En 645, Xuanzang revint à Chang'an, avec plus de six-cents ouvrages canoniques du theravada et mahayana, parmi lesquels se trouvaient les précieux textes de l'Ecole *Yogācāra*, tels : « *Viṃśatikāvijñapti-mātratā-siddhiḥ* 唯識二十論 », « *Triṃśikāvijñaptimātratā-siddhiḥ* 唯識三十論 », « *Mahāyāna-samgraha* 攝大乘論 », « *Vijñaptimātratā-siddhiḥ-śāstra* 成唯識論 », « *Yogācārabhūmi-śāstra* 瑜伽師地論 », ce qui le rendit célèbre à l'époque.

A Chang'an, durant plus de vingt ans, tout en formant des disciples, il se lança dans l'énorme travail de traduction des textes bouddhistes indiens, en chinois. On compte ainsi plus de mille fascicules, représentant le quart des textes canoniques traduits en chinois, et établissant ainsi

les piliers de l'Ecole Yogācāra du bouddhisme chinois. L'empereur Gaozong de Tang l'honora du titre de : « Trésor impérial ».

3. **Paramārtha** (499-569) : Paramārtha était un moine bouddhiste originaire de la ville d'Ujjayinī, située en Inde centrale. Il possédait des connaissances vastes et approfondies sur le Tripitaka et les cinq Vinaya et sur les merveilleuses doctrines du Mahayana. En 546, il arriva en Chine avec de nombreux textes canoniques bouddhistes, ce qui lui valut d'être très estimé par l'empereur Wudi, des Liang. Après la révolte de Houjing en 548, malgré de multiples exodes, il continua sans interruption sa carrière de traducteur, réalisant ainsi près de trois-cents fascicules. Ses principaux ouvrages sont ceux de l'Ecole Yogācāra : « *Traité de la transformation des consciences* 轉識論 », « *Traité sur le Yogācāra du Mahāyāna* 大乘唯識論 » les « *Suvarṇaprabhāsottama-sūtra* 金光明經 », « *Mahāyāna-samgraha* 攝大乘論 », « *Commentaire du Mahāyāna-samgraha* 攝大乘論釋 », « *Traité de l'éveil de la foi du Mahāyāna* 大乘起信論 », etc. De plus, il y ajouta des explications et il s'efforça de clarifier le sens profond de ces doctrines. Il mérite d'être considéré comme une autorité dans l'histoire du bouddhisme chinois, par l'étendue de ses connaissances et l'excellence de ses méthodes.
4. **Yijing** (635-713) : Yijing était un moine bouddhiste chinois de la dynastie Tang, né à Fanyang, dans la province de Hebei. A l'âge de douze ans, le récit du pèlerinage de Maître Xuanzang provoqua toute son admiration et fit le vœu de devenir moine et de suivre les pas du maître.

Après la pleine ordination reçue à l'âge de vingt ans, il estima que les textes Vinaya pour bhiksus, n'étaient pas assez complets, ce qui affermit sa résolution d'aller en Inde pour approfondir l'étude du Vinaya. Après dix-sept années de préparation matérielle et spirituelle, il partit avec une dizaine de compagnons : Chuyi, Hongwei, Xuanda, Shanxing, etc. Mais, quand le groupe arriva à Guangzhou, ses compagnons, effrayés par les dangers éventuels du voyage, se retirèrent l'un après l'autre. Yijing resta ferme dans sa décision et prit la route tout seul. Sur le chemin, il tomba malade et rencontra aussi des voleurs et des pillards, mais toutes ces adversités ne purent ébranler sa foi dans le Dharma. Finalement, il arriva à l'université Nālandā. Après dix années d'études acharnées à Nālandā, il se rendit à Sumatra et y resta encore sept ans. Au total, il a ainsi visité plus de trente royaumes en Inde. A son retour en Chine, il rapportait plus de quatre-cents textes canoniques en sanskrit et il se consacra dès lors, à la traduction de ces ouvrages. Durant douze ans, il réalisa plus de deux-cents fascicules, dont la plupart sont ceux du Vinaya-pitaka. La majorité des textes sur les règles monastiques et les préceptes du Sarvastivadin Vinaya, utilisés de nos jours, sont issus de ses travaux.

5. ***Amoghavajra*** (705-774) : Amoghavajra est né au Sri Lanka, au sud de l'Inde. Doté d'une intelligence innée, il accompagna son oncle, durant son enfance et se rendit ainsi dans les différents pays de la Mer du Sud, avant de renoncer à la vie mondaine. Son maître fut Vajrabodhi, qui lui enseigna toutes les doctrines des cinq branches tantriques du bouddhisme ésotérique. Après la mort de ce dernier, il

se conforma à ses dernières recommandations et se rendit en Inde.

En 746, il revint en Chine, où il fut invité à donner l'onction à l'empereur Xuanzong, puis fut hébergé au Jingyingsi (淨影寺) pour diriger les traductions. Ses rites pour la pluie, sollicités par la cour impériale, s'étant montrés efficaces, il reçut le nom de Zhizang (智藏 Réserve de sagesse), revêtit la robe pourpre et bénéficia des plus grands honneurs de la part des empereurs Xuanzong, Suzong, Daizong, des Tang. Durant sa vie, il traduisit plus de cent-vingt fascicules et il est considéré comme le sixième patriarche de l'Ecole tantrique.

Les cinq grands traducteurs de textes canoniques bouddhistes cités ci-dessus, ont tous été des hommes qui ont quitté leur pays natal, affronté de multitudes dangers et travaillé avec acharnement, pour pouvoir réussir. Ils ont laissé aux générations suivantes de précieux ouvrages canoniques. C'est pourquoi, de nos jours, quand les apprentis bouddhistes consultent ou étudient ces textes, ils doivent non seulement nourrir un cœur rempli de reconnaissance, mais de plus, les traiter avec sincérité et respect, pour ne pas payer d'ingratitude les efforts et la peine de ces anciens sages.

Les quatre efforts justes

(*samyakprahāṇa*)

四正勤

Le bouddhisme appelle « effort juste » : un esprit actif, et une volonté de s'élever. Les efforts justes sont au nombre de quatre :

1. ***Les incitations aux actes malsains qui ne se sont pas encore manifestées, il faut les empêcher de jaillir*** : On ne doit pas laisser naître des idées incitant à enfreindre les préceptes et surtout, éviter de commettre ce genre d'infraction. Toutes les afflictions sont à écarter, tous les désirs et souillures sont à purifier. Il faut éliminer toute vision perverse, de même que toute attache et obstination. On appelle « acte malsain », toute mauvaise pensée, toute mauvaise parole et toute mauvaise action. On doit s'efforcer d'empêcher la montée des trois poisons (avidité, colère et ignorance), ne pas dire de paroles blessantes, de mensonges, de méchancetés, ni tenir des propos obscènes ; on ne doit pas tuer, voler ni se mal conduire sexuellement. Tel est le premier effort juste.
2. ***Les actes malsains qui sont commis, il faut les interrompre*** : L'homme n'est ni sage ni saint : comment pourrait-il ne pas commettre d'erreurs ? Etant composé d'êtres sensibles, comment le commun des mortels pourrait-il être

libre de toute attache ? Les vagues soulevées par les sentiments et les troubles causés par les trois poisons, font que les péchés que l'on commet tous les jours et les erreurs que l'on fait, s'accroissent de plus en plus... comme un éléphant qui s'embourbe dans le marigot, sans pouvoir s'en sortir.

Et là, on ne peut que se calmer et faire jouer un esprit valeureux, avec une épée de sagesse en main... Eliminer courageusement les mauvaises pensées, les mauvaises paroles et les mauvaises actions. Tel est le deuxième effort juste.

3. ***Les actes sains qui ne se sont pas encore manifestés, il faut les faire pousser*** : Un champ, aussi fertile soit-il, ne peut rien donner si l'on n'y sème pas. Comment un sage peut-il être qualifié de bienveillant, s'il n'exerce pas de bonnes actions ? C'est pourquoi, il faut prononcer les vœux non encore prononcés et développer la bienveillante compassion non encore développée.

Les bonnes actions sont : ne pas tuer mais être bienveillant, ne pas voler mais être honnête, ne pas se mal conduire mais être courtois, ne pas mentir mais être sincère et ne pas se droguer mais rester lucide. Apporter la joie aux autres, aider les autres à sortir de leur malheur et cultiver le champ de félicités avec les semences de bienveillance... Même si l'on n'attend rien en retour, la récolte sera bel et bien là. Tel est le troisième effort juste.

4. ***Les actes sains qui ont été entrepris, il faut les renforcer*** : Il faut accroître les semences de vœu, élargir l'esprit de bienveillance et de compassion et purifier la foi et la pratique de l'observation des préceptes. Si l'on n'attend rien en retour, on ne regrettera jamais ses donations ; si

l'on ne cherche pas les louanges, on aura la force d'endurer les offenses et les calomnies et si l'on ne demande pas une vie exempte de toute maladie, tous les malheurs ne seront que des épreuves. De cette manière, les mérites obtenus deviendront de plus en plus grands. Tel est le quatrième effort juste.

Il est dit : « L'or arrive avec le cours d'eau, mais il faut tout de même se lever tôt pour le tamiser », ou encore : « Ne faites pas de mauvaises actions sous prétexte qu'elles sont petites, ne refusez pas de faire une bonne action, même minime » ; une goutte d'eau peut percer le rocher, et une petite semence peut devenir un grand arbre. Il faut vaincre les mauvaises actions sans jamais se lasser, pour laisser grandir les bonnes.

Si l'on veut devenir bouddha, il n'est pas d'autre voie que les efforts justes : il n'existe aucun autre raccourci.

Les quatre vœux universels

四弘誓願

Quand on veut pratiquer le Voie de bodhisattva du Mahayana, il faut tout d'abord prononcer les quatre vœux universels :

1. Les êtres sont innombrables, j'émetts le vœu de les libérer tous :

Parmi les êtres des six destinées du monde Saha, les uns sont nés d'une matrice (les mammifères et, parmi eux, les hommes), d'autres éclosent d'un œuf déposé à l'extérieur (les oiseaux, les batraciens...), d'autres encore, sont issus d'une fermentation (les infusoires) et enfin, viennent ceux qui sont nés spontanément : les génies, les esprits, etc. Ces innombrables êtres sont plongés dans l'océan de la souffrance, subissent les malheurs causés par le cycle : « naissance-maladies-vieillesse-mort », et attendent quelqu'un qui les libérera.

« Que les êtres puissent s'éloigner de la souffrance : je ne cherche ni ma propre joie, ni ma tranquillité... ». Cette conduite désintéressée, c'est tout l'altruisme du bouddhisme Mahayana.

2. Les afflictions sont innombrables, j'émetts le vœu de les éliminer toutes :

Depuis toujours, les êtres sont tourmentés par les afflictions

causées par leur ignorance : ils ont perdu leur nature propre et se trouvent désorientés. Le Cœur nourrit l'avidité, la colère et l'ignorance ; le corps se livre à des assassinats, à des vols... ou se plonge dans la luxure. Les êtres donnent libre cours à la haine ou se laissent aller à la tristesse, la jalousie ou la vision perverse. Avec ces égarements, ils créent des karmas qui les entraînent dans le cycle du samsara, sans pouvoir s'en évader.

« Mettre fin à ces idées illusoire, c'est éveiller son dharma-kāya » : cette résolution permettant d'éliminer toutes ces afflictions, est la sagesse de la conscience de soi et la clé de la cessation du mal.

3. Les doctrines dharmiques sont infinies, j'émetts le vœu de les étudier toutes :

Après son accès à l'éveil, Bouddha a enseigné le Dharma durant quarante-neuf ans et donné plus de trois cents lectures : le Mahayana, l'Hinayana, l'essence, la forme, la vacuité et l'existence. Depuis, de nombreuses Ecoles enseignent en Chine : Chan, Jingtou, Vinaya, Tantrique, Tiantai, Huayan, Faxiang, Sanlun, etc. Peu importe la doctrine et peu importe l'Ecole : l'objectif est de nous montrer les vérités de la vie et de l'univers et de nous guider vers le savoir et la vision de Bouddha.

« Que [les êtres] pénètrent profondément dans le Sūtra-pitaka, et acquièrent une sagesse aussi grande que l'océan ». Le bodhisattva qui veut libérer les êtres de leurs afflictions, doit d'abord se libérer lui-même et émettre le vœu d'étudier toutes les doctrines dharmiques, ce qui revient à acquérir la capacité de pouvoir faire bénéficier, et soi-même, et autrui.

4. **La Voie de Bouddha est suprême, j'émets le vœu de l'accomplir entièrement :**

Bouddha, le fondateur du bouddhisme, a cultivé le bonheur et la sagesse durant trois grands *āsañkha*-kalpa, et les caractéristiques physiques durant cent kalpas. Et finalement, en contemplant les étoiles sous l'arbre Bodhi, il a accédé à l'Éveil, acquis les cinq « œil » et les six pouvoirs surnaturels, compris le passé, le présent, et le futur... Nous, apprentis bouddhistes, devons prendre exemple sur Bouddha, quitter pour toujours le cycle du *samsara*, retrouver le *dharmakāya* et accéder au *nirvāna*, état de la parfaite libération.

« Dans le Ciel et sur la Terre, rien n'est comparable à Bouddha, de même que dans tous les mondes des dix directions ». Emettre le vœu d'accomplir l'insurpassable Voie bouddhique, c'est vouloir parfaire les trois éveils et les dix-mille vertus, faire bénéficier, et soi-même et les autres.

L'homme volontaire réussira tout ce qu'il entreprend ; le pratiquant qui émet le vœu acquerra la Voie bouddhique.

Que tous émettent ensemble les quatre vœux universels : libérer les êtres, éliminer les afflictions, étudier les doctrines et accomplir la Voie bouddhique.

Les quatre appuis

四依止

La vie est comme un océan. Pour passer de cette rive de la souffrance à celle de la joie, il faut embarquer sur le navire bienfaisant du Dharma. Il est dit : « Celui qui ne veut pas subir de souffrances doit apprendre le bouddhisme ; les affinités de chacun sont différentes... n'en veuillez à personne. » Cependant, malgré les différences dues aux affinités, tous les apprentis bouddhistes doivent adopter la même méthode : se conformer aux quatre principes, appelés « les quatre appuis »

1. ***Se conformer au Dharma, et non à l'individu*** : Le Dharma, c'est la Vérité. Pour apprendre le bouddhisme, on doit se conformer à la Vérité ; tout agissement doit être conforme à la Loi et non, adapté à l'individu... au cas particulier. En effet, les pensées et la compréhension sont propres à chaque individu et différentes de celles des autres. L'homme suit le cycle de naissance – vieillesse - maladie – mort : il arrive et il s'en va. Par contre, le Dharma (Vérité), lui, est éternel et intangible : il reste d'actualité durant des milliers de kalpas. C'est pourquoi, un apprenti bouddhiste doit savoir se conformer au Dharma et non s'aligner sur l'individuel. Il faut éviter d'agir comme certaines personnes qui, de nos jours, aiment bien fréquenter toutes les pagodes et qui, finalement, sont emprisonnées par les sentiments humains, les empêchant de choisir la juste croyance. Voilà

qui est bien regrettable ! C'est pourquoi, Bouddha nous dit de nous conformer au Dharma, c'est-à-dire à ses enseignements pour « croire, comprendre, pratiquer, et réaliser ». Il faut se garder de perdre la foi à cause des qualités ou des défauts d'un individu, ou encore devenir le disciple aveugle d'une seule communauté monastique ou d'un seul maître et oublier le bouddhisme, dans son intégralité.

2. ***Se conformer à la sagesse, et non à la connaissance*** : Ici, la « sagesse » désigne le *Prajñā sans écoulement* du bouddhisme et la « connaissance », la conscience discriminatoire provenant de nos sens (organes de perception). Car les apparences mondaines sont illusoires, les phénomènes et les différences que perçoivent nos organes de perception, sont continuellement changeants. C'est pourquoi, vouloir se servir des connaissances pour comprendre tous les phénomènes de ce monde, est définitivement insuffisant. Par contre, le *Prajñā* est la sagesse parfaite de la nature intrinsèque, tel un grand miroir, capable de refléter authentiquement tous les phénomènes de ce monde. Il est aussi comme un rayon de soleil qui nous permet de voir notre visage d'origine. Aussi, un apprenti bouddhiste doit, non seulement se conformer à la sagesse et non à la connaissance, mais aussi, transformer la connaissance en sagesse, pour ne pas se laisser égarer par les illusions mondaines.

3. ***Se conformer à la signification, et non aux paroles*** : Les mots et les paroles sont des outils subtils qui nous aident à obtenir des connaissances et de là, à comprendre les vérités. Ce ne sont que des outils et non l'essence même de la Vérité. Dans la vie quotidienne, les mots et les paroles

peuvent être des ponts, permettant aux hommes de communiquer. Cependant, ils peuvent aussi, à cause de jugements personnels, de langages différents et d'interprétations différentes, créer des malentendus. S'il en est déjà ainsi pour les phénomènes mondains, qu'advient-il des merveilleuses et profondes vérités dharmiques ? C'est la raison pour laquelle l'Ecole Chan préconise le « sans écrit » et le sixième patriarche, Huineng, ajoute que « les merveilleuses doctrines des bouddhas sont sans rapport avec les mots ». Etant donné que les mots ne suffisent pas pour interpréter les merveilleuses doctrines et vérités, on doit se conformer à la signification pour chercher à comprendre le Dharma et non, faire des déductions, des comparaisons ou des affirmations, uniquement basées sur les mots et les paroles lus et entendus. Ils ne pourraient que nous créer des obstacles et nous éloigner de la Voie.

4. ***Se conformer à la Vérité absolue et non à la vérité relative*** : Le Dharma se distingue de la vérité mondaine et conduit à la Vérité ultime. La vérité mondaine est formée de méthodes subtiles et imparfaites, alors que la Vérité ultime, elle, est parfaite et absolue. Les méthodes subtiles n'ont été créées par Bouddha, que pour s'adapter au niveau et à la capacité de compréhension des êtres. On ne peut les considérer comme quelque chose d'absolu, la finalité étant de pouvoir correspondre avec le cœur de Bouddha. C'est pourquoi, l'apprenti bouddhiste doit chercher à correspondre avec le cœur de Bouddha et non se conformer aux méthodes subtiles.

« Les quatre appuis » sont des principes qu'un apprenti bouddhiste doit connaître et appliquer rigoureusement. Il est dit dans le *Sūtra du Diamant* : « le Dharma que j'enseigne, ressemble au radeau qui transporte les êtres vers l'autre rive : une fois arrivés, vous devez savoir l'abandonner. C'est ainsi pour le Dharma, et ce l'est encore plus pour le Non-dharma. » Bouddha a enseigné toute sorte de dharmas, uniquement pour aider les êtres à retrouver leur nature de bouddha. C'est comme quand quelqu'un se sert du doigt pour nous montrer la lune : nous devons voir la lune grâce au doigt, et non pas nous attacher au doigt et ne pas voir la lune, ce qui ne serait qu'une perte de temps.

Les quatre offrandes

四事供養

A l'époque où Bouddha prêchait au Jetavana, Vaiśākha lui rendit visite un jour, pour lui demander de satisfaire huit vœux :

1. Que Bouddha lui permette d'offrir aux bhiksus des vêtements imperméables, qu'ils porteraient par temps de pluie.
2. Que Bouddha lui permette de faire l'aumône aux nouveaux bhiksus du sangha.
3. Que Bouddha lui permette d'offrir nourriture et argent, aux bhiksus en voyage.
4. Que Bouddha lui permette d'offrir des médicaments aux bhiksus malades.
5. Que Bouddha lui permette d'offrir aux bhiksus souffrants, une alimentation adaptée.
6. Que Bouddha lui permette de faire l'aumône aux bhiksus qui s'occupent des malades.
7. Que Bouddha lui permette de porter quotidiennement de la bouillie de riz fluide dans les monastères, pour l'offrir aux bhiksus.
8. Que Bouddha lui permette d'offrir des costumes de bain aux bhiksunis.

Ayant entendu la requête de Vaiśākha, Bouddha fut très heureux et répondit favorablement à sa demande.

Dans le bouddhisme, « faire offrande » signifie offrir des nécessités vitales, aider à vivre. Un adepte bouddhiste doit non seulement entretenir ses parents et ses maîtres, il doit encore faire respectueusement offrande aux Trois Joyaux. Les céréales, les terrains, de même que l'encens, les fleurs, les cierges, les fruits... peuvent tous être des objets d'offrande. Mais, pour le Sangha qui est chargé de prêcher le Dharma, les plus indispensables et les plus utiles, sont encore les huit vœux de Vaiśākha. Ces huit choses représentent en somme les quatre sortes d'objets – nourriture, vêtements, literie et médicaments – appelés « Les quatre offrandes ».

1. **Nourriture** : c'est-à-dire : offrir aux monastiques, nourriture et boisson, car l'homme ne peut vivre sans manger. Si un monastique doit perdre du temps chaque jour pour se procurer sa nourriture, il ne pourra pas se consacrer entièrement à prendre en charge le patrimoine du Tathāgata. Aussi, l'offrande en nourriture au Sangha est-elle tout naturellement placée sur les épaules des adeptes.
2. **Vêtements** : c'est-à-dire : offrir aux monastiques les objets de première nécessité et les robes dharmiques. Pour la correction et pour lutter contre le froid, l'homme doit s'habiller. Certes, les monastiques ne portent pas de tenues luxueuses mais, dans la société actuelle, si l'on va en haillons, les gens vous méprisent. Il est dit : « Bouddha a besoin d'être doré, et l'homme a besoin d'être vêtu. » Aussi, l'offrande en vêtements au Sangha est-elle tout naturellement placée sur les épaules des adeptes.
3. **Literie** : c'est-à-dire : offrir aux monastiques draps, couvertures, etc. Après une journée de travail, on doit pouvoir

se reposer et dormir. Si la literie est mauvaise, on n'aura pas un bon sommeil, comment alors, trouver la force de réaliser son propre Eveil et éveiller autrui ? Aussi, l'offrande en literie au Sangha est-elle tout naturellement placée sur les épaules des adeptes.

4. **Médicaments** : c'est-à-dire : offrir des médicaments aux monastiques souffrants. Tout le monde tombe malade un jour ou l'autre. « Visiter les malades est le premier champ de félicités », pour aider les monastiques à retrouver leur santé et pour prolonger la lumière bouddhique. Aussi l'offrande en médicaments au Sangha est-elle tout naturellement placée sur les épaules des adeptes.

Un disciple laïque doit non seulement prendre exemple sur Vaiśākha, il doit en plus le faire avec impartialité, joie, et respect. Il ne peut en tirer vanité, ni espérer être payé de retour. De cette manière, non seulement le donneur, mais aussi le receveur, reçoivent de bonnes rétributions karmiques.

Les quatre applications de la présence de l'esprit

(*Catvāri smṛty-upasthānāni*)

四念處

Avant le parinirvāna de Bouddha, les quatre types de disciples déléguèrent Ananda pour demander à Bouddha :

« Ô Bouddha ! Durant votre vie, nous nous conformons à vos instructions ; après votre parinirvāna, sur quoi devons-nous nous baser ? »

Bouddha répondit avec bienveillance : « Après mon parinirvāna, vous devrez vous conformer aux « quatre applications de la présence de l'esprit ! » :

1. **La contemplation du corps** (*Kāya-smṛty-upasthāna* 身念處) : Contempler l'impureté du corps. Le corps humain est un rassemblement des quatre éléments et cinq agrégats, en fonction des causes et conditions présentées. Il est malpropre, à l'extérieur comme à l'intérieur ; il est composé de peau, d'os, de chair, de sang, de mucus, de larmes, d'excréments Quand on se réveille, on a la bouche collante et les dents sales ; quand on est ivre, l'estomac rejette des vomissures infectes ; quand on est malade, on peut souffrir de plaies, d'abcès qui suppurent ; quand on va à la selle, les excréments sont malodorants et désagréables...

2. **La contemplation des sensations** (*vedanā-smṛty-upasthāna* 受念處) : Contempler le tourment des sensations. Il existe trois catégories de sensations, qui correspondent aux trois sortes de souffrance :
- La sensation désagréable, qui correspond à la souffrance pénible (*kuku* 苦苦), par exemple : la mélancolie, la contrariété, le chagrin, la tristesse ... qui sont en fait des situations pénibles en elles-mêmes ; c'est pourquoi, on les appelle des souffrances pénibles.
 - La sensation agréable, qui correspond à la souffrance dégénérée (*huaiku* 壞苦), par exemple : la santé, la réputation, la richesse... qui, normalement nous rendent heureux ; mais, de même que le corps peut contracter des maladies, la réputation peut être ruinée, et la richesse s'évaporer. Dès lors, la joie peut tourner en souffrance.
 - La sensation ni désagréable ni agréable (neutre), qui correspond à la souffrance due à l'impermanence (*xingku* 行苦). Grâce à la pratique de la perfection, on peut mener une vie sobre et paisible. Mais la vie est continuellement changeante et, tant que l'on n'est pas sorti du cycle du *samsara*, on ressent encore de la souffrance.
3. **La contemplation du Cœur** (*citta-smṛty-upasthāna* 心念處) : Contempler l'impermanence du Cœur. Le Cœur nourrit des anxiétés, des illusions, des relâchements, des souillures, des va-et-vient, des discriminations, des comparaisons, des bouleversements... qui sont comme des mirages : sitôt apparus, sitôt disparus, ou comme des singes et des chevaux : toujours en mouvement. Il est dit dans le *Sūtra du Diamant* : « Le cœur du passé est inaccessible, le cœur du présent est inaccessible, le cœur du futur est inaccessible. »

4. **La contemplation du dharma** (*dharma-smṛty-upasthāna* 法念處) : Contempler l'impersonnalité des dharmas. Pour parler du « Moi », il faut posséder les quatre conditions suivantes : l'autorité absolue, la permanence, l'universalité et l'aisance. Mais le « Moi » est créé par un ensemble de conditions dans lequel il n'existe pas d'autorité absolue ; le « Moi » n'est qu'un produit conditionnel et son existence n'est qu'illusion, aussi ne peut-on parler de permanence. Le « Moi » rencontre partout des obstacles et ne peut donc être universel ; le « Moi » subit les souffrances causées par la rétribution karmique, donc n'éprouve aucune aisance. Tout ce que je possède ne s'abîmera-t-il pas un jour ? Tout ce que je sais est-il toujours juste ? Tout ce dont je dispose ne changera-t-il pas un jour ?... En réalité, tous les phénomènes ne sont que le résultat de ma sottise obstination. Ce « Moi » qui erre dans le cycle du samsara, ce « Moi » qui est constitué par les cinq agrégats... où est-il, quand les conditions disparaissent ?

De ces quatre applications de la présence de l'esprit citées ci-dessus, nous déduisons que tous les phénomènes (dharmas) de ce monde, sont impurs, pénibles, impermanents et impersonnels. Nous, apprentis bouddhistes, devons toujours penser aux quatre applications de la présence de l'esprit, pour surveiller notre corps et notre cœur, cultiver la perfection avec diligence et réaliser le véritable *nirvāna*, qui est permanent, agréable, personnel et pur.

Les quatre maintiens dignes et graves

四威儀

L'homme est différent des autres êtres, en ce qu'il honore les rites et respecte la dignité des manières.

Dans sa vie quotidienne, un apprenti bouddhiste doit se comporter avec modestie et politesse, et chacun de ses gestes, chacune de ses actions, doit être digne et grave.

Dans les sūtras, on parle de « trois mille maintiens, quatre-vingts mille actes minimes ». Nous, débutants, il est naturel que nous ne puissions être parfaits. Néanmoins, il nous faut au moins parvenir à réaliser les quatre maintiens dignes et graves, élémentaires :

1. **Marcher comme le vent** : Quand on marche, il ne faut pas regarder de tous côtés, ni balancer son corps ; on doit lever la tête, se tenir droit et avancer avec toute la légèreté du vent.
2. **Se tenir debout comme le pin** : Quand on est debout, il ne faut pas se tenir de travers, ni s'appuyer au mur ; mais rester bien droit et inébranlable comme le pin.
3. **S'asseoir comme la cloche** : Quand on est assis, il ne faut pas courber l'échine et voûter le dos, ni balancer les jambes ; il faut avoir les pieds posés à terre et être stable comme la cloche posée à terre.

4. ***Se coucher comme l'arc*** : Ne pas dormir sur le dos ni sur le ventre ; ne pas se couvrir la tête ni croiser les jambes : il faut se servir de son bras droit comme oreiller et se coucher en forme d'arc (position du parinirvāna de Bouddha).

Nous apprenons le bouddhisme dans le but de purifier notre corps et notre cœur et d'améliorer notre caractère. La droiture du corps entraîne celle du cœur et réciproquement. Un homme qui surveille son maintien voit ses corps et cœur se purifier et sa conduite s'améliorer. Chaque jour, il faut se conformer aux quatre maintiens dignes et graves et surtout, lorsque l'on récite le sūtra de vénération des bouddhas, il faut faire très attention à ses manières. Une gāthā dit :

*Les sons qui dictent le nom de Bouddha ressemblent au ruissellement de l'eau,
La récitation des sūtras en marchant est comme un vol de cigognes ;
Les mains se joignent devant la poitrine comme pour porter un bol d'eau,
Le corps se tient comme avec un bol d'huile posé sur la tête ;
Regarder devant et faire attention à l'arrière, se déplacer à pas légers,
Promener le regard de gauche à droite, les yeux demi ouverts ;
Si l'harmonie des mouvements est toujours ainsi,
Vous n'aurez pas perdu votre temps en devenant monastique bouddhiste.*

La civilisation de l'humanité est déterminée par le comportement de ses hommes. Les quatre maintiens dignes et graves ne sont pas exclusivement réservés aux monastiques : les adeptes laïques doivent, eux aussi, s'y conformer.

Les quatre questions posées à Bouddha

四問

Quand le soleil se couche, il offre souvent un magnifique spectacle lumineux. Et Bouddha, avant son entrée au parinirvāna, a aussi projeté des lumières encore plus extraordinaires que d'habitude.

L'année de ses quatre-vingts ans, au quinzième jour du deuxième mois du calendrier lunaire, le visage de Bouddha irradiait une lumière inouïe, encore plus parfaite, plus pure et plus grave qu'en temps normal.

Les disciples éprouvaient une douleur intense en pensant au parinirvāna de Bouddha. Cependant, pour que le Dharma puisse se perpétuer dans le futur, ils chargèrent l'honorable Ananda de poser quatre questions à Bouddha. Aussi, l'honorable Ananda se prosterna-t-il avec respect devant la couche de Bouddha et il lui demanda :

« Ô Bouddha ! Tant que vous êtes encore de ce monde, nous vous considérons tous comme notre Maître. Mais, après votre parinirvāna, qui sera notre Maître ? »

Bouddha répondit avec bienveillance :

« Après mon parinirvāna, vous devrez vous appuyer sur le *Pratimokṣa* (ensemble de règles de conduite). »

Puis, Ananda lui posa la deuxième question :

« Ô Bouddha ! Tant que vous êtes encore de ce monde, nous nous conformons à vos instructions. Après votre parinirvāna, à quoi devons-nous nous conformer ? »

« Ananda ! Après mon parinirvāna, vous devrez vous conformer aux quatre applications de la présence de l'esprit, qui sont : 1) Contempler

l'impureté du corps. 2) Contempler le tourment des sensations. 3) Contempler l'impermanence du Cœur. 4) Contempler l'impersonnalité des dharmas. »

Ananda lui posa alors, la troisième question :

« Ô Bouddha ! Tant que vous êtes encore de ce monde, c'est vous qui maîtrisez les hommes méchants. Après votre parinirvāna, que devons-nous faire face à eux ? »

« Ananda ! La meilleure manière de maîtriser les méchants est de « les négliger totalement ».

Ananda fut très touché par la bienveillante compassion de Bouddha et il lui posa la dernière question :

« Ô Bouddha ! Tant que vous êtes encore de ce monde, vos instructions apportent la foi à tout le monde. Après votre parinirvāna, comment ferons-nous pour prouver l'authenticité des textes canoniques, couchés par écrit lors des conciles ? »

« Tous les sūtras devront commencer par la phrase « Ainsi, l'ai-je entendu », pour montrer que toi, Ananda, tu as entendu Bouddha s'exprimer ainsi. »

Ensuite, le grand et éminent Bouddha entra paisiblement dans le parinirvāna.

Mais sa Doctrine et son Dharmakāya demeurent éternellement dans le monde.

Revaloir les quatre bienfaits

四恩總報

Reconnaître les bienfaits reçus et les revaloir... telles sont les bases de la conduite d'un homme digne de ce nom. Les apprentis bouddhistes, eux, doivent tout particulièrement prendre exemple sur l'esprit de « grande bienveillance inconditionnelle et grande compassion impartiale » de Bouddha, pour « revaloir les quatre bienfaits et libérer de leurs souffrances, les êtres des trois mauvais royaumes. »

Les quatre bienfaits sont :

1. **La grâce des parents** : Les parents nous élèvent et nous éduquent. Sans eux, nous n'existerions pas, plus particulièrement sans la mère, qui porte l'enfant durant neuf mois, puis l'allaité durant trois longues années, en le gardant toujours au chaud et en endurant toutes les peines. Les bienfaits des parents sont aussi grands que le ciel et aussi profonds que la mer. C'est pourquoi, dans le *Sūtra de la grande subtilité de la gratitude de Bouddha*, il est dit que les bienfaits des parents sont les plus extraordinaires parmi tous ceux des Trois Domaines. Pour revaloir les bienfaits des parents, nous devons les guider vers le bouddhisme de juste doctrine, pour leur offrir une aide spirituelle, développer leur sagesse et les faire sortir du cycle du samsara. Telle est la meilleure piété filiale du monde transcendant.

2. **La grâce des êtres sensibles** : Depuis toujours, tous les êtres sensibles sont alternativement parents et enfants, dans des vies différentes. Pour satisfaire à nos besoins quotidiens, nous bénéficions de nombreuses facilités grâce aux apports des autres. Pour revaloir les bienfaits des êtres durant des kalpas, le plus important est de pratiquer la Voie du bodhisattva, pour les aider à quitter à jamais le cycle du samsara.

3. **La grâce de la nation** : Les parents nous lèguent notre personne physique et les hommes dans la société, nous fournissent nos besoins quotidiens. Mais il nous faut encore la protection de la nation pour pouvoir vivre en paix et couler des jours tranquilles. Si la nation tombe en décadence, le peuple errera sans feu ni lieu. C'est pourquoi, il faut être reconnaissant envers la nation : Chacun doit s'acquitter fidèlement de ses fonctions et faire tout son possible, pour montrer sa gratitude envers le Pays.

4. **La grâce des Trois Joyaux** : Les Trois Joyaux sont le *Bouddha*, le *Dharma*, et le *Sangha*. Ils représentent la lumière du monde des hommes et sont pourvus d'inconcevables grâces.
Le joyau *Bouddha* en compte dix : 1) la grâce de sa résolution de libérer tous les êtres. 2) la grâce de réaliser les actions les plus difficiles. 3) la grâce de son altruisme. 4) la grâce de se manifester dans les six royaumes. 5) la grâce de prendre soin de tous les êtres sensibles. 6) la grâce de sa grande compassion. 7) la grâce de savoir occulter sa suprématie et de se manifester sous l'apparence des êtres qu'il veut libérer. 8) la grâce de réserver provisoirement

les enseignements ultimes et d'apprendre d'abord aux hommes les enseignements provisoires, en fonction de leurs capacités de compréhension. 9) la grâce d'entrer au parinirvāna, pour apprendre aux hommes à apprécier la présence de Bouddha et le Dharma qu'il enseigne. 10) la grâce de ses infinies pensées compatissantes.

Le joyau *Dharma* est l'ensemble des vérités du monde : il peut guider les êtres pour passer de cette rive du samsara vers l'autre rive : celle de la libération. Tous les bouddhas de tous les temps ont pratiqué en s'y conformant, pour éliminer tous les obstacles, acquérir le Bodhi et faire bénéficier éternellement tous les êtres.

Le joyau *Sangha* prend soin de tous les êtres sensibles, avec persévérance et équanimité.

Les Trois Joyaux nous permettent d'acquérir la libération totale, tant leurs bienfaits sont extraordinaires ! C'est pourquoi, nous devons les respecter sincèrement et nous comporter conformément aux enseignements du Dharma.

Il est dit dans le sūtra : « Même s'il est encore plongé dans le cycle du samsara, celui qui sait rendre grâce, ne perd pas ses bonnes racines. Celui qui ne sait pas rendre grâce, ne possède aucune bonne racine. C'est pourquoi, les bouddhas font éloge à ceux qui savent revaloir les bienfaits reçus. » Le bouddhisme met l'accent sur la gratitude, notamment dans la pratique de la piété filiale. Non seulement, on doit revaloir les bienfaits de ses parents dans cette vie, mais encore, ceux des vies antérieures. Ainsi, doit-on exercer cette gratitude, en commençant par rendre grâce à ses propres parents, puis l'étendre aux innombrables êtres de la société, afin que tous les parents et proches de nos vies antérieures, puissent être libérés.

On peut ainsi voir que la pratique de la piété filiale, telle que préconisée par le bouddhisme, est la plus accomplie qui soit.

Les quatre méthodes d'enseignement

(*Siddhānta*)

四悉檀

Il est dit : « Bouddha enseigne le Dharma d'une seule voix et les êtres le comprennent, chacun en fonction de son niveau ». Ceci pour souligner l'habileté de Bouddha, quand il s'adapte à la capacité de compréhension de chaque être, en employant quatre méthodes d'enseignement.

Siddhānta est un mot sanskrit qui signifie « accomplissement » ; la traduction en chinois : *Xitan* est formée de deux caractères *Xi* (悉), littéralement *Universel*, et *Tan* (檀), issu du mot *Dana*. Ce sont les quatre méthodes dont se sert Bouddha pour instruire les êtres. Comme ces quatre méthodes ont été créées en fonction des capacités et des besoins de chacun, elles peuvent être offertes universellement à tous les êtres, d'où l'appellation « les quatre *Xitan* ».

1. **Méthode universelle** : Bouddha se conforme aux phénomènes du monde, pour enseigner le principe de la coproduction conditionnelle. Il emploie une pensée, un langage et des concepts courants dans le monde des hommes, pour expliquer la loi de la coproduction conditionnelle. Ainsi de l'être humain : il est formé des cinq agrégats (*skandha*) : c'est donc un produit conditionnel et non une essence réelle... Pourtant, le commun des mortels croit résolument que l'existence de l'homme est tangible et

véridique. Bouddha utilise une méthode appropriée aux usages du monde, pour que les êtres l'acceptent avec joie et obtiennent ainsi la juste sagesse mondaine. Pour cette raison, on l'appelle aussi la « Méthode plaisante ».

2. **Méthode individuelle** : Pour présenter les différentes méthodes de pratique, Bouddha se conforme à la capacité individuelle de compréhension de chacun, afin de stimuler ses bonnes racines. En examinant les dispositions naturelles et les bonnes racines des êtres, Bouddha prêche le Dharma correspondant à la capacité de compréhension de chacun, pour consolider sa confiance et faire croître ses bonnes racines. Pour cette raison, on l'appelle aussi la « Méthode engendrant le bien ».
3. **Méthode spécifique** : Tel un médecin qui prescrit les médicaments appropriés à la maladie contractée, Bouddha enseigne des méthodes correspondant spécifiquement aux différentes afflictions causées par l'avidité, la colère et l'ignorance. Aux êtres affectés par l'avidité, il enseigne la contemplation de l'impureté ; à ceux qui sont sujets à la colère, il parle de la bienveillante compassion ; aux êtres troublés, il apprend la méthode de contemplation de la respiration ; aux êtres ignorants, il parle du principe des causes et conditions ; aux êtres chargés d'obstacles karmiques, il prône la pratique de la diction du nom de Bouddha. La méthode spécifique vise à éliminer les afflictions et les karmas malsains des êtres. C'est pourquoi, à cause de sa capacité à chasser les mauvaises actions, on l'appelle aussi la « Méthode pour éliminer le mal ».

4. **Méthode ultime** : Par subtilité, Bouddha se base sur la méthode ultime, pour expliquer la doctrine de la Voie du Milieu, afin d'aider les êtres à chasser leurs doutes et acquiescer la raison. Pour écarter tous les controverses, Bouddha se sert de la vérité ultime pour expliquer le Dharma, afin que les êtres puissent pénétrer réellement dans son enseignement. Aussi, on l'appelle encore la « Méthode conduisant à la raison ».

Les quatre *Siddhānta* comprennent le *Tripitaka*, les *Dvādaśāṅga-buddha-vacana* et les quatre-vingt-quatre mille méthodes que seul, Bouddha est capable de dominer et d'adapter comme il le souhaite, aux besoins spécifiques de chaque être. C'est parce qu'il a su bien utiliser les quatre *Siddhānta* que Bouddha est devenu le plus grand pédagogue de l'univers et que son enseignement reste une lumière éternelle, illuminant le monde des hommes.

Les quatre incommensurables résolutions

(*apramāna*)

四無量心

La Voie bouddhique est longue et difficile d'accès. Sans les résolutions incommensurables, l'homme n'est qu'un automobiliste en panne de carburant, incapable d'atteindre son but. C'est pourquoi, tout apprenti bouddhiste doit prendre « les quatre incommensurables résolutions ».

Les quatre incommensurables résolutions sont quatre sortes de qualités que les bodhisattvas doivent acquérir pour pouvoir libérer les êtres de leurs afflictions :

1. **Bienveillance incommensurable** (*Maitrī*) : « La bienveillance peut apporter la joie ». La bienveillance, associée à la compassion, s'appelle la bienveillante compassion : c'est le principe fondamental du bouddhisme. Toute pratique bouddhiste qui s'éloigne de la bienveillante compassion devient démoniaque.

La bienveillance, c'est former le vœu que tous les êtres trouvent le bonheur. Mais, la plupart des gens se trompent souvent sur sa signification : ainsi, la bienveillante compassion qui signifie au départ pardon et tolérance, dégénère en apaisement et relâchement. C'est pourquoi, être bienveillant et compatissant, demande de la sagesse. La véritable bienveillante compassion est une sorte d'amour

pur et transcendant, une assistance désintéressée et pleine de sagesse, une contribution sans attente de retour, une volonté d'aider les autres à parfaire leurs vœux. En réunissant l'amour, la sagesse, la puissance de vœu et la générosité, on obtient la bienveillante compassion.

2. **Compassion incommensurable** (*Karuṇā*) : « La compassion peut ôter la souffrance » : c'est le vœu à prononcer pour que les êtres soient libérés de leurs peines. Si un bodhisattva qui voit les êtres souffrir, ne ressent pas une profonde compassion et ne cherche pas à les libérer de leurs souffrances, il ne pourra jamais atteindre la Voie du Bodhi. Aussi, la compassion est-elle la condition primordiale pour qu'un bodhisattva puisse acquérir la bouddhité.
3. **Joie incommensurable** (*Muditā*) : La bienveillance peut rendre les êtres gais, tandis que la joie peut les rendre heureux. La satisfaction s'obtient avec les cinq premiers objets de perception ; quant à la joie dharmique, elle s'obtient avec l'objet du mental. C'est pour les causes et conditions d'une grande affaire, que Bouddha s'est manifesté dans le monde des hommes et cette grande affaire, c'est de « montrer, instruire, faire bénéficier, et apporter la joie » aux êtres sensibles. C'est pourquoi, on voit souvent dans les sūtras les expressions « nous sommes ravis de vous écouter » quand les disciples demandent des instructions à Bouddha et ils « sont grandement réjouis » et « s'exclament d'admiration », après avoir entendu le prêche. Ceci prouve donc que la joie dharmique est le véritable trésor du bouddhisme.

4. ***Équanimité incommensurable*** (*Upekṣā*) : Bien sûr, la bienveillante compassion peut apporter le bonheur et la joie aux êtres. Cependant, à pratiquer la bienveillance et la joie, on peut succomber à l'avidité et, quand on pratique la compassion, on peut succomber à la tristesse et à l'anxiété. C'est pourquoi, il faut utiliser l'équanimité pour chasser toutes les discriminations et pensées illusoire, afin que tous les êtres puissent atteindre la Voie bouddhique avec un cœur libre de toute partialité et attachement. L'équanimité incommensurable est l'ultime sagesse du parfait *dāna*. Il est dit : « Il faut savoir lâcher prise pour réussir », de même qu'il faut oser faire le premier pas pour pouvoir avancer. C'est pourquoi, quand on prêche le Dharma pour libérer les êtres, il faut pouvoir « laisser tomber » l'attachement à la bienveillance, à la compassion et à la joie, pour plus de succès.

Il est dit dans le *Sūtra de l'Ornementation fleurie* : « Il faut pratiquer sans cesse la douceur et l'endurance et demeurer paisiblement dans la bienveillance, compassion, joie et équanimité. » Les quatre incommensurables résolutions sont nos lieux de refuge. Pour les cultiver, on peut commencer par établir un échange de rôles avec autrui dans la vie quotidienne, pouvoir se mettre à la place de l'autre et voir les choses objectivement.

Les Quatre nobles vérités

四聖諦

Les Quatre nobles vérités représentent la synthèse de l'enseignement intégral du bouddhisme. Elles mènent les sages à la libération complète et définitive.

Voici les Quatre nobles vérités :

1. **Dukkha** (*souffrance*) : c'est la caractéristique commune à tous les phénomènes du monde.
2. **Samudaya** (*origine des souffrances*) : c'est l'ensemble des causes qui entraînent l'apparition du *dukkha*.
3. **Nirodha** (*extinction des souffrances*) : c'est l'accès à l'état de libération finale (*Nirvāna*).
4. **Magga** (*chemin menant à la cessation des souffrances*) : c'est l'ensemble des méthodes permettant d'éliminer toutes les affections.

Pour l'homme qui vit dans le monde, « *Dukkha* » est une constante : le corps subit les souffrances de la naissance, de la vieillesse, de la maladie et de la mort. L'esprit subit les souffrances dues à l'avidité, à la colère et à l'ignorance. La nature subit les souffrances causées par les inondations, les tempêtes, les incendies... Être enchaîné à ce que l'on n'aime pas est une souffrance ; être séparé de ce que l'on aime, est une souffrance ; ne pas obtenir ce que l'on désire est une souffrance ; être en manque de vêtements et de nourriture est une

souffrance ... En somme, l'existence conditionnée que nous connaissons est saturée de souffrance.

« *Samudaya* » est l'origine des souffrances : Ce sont les karmas sains et malsains produits dans les vies antérieures, les afflictions et les troubles durant cette vie, les égarements du passé, les ignorances du présent, les tueries, vols et conduites déviantes, exercés par le corps..., les mensonges et les ragots proférés par la bouche..., l'avidité, la colère et les visions perverses envahissant l'esprit ...

Dans le monde des sages, « *Nirodha* » est l'état de libération finale permettant d'éradiquer les origines de la souffrance et de l'empêcher de surgir. C'est cette merveilleuse situation qui consiste à être libéré du cycle du samsara et de l'impermanence : l'état de la tranquillité parfaite du *nirvāna*. La différence est redevenue l'égalité, les bouleversements ont fait place au calme, tous les attachements disparaissent et la lumière inonde le monde entier.

Pour atteindre cet état sacré de libération, « *Magga* » est le chemin à suivre. Comment arriver au but sans pratiquer la Voie ? Comment parfaire sa croyance et ses vœux sans s'exercer ?

Une compréhension juste, une pensée pure, un langage aimable, une vie matérielle correcte, une conduite stricte, un effort ardent, une conviction inflexible et une concentration imperturbable..., telles sont les pratiques qui permettent d'acquérir la libération finale.

Après son éveil, Bouddha a mis trois fois en mouvement la roue du dharma :

Première roue du Dharma : Notification

Ceci est la Vérité Noble, dite : dukkha... elle est contraignante.

Ceci est la Vérité Noble, dite : cause du dukkha... elle est incitative.

Ceci est la Vérité Noble, dite : cessation du dukkha... elle est réalisable.

Ceci est la Vérité Noble, dite : sentier conduisant à la cessation du dukkha... elle est accessible.

Deuxième roue du Dharma : Exhortation

Cette Vérité Noble, dite : dukkha, vous devez la comprendre.

Cette Vérité Noble, dite : cause du dukkha, vous devez la rompre.

Cette Vérité Noble, dite : cessation du dukkha, vous devez la réaliser.

Cette Vérité Noble, dite : sentier conduisant à la cessation du dukkha, vous devez la pratiquer.

Troisième roue du Dharma : Confirmation

Cette Vérité Noble, dite : dukkha, je l'ai comprise.

Cette Vérité Noble, dite : cause du dukkha, je l'ai rompue.

Cette Vérité Noble, dite : cessation du dukkha, je l'ai réalisée.

Cette Vérité Noble, dite : sentier conduisant à la cessation du dukkha, je l'ai pratiquée.

Les Quatre nobles vérités sont celles de la vie mondaine et de la vie transcendante. L'honorable Aniruddha a dit : « Le soleil peut être refroidi, la lune peut être réchauffée, mais les quatre nobles vérités qu'enseigne Bouddha ne peuvent être modifiées ! »

Les quatre manières de saisir

(*catvari-samgraha-vastuni*)

四攝

Quand nous exerçons la Voie du bodhisattva, nous devons nous conformer aux quatre méthodes de pratique subtile pour pouvoir aider et faire bénéficier les innombrables êtres. On les appelle les quatre manières de saisir :

1. **Le don** (*dana-samgraha*) : Devant des gens démunis, offrez-leur de l'argent, des vêtements, de la nourriture, des médicaments, un logement, de la literie, etc. A ceux qui veulent progresser, inculquez les connaissances, apprenez-leur un métier, offrez-leur des livres ou prêchez-leur le Dharma. Ceux qui sont peureux, il faut les aider à vaincre leur faiblesse. A ceux qui sont victimes de désastres naturels ou d'épidémies, il faut accorder aides concrètes, consolation et protection, afin qu'ils puissent retrouver l'aisance matérielle et spirituelle et la pieuse volonté de suivre la Voie juste et d'observer le Dharma.
2. **La parole aimable** (*priya-vadita-samgraha*) : Louez les vertus d'autrui, soulagez sa misère, chassez son pessimisme, encouragez-le, rendez-le heureux et stimulez-le... L'amabilité n'est pas l'hypocrisie, ni le mensonge : c'est la sincérité. En suivant les penchants des autres, on les instruit

en fonction de leurs capacités de compréhension ; en examinant leurs goûts, on ennoblit leurs passions. Il nous faut faire l'éloge des mérites et des vertus de Bouddha et celui de la pratique du dana, afin que les hommes riches soient plus généreux, que les hommes ignorants s'illuminent, et qu'ensemble, ils croient tous au juste Dharma et accèdent au bonheur.

3. **L'altruisme** (*artha-carya-samgraha*) : Aidez les autres à résoudre leurs problèmes et à réussir leurs projets. Quand quelqu'un est malade, offrez-lui des médicaments ; quand il est en difficulté, aidez-le financièrement ; soyez compatissant et aidez-le à trouver du travail. Pour ceux qui ne croient pas au juste Dharma : ceux qui enfreignent les préceptes, les avares, les avides, les incultes... essayez de les guider et de leur faire comprendre que le fait d'aider les autres, revient à s'avantager soi-même et qu'ainsi ils se conforment, avec joie, au juste Dharma.
4. **La sympathie** (*samanarthata-samgraha*) : Avec l'œil de la sagesse, examinez la situation de chacun et sympathisez avec lui. S'il est militaire, il faut lui parler stratégie, s'il est commerçant, il faut lui parler économie... Comme pour Avalokiteśvara : « Si un être doit être libéré sous une certaine apparence, [Avalokiteśvara] apparaîtra sous cette apparence pour le libérer », il faut être son collaborateur et son loyal compagnon, pour l'aider à s'éloigner du mal, à pratiquer les bonnes actions et pouvoir profiter ensemble, des intérêts dharmiques.

« Les êtres sont innombrables, j'émetts le vœu de les libérer tous » :
Que tout le monde puisse prendre exemple de la bienveillante compassion des bodhisattvas et suivre ces quatre méthodes, pour aider tous les êtres du monde.

Les cinq préceptes

五戒

Les cinq préceptes sont les fondements du savoir-vivre, les principes fondamentaux pour l'accès à l'Eveil : Ne pas tuer, ne pas voler, ne pas se mal conduire sexuellement, ne pas mentir et ne pas consommer de boissons alcoolisées.

1. **Ne pas tuer** : C'est ne pas détruire la vie des êtres sensibles, ne pas porter atteinte à leur existence.
2. **Ne pas voler** : C'est ne pas s'approprier les biens qui ne t'appartiennent pas, ne pas dérober les possessions des autres.
3. **Ne pas se mal conduire sexuellement** : C'est ne pas nuire à l'harmonie familiale, ne pas ruiner la morale et la vertu, qui régissent la conduite humaine.
4. **Ne pas mentir** : C'est ne pas inventer de dires inexacts, ne pas émettre de propos nuisibles.
5. **Ne pas consommer de boissons alcoolisées** : C'est ne pas faire usage de stimulants, ne pas absorber de drogues susceptibles de troubler l'esprit.

La plupart des gens incarcérés dans les prisons ont agi à l'encontre des cinq préceptes. Les meurtres, agressions, coups et blessures, empoisonnements... sont des violations du précepte qui dit de ne pas tuer. Les pillages, les vols, les menaces, les escroqueries, les invasions,

la corruption... sont des violations du précepte qui recommande de ne pas voler. La violence, l'atteinte à la moralité publique, la tromperie, la bigamie, le viol... sont des violations du précepte qui dit de ne pas mal se conduire sexuellement. La trahison, l'instigation, le faux témoignage, l'atteinte à la réputation d'autrui, la calomnie... sont des violations du précepte qui condamne le mensonge. Le trafic et la consommation de toute drogue susceptible de nuire à l'esprit humain... constituent une violation du précepte qui recommande de ne pas consommer de boissons alcoolisées.

En général, les adeptes bouddhistes débutants sont peu motivés : ils pensent que respecter les préceptes est une contrainte, une atteinte à leur liberté individuelle. En réalité, l'observation des préceptes a pour but de prendre des mesures préventives contre le mal ; ces restrictions ne sont pas des entraves : elles définissent les contenus de la liberté absolue, qui a pour principe de ne pas agresser l'autre ; car ne pas agresser l'autre, le respecter, c'est se donner et lui donner, la liberté.

Les cinq préceptes du bouddhisme sont similaires aux cinq « permanences » du confucianisme : Les cinq permanences sont : la bonté (*Ren*), l'honnêteté (*Yi*), la noblesse spirituelle (*Li*), la sagesse (*Zhi*), la sincérité (*Sin*) ; si nous mettons en parallèle les cinq préceptes et les cinq permanences, ne pas tuer est *Ren*, ne pas voler est *Yi*, ne pas se mal comporter sexuellement est *Li*, ne pas mentir est *Sin*, ne pas consommer de drogue est *Zhi*. Celui qui observe constamment les cinq préceptes voit ses fautes disparaître et son bonheur s'accroître. Il pourra tout réussir, que ce soit l'idéal de l'homme ou la pratique de la Voie.

Les cinq péchés impardonnables

(*pañcānantarya*)

五逆

Dans la tradition chinoise, la bienveillance du père, la piété filiale du fils et le respect mutuel entre frères, sont des vertus cardinales de la conduite humaine. Cependant, avec l'évolution du temps et des mœurs, prendre soin de ses parents avec piété et respect n'est plus une conduite allant de soi. Dans la société actuelle, il arrive même parfois que certains enfants dégénérés, ne supportant pas les reproches des parents, ou n'ayant pas obtenu satisfaction à leurs demandes adressées à ces mêmes parents, les violentent jusqu'au point de les tuer. Ces agissements, condamnables aux yeux du monde, sont appelés « manques à la piété filiale ».

Dans le bouddhisme, on parle aussi de cinq péchés impardonnables. Ceux qui les commettent seront jugés par la Justice divine et renaîtront en enfer après leur mort.

Les cinq péchés impardonnables sont respectivement : le parricide, le matricide, tuer un arhat, faire saigner un bouddha et créer une scission au sein du Sangha.

Les parents sont ceux qui nous donnent la vie. La grâce qu'ils nous font est aussi haute que la montagne et aussi profonde que la mer. Même si nous passons notre vie à prendre soin d'eux, nous ne pourrions revaloir le dix-millième de leurs bienfaits. Le fait de les tuer est un péché karmique extrêmement grave et le coupable aboutira, à coup sûr, dans l'enfer Avīci-Niraja.

L'arhat est le sage qui a acquis l'état du nirvana. Il est digne de recevoir la vénération des devas et des humains et nous devons lui accorder respect et politesse. C'est pourquoi, le tuer est un péché impardonnable.

Le bouddha est un être Eveillé, c'est grâce à sa présence que le monde est illuminé. Le bouddha est comme le soleil et la lune : il éclaire l'univers avec impartialité. Le faire saigner est un péché bien plus grave que tuer son père, sa mère, ou un arhat.

Les monastiques sont les missionnaires du juste Dharma. S'ils peuvent prendre en charge une telle responsabilité, c'est grâce à l'harmonie qui règne au sein de leur communauté. Si ton hypocrisie et ta mauvaise langue créent une scission au sein du Sangha et amoindrissent son efficacité, tu es un grand criminel. Ce péché est le plus grave parmi les cinq péchés impardonnables.

De nos jours, nombreux sont les apprentis bouddhistes qui, sans le savoir, commettent ce péché consistant à « créer une scission au sein du Sangha ». Notamment quand ils s'amuse à fréquenter plusieurs pagodes à la fois et sèment la discorde entre elles. Parfois même, ils critiquent les monastiques et les calomnient. Ou encore, ils reçoivent chez eux des monastiques défroqués, croyant aider le bouddhisme en prenant soin des moines errants. Ils ne le savent pas, mais ceci, n'a rien d'une bonne action : au contraire, c'est une infraction grave aux règlements internes de la pagode. C'est comme quand un enfant se rebelle et quitte son foyer et qu'au lieu de l'exhorter à faire la paix avec ses parents, on le retient en créant ainsi davantage de malentendus entre lui et sa famille. C'est déjà un acte contraire aux principes de conduite dans la voie humaine, c'est encore infiniment plus grave dans la voie bouddhique !

Les disciples bouddhistes de la juste croyance ne doivent-ils pas rester prudents ?

Les cinq signes de déclin

五衰相現

Renaître dans les cieux après la mort, est le souhait de la plupart des gens. Cependant, pour les adeptes bouddhistes, ce n'est pas le but final. Certes, parmi les six destinées, le monde des cieux est celle dont la rétribution karmique est la plus extraordinaire ; cependant, quand ses habitants ont consommé tous leurs mérites, ils ne peuvent pas éviter de voir apparaître les cinq signes de déclin et de subir de nouveau le cycle du samsara.

Les cinq signes de déclin sont cinq sortes de phénomènes étranges que les devas présentent à la fin de leur vie. On distingue deux sortes de signes de déclin : les signes majeurs et les signes mineurs. Les cinq signes majeurs de déclin sont :

1. ***Vêtements souillés*** : Les vêtements de soie des devas sont magnifiques, splendides et éclatants. Mais quand ils ont épuisé leur karma personnel, les souillures apparaissent sur leur linge.
2. ***Les bijoux sur leur couronne perdent leur éclat*** : Les perles et les jades sur la couronne des devas sont de couleurs éclatantes. Mais quand ils ont épuisé leur karma personnel, les bijoux perdent leur éclat.

3. **Transpiration sous les aisselles** : Le corps des devas est délicat, léger et pur. Mais dès qu'ils ont épuisé leur karma personnel, ils transpirent sous les aisselles.
4. **Mauvaise odeur** : Le corps des devas est parfumé naturellement. Mais après avoir épuisé leur karma personnel, ils dégagent une mauvaise odeur.
5. **Sensation de dégoût de leur condition actuelle** : La condition des devas est la plus merveilleuse et la plus plaisante, que les hommes puissent posséder. Mais quand ils ont épuisé leur karma personnel, ils éprouvent du dégoût pour leur condition du moment.

Dès que les cinq signes de déclin majeurs apparaissent, on sait que le deva va bientôt mourir.

De plus, il existe encore cinq autres signes de déclin mineurs, qui sont :

1. **Arrêt des musiques** : La musique des cieus résonne sans l'aide du tambour. Mais quand les signes de déclin apparaissent, elle se tait.
2. **Le corps ne brille plus** : Le corps des devas rayonne, de jour comme de nuit. Mais quand les signes de déclin apparaissent, la lumière s'éteint.
3. **L'eau du bain reste sur le corps** : Les devas ont une peau lisse et parfumée, comme une fleur de lotus qui ne retient pas l'eau. Mais quand les signes de déclin apparaissent, l'eau du bain stagne sur le corps.

4. ***Attachement aux situations externes*** : Les devas vivent dans des situations extraordinaires sans s'y attacher. Mais quand les signes de déclin apparaissent, ils s'y attachent en vain.
5. ***Clignements des yeux*** : Les devas possèdent l'œil divin qui ne rencontre aucun obstacle, ce qui leur permet de contempler le trichiliocosme. Mais quand les signes de déclin apparaissent, ils ne peuvent s'empêcher de cligner des yeux.

Cependant, il n'y a pas que les devas qui manifestent les cinq signes de déclin. Selon le *Dīrghāgama-sūtra*, un homme qui ne respecte pas ou qui enfreint les purs préceptes, doit subir aussi cinq effets de déclin : 1) La quête de richesses ne peut être satisfaite ; 2) Ce qu'il obtient s'épuise totalement le jour même ; 3) Partout où il va, les gens le rejettent ; 4) Sa mauvaise réputation est diffusée à travers le monde ; 5) Après la mort, il ira en enfer.

C'est pourquoi, un apprenti bouddhiste doit observer constamment les préceptes et de plus, épargner ses mérites et les cultiver.

Les « Cinq lignées, Sept écoles » de l'Ecole Chan

五家七派

« Cinq lignées, sept écoles » est le nom générique des écoles de Chan de la branche du sud.

Le Chan est arrivé de l'Inde en Chine, avec le vingt-huitième patriarche Bodhidharma. Puis il s'est transmis successivement jusqu'au cinquième patriarche Hongren, avant de se scinder en deux branches : la branche de Shenxiu au nord et celle de Huineng au sud. Après Huineng, apparaissent tour à tour les écoles Linji, Weiyang, Caodong, Yunmen et Fayan, que l'Histoire appelle « Une fleur à cinq pétales ». A la Dynastie Song, la lignée de Linji a donné naissance aux deux autres écoles : Huanglong et Yangqi, qui, s'ajoutant aux cinq autres, constituent l'ensemble appelé « Cinq lignées, Sept écoles ».

Certes, il y a cinq lignées, mais cela n'entraîne pas de grandes divergences sur la doctrine Chan, entre la pensée de chacune des lignées. Simplement, comme chaque patriarche de chaque lignée avait son propre caractère, leurs méthodes d'enseignement différaient selon qu'ils étaient « indulgent(s), sévère(s), lent(s), rapide(s)... », modelant ainsi les caractéristiques propres de chaque lignée.

1. **Ecole Linji** : Elle fut créée par le maître Chan, Yixuan, de Linji, disciple de Xiyun de Huangbi. L'éducation à coups de bâton et de cris, en est la grande particularité. Le cinquième patriarche – le maître Chan Fayan – disait que

la particularité de l'école était le cri nommé « Le coup de tonnerre pour ceux qui ont commis les cinq péchés impardonnables », capable de faire éclater leur tête. C'est pourquoi, on peut définir l'esprit de Linji par : « La masse frappe le rocher, créant d'énormes étincelles » ou encore : « Cinq éclairs surgissent ensemble, brisant le cœur en morceaux ».

2. **Ecole Weiyang** : Elle fut créée par le maître Chan, Lingyou, de Weishan et son disciple, le maître Chan, Huiji, de Yangshan. Elle se définit comme « douce et bienveillante » et donc, bien moins sévère que Linji. Dans le volume IV de *Ren Tian Yan Mu : L'école Weiyang*, on peut lire : « A Weiyang, les pères sont tendres et les fils pieux. Les ordres d'en haut sont respectés et suivis fidèlement. La bienveillance est constante : « Tu veux manger, alors je te sers le riz » ; « Tu veux traverser la rivière, alors je te prépare la barque »... La lucidité est aussi de mise : En voyant la fumée derrière la montagne, on sait tout de suite qu'il y a le feu ; en voyant les cornes au-dessus du mur, on sait tout de suite que c'est un bœuf qui passe là-dedans ». Dans le *Traité des dix règles de l'école Chan du Maître Fayan*, il est dit : « A Weiyang, le carré et le cercle s'accordent tacitement, comme l'écho de la vallée répondant aux rimes, ou les deux parties du sceau, s'ajustant pour permettre de traverser la frontière.

3. **Ecole Caodong** : C'est une école créée par le maître Chan, Liangjie, de Dongshan et son disciple, le maître Penji de Caoshan. Le *Traité des dix règles de l'école Chan de Maître Fayan* dit : « Caodong adopte le mode de : chants

et tambours se succédant ». Cette manière de tambour et chant alternés, présente une autre sorte d'intérêt par rapport au modèle brusque et rapide. Il est dit dans le volume III de *Ren Tian Yan Mu : L'école Caodong* : « Dans l'Ecole de Caodong, l'éducation est méticuleuse : les paroles et les actes concordent et l'on guide les gens avec dextérité, en fonction de leurs capacités. » C'est pourquoi, existe l'expression : « Le général Linji et le paysan Caodong », voulant dire que Linji ressemble à un général dirigeant une armée de millions de soldats, et que Caodong est comme un paysan travaillant dans des petits lopins de rizière.

4. **Ecole Yunmen** : créée par le maître Chan, Wenyan. Sa principale caractéristique est d'employer des paroles inattendues, pour couper les pensées illusoires et obstinées des disciples. Il est dit dans le volume II de *Ren Tian Yan Mu : L'école Yunmen* : « L'objectif de Yunmen est de couper net le courant des pensées de l'autre et ne pas lui permettre de soumettre une quelconque proposition. L'homme ordinaire et le sage sont traités de la même manière, sans la moindre considération sentimentale. »
5. **Ecole Fayan** : Son fondateur fut le maître Chan, Wenyi, de Qingliang. Son style est de conduire ses disciples à pratiquer les « six caractéristiques » et les « quatre succinctes ». Il est dit dans le volume 5 de *Ren Tian Yan Mu : L'école Fayan* : « A Fayan, quand les maîtres et les disciples sont face à face, les mots et leur signification s'accordent parfaitement. Au début ils sont impassibles, mais vers la fin, ils soulèvent l'enthousiasme, captent graduellement le cœur des hommes, évincent leurs attaches sentimentales,

ajustent les situations en fonction de chaque objet, écartent les idiots et mettent à l'épreuve les stupides. On ne peut tout énumérer mais, d'une manière générale, on peut dire que pour l'Ecole Fayan, on applique le remède approprié à chaque maladie : on pratique une « couture sur mesures ». On élimine les attaches sentimentales du disciple, en modulant l'enseignement selon ses capacités. »

6. **Ecole Yangqi** : C'est une branche de Linji. Son fondateur, le Maître Chan Fanghui, propose une nouvelle version de l'école Linji, à Yuanzhou, sur le Mont Yangqi. C'est pourquoi, les générations suivantes l'appelle « Ecole Yangqi ». La pensée fondamentale de Fanghui est la plus officielle de Linji. Elle dit : « Le brouillard emprisonne le ciel, le vent court sur la vaste campagne et la forêt s'éveille et bruit, pour présenter le *Mahā-prajñā*. Les bouddhas de tous les temps font tourner la roue du Dharma sous vos pieds : si vous le comprenez, leur travail ne sera pas effectué en vain. » Ceci est en correspondance avec la doctrine de l'Ecole Yunmen, qui prétend que tout est fait d'avance. Ainsi, l'Ecole Yangqi possède en même temps le caractère des deux écoles : Linji et Yunmen.

7. **Ecole Huanglong** : Le Maître Chan Huinan, un disciple de la huitième génération de l'Ecole Linji, a développé au Mont Huanglong de Longxin, la doctrine de l'Ecole Linji et les générations suivantes la nomment l'Ecole Huanglong. Il disait : « Croyez-vous que la Voie est lointaine ? Tout ce que l'on touche peut nous guider vers la vérité ! Croyez-vous que la voie de la sagesse est lointaine ? Celui qui peut réaliser y parviendra ! » Cette parole rappelle l'opinion « Tout ce

que l'on voit vient de la Vérité » de l'école Linji. Cependant, Maître Huinan avait été disciple de Letan Huaicheng de l'Ecole Yunmen, c'est pourquoi, sa manière de guider ses disciples garde le style de Yunmen.

Les anciens ont commenté les caractéristiques des cinq lignées en disant : « Caodong recommande instamment, Linji influence merveilleusement, Yunmen attaque par surprise, Fanyan enseigne avec subtilité et Weiyang protège mutuellement. » Les caractéristiques des cinq lignées sont certes différentes, mais ceci n'est dû qu'à des différences de pédagogie, tenant aux patriarches.

Les cinq Véhicules

五乘佛法

Le mot « Véhicule » est traduit du mot sanskrit *yāna*, qui signifie : chemin, navire, véhicule... (dans le sens de : transporter). Pour instruire les êtres sensibles en fonction de leurs capacités respectives, Bouddha a divisé le Dharma en cinq méthodes de pratique, capables de conduire les êtres de cette rive du samsāra vers l'autre rive : celle du nirvāna.

Les cinq Véhicules sont respectivement : le Véhicule des hommes, le Véhicule des devas, le Véhicule des sravakas, le Véhicule des pratye-ka-buddha et le Véhicule des bodhisattvas.

1. **Véhicule des hommes** : L'homme se sert des trois refuges et des cinq préceptes comme véhicule, pour quitter les trois destinées non-bienveillantes et renaître dans le monde des hommes. « Les trois refuges », c'est prendre refuge auprès des Trois Joyaux – Bouddha, Dharma et Sangha – et profiter de la bénédiction et de la puissante protection des mérites des Trois Joyaux, pour transcender la roue de la souffrance du cycle du samsāra, s'éloigner de toutes les frayeurs et se libérer de toutes les afflictions. C'est pourquoi, il est dit dans le sūtra : « Prendre refuge auprès de Bouddha, et ne plus jamais déchoir en enfer ; prendre refuge auprès du Dharma, et ne plus jamais déchoir dans le règne animal ; prendre refuge auprès du

Sangha, et ne plus jamais déchoir dans le royaume des esprits affamés (*preta*). »

« Les cinq préceptes » sont : Ne pas tuer, ne pas porter atteinte à la vie d'autrui ; ne pas voler, ne pas s'approprier les biens d'autrui ; ne pas se mal conduire sexuellement, ne pas offenser la personne et l'intégrité morale d'autrui ; ne pas mentir, ne pas porter atteinte à la réputation et à la dignité d'autrui ; ne pas s'enivrer, ne pas consommer des produits excitants qui peuvent nuire, d'abord à sa propre santé et à son esprit, puis à ceux d'autrui.

2. **Véhicule des devas** : C'est le véhicule qui se base sur les dix bonnes actions, les quatre *dhyāna* et les huit concentrations, pour transporter les êtres, leur faire surpasser les quatre mondes terrestres et atteindre les mondes des cieux. Les dix bonnes actions sont l'extension des cinq préceptes, c'est-à-dire : la pratique du karma corporel (ne pas tuer, ne pas voler, et ne pas se mal conduire) ; la pratique du karma oral (ne pas mentir, ne pas pratiquer de double langage, ne pas tenir de propos obscènes, ni prononcer de paroles grossières) ; la pratique du karma spirituel (ne pas être avide, ne pas se mettre en colère et ne pas avoir de visions perverses). Les quatre *dhyāna* sont les quatre niveaux de concentration du *Domaine de la forme* ; les huit concentrations regroupent les quatre *dhyāna* du *Domaine de la forme* et les quatre *arupajhāna* du *Domaine de la sans forme*.
3. **Véhicule des sravakas** : C'est le véhicule qui se base sur les Quatre nobles vérités, pour transporter les êtres hors des trois Domaines, vers le « nirvāṇa avec reste d'existence » (*sopādhīśeṣa nirvāṇa*) pour devenir des arhats. Les Quatre

nobles vérités sont : la souffrance, l'origine de la souffrance, l'extinction de la souffrance et le chemin menant à l'extinction de la souffrance. Les Quatre nobles vérités sont quatre sortes d'images réelles de la vie et de l'univers, que seuls les sages peuvent comprendre, sans jamais en douter. Il est dit dans le *Sūtra des derniers enseignements de Bouddha* : « Bouddha dit que la souffrance est une vérité, il ne faut pas la prendre pour la joie ; l'origine de la souffrance est une vraie origine, il n'existe pas d'autre cause. Si la souffrance est éteinte, c'est-à-dire si les causes sont éliminées, alors les effets seront éliminés. Le chemin qui mène à la cessation de la souffrance est un vrai chemin et il n'en est aucun autre. »

4. **Véhicule des *pratyeka-buddha*** : C'est le véhicule qui se base sur les douze nidānas de la coproduction conditionnelle, pour transporter les êtres hors des trois Domaines, vers le « nirvāṇa avec reste d'existence » (*sopādhīṣeṣa nirvāṇa*) pour devenir des pratyekabuddhas. Tous les phénomènes du monde sont des produits conditionnés. La loi de la coproduction conditionnelle est définie par : « Ceci étant, cela devient ; ceci apparaissant, cela naît. Ceci n'étant pas, cela ne devient pas ; ceci cessant, cela cesse de naître. » Ainsi, tous les phénomènes sont composés et interdépendants, ils sont tous nés de causes et conditions. Le fait que les êtres sensibles parcourent sans cesse le cycle du samsara vient aussi de cette loi de la coproduction conditionnelle. Les pratyekabuddhas sont ceux qui ont acquis l'illumination grâce à l'assimilation des douze nidānas qui sont : l'ignorance, les créations mentales, la conscience discriminante, le nom et la forme, les six sphères sensorielles, le contact, la sensation, la soif, l'attachement, le devenir, la

naissance et enfin, la vieillesse et la mort... Le tout formant ainsi un cycle ininterrompu.

5. **Véhicule des bodhisattvas** : C'est le véhicule qui se base sur les six *pāramitā* pour transporter les êtres hors des trois Domaines, vers l'insurpassable Bodhi : « le grand *nirvāna* ». *Pāramitā* est un mot sanskrit qui signifie : perfection et aussi : vers l'autre rive. Les six *pāramitā* sont : *Dana* (pratique du don), *śīla* (observation des préceptes), *ksanti* (patience, endurance), *virya* (persévérance), *dhyāna* (méditation et concentration) et *prajñā* (sagesse).

Les véhicules des hommes et des devas du bouddhisme, attachent de l'importance au rassemblement des mérites mondains et à la satisfaction d'être heureux dans cette vie et dans les vies futures. En ce sens, le confucianisme correspond au véhicule des humains, cependant que le christianisme et l'islamisme s'apparenteraient plutôt au véhicule des devas. Les véhicules des sravakas et des pratyekabuddhas du bouddhisme, attachent de l'importance à la renonciation à la vie mondaine, à la transcendance et à la libération, leur objectif final étant l'obtention de la joie du *nirvāna* (comme le taoïsme avec ses notions du non-agir), de la pureté et de la délivrance. Le véhicule des bodhisattvas du bouddhisme est basé sur la bodhicitta et l'altruisme. La finalité de sa pratique est : la compassion, la sagesse et la joie ultime et les six *pāramitā* sont les réalisations concrètes de la générosité et de la bonté.

Les cinq désirs

五欲

Un jour, dans le désert, un voyageur fut chargé par un éléphant furieux. Pour se cacher, il descendit dans un vieux puits en s'agrippant à une liane mais, dans le fond du puits, quatre serpents venimeux étaient prêts à l'attaquer. Il voulut remonter mais en haut, il vit deux souris, une blanche et une noire, en train de ronger la liane. Terrifié il ne savait que faire quand, tout à coup, du haut du puits, cinq gouttes de miel tombèrent dans sa bouche. Et voilà que notre voyageur oublia complètement l'éléphant, les serpents et les souris et se grisa de la douceur du miel...

Ces cinq gouttes de miel représentent ce que l'on appelle « les cinq désirs » : La richesse, le désir sexuel, la réputation, la nourriture et le sommeil.

1. **Richesse** : Dans la société actuelle, on ne peut vivre sans argent. Manger, se vêtir, se déplacer, se soigner, étudier... tout demande de l'argent. Les fonctionnaires cupides et les subalternes corrompus, les bandits et les voleurs, on les trouve de tout temps et en tous lieux. C'est pour l'argent que l'on « règle ses comptes » et se bat et c'est aussi pour l'argent que l'on tue et fait disparaître les traces. Innombrables sont les tragédies causées par l'argent.

2. **Désir sexuel** : Les humains sont esclaves de leurs sentiments : ils se laissent sombrer dans l'océan du désir et commettent, en son nom, de nombreux crimes révoltants. Défigurer et tuer parce que l'on est délaissé, se suicider parce que l'on est malheureux en amour, c'est à cause du désir sexuel ; les liaisons, les viols, les accusations, les dénonciations, etc. tout cela est encore et toujours causé par le désir sexuel. « Ce n'est pas le sexe qui égare l'homme, c'est l'homme qui s'égare lui-même »... Quel dommage !
3. **Réputation** : La réputation n'est pas une mauvaise chose en elle-même. Cependant, pour rivaliser avec autrui, on n'hésite pas à lui battre froid et, pour le pouvoir, on recourt aux armes. La haine, la jalousie, la flatterie, le mépris, l'orgueil, l'insolence, l'attachement, la convoitise... tous sont affaires de réputation. Il est dit : « Les grands arbres sont sujets au vent, les hommes célèbres, à la jalousie » et « Plus on monte haut, plus dure sera la chute », ce qui est la stricte vérité. Et si la réputation est usurpée, les conséquences seront effroyables.
4. **Nourriture** : Personne ne peut survivre sans manger. Cependant, trop manger peut causer des maux d'estomac et d'intestins, cependant que certains meurent empoisonnés à cause de mets trop raffinés. Les guerres dans le monde sont souvent causées par des problèmes de nourriture et les querelles entre hommes sont, elles aussi, souvent dues au partage inégal des richesses. Pour satisfaire sa gourmandise, on massacre des vies ; par glotonnerie, on ruine sa famille et dilapide son patrimoine. Dans les viandes grasses et les mets exquis, combien de péchés dissimulés ?

5. **Sommeil** : Après une longue journée de travail, on a besoin de repos pour se détendre l'esprit. Cependant, trop de sommeil peut mener à l'hébétude. A trop dormir, on néglige le travail et l'on abandonne la pratique. Un jour, Bouddha réprimanda Aniruddha en lui disant : « Ho ho ! Ainsi, tu aimes dormir, comme les escargots quand ils hibernent ? ... Hé bien, tu vas dormir pendant mille ans, sans entendre le nom de Bouddha ! »

Pour les plaisirs et désirs temporaires, les êtres sensibles s'égarer, deviennent les esclaves de leurs passions et restent prisonniers des trois Domaines. Les cinq désirs sont comme le miel sur la lame du couteau : si on la lèche, on risque de se couper la langue.

Modérer ses désirs et savoir se contenter, tels sont les droits chemins qui mènent vers la joie et le bonheur.

Les cinq contemplations pour la décantation de l'esprit

五停心觀

« Instruire les gens en fonction de leurs capacités de compréhension » ou « prescrire des remèdes appropriés aux maladies », telles sont les méthodes subtiles que Bouddha utilise pour enseigner aux êtres sensibles. Comme les niveaux des hommes sont différents de l'un à l'autre, Bouddha a dû prêcher toutes sortes de dharmas. Par exemple, il prescrit la contemplation de la vilénie pour les êtres avides, la contemplation de la compassion pour les êtres colériques, la contemplation de la causalité pour les êtres ignorants, la diction du nom de Bouddha pour les êtres ayant accumulé de nombreux obstacles karmiques et la contemplation de la respiration pour les êtres dissipés. Ces méthodes sont appelées « les cinq contemplations pour la décantation de l'esprit ».

Les cinq contemplations pour la décantation de l'esprit, sont la base de la pratique de méditation et concentration, appelée aussi « les cinq méthodes de Chan » :

1. **Contempler la vilénie pour soigner l'avidité** : c'est une méthode de contemplation visant à observer l'impureté du corps physique, pour soigner les afflictions causées par l'avidité. A cause de l'avidité, les hommes s'attachent au « moi » et au « mien », ce qui les amène à souffrir de toutes sortes de peines. Bouddha leur apprend à contempler les impuretés de leur propre corps : son origine, sa demeure,

sa nature, son apparence, sa finalité... afin de réduire leur avidité sexuelle.

2. ***Contempler la bienveillante compassion pour soigner la colère*** : c'est une méthode de contemplation permettant aux hommes coléreux de se maîtriser. Certains se mettent souvent en colère et nuisent à autrui sans raison valable... C'est ce que l'on appelle la colère injustifiée. D'autres se mettent en colère parce qu'ils se sentent offensés, ou parce que, faisant de bonnes actions, ils voient les autres en faire de mauvaises...C'est ce que l'on appelle la colère justifiée. D'autres encore, se mettent en colère parce qu'ils prétendent qu'ils ont raison et que les autres ont tort : on appelle cela la colère due aux disputes. Bouddha enseigne « la bienveillance conditionnelle des êtres sensibles » pour calmer la colère injustifiée, « la bienveillance conditionnelle du Dharma » pour calmer la colère justifiée, et « la bienveillance inconditionnelle » pour calmer la colère due aux disputes.
3. ***Contempler la causalité pour soigner l'ignorance*** : C'est une méthode qui se base sur la contemplation des douze nidānas de la coproduction conditionnelle, pour soigner l'ignorance. Pour soigner les ignorants qui croient que tous les phénomènes disparaissent définitivement après cette vie ou ceux qui croient que tous les phénomènes se perpétuent indéfiniment d'une vie à l'autre, il faut leur faire contempler les douze nidānas des trois temps – passé, présent, et futur. Pour soigner les ignorants qui prétendent que tous les phénomènes existent ou n'existent pas de manière absolue, il faut leur faire contempler les douze nidānas de

la rétribution karmique. Pour soigner les ignorants qui s'attachent avec entêtement aux êtres et au monde formés par les quatre éléments et les cinq agrégats, il faut contempler les douze nidānas de la simple pensée.

4. ***Penser à Bouddha pour soigner les obstacles karmiques*** : C'est une méthode qui consiste à penser au *trikāya* (les trois corps) de Bouddha. Les karmas malsains produits par notre corps, nos paroles et nos pensées, finiront par provoquer des rétributions karmiques. Avant que les effets apparaissent, ces karmas malsains forment souvent des barrages pour nous empêcher d'exercer les bonnes actions ; on les appelle les obstacles karmiques. La manière de les résoudre est de contempler le corps d'émanation (*nirmāṇakāya*) de Bouddha avec ses caractéristiques physiques et sa clarté, pour soigner le trouble de l'esprit ; contempler le corps de jouissance (*sambhogakāya*) de Bouddha, avec ses éminents mérites, pour soigner la levée des pensées malsaines et contempler le corps de dharma (*dharmakāya*) du Bouddha de tranquillité absolue, pour soigner les obstacles causés par les circonstances extérieures.
5. ***Contempler la respiration pour soigner la dissipation*** : C'est une méthode qui consiste à compter ses inspirations et ses expirations, pour pouvoir concentrer son esprit sur un point précis. La contemplation de la respiration comporte six techniques : 1. Compter les souffles, pour capter le rythme cardiaque. 2. Suivre les souffles sans les compter. 3. Apaiser le cœur. 4. Accéder à la contemplation. 5. Faire disparaître le moi et retourner à la sagesse. 6. Laisser apparaître le cœur pur. Il faut pratiquer ces six techniques, pour

que la contemplation soit accomplie. C'est pourquoi, on les appelle aussi « les six merveilleuses portes ».

« Il n'existe pas de dharma supérieur ou inférieur : merveilleux est celui qui est le plus approprié ; il n'est pas de médicament précieux ou ordinaire : bon est celui qui correspond à la maladie. » Bien qu'il existe quatre-vingt-quatre mille méthodes dans le bouddhisme, il n'y a qu'un seul aboutissement. Tout nous guide vers le chemin de la bouddhété.

Il suffit de trouver la méthode la plus appropriée à soi-même et, en l'approfondissant sans relâche, on finira par atteindre son but.

L'enfer Avīci

五無間罪

« Détester la souffrance et quémander la joie », voilà qui est dans la nature de l'homme. Chacun espère pouvoir vivre dans le bonheur et la joie durant la vie présente... renaître après la mort, dans les cieux ou encore dans les Terres pures bouddhiques et ne pas aller en enfer. Cependant, « renaître dans les cieux se mérite : il ne suffit pas de prier. » Et pour la même raison, descendre en enfer a aussi ses causes karmiques. Les êtres qui descendent en enfer, (hormis ceux qui possèdent des pouvoirs surnaturels et la puissance de vœu), sont ceux qui ont commis toutes sortes de péchés karmiques. Parmi eux, ceux qui commettent les cinq péchés impardonnables vont obligatoirement sombrer dans le monde des enfers, dont le plus terrifiant est celui que l'on appelle l'enfer Avīci. Avīci est un terme sanskrit qui peut être traduit par : ininterrompu. L'enfer Avīci comporte cinq sortes de souffrances ininterrompues, c'est pourquoi on l'appelle aussi « Enfer des cinq sans-interruption ».

1. ***Souffrances ininterrompues*** : Les êtres subissent à répétition toutes sortes de supplices : brûlés, tués, frits, bouillis, grillés, rôtis... sans relâche.
2. ***Corps subissant sans interruption les souffrances de tous les enfers*** : Le corps de ces êtres subit en même temps toutes les souffrances de tous les enfers et la souffrance est indescriptible.

3. ***Temps ininterrompu (Pas d'interruption)***: Après chaque évanouissement dû aux souffrances, le vent karmique réveille le damné pour subir de nouveau les supplices. Ainsi, la vie et la mort se succèdent, sans jamais s'interrompre.
4. ***Instruments de torture sans cesse renouvelés*** : L'enfer Avīci est pourvu de toutes sortes d'instruments de torture : les êtres sont soudain jetés sur des monceaux d'épées ou dans une marmite d'huile bouillante, ou liés autour de colonnes brûlantes, ou gavés de métal fondu... La brutalité de ces supplices est inimaginable pour les êtres humains.
5. ***Catégories d'êtres ininterrompues*** : Les différentes catégories d'êtres subissent en même temps les souffrances, sans interruption et sans intervalle.

La loi bouddhiste sur la causalité et la rétribution karmique est la plus juste et la plus légitime. Mais, ce qui est extraordinaire dans le bouddhisme, c'est l'existence d'une possibilité de repentir, qui donne aux criminels l'occasion de se racheter. Le repentir est une sorte de contemplation intérieure, de retour sur soi-même : C'est comme une eau dharmique, capable de nettoyer nos péchés karmiques. Celui qui reconnaît ses fautes et se repent, finira par éliminer tous ses péchés, parce qu'il ne commettra plus les mêmes fautes. Et même s'il a commis les péchés impardonnables, une fois qu'il aura enduré tous les effets karmiques, il verra de nouveau l'éclat du jour. Le bouddhisme parle de : « Déposer le couteau de boucher (se convertir) et devenir immédiatement Bouddha. » On peut voir là, les extraordinaires mérites de la repentance.

Par contre, celui qui commet des péchés et ne veut pas se repentir, ou qui fait des fautes et ne veut pas se corriger... même s'il s'échappe

aux sanctions de la loi, ne peut échapper à sa conscience. Le bouddhisme pense que ce n'est pas si grave d'avoir commis des fautes : le plus grave est de ne pas savoir se corriger. Le vrai repentir peut laver les péchés karmiques et nous rendre notre pur visage d'origine. C'est comme quand on frotte un miroir : dès que la poussière est ôtée, le miroir brille de nouveau. Ainsi, dans la vie quotidienne, notre corps, nos paroles et notre esprit créent, intentionnellement ou non, tant de mauvaises actions, tant de désagréables paroles et tant de mauvaises pensées !

Nous devons sans cesse penser à nous repentir et utiliser l'eau dharmique de repentance, pour purifier notre cœur et ainsi, le garder constamment pur et éclatant.

Cinq types d'expressions volontairement non traduites

五種不翻

Le bouddhisme est originaire de l'Inde, mais c'est surtout en Chine qu'il a brillé d'un extraordinaire éclat et c'est la traduction des textes canoniques en langue chinoise, qui a permis au bouddhisme de s'épanouir et de resplendir.

La traduction des textes canoniques a débuté, en Chine, sous la dynastie Han Oriental et a prospéré durant l'époque des six dynasties et de la dynastie Sui-Tang. Elle a non seulement servi de point d'appui à la propagation du Dharma, mais aussi de référence aux chercheurs et érudits menant des recherches sur l'Histoire de l'Inde, de l'Asie Mineure et de la Mer du Sud. De plus, elle a enrichi le vocabulaire de la langue chinoise et aidé à mieux comprendre sa littérature.

Les principes primordiaux de la traduction sont : « Fidélité, élégance et compréhensibilité » : La traduction doit être fidèle au texte d'origine, d'un style élégant, et facile à comprendre. Selon la *Biographie des Moines Eminents*, on dénombre plus d'une centaine de moines traducteurs, parmi lesquels : Kumarajiva, Xuanzang, Yijing et Paramārtha, connus comme les quatre grands traducteurs de l'Histoire du bouddhisme chinois. Kumarajiva a mis l'accent sur le principe de la « compréhensibilité » : il était partisan de « se conformer à l'esprit et non à la lettre », avec un style fluide, clair et agréable à lire.

Xuanzang penche plus du côté « fidélité au texte original » et propose « cinq types d'expressions volontairement non traduites ». Les générations suivantes considéreront Xuanzang comme une sorte de « ligne de démarcation » : les textes traduits avant lui sont appelés « anciennes traductions », ceux d'après, « nouvelles traductions ».

Xuanzang appelle « cinq types d'expressions non-traduites », cinq cas de figure dans lesquels il garde l'expression originale et ne la traduit pas :

1. **Mots à significations multiples** : Par exemple, le mot *arhat* (羅漢 *luohan*) signifie « [celui qui a] vaincu l'ennemi », « ne pas renaître », et « méritant » ; ou encore, le mot *bhagavat* (薄伽梵 *bojiafan*) signifie « insouciant », « ardent », « irréprochable », « renommé », « de bon augure » et « noble » ; c'est pourquoi, on ne peut en choisir un au hasard.
2. **Paroles confidentielles** : Par exemple, les *dharani* et les mantras sont des paroles confidentielles des bouddhas : ils sont merveilleux, discrets et inconcevables, donc on ne les traduit pas.
3. **Termes nobles** : Par exemple, le mot *prajñā* (般若 *bore*) signifie « sagesse », mais la sagesse est une sorte d'intelligence mondaine, une sorte de conscience, qui peut être bonne ou mauvaise, avantageuse ou désavantageuse, souillée et imparfaite... Par contre, le mot *prajñā* peut aussi désigner l'ultime-vérité, pure et parfaite, extrêmement noble.
4. **Respect des traditions** : Par exemple, le mot *anuttarasamyak-sambodhi*, signifie « insurpassable parfait éveil ». Cependant, depuis la dynastie Han Oriental, tous les

traducteurs utilisent la traduction phonétique. C'est pourquoi, on se conforme aux traditions et ne le traduit pas.

5. ***Choses n'existant pas en Chine*** : Par exemple, le fruit amala ne pousse qu'en Inde, on ne le trouve pas en Chine, c'est pourquoi, on garde la traduction phonétique.

Une fois établi, cet usage a été adopté par les traducteurs des générations postérieures.

Le monde des cinq corruptions

(*pañcakaṣāya-dhatu*)

五濁惡世

« Si le désir (*trṣṇa*) n'est pas ardent, on ne renaît pas dans le monde *saha* ; si le vœu n'est pas sincère, on ne renaît pas dans le monde de la joie suprême. » Le monde *saha* est le lieu de manifestation du Sakyamuni-Bouddha, c'est aussi le monde où nous vivons. *Saha* est un terme en sanskrit qui signifie « endurent ». En effet, bien que ce monde soit chargé de souffrances, les êtres qui s'y trouvent possèdent encore la capacité de les endurer.

Selon le *Sūtra d'Amitabha*, le monde *saha* est un monde de cinq corruptions qui sont :

1. **Désastres** : La durée de vie de l'homme était de quatre-vingt-quatre mille ans à l'origine, mais comme son cœur est devenu de plus en plus méchant, ses vertus sont devenues de plus en plus minces. Tous les cent ans, la durée de vie a été diminuée d'un an, jusqu'au moment où l'on arrivera à l'âge de trente ans et alors, apparaîtra la famine. A vingt ans, viendront les épidémies et à dix ans, la guerre. Et tous les êtres en seront victimes.
2. **Visions perverses** : Après les périodes du Juste-Dharma et du Pseudo-Dharma, les êtres de la période de la Fin de Dharma ont des visions perverses et ne pratiquent plus la bonne Voie.

3. **Afflictions** : Les hommes poursuivent les cinq désirs et les six objets de perception, et créent des afflictions : avidité, colère, ignorance, vanité, doute ... perturbant leurs corps et leurs cœurs.
4. **Êtres sensibles** : A cause de leurs visions perverses et des afflictions qui détruisent leur cœur, les êtres ne connaissent plus la piété filiale. Ils n'exercent plus les bonnes actions et ne craignent plus les rétributions karmiques, au point de réduire fortement leurs mérites et d'accroître leurs souffrances.
5. **Existence (vie)** : A cause de l'accroissement des karmas malsains, l'espérance de vie diminue : de quatre-vingt-quatre mille ans à l'origine jusqu'à cent ans actuellement. Encore est-ce un âge que peu de gens peuvent atteindre de nos jours.

C'est à cause de ces cinq corruptions que le monde *saha* est aussi appelé « monde malsain ».

Un jour, Śāriputra demanda à Bouddha : « Toutes les Terres bouddhiques sont pures et sans pareil. Pourquoi la vôtre est la seule qui soit si sale et impure ? »

Bouddha appuya son orteil sur le sol et immédiatement, le soleil, la lune, les fleuves dorés, les forêts épaisses, les plantes florissantes et les pelouses verdoyantes apparurent. Et Bouddha dit : « Voilà mon monde ! la terre souillée que tu vois est celle qui a été formée par les karmas des êtres. »

Ainsi, Bouddha se manifeste dans le monde *saha*, uniquement pour libérer les êtres de leurs afflictions et les êtres, eux, sont nés dans ce monde à cause de leur karma. Comme les karmas individuels sont

différents les uns des autres, le sort subit par chacun est aussi personnel, de même que la physionomie, l'intelligence, la durée de vie, le talent, etc. Car la rétribution karmique est déterminée par les karmas individuels de chacun.

A l'époque de Bouddha, en Inde, le Roi Bimbisāra fut jeté en prison par son prince héritier Ajātaśatru qui guignait le trône et qui, de plus, lui infligea de nombreuses brutalités. Le Roi Bimbisāra ressentit profondément la méchanceté et l'impureté de ce monde *saha* et, dans sa souffrance et son désespoir, il sollicita de tout son cœur la bénédiction de Bouddha. Aussi Bouddha enseigna-t-il au Roi Bimbisāra et à la Reine Kośaladevi, la doctrine de la Terre pure, ouvrant ainsi aux êtres du monde *saha*, une porte d'espérance.

Bouddha dit souvent que les êtres du monde *saha* possèdent une ouïe extrêmement fine. Toute étude commence par l'écoute, avant la mémorisation. Un pratiquant bouddhiste doit se servir de « écoute, réflexion et pratique », pour acquérir le samādhi.

Le monde *saha* est chargé de toute sorte de souffrances ; il n'est pas totalement dépourvu de joies, mais il y a plus de souffrances que de joies. Ainsi, pour survivre, l'homme doit endurer énormément : à part les souffrances de : naissance, vieillesse, maladie, mort, séparation d'avec celui que l'on aime, obligation de côtoyer celui que l'on déteste, ne pas obtenir ce que l'on désire, et être exposé au feu ardent des cinq skandhas... il doit encore supporter la faim, la soif, le froid, la chaleur, les diffamations, les injustices, les échecs et même, les désastres naturels.

La vie est remplie de souffrances. Si l'on peut comprendre que vivre, c'est devoir endurer toute sorte de peines et rester serein, on parlera de « patience de la vie ». Si, en demeurant au milieu des peines, on ne se sent pas peiné, et qu'en plus, on peut y forger la force et la sagesse de prendre en charge ces peines et les dissoudre, ce sera la « patience du dharma ». Si l'on peut comprendre la loi de la

coproduction conditionnelle et réaliser que tous les phénomènes sont en réalité sans nature propre et qu'il est sans importance de devoir les endurer ou non, ce sera la « patience du dharma de non-vie ». Si l'on peut acquérir cette parfaite sagesse de la patience du dharma de non-vie, le monde *saha* où l'on vit deviendra immédiatement une Terre pure.

Les cinq skandhas

(*pañcaskandhī*)

五蘊

Les cinq skandhas sont les cinq agrégats constitutifs de l'ego. C'est en fait un rassemblement de cinq phénomènes conditionnels : la forme (*rūpa*), la sensation (*vedanā*), la perception (*saṃjñā*), la formation volontionnelle (*saṃskāra*) et la conscience (*vijñāna*).

1. **Rūpa** : A le sens de : changeant, obstruant. Est appelée *rūpa*, toute matière visible occupant un espace ou faisant obstacle et qui peut être analysée, transformée ou détériorée, comme les cinq organes de perception (yeux, oreilles, nez, langue, corps), les cinq objets de perception (couleur, son, parfum, goût, sensation), etc.
2. **Vedanā** : A le sens de : réception. Quand notre Cœur est en contact avec les circonstances extérieures, il reçoit une sensation qui peut être plaisante, déplaisante ou neutre.
3. **Samjñā** : A le sens de : perception. Quand le Cœur s'attache aux circonstances extérieures, il combine et enchaîne les idées ; il repense au passé ou envisage l'avenir. C'est le fonctionnement du Cœur, capable d'imaginer toute sorte de phénomène. Le *saṃjñā* est aussi une sorte de concept.

4. ***Samṣkāra*** : A le sens de : confection et conditionnement. De la perception, on passe à l'action confectionnée. Le Cœur réfléchit, décide, puis conditionne le corps à effectuer des actions (ou dire des paroles) saines ou malsaines.

5. ***Vijñāna*** : A le sens de : distinction et discrimination. Ainsi pour les yeux qui sont capables de distinguer les couleurs ; les oreilles : les sons ; le nez : les odeurs ; la langue : les goûts et le corps : la sensation de froid, chaud, doux ou dur.

Le moi qui est un rassemblement des cinq agrégats, n'a qu'une existence provisoire conditionnée par les causes et conditions. Il ne possède ni essence, ni autorité, ni aisance, ni permanence. Malheureusement, les êtres sont entêtés et se persuadent que « le moi » et « le mien » sont réels et véridiques ; c'est pourquoi, ils sombrent éternellement dans l'océan de la souffrance.

Il est dit dans *Ekottarikagama-sūtra* : « Le rūpa est comme les mousses, le vedanā les bulles, le saṃjñā les nuages flottant sur la campagne, le saṃskāra le bananier et le vijñāna l'hallucination. » Ce corps qui est formé par les cinq agrégats n'est pas le visage d'origine du « moi » : comment trouver le « moi » dans la mousse, les bulles, les nuages, le bananier et les hallucinations ?

Les six pouvoirs surnaturels

(*abhiññā*)

六神通

Etre capable de lire dans le cœur des autres, de se déplacer et de se transformer librement, de vivre ou mourir à sa guise ... Voilà ce que l'on appelle les « pouvoirs surnaturels ».

Quand on est surpris, on parle de miracle ; quand on n'a pas su prévoir, on parle de merveilleux. Un bon plan est appelé un plan « génial », un bon médecin est appelé un médecin « prodige ». Quand on veut prier, on pense aux divinités ; quand on veut obtenir la puissance, on récite les mantras. On parle de cinq pouvoirs surnaturels, dix pouvoirs surnaturels... mais ce dont on parle le plus dans le bouddhisme, ce sont « les six pouvoirs surnaturels (*abhiññā*) » :

1. ***Dibba-cakkhu*** (yeux divins) : Capable de voir ici, là-bas, de près, de loin, dans la lumière, dans l'obscurité... de voir les choses volumineuses, les choses minuscules, la face extérieure, la face intérieure... de voir les formes karmiques actuelles des êtres et les formes karmiques futures dans les mondes des cieux ou dans les mondes des enfers... *Dibba-cakkhu* est en fait le pouvoir de voir tout, sans exception.
2. ***Dibba-sota*** (oreilles divines) : Capable d'entendre de près et de loin ; capable de comprendre tous les dialectes et toutes les langues : celles des êtres humains et aussi celles

des animaux. *Dibba-sota* est en fait le pouvoir de tout entendre, sans exception.

3. ***Ceto-pariya-nāṇa*** (télépathie) : Capable de connaître ton Cœur, le sien, le Cœur du passé, celui du futur, le Cœur des hommes ordinaires, celui des sages, le Cœur illusoire et aussi le vrai Cœur... *Ceto-pariya-nāṇa* est en fait le pouvoir de connaître ce que pensent les autres, sans exception.
4. ***Iddhi-vidhā*** (jambes divines) : Capable de passer à travers les montagnes, de descendre dans la mer, de monter au ciel et d'entrer dans la terre ; capable de se multiplier, grandir, ou rapetisser ; capable de disparaître et réapparaître, ou encore de se déplacer à sa guise... *Iddhi-vidhā* est en fait le pouvoir de passer à travers tout, sans être arrêté par quoi que ce soit.
5. ***Pubbe-nivāsanussati*** (compréhension approfondie des vies) : Capable de connaître où tu es né, qui tu es, ce que tu as fait dans tes vies antérieures, les causes, les karmas... Quels sont les destins de tes vies antérieures et ceux de tes vies futures, d'où tu viens, où tu iras... *Pubbe-nivāsanussati* est en fait le pouvoir de connaître la vie d'autrui, que ce soit dans le passé ou dans le futur.
6. ***Āsavakkhaya*** (toute affliction éliminée) : Les afflictions sont-elles apaisées ? éliminées ? guéries ? *Āsavakkhaya* est en fait le pouvoir d'éliminer toutes les afflictions, avec ou sans écoulement et d'atteindre le *nirvāna*.

Bien que la possession des pouvoirs surnaturels soit une opportunité inconcevable, elle ne doit pas être le but final que doivent rechercher les apprentis bouddhistes. La Voie, c'est garder un Cœur ordinaire, un Cœur bienveillant et compatissant. Bouddha n'encourage pas la pratique des pouvoirs surnaturels. Maudgalyayana est le numéro un en pouvoirs surnaturels mais il vient après Sāriputra, qui est le numéro un en sagesse. Quant à l'honorable Piṇḍola-bhāradvāja, il a été réprimandé par Bouddha quand il a voulu montrer ses pouvoirs surnaturels aux disciples laïques. Car le pouvoir surnaturel ne peut vaincre la force karmique, il ne peut purifier le kleśa, ni éliminer les péchés karmiques. Seule la purification du cœur et du corps est la juste voie, conforme au bouddhisme du monde des hommes.

Ṇamō Amitābha

六字洪名

« *Ṇamō Amitābha* » est une expression sacrée, porteuse de dix-mille vertus. Elle ne comporte que six syllabes, mais inclut d'infinies significations.

Ṇamō est un terme en sanskrit qui signifie « hommage à » ou « prendre refuge auprès de » ; *Ṇamō Amitābha* signifie donc : hommage au Bouddha *Amitābha*.

Amitābha est aussi un mot en sanskrit qui désigne une « lumière infinie » et une « longévitité infinie ». *Amitābha* est donc lumière et longévitité infinies. Lumière infinie, c'est-à-dire, sans aucune limitation spatiale et longévitité infinie, c'est à dire, sans aucune limitation temporelle. Ne subir de restriction ni dans l'espace ni dans le temps, c'est transcender l'espace et le temps et ce qui est capable de transcender l'espace et le temps, c'est l'Ultime-vérité de l'univers.

Amitābha est donc la manifestation de l'Ultime-vérité.

L'expression sacrée « *Ṇamō Amitābha* » embrasse d'infinis mérites et vertus. Si l'on arrive à observer cette phrase jusqu'au moment où le cœur devient imperturbable, on pourra éliminer tous les péchés, accroître ses mérites, renaître dans la Terre pure de la joie suprême du bouddha *Amitābha*, transcender les trois Domaines et ne plus subir le cycle du *samsāra*.

L'expression sacrée « *Ṇamō Amitābha* » est la voix du cœur représentant toute parole. Elle signifie « bonjour » quand on croise quelqu'un le matin ; « au revoir » quand on prend congé de

quelqu'un ; « merci » quand on reçoit un cadeau ; « bienvenue » quand on accueille quelqu'un ; « quelle pitié ! » quand on voit tuer des animaux ; « quel malheur ! » quand on assiste à une bataille...

Amitābha, c'est la bienveillante Compassion, la Loi, le Père des mérites parfaits ; c'est l'ultime Vérité et l'ultime Bonté.

Il n'existe pas, dans le monde, un nom aussi beau et aussi touchant que le mot *Amitābha* ! Il n'existe pas, dans le monde, un nom qui contienne davantage de significations que le mot *Amitābha* !

Le bouddha Amitābha était à l'origine (à l'époque du bouddha Lokeśvararāja), un roi qui avait renoncé à la vie mondaine et pris le nom dharmique de bhikṣu Dharmagarbha. Le bouddha Lokeśvararāja lui expliqua les vingt-et-un milliards de Terres pures et les fit apparaître devant ses yeux. Immédiatement, Dharmagarbha prononça quarante-huit vœux et résolut de créer une Terre pure. Après cinq kalpas de réflexion et de pratique, il devint finalement bouddha et la Terre pure qu'il créa, c'est le Monde de la Joie suprême de l'ouest.

Le maître Chan, Chewu (Mengdong), a dit : « Un mot : *Amitābha*... et c'est le Cœur du Bouddha. En hauteur, il couvre les cinq périodes et en largeur, il parcourt les huit enseignements. » Ceci ne suffit-il pas pour nous expliquer que les six syllabes *Namō Amitābha* recèlent d'infinis mérites et vertus ?

Oṃ maṇi padme hūṃ : La Parole vraie en six syllabes

六字真言

Réciter les mantras est la pratique principale de l'Ecole Esotérique. En sanskrit, le mantra se dit *devanāgarī* ou *dhāraṇī* et peut être traduit par « parole vraie », « mots véridiques prononcés par Bouddha », ou encore « tout prendre », car le mantra comporte et peut prendre toutes les significations. L'observation des mantras permet l'obtention des cinq mérites : 1) accroître la sagesse ; 2) garder la pensée juste ; 3) écarter les calamités ; 4) accumuler les bons dharmas ; 5) stopper le mal.

Parmi les mantras enseignés à l'Ecole Esotérique, le plus populaire est celui du bodhisattva Avalokiteśvara : « *Oṃ maṇi padme hūṃ* », appelé aussi « Parole vraie en six syllabes » ou encore « Le grand et lumineux mantra divin de six syllabes ». Il est pourvu de nombreuses et profondes significations et de mérites et il est récité par la plupart des adeptes bouddhistes. *Oṃ maṇi padme hūṃ* signifie « Hommage à la perle maṇi, dans le lotus ». C'est le mantra que chantent les adeptes bouddhistes tibétains quand ils s'adressent à Avalokiteśvara, pour solliciter la renaissance dans le monde de la Joie suprême.

Selon les textes canoniques tibétains, chacune de ses syllabes est un *bīja* : l'essence-semence de libération de chacune des destinées de l'existence. Le mot « *oṃ* », quand il est récité, permet d'éviter la renaissance au monde des devas ; le mot « *ma* », évite celui des

asuras ; le mot « *ṇi* », celui des humains ; le mot « *pad* », celui des animaux ; le mot « *me* », celui des esprits affamés et le mot « *hūṃ* », celui des enfers. C'est pourquoi, ce mantra est l'origine de la sagesse, de la libération, de l'assistance et de la joie. Il suffit de le réciter avec sincérité pour pouvoir écarter les fléaux, prolonger la vie, chasser les influx néfastes, éviter les malheurs et même, renaître au rang supérieur du monde de la Joie suprême et voir tous ses vœux accomplis.

En outre, il est dit dans le sūtra *Avalokiteśvara-guṇa-kāraṇḍavyūha* : « Ce grand dharani lumineux de six syllabes est le merveilleux cœur originel du bodhisattva-maha-sattva Avalokiteśvara : si l'on comprend ce merveilleux cœur originel, on obtiendra la libération. ». Il est dit également : « si l'on obtient ce joyau de perle maṇi, tous les membres des sept générations seront libérés. » On peut ainsi comprendre les mérites exceptionnels de l'observation de ce mantra.

L'Ecole Esotérique prétend qu'il faut seulement réciter les mantras, et ne pas chercher à en comprendre la signification. Quel que soit le mantra, il faut garder une foi absolue et ne pas douter. En fait, il faut « coordonner les trois éléments ésotériques », qui sont : 1) les mains formant des *mudrā*, appelé « élément ésotérique physique » ; 2) la bouche récitant le mantra, appelé « élément ésotérique verbal » ; 3) l'esprit contemplant le sens de chaque syllabe, appelé « élément ésotérique mental ». Coordonner les trois éléments ésotériques, c'est exercer en même temps la récitation du mantra, la gestuelle du *mudrā* et la contemplation des syllabes prononcées. En opérant ainsi, les mérites et vertus obtenus seront encore plus exceptionnels.

Les Six conditions de réussite

六成就

Le bouddhisme parle de causes et conditions et affirme que toute chose ne peut être accomplie que si toutes les causes et conditions sont réunies. Cette loi de la coproduction conditionnelle est la vérité universelle que Bouddha a réalisée à son Eveil. Et quand Bouddha prêche le Dharma, il faut que les conditions de foi, d'écoute, de temps, de présence du prêcheur de Dharma, de lieu et d'auditoire, soient remplies pour que le festin dharmique puisse avoir lieu. Ces six conditions sont appelées les « Six conditions de réussite ».

La partie « Introduction » des sūtras, retrace donc ces six conditions :

« Ainsi l'ai-je entendu :

A cette époque, Bouddha se trouvait près de Shravasti, dans le bosquet de Jeta, sur la propriété d'Anathapindika, où il vivait, entouré d'une grande assemblée de mille deux cent cinquante Grands bhiksus. »³

1. **Ainsi...** : Le mot représente la condition de foi. Le Dharma est vaste : comme la mer, seuls les hommes de foi peuvent y pénétrer, car ils croient fermement aux enseignements de Bouddha et ils s'y conforment de tout cœur.

3. Sūtra du Diamant.

2. ***L'ai-je entendu*** : Ananda les a entendus personnellement de Bouddha, c'est donc la condition de l'écoute qui est remplie.
3. ***A cette époque*** : Il s'agit du moment du prêche dharmaïque. Chaque fois que les êtres ressentent que la présence de Bouddha est une affinité leur permettant de recevoir le juste Dharma, Bouddha leur répond favorablement, sans perdre de temps.
4. ***Bouddha*** : Bouddha est le prêcheur de Dharma du monde des hommes et du monde transcendant.
5. ***Se trouvait ...*** : Il s'agit du lieu de prêche : Bouddha est allé au Trayastrimsa (les trente-trois cieux) pour prêcher le Dharma à sa mère mais, la plupart du temps, il a enseigné en Inde, dans le monde des hommes.
6. ***Entouré d'une grande assemblée...*** : Il s'agit de l'auditoire formé par les bodhisattvas, sravakas, pratyekabuddhas, devas, humains, etc.

C'est grâce à ces six conditions réunies, que l'enseignement dharmaïque a pu prospérer et c'est pourquoi on les nomme les « Six conditions de réussite ». Il suffit que l'une d'entre elles soit manquante et le Dharma ne peut plus se perpétuer. Aussi, de nos jours, les personnes qui prêchent le Dharma doivent-elles disposer d'un cœur sincère, pour exposer les doctrines dharmiques et aider les auditeurs à accroître leur sagesse Bodhi. De même, les auditeurs doivent apprécier ces occasions peu communes et émettre le vœu de protéger le juste Dharma et de soutenir la cause des lieux de culte, afin que la lumière bouddhique et l'eau dharmaïque puissent se perpétuer éternellement.

La communauté monastique des Six harmonies

六和合僧

« Le Sangha perdure en s'appuyant sur le Śīla (Discipline) et si le Sangha perdure, le Dharma perdurera. » *Sangha* est un mot en pali et sanskrit qui signifie « personnes vivant en harmonie ». Il désigne les communautés monastiques bouddhistes, qui observent le Dharma et qui vivent ensemble en harmonie. Les afflictions qu'ils veulent éliminer et les vérités qu'ils réalisent sont identiques. Sur les trois karmas – corporel, verbal et intentionnel - tout le monde observe en commun six règles fondamentales et vit harmonieusement, sans la moindre dispute. C'est pourquoi, on les appelle « Communautés monastiques des Six harmonies ».

Les Six harmonies sont :

1. ***L'harmonie en vision, qui permet une compréhension commune*** : Dans le domaine spirituel, établir la compréhension réciproque, avoir la même approche du Dharma, le considérer comme la norme suprême de la conduite et ne jamais s'en écarter. Telle est la pensée unifiée : l'harmonie en vision.
2. ***L'harmonie en discipline, qui permet la pratique d'ensemble*** : Dans le domaine légal, tous sont égaux. Tout le monde cultive l'habitude de s'acquitter fidèlement de sa

mission dans le respect des lois et chacun mène une vie impartiale et raisonnable. Telle est l'égalité face à la législation : l'harmonie en discipline.

3. ***L'harmonie en intérêts, qui permet le partage égal*** : Dans le domaine économique, partager équitablement. Tout le monde reçoit les mêmes faveurs et protections et jouit d'une vie stable et adéquate. Tel est l'équilibre économique : l'harmonie en intérêts.
4. ***L'harmonie en pensée, qui apporte la joie commune*** : Dans le domaine mental, les pensées sont en concordance. Personne ne compare l'autre et soi, les gains et les pertes... Personne ne dispute pour le juste ou le faux, les avantages ou les désavantages. Tout le monde cultive un esprit ouvert et une pensée correcte. Tel est le développement du cœur et de l'esprit : l'harmonie en pensée.
5. ***L'harmonie en paroles, qui évite les disputes*** : Dans le domaine du langage, vivre harmonieusement et sans dispute, ne pas mentir, ne pas tenir un double langage, ne pas dire de paroles blessantes ou obscènes. Tout le monde parle avec sincérité et d'un ton affable. Telle est la courtoisie verbale : l'harmonie en paroles.
6. ***L'harmonie en comportement, qui permet la cohabitation*** : Dans le domaine comportemental, ne pas envahir l'espace d'autrui, se respecter et s'entraider mutuellement, et vivre ensemble dans l'égalité et l'harmonie. Telle est la joie de la vie commune : l'harmonie en comportement.

La communauté monastique est l'immense creuset où il faut se fondre pour œuvrer à sa perfection, cultiver sa nature et façonner des saints et des sages. Elle est aussi une force collective pour maintenir le juste Dharma et libérer les êtres. « Les Six harmonies » ne sont pas uniquement les fondations importantes de la communauté monastique, elles sont aussi les bases fondamentales pour créer des familles heureuses et paisibles et une société calme et prospère.

Les Six perfections

(*pāramitā*)

六度

Il existe six méthodes de pratique qui permettent à l'homme de se libérer et aussi de libérer les autres : Ce sont : *dāna-pāramitā* (générosité), *śīla-pāramitā* (vertu), *kṣānti-pāramitā* (patience), *virya-pāramitā* (persévérance), *dhyāna-pāramitā* (concentration) et *prajñā-pāramitā* (sagesse).

Quand on parle des Six *pāramitā*, tout le monde pense que ce sont des pratiques réservées aux bodhisattvas et qu'il est difficile, pour les hommes ordinaires, de les accomplir. De plus, il est couramment admis qu'elles ne bénéficient qu'aux autres et non à soi-même. Aussi, souvent ne cherche-t-on pas à les réaliser. En réalité, les Six *pāramitā* sont bénéfiques aux autres, mais aussi (et encore davantage), à soi-même.

Ci-dessous, je vais les présenter avec de nouvelles définitions :

1. ***Dāna-pāramitā*** : Est-ce pour soi ou pour autrui ?... La plupart des gens pensent que *dāna-pāramitā* signifie : donner à autrui et c'est pourquoi, ils ne l'exercent pas avec enthousiasme. En réalité, donner c'est semer... et comment récolter si l'on ne sème pas ? On a l'impression que l'on donne aux autres, mais en réalité, on donne à soi-même.
2. ***Śīla-pāramitā*** : Est-ce une entrave ou une liberté ? La plupart des gens pensent que *śīla-pāramitā* signifie entrave :

« on ne peut faire ceci, on ne peut faire cela... » Aussi, refusent-ils de l'observer. En réalité, observer les préceptes, c'est respecter la loi. Comment peut-on être libre si l'on ne respecte pas la loi ? Dans les prisons, des gens sont enfermés parce qu'ils ont enfreint la loi. Si tu n'enfreins pas la loi, personne ne peut te nuire. Aussi, on a l'impression que le *śīla-pāramitā* est une entrave mais en fait, c'est un symbole de liberté.

3. ***Kṣānti-pāramitā*** : Est-ce un dommage ou un avantage ? La plupart des gens pensent que supporter une injustice est dommageable. En réalité, « un moment de patience peut apporter le calme et un pas en arrière permet de mieux voir » : toutes les situations défavorables sont de bons remèdes pour améliorer la pratique. On a l'impression que *kṣānti-pāramitā* est un dommage, mais à vrai dire, il offre de nombreux avantages.
4. ***Virya-pāramitā*** : Est-ce une chose pénible ou joyeuse ? La plupart des gens pensent que travailler ou pratiquer avec diligence, est une chose très pénible. En réalité, terminer les affaires d'aujourd'hui pour avancer courageusement sur la voie de la pratique, nous permet de ressentir d'immenses joies dharmiques.
5. ***Dhyāna-pāramitā*** : Est-ce une chose stupide ou pleine d'entrain ? La plupart des gens pensent que la pratique de la méditation consiste à fermer les yeux, examiner son cœur et s'asseoir en silence, raide comme une planche. En réalité, charger le bois ou porter les seaux d'eau, est aussi du Chan ; se mouvoir, s'asseoir ou se coucher... tout est du

Chan. Les arbres qui bougent avec le vent ou les barques qui naviguent sur l'eau, dégagent tous, la saveur du Chan.

6. ***Prajñā-pāramitā*** : Le trouve-t-on dehors ou dedans ? La plupart des gens pensent que la sagesse représente de riches connaissances et de merveilleuses techniques à acquérir. En réalité, le Dharma ne se trouve pas en dehors du cœur et tout ce que l'on obtient à l'extérieur est illusoire et irréel. Si le cœur s'éveille, rien ne nous échappera. C'est pourquoi, comprendre la sagesse du fond de son cœur est réellement et uniquement, une chose réjouissante.

Les Six *pāramitā* (perfections) – *dāna-pāramitā* (générosité), *śīla-pāramitā* (vertu), *kṣānti-pāramitā* (patience), *virya-pāramitā* (persévérance), *dhyāna-pāramitā* (concentration), et *prajñā-pāramitā* (sagesse) – sont capables de libérer autrui et aussi soi-même.

Les Six maîtres non-bouddhistes, de l'Inde antique

六師外道

L'Inde antique était un pays de pensée florissante, comptant de nombreuses écoles philosophiques non-bouddhistes. Durant l'époque de Bouddha, ce dernier a souvent essuyé des questions embarrassantes de certains pratiquants non-bouddhistes et parfois même subi des persécutions. Parmi ses disciples, certains ont d'abord été des non-bouddhistes qui, à cause de la bienveillante compassion de Bouddha et de son enseignement sur l'Ultime-vérité, ont pris refuge auprès du bouddhisme. Ainsi, Sāriputra et Maudgalyayana ont-ils été, à leurs débuts, les disciples de Sanjaya Belatthiputta, l'un des Six maîtres non-bouddhistes.

Ceux que l'on appelle « les Six maîtres non-bouddhistes » étaient les six penseurs les plus puissants en Inde, à l'époque de Bouddha, et qui s'opposaient au courant de pensée brahmane. Il s'agit de :

1. **Sanjaya Belatthiputta** : Philosophe de l'Ecole sceptique, il affirmait que l'homme ne peut trouver ni réponse aux questions philosophiques, ni certitude concernant les réponses aux questions philosophiques et énigmes de la nature et de l'univers, même si elles existent. Selon lui, il n'était pas nécessaire de pratiquer la Voie, car on pouvait l'acquérir naturellement après quatre-vingts mille kalpas.

2. ***Ajita Kesakambalin*** : Matérialiste et hédoniste, il déniait la loi de la causalité et s'opposait à l'idée de l'existence de l'âme. Selon lui, la satisfaction des passions était le but principal de la vie d'un homme. Il rejetait tous les concepts sévères de l'éthique. C'était aussi un penseur de la doctrine *Lokayatika*.
3. ***Makkhali Gosāla*** : Fondateur du mouvement philosophique *Ājīvika*, dont la doctrine était d'un fatalisme strict, il faisait partie du Jaïnisme. Il était très influent à l'époque de Bouddha et, à l'exception de *Nigaṇṭhaputta*, il fut le penseur le plus éminent de toutes les écoles.
4. ***Purana Kassapa*** : Il ne croyait à aucun principe moral et niait formellement l'existence de la rétribution karmique, que les karmas fussent sains ou malsains.
5. ***Pakudha Kaccāyana*** : Il prétendait que l'esprit et la matière ne se détruisent jamais et préconisait l'éternalisme. Selon lui, les éléments – terre, eau, feu, air, espace, joie, peine, et âme – sont des éléments éternels et indépendants les uns des autres.
6. ***Nigaṇṭhaputta*** : Fondateur du Jaïnisme, il prétendait que la peine, la joie, le malheur ou le bonheur ont tous été créés durant les vies antérieures. Il fallait donc les payer, car aucune pratique durant cette vie ne pourrait les dissiper. Sur le plan pratique, il préconisait l'ascétisme extrême et l'interdiction absolue d'ôter la vie de qui ce soit.

A cause de leur attachement aux principes extrémistes (permanence ou impermanence des phénomènes du monde, existence ou

inexistence de la causalité, souffrances créées par soi-même ou par autrui, etc.), ils pratiquaient soit l'ascétisme extrémiste soit l'hédonisme, qui étaient différents de la doctrine du milieu, préconisée par le bouddhisme. C'est pourquoi, le bouddhisme les qualifiait de « non-bouddhistes » et considérait leurs enseignements comme pervers et non conformes au Dharma.

Aujourd'hui encore, de nombreuses sectes non-bouddhistes opèrent sous le nom du bouddhisme. Elles se servent de la magie noire ou des pouvoirs surnaturels, pour semer la confusion et séduire les gens, ou pour amasser des fortunes en proposant des emplacements dans de soi-disant ossuaires. Leurs agissements entraînent certains hommes de la société actuelle à douter des religions mais, heureusement, peu d'adeptes bouddhistes s'en soucient. Par contre, dans le passé, le vénérable maître Daosheng a été banni pour sa doctrine qui voulait que « même les Ichantikas⁴ puissent acquérir la bouddhité ». Daosheng était un grand maître mais ses idées et sa compréhension étaient différentes de celles de son époque et elles furent rejetées en bloc. On peut voir par là combien le Dharma était profondément estimé et respecté.

Hélas ! De nos jours, quel que soit le nombre de doctrines pernicieuses, personne ne se lève pour prendre la parole et protéger la Loi. Si l'on compare le passé et le présent, on ne peut s'empêcher de ressentir de la nostalgie pour le passé et des regrets pour le présent.

4. Ceux qui sont dépourvus de la nature de bouddha, et qui calomnient le vrai Dharma : la lie de l'humanité.

Les Six roues de l'existence karmique

(*ṣaḍgatiḥ*)

六道輪迴

D'où l'homme est-il venu et où va-t-il après la mort ?

C'est l'énigme de la vie, que seul le grand Être éveillé peut résoudre.

Certains pensent qu'après la mort, ils deviennent des fantômes et pour d'autres, ils disparaissent définitivement : ce sont deux visions perverses et erronées. Car, peu importe que l'on soit homme ou femme, noble ou roturier, personne ne peut échapper au cycle du samsāra. Parfois, on renaît dans les cieux, parfois en enfer ; certains se retrouvent dans le monde des hommes, d'autres sombrent dans le monde des animaux. En somme, peu importe qui l'on est : si l'on n'a pas encore acquitté le prix de la vie et de la mort, on continue à tourner dans les Six roues de l'existence : *deva*, *manushya*, *asura*, *jantu*, *preta*, et *naraka*.

1. **Deva** (le monde des êtres célestes) : Ce sont les êtres les plus chanceux des six destinées. Ils sont de taille gigantesque : le plus petit mesure neuf-cents pieds, tandis que le plus grand peut atteindre deux-cent-cinquante mille li.⁵ Ils jouissent d'une durée de vie très longue, de neuf-cent ans à quatre-vingts mille kalpas. Ils sont dotés de conditions de vie extrêmement favorables. C'est un monde sans troubles et sans afflictions. Leur force de concentration est extraordinaire et

5. 1 li = 576m

ne s'épuise qu'au moment de la mort. Il est dit : « renaître dans les cieux se mérite : il ne suffit pas de prier. » C'est la plus merveilleuse des six existences.

2. **Manushya** (le monde des êtres humains) : Dans le monde des hommes, certains nagent dans le bonheur, pendant que d'autres souffrent ; certains cultivent le bien, d'autres le mal. Les joies et les peines coexistent, la vie est faite de grandeur(s) et de décadence(s)... Mais c'est aussi le monde le plus approprié pour la pratique, parmi les six destinées. Ainsi, Bouddha est né dans le monde des hommes et a accédé à l'Eveil dans le monde des hommes. C'est donc un monde digne d'être loué.
3. **Asura** (le monde des demi-dieux belliqueux) : Ce sont des êtres combattants, une sorte d'esprits démoniaques. Ils possèdent les mérites des devas, mais non leurs vertus. Ils vivent dans le monde des cieux ou celui des hommes.
4. **Jantu** (le monde des animaux) : les catégories d'animaux sont les plus nombreuses : ceux qui volent dans le ciel, ceux qui courent sur le sol, ceux qui vivent dans l'eau et ceux qui demeurent dans la terre. Le bouddhisme les distingue par le nombre de pattes : les vers qui sont dépourvus de membres, les oiseaux à deux pattes, les animaux quadrupèdes et les myriapodes. Leur durée de vie est relativement courte et leur intelligence est aussi limitée. A l'état naturel, ils s'attaquent et s'entretuent sauvagement et les animaux domestiqués sont élevés par les hommes qui les maltraitent, les dépècent, et les abattent. Ils sont à plaindre !

5. **Preta** (le monde des démons faméliques) : Il existe trois grandes catégories de démons : les démunis, les peu fortunés et les fortunés. Il y a des démons à la gorge enflammée, à la gorge rétrécie, à la gorge puante, aux poils effilés, aux poils puants, porteurs de bubons, ceux qui sont rejetés de tous, ceux qui ont tout perdu, ceux qui possèdent une grande puissance, etc. Ils souffrent de la faim et de la soif... ils méritent la pitié.

6. **Naraka** (le monde des enfers) : C'est la plus pénible parmi les six destinées. Certains y subissent les tourments des feux ardents dans les huit Naraka chauds et d'autres, ceux du gel dans les huit Naraka froids. Certains expérimentent l'amertume des Naraka isolés, pendant que d'autres endurent toutes les souffrances des Naraka adjacents.

Parmi les êtres des six existences karmiques, nous sommes ceux que l'on appelle humains et nous vivons en compagnie des animaux. Les autres, tels les devas, les asuras, les êtres des enfers, et les pretas, échappent à notre perception. Les asuras vivent dans les cieux, les pretas, dans les enfers et la question se pose de savoir où se trouvent les cieux et les enfers :

On peut se contenter de dire que les paradis sont dans le ciel et les enfers, sous la terre... Mais on peut dire aussi qu'ils sont dans le monde des hommes. Car, des hommes aussi heureux que les dieux, il y en a beaucoup ; quant aux poissons éviscérés et aux viandes débitées que l'on voit dans les marchés, n'évoquent-ils pas le monde des enfers ?

En fait, les Six roues de l'existence karmique se trouvent dans notre Cœur !

Les Six objets de perception (*Les Six poussières*)

六塵

« La perle brillante est recouverte de poussière » : c'est la phrase qu'emploie le bouddhisme pour décrire notre nature propre qui, dissimulée par les « cinq désirs et Six objets de perception », masque la nature de bouddha. « Les Six objets de perception », appelés aussi « les Six poussières » sont les six situations faces aux six organes de perception – yeux, oreilles, nez, langue, corps, mental – et aussi les six états ressentis par les six consciences.

1. **Couleur et forme** : Ce sont les couleurs : vert, jaune, rouge..., les aspects : nuages, fumée, poussière, brouillard, ombre, lumière, clarté, obscurité... et les formes : longue, courte, carrée, ronde, haute, basse, droite, inclinée... perçus par les yeux.
2. **Son** : il comprend les sons agréables à entendre tels l'hymne bouddhiste, la musique, le chant, les applaudissements..., les sons désagréables tels les pleurs, les malédictions, les injures, les disputes, le tapage... de même que le murmure du vent et de la pluie, ou le fracas du tonnerre dans la nature, perçus par les oreilles.
3. **Odeur** : elle comprend les odeurs agréables : celles de l'encens ou du santal..., des senteurs fortes : celle de l'oignon,

de l'ail, de la ciboulette... et les parfums, doux ou forts, perçus par le nez.

4. **Goût** : Toutes les saveurs : aigres, sucrées, amères, salées, âcres, douces, fades... perçues par la langue.
5. **Sensation** : Toutes les sensations : solide, humide, douce, dure, soyeuse, rêche, légère, lourde, froide, chaude... perçues par le corps.
6. **Objet du mental** : Toutes les idées, les pensées, ainsi que toutes les choses dans l'univers.

Si l'homme a des soucis, c'est parce que ses organes de perception sont toujours en quête des cinq désirs et des six objets de perception : il veut manger de bons plats, posséder de bonnes choses, entendre de belles paroles, voir de beaux objets... Mais en même temps, il ne veut pas que les autres soient mieux lotis que lui. C'est ainsi que naissent en lui l'avidité, la colère et l'ignorance. Comme ces circonstances ressemblent à des poussières capables de souiller notre nature propre, on les appelle « les Six poussières ». Elles peuvent attirer l'avidité, la colère et l'ignorance pour nous égarer, ruiner notre bonté et même détruire tous les bons dharmas... Aussi les appelle-t-on aussi : « les six téméraires », « les six ruines » ou « les six voleurs ».

Bien que les six objets de perception puissent souiller notre Cœur, ils ont besoin des six organes reliés aux circonstances extérieures pour se manifester. C'est pourquoi, Bouddha a averti ses disciples d'avoir à cacher les six organes, (comme la tortue qui rentre sa tête et ses pattes dans la coquille, pour éviter l'attaque des loutres) et à surveiller l'esprit, comme les remparts d'une cité. La pratique ne consiste pas à refuser toutes les affinités extérieures, mais il faut commencer par

ne pas s'attacher aux circonstances extérieures, ne pas courir après le pouvoir et la réputation, ne pas convoiter les jouissances de la vie et ne pas mener une vie de débauche. Ainsi, les six organes ne se souillent pas des six poussières et les pensées démoniaques ne peuvent naturellement nous envahir. C'est pourquoi, il est dit dans le *Sūtra de l'Estrade* : « purifier son cœur intrinsèque afin que les six consciences se détachent des six organes de perception et restent pures au milieu des six objets de perception... Aller et venir librement, sans jamais être bloqué... C'est là le *prajñā-samādhi*, l'insouciance et la libération. »

Nous vivons en ce bas monde des cinq désirs et des afflictions : il est déjà rare de ne pas se laisser entraîner par les habitudes et il sera exceptionnellement méritoire de ne pas se laisser souiller. S'éloigner des circonstances extérieures et se retirer dans la montagne pour pratiquer, n'est pas la voie suprême : vivre au milieu des villes animées, sans se laisser corrompre... Voilà ce qu'est la Voie du Mahayana et les anciens ne parlaient pas autrement quand ils disaient : « Le grand ermite vit en retraite dans les quartiers animés ».

Les sept catégories de disciples

七眾弟子

Il n'est pas absolument nécessaire de renoncer à la vie mondaine, pour être disciple de Bouddha : on peut aussi être un simple laïc.

On dénombre cinq catégories de disciples monastiques et deux, de disciples laïques. Les disciples de Bouddha peuvent être hommes ou femmes. « Peu importe le clan auquel ils appartiennent : les monastiques portent tous le nom de *Sakya* ». Hommes, femmes, riches, pauvres, nobles et humbles... tous ceux qui observent les enseignements de Bouddha sont appelés bouddhistes.

Les sept catégories de disciples sont :

1. **Bhiksu** : Ce sont les monastiques masculins qui ont reçu les deux-cent-cinquante préceptes de la pleine ordination. *Bhiksu* est un mot sanskrit qui signifie mendiant : mendier les doctrines des bouddhas pour entretenir sa vie de sagesse et mendier la nourriture chez les êtres pour entretenir son corps physique. Le bhiksu se rase la tête, porte des haillons et prend en charge la responsabilité de protéger le juste Dharma. Seul, celui qui est capable d'éliminer ses propres afflictions et d'effrayer les démons et les hérétiques, peut porter le nom de bhiksu : un modèle pour les devas et les humains.
2. **Bhiksuni** : Ce sont les monastiques féminines qui ont reçu les trois-cent-quarante-huit préceptes de la pleine

ordination. La bhiksuni se rase la tête et porte des hail-lons. Elle se présente sous la même apparence et possède les mêmes qualités que le bhiksu.

3. **Śrāmaṇera** : Nom donné au monastique masculin, âgé de plus de sept ans et qui n'a pas encore reçu la pleine ordination. Ceux de sept à treize ans sont appelé « *quwu shami* 驅烏沙彌 (novice capable de chasser les pies sur les aires de séchage) », de quatorze à dix-neuf ans, « *Yingfa shami* 應法沙彌 (novice pouvant bientôt participer à la vie monastique) », et de vingt à soixante-dix ans, « *mingzi shami* 名字沙彌 (novice de nom) ». Ils ne reçoivent que les dix préceptes des śrāmaṇeras.
4. **Śrāmaṇerikā** : Nom donné à la monastique féminine âgée de plus de sept ans, qui n'a pas encore reçu la pleine ordination. Comme les śrāmaṇeras, elle ne reçoit que les dix préceptes des śrāmaṇeras.
5. **Śikṣamāṇā** : Nom donné à la femme qui se prépare à entrer dans les ordres et qui se situe donc, entre les bhiksunis et les śrāmaṇerikās. C'est un mot sanskrit qui signifie « Femme qui apprend le Dharma » et cette femme doit observer les six préceptes dharmiques durant deux ans. C'est pour les femmes mariées qui veulent renoncer à la vie mondaine, que l'on a instauré ce délai et cette catégorie, en pensant aux cas de possible grossesse et aussi pour éviter les railleries du public. Si les six préceptes dharmiques sont respectés durant ces deux ans, elle pourra recevoir le statut de bhiksuni.

6. ***Upāsaka*** : Ce sont les adeptes laïques ayant reçu les cinq préceptes, totalement ou non. Ceux qui ont reçu un seul précepte sont appelés upāsakas à un point ; deux préceptes : upāsakas à peu de points ; trois ou quatre préceptes : upāsakas à plusieurs points et cinq préceptes : upāsakas complets. *Upāsaka* signifie serviteur ou disciple, homme qui apprend la voie auprès des bhiksus.

7. ***Upāsikā*** : Ce sont les adeptes laïques féminines ayant reçu les cinq préceptes, totalement ou nom. *Upāsikā* signifie servante ou disciple, qui apprend la voie auprès des bhiksus et bhiksunis.

Dans la discipline du bouddhisme hinayana, les sept catégories de disciples sont très rigoureusement observées. Mais, dans le règlement des bodhisattva-préceptes du bouddhisme mahayana, seule la résolution importe : les bodhisattvas monastiques et les bodhisattvas laïques sont considérés de manière égale.

Le bouddhisme appartient aux sept catégories de disciples. Que tous les adeptes bouddhistes pensent à revaloir les bienfaits de Bouddha et aider les êtres à se libérer de leurs souffrances ! Quel plaisir de pouvoir accomplir cette noble tâche !

Les sept richesses des sages

七聖財

L'or, l'argent et les objets de valeur, sont des objets de convoitise pour tous. Le bouddhisme lui, pense que les richesses mondaines sont des biens dépendant de cinq aléas : l'inondation, l'incendie, le vol, la corruption politique et les descendants indignes. On peut bien être riche... à l'heure de la mort on ne peut rien emporter.

Ainsi, seuls les dharmas qui peuvent nous aider à acquérir la bouddhité sont des richesses dignes d'être recherchées.

Il est dit dans le *Dharmapāda* qu'il y a sept sortes de richesses dans le monde transcendant. On les appelle « les sept richesses des sages » et ce sont :

1. **La foi** : Il est dit dans le *Sūtra de l'Ornementation Fleurie* : « La foi est la mère des mérites et des vertus originelles de la Voie. C'est elle qui fait pousser toutes les bonnes racines. » La foi est le point d'appui de toutes les bonnes actions. Si l'on a la foi envers le Dharma, il est naturel que l'on se conforme à ses instructions pour faire le bien et il est aussi naturel qu'il puisse nous guider vers les objectifs justes de la vie, pour nous permettre d'acquérir de merveilleux profits. C'est pourquoi, les sūtras décrivent la foi, comme étant la main, la canne, la racine, le bateau, la force, la richesse...

2. ***L'écoute des prêches dharmiques*** : C'est en écoutant les prêches dharmiques que l'on peut pénétrer dans la voie du bouddhisme. Il est dit : « Grâce à l'écoute, à la réflexion et à la pratique, on acquiert le samādhi. » C'est pourquoi, la première étape pour l'apprenti bouddhiste est de « bien écouter », de le faire avec un esprit « comme un champ prêt à recevoir les semences... un ustensile prêt à être rempli d'eau... et d'éviter la distraction, les préjugés et la délusion. » Il ne faut pas être frivole ou vaniteux, ni avoir d'idées préconçues, perverses et illusionnées : au contraire, il faut écouter le Dharma avec un cœur dévoué, sincère, respectueux, modeste, docile, pur et plein de gratitude, pour en tirer des bénéfices.
3. ***La persévérance*** : Persévérer, c'est déployer tous ses efforts pour accomplir les tâches correctes et profitables, à soi et à autrui. Il est dit dans les sūtras : « Les laïcs paresseux perdent leurs biens mondains, les monastiques paresseux perdent le Dharma. » La paresse est une maladie grave de la vie ; il faut donc user de la persévérance pour en guérir.
4. ***L'observation des préceptes*** : La discipline est un ensemble de normes et de règles qui guident notre conduite, comme le font pour les trains, les rails du chemin de fer. Elle peut nous orienter vers le chemin de la vertu et de la moralité et nous permettre d'accéder à la Voie de la libération et au nirvana. L'esprit fondamental des préceptes est de « ne pas offenser ». Ne pas offenser, mais faire bénéficier autrui, c'est bien observer les préceptes. Tel est l'esprit qui consiste à « arrêter le mal et encourager le bien », thème spécifique du bouddhisme.

5. **La honte** : C'est être capable d'avoir honte de sa propre conduite et ne plus commettre de mauvaises actions ; c'est savoir se sentir confus face aux actes malsains. Il est dit dans le *Sūtra des derniers enseignements de Bouddha* : « Avoir honte est une vertu extrêmement noble. » C'est en se rendant compte de son ignorance, de son incapacité, de sa médiocrité et de son impureté, que l'on peut transcender ses vertus et sa personnalité.

6. **La générosité** : C'est partager ses biens avec les autres. Offrir, aux malades et aux démunis, de la nourriture, des vêtements, des médicaments, de l'argent... c'est le « dana matériel ». Transmettre ses talents et son expérience pour accroître la sagesse d'autrui, c'est le « dana dharmique ». Ne pas affliger, ni effrayer les gens, mais au contraire, les aider à vaincre leur peur, c'est le « dana de la sans-crainte ».

7. **La concentration et la sagesse** : C'est contrôler son Cœur et ne pas le laisser s'égarer, afin de bien comprendre tous les phénomènes. La concentration est l'essence de la sagesse et la sagesse est l'application de la concentration. Elles sont comme l'or et les bijoux, la lampe et la lumière, l'eau et la vague... qui s'accordent et se complètent mutuellement. Un apprenti bouddhiste qui cultive un cœur pur, peut acquérir la concentration qui, à son tour, entraîne la sagesse dans laquelle subsiste la concentration. On ne peut se libérer du cycle du samsara qu'avec l'aide de la concentration et de la sagesse. C'est pourquoi, l'apprentissage du bouddhisme demande la pratique en parallèle du bonheur et de la sagesse, et l'observation simultanée de la concentration et de la sagesse.

Avoir foi dans le Dharma est en soi une richesse ! Les richesses mondaines sont limitées, mesurables et imparfaites... Seules les richesses sacrées du monde transcendant, sont éternelles et indestructibles. Il est donc hautement préférable de prospecter les sept richesses des sages.

Les huit écoles bouddhistes [chinoises]

八大宗派

Chan : pauvre. Esotérique : riche. Jingtu : commode.

Conscience Unique : compliqué. Les trois Traités : vide.

Huayan : traditionnelle. Vinaya : la bonne conduite.

Tiantai : les doctrines structurées.

Cette gāthā décrit la particularité des huit grandes écoles chinoises du bouddhisme mahayana, parmi lesquelles quatre : Tiantai, Huayan, Conscience Unique et Les Trois Traités, se tournent plus vers la théorie, cependant que les quatre autres : Chan, Jingtu, Vinaya, et Esotérique, s'orientent davantage vers la pratique.

1. **Ecole Tiantai** : Elle tire son nom du Mont Tiantai de Zhejiang, sur lequel le maître fondateur Zhiyi passa la plus grande partie de sa vie. Comme elle s'appuie sur le *Sūtra du Lotus (Fahua Jing)*, on l'appelle aussi l'Ecole Fahua. Maître Zhiyi se basait sur le *Sūtra du Lotus* et divisait l'enseignement de Bouddha en cinq époques et, en fonction de la capacité de compréhension de chaque catégorie de pratiquants, il y ajoutait quatre méthodes d'enseignement (subite, graduelle, ésotérique et indéterminée) et quatre étapes (enseignement du *Tripitaka*, enseignement commun, enseignement différencié et enseignement parfait). De manière scientifique, il répartit le Tripitaka et

les *Dvādaśāṅga-buddha-vacana* en différents genres et classes, pour les attribuer aux élèves de dispositions naturelles variées. Il rassembla les méthodes de pratique et les degrés de réalisation, pour les discerner et les comparer l'un après l'autre. C'est ainsi que le système de classement des doctrines de l'Ecole Tiantai est le plus rigoureux et le plus structuré.

Parmi les pensées préconisées par l'Ecole Tiantai, on compte : « une pensée, trois mille mondes », « la triple contemplation », « l'harmonisation parfaite des trois Vérités », etc. Les principales méthodes de pratique sont : les trois *Zhiguan* (concentration/perception), les quatre *Samādhi*, les cinq repentances... Bien que ses doctrines soient élaborées, profondes et difficiles à comprendre, l'Ecole, grâce aux fidèles successeurs du Maître fondateur, existe encore de nos jours.

2. **Ecole Huayan** : C'est une école mahayaniste chinoise, dont l'enseignement se base sur le *Sūtra de l'Ornementation Fleurie* (*Huayan Jing*), d'où elle tire son nom. Comme le maître impérial Xianshou soutenait fortement l'école, on l'appelle aussi Ecole Xianshou.

Le *Sūtra de l'Ornementation Fleurie* est honoré comme étant le roi des sūtras. Son enseignement est le plus profond et le plus complet de tous les enseignements de Bouddha. Originaire de l'Inde, il est arrivé en Chine où, grâce à la sagesse des grands patriarches et des éminents moines chinois, la réflexion sur les notions d'harmonie dans l'univers, fut développée de la manière la plus cohérente et la plus achevée. Ces grands anciens ont proposé de nombreuses méthodes de contemplation et introduit, dans la pratique, de profondes idées philosophiques, permettant

ainsi à la philosophie de Huayan de s'épanouir dans l'Histoire du bouddhisme chinois.

L'idée directrice de Huayan est de commenter la doctrine de la nature et de la vérité fondamentale de l'univers, puis de développer les études de « quatre mondes dharmiques (*dharmadhatu*) », « les dix mystères », « l'harmonie des six formes », etc. Les méthodes de pratique principales consistent à réaliser les quatre vœux universels, pratiquer les dix grands vœux de Samantabhadra, pratiquer la méditation assise, etc.

3. ***Ecole de la Conscience unique*** : L'école développe l'idée que tous les phénomènes dans l'univers sont nés de la conscience seule, (d'où elle tire son nom). Comme elle étudie méticuleusement la nature et les caractéristiques de tous les phénomènes, on l'appelle aussi Ecole Faxiang. Comme l'un des grands promoteurs de l'école, Maître Kuiji, a vécu au monastère Ci'en, l'école est encore connue sous le nom d'Ecole Ci'en.

L'école se base spécialement sur six sūtras et onze sāstras, parmi lesquels on note : « *Sandhinirmacana-sūtra* 解深密經 », « *Lankāvatāra-sūtra* 楞伽經 », « *Yogācārabhūmi-sāstra* 瑜伽師地論 », « *Mahāyāna-samgraha* 攝大乘論 »... L'idée principale qu'elle développe est que : « tous les phénomènes sont de la nature de la conscience ». L'école propose également les cent dharmas en cinq catégories, les huit consciences et quatre sagesse, les trois natures de la perception etc. En raison de la complexité de ses noms spécifiques et de la complication de ses doctrines, les pratiquants de cette école doivent être très patients.

4. **Ecole des Trois Traités** : L'école est basée sur les trois traités : « *Mūla-madhyamaka-kārikā (Traité du Milieu)* », « *Śatakaśāstra (Traité des cent vers)* », et « *Dvādaśanikāyaśāstra (Traité des Douze Portes)* ». Le contenu de ces trois traités tend à développer la sagesse Prajñā des principes de la co-production conditionnelle et de la vacuité ; c'est pourquoi, on l'appelle aussi Ecole du Prajñā ou Ecole de la Vacuité. Et comme Maître Jiexiang Jizang en fut un grand promoteur, elle porte aussi le nom d'Ecole Jiexiang.

L'objectif fondamental de l'école est de détruire le mal pour faire apparaître le bien. Elle utilise les principes de la coproduction conditionnelle et de la vacuité, pour éliminer tous les attachements illusoire. Selon elle, tous les êtres étaient à l'origine des bouddhas, des êtres éveillés : « Etres » ou « bouddhas », ne sont que des noms d'emprunt. Cette pensée sur la vacuité est très profonde, de nos jours, peu de gens la pratiquent et l'école agonise peu à peu.

5. **Ecole Chan** : La pratique essentielle est la méditation. En réalité, elle vise à transmettre de cœur à cœur la pensée de Bouddha et c'est pourquoi, on l'appelle aussi Ecole du Cœur bouddhique.

Le patriarche Bodhidharma a apporté la pensée de Chan en Chine et, passant par Huike, Sengchan, Daoxin, Hongren et Huineng, l'Ecole Chan s'est développée comme une fleur à cinq pétales, pour devenir une des plus importantes écoles du bouddhisme chinois. A tel point que toutes les écoles bouddhistes actuelles, à Taïwan, sont pratiquement issues de l'Ecole Chan, ce qui prouve sa profonde influence sur le bouddhisme contemporain.

Comme l'Ecole Chan préconise de « ne pas divulguer en dehors de l'école » et de travailler « sans écrit », il n'existe pas de sūtras ou sāstras spécifiques, à l'appui de son enseignement. D'ailleurs, les textes canoniques préconisés par les patriarches des générations passées étaient différents : ainsi, avant Hongren, c'était le *Lankāvatāra-sūtra*, puis, Huineng a introduit le *Sūtra du Diamant*, et après Huineng, on a pris l'habitude d'utiliser le *Sūtra de l'Estrade*.

Le but de la pratique du Chan est de clarifier son Cœur pour voir sa nature propre, c'est-à-dire, faire connaissance avec son visage d'origine.

6. **Ecole Jingtu** : Les Terres bouddhiques sont pures et majestueuses. Et c'est dans le but de permettre aux êtres de notre terre souillée, de pouvoir renaître dans la Terre des bouddhas, que l'école fut créée (Jingtu signifie « Terre pure »). Par la suite, la Terre de la joie suprême du Bouddha Amitabha est devenue le symbole de l'Ecole Jingtu. Comme les citoyens de la Terre pure sont nés dans les fleurs de lotus, on l'appelle aussi l'Ecole de Lotus. Maître Huiyuan, de la dynastie Jin, avait créé une communauté à Lushan pour promouvoir spécialement l'Ecole Jingtu, aussi, la nomme-t-on encore, Ecole Lushan.

L'Ecole Jingtu se base sur trois sūtras et un sāstra : « *Petit Sukhāvati-vyūha-sūtra (Sutra d'Amitabha)* », « *Grand Sukhāvati-vyūha-sūtra (Sūtra de la vie infinie)* », « *Amitāyurdhyāna-sūtra (Sūtra des contemplations du Bouddha de la vie infinie)* », et « *Traité de la renaissance* ». En se conformant aux vœux originels du Bouddha Amitabha, l'Ecole Jingtu enseigne qu'il suffit que les pratiquants croient fermement à l'existence de la Terre pure de

la joie suprême, émettent le vœu d’y renaître et dictent le nom du bouddha de tout leur cœur. Il suffit donc que les pratiquants se munissent des trois réserves – foi, vœu, et pratique – et ils pourront renaître sur la Terre pure.

Comme c’est une pratique assez commode, les centres de récitation du nom de Bouddha se créent actuellement l’un après l’autre et offrent une ambiance très animée.

7. **Ecole Vinaya** : Comme elle s’appuie sur le Vinaya-pitaka, on l’appelle Ecole Vinaya. Et aussi, comme l’Ecole Vinaya a prospéré grâce au Maître Vinaya Daoxuan, de la dynastie Tang, qui a enseigné en personne le *Dharmaguptaka Vinaya* sur le Mont Zhongnanshan, on l’appelle aussi Ecole Nanshan.

L’Ecole Vinaya se base sur quatre vinayas et cinq sâstras : « *Dharmaguptaka Vinaya* 四分律 (*Vinaya en quatre sections*) », « *Mahisasakavinaya* 五分律 (*Vinaya en cinq sections*) », « *Vinaya en dix récitations* 十誦律 », « *Mahasamghika Vinaya* 摩訶僧祇律 », « *Traité sur le Vinaya-pitaka* 毘尼母論 », « *Mātrkā-sāstra* 摩得勒伽論 », « *Samantapāsādikā* 善見論 », « *sarvāsti-sāstra* 薩婆多論 », et « *Traité sur la parfaite compréhension* 明了論 ». L’essentiel est de présenter clairement les préceptes, qui se distinguent en préceptes passifs et préceptes actifs : Les premiers, pour empêcher les trois karmas de faire de mauvaises actions et les derniers, pour les inciter à effectuer les bonnes.

Maître Daoxuan de la dynastie Tang fut le grand élaborateur du *Dharmaguptaka Vinaya* chinois. Maître Yunkan et Maître Yuanzhao furent les représentants de la Renaissance de la dynastie Song, quant à Maître Jianzhen, il fut celui qui

l'a propagé au Japon. A la fin de la dynastie Ming, Maître Jinling Guxin a repris en main l'Ecole Vinaya. Son disciple Samadhi et le disciple de ce dernier, Yue-e, lui succédèrent et créèrent l'estrade d'ordination du Mont Baohua. De nos jours, les ordinations dans les monastères bouddhistes chinois suivent encore la réglementation de Baohua.

8. **Ecole ésotérique** : Connue aussi sous le nom de *Vajrayana*. Les textes canoniques utilisés sont : « *Mahāvairocana Tantra* 大日經 », « *Susiddhikara Tantra* 蘇悉地經 », etc. exposant l'état secret réalisé dans son for intérieur du *Vairocana-tathāgata*, d'où le nom d'Ecole ésotérique. La principale pratique de l'école est de réciter et observer les mantras et tantras, appelés aussi « paroles vraies ». C'est pourquoi, on l'appelle aussi *Ecole mantrayana* ou *tantrayana*.

En général, les gens pensent que l'Ecole ésotérique est une branche très mystérieuse et ils la distinguent des écoles exotériques. En réalité, à part les mantras et les tantras que l'on ne cherche pas à comprendre, tout le reste se transmet du maître au disciple. Mais les règles imposées par l'Ecole ésotérique sont très compliquées, les services religieux sont très longs, et il faut présenter des offrandes considérables à son maître. C'est pourquoi, pour pratiquer le bouddhisme ésotérique, il faut avoir des moyens financiers conséquents et aussi du temps libre.

En outre, dans les écoles exotériques, l'adepte doit prendre refuge auprès des Trois Joyaux, appelé « Trois refuges », alors que dans les écoles ésotériques, l'adepte doit prendre « Quatre refuges » : à part les Trois Joyaux, il lui faut aussi prendre refuge auprès de son maître.

Les huit écoles décrites ci-dessus présentent chacune leurs particularités, cependant, elles ont un point commun : elles prospéraient en même temps durant les dynasties Sui-Tang, en concordance avec la merveilleuse politique de l'époque, et ensemble, elles ont écrit une page glorieuse de l'Histoire du bouddhisme chinois et de la civilisation chinoise.

Fo Guang Shan
International Translation Center

Le noble sentier octuple

八正道

Qianlou était un érudit de la dynastie Qi du Sud. A sa mort, sa famille, bien trop pauvre, ne possédait même pas un drap assez long pour couvrir son corps. Aussi, quelqu'un suggéra à son épouse de tendre le drap en biais et elle répondit : « Mieux vaut droit et insuffisant que de travers et avec surplus. » Voilà une réponse qui démontre bien l'importance de la « droiture ».

Sur le chemin de la vie, si l'on veut fonder son patrimoine avec succès, il faut suivre le droit chemin. Sinon, le jour où, par mégarde, on se laisse entraîner dans une mauvaise voie, il sera trop tard pour faire marche arrière. Un pratiquant bouddhiste qui veut devenir bouddha doit observer constamment le noble sentier octuple, car s'il part dans la direction opposée, il n'atteindra jamais son but.

Comment définir le noble sentier octuple ?

1. **Vision juste** : Les points de vue d'un homme sont souvent capables de décider de la réussite ou de l'échec de sa vie. La vision juste, ce sont les points de vue justes et la compréhension juste. Elle vient de la foi envers le juste Dharma. Un pratiquant bouddhiste doit posséder tout d'abord une vision juste envers la causalité et la rétribution karmique, la puissance des karmas produits, l'impermanence, la souffrance, la notion de vacuité et l'éternité de la Voie bouddhique. C'est avec une vision et une compréhension justes

que l'on peut percevoir les vérités de la vie et de l'univers et ne pas nourrir de pensées malsaines, ni commettre obstinément des actes erronés.

2. **Pensée juste** : C'est l'art de méditer sur les principes et doctrines justes. Il est dit dans le sūtra : « Le corps de l'homme est comme un champ : les pensées saines sont les céréales sur pied et les malsaines, les mauvaises herbes. Si l'on n'enlève pas les mauvaises herbes, les plants de céréales ne poussent pas ; si l'on n'élimine pas les pensées malsaines, on ne peut atteindre la Voie. » C'est pourquoi, on doit prendre soin de ses pensées et accorder son discernement avec le juste Dharma, être muni d'un cœur tendre, bienveillant et compatissant, pur et sans haine et ne pas attacher ses pensées sur les disputes et ségrégations entre l'autre et moi, le bien et le mal.
3. **Parole juste** : Dire de bonnes paroles est la meilleure pratique, pour nouer de bonnes relations et créer de bonnes affinités. Au contraire, les mensonges, les ragots, les paroles blessantes et les propos égrillards peuvent devenir des armes redoutables. Un pratiquant bouddhiste doit toujours dire des paroles vraies, bienveillantes et compatissantes et, pour mettre les gens en confiance, des éloges et des propos encourageants et bénéfiques.
4. **Action juste** : C'est éviter toute action malsaine en respectant les cinq préceptes. En outre, il faut nourrir de bonnes habitudes et mener une vie correcte, avec sommeil, nourriture, exercices physiques, repos, travail ... raisonnablement dosés.

5. **Moyens d'existence justes** : C'est mener une vie économique raisonnable, c'est-à-dire, exercer une profession convenable pour subsister à ses besoins : ne pas ouvrir de casinos, bars, abattoirs, boutiques pour articles de pêche et de chasse... ne pas se livrer au trafic d'êtres humains ou de drogues, etc. Une vie de vertus nobles, une vie sociale harmonieuse et une vie sentimentale purifiée ... sont toutes des moyens d'existence justes.

6. **Effort juste** : ou persévérance juste. C'est s'efforcer de faire de bonnes actions et d'éliminer les mauvaises actions. Dans le *Maha-prajñā-pāramitā-sāstra*, on considère que les quatre efforts justes constituent le but final de la persévérance : « *Les actes sains qui ne se sont pas encore manifestés, il faut les faire pousser ; les actes sains qui ont été entrepris, il faut les renforcer ; les incitations aux actes malsains qui ne se sont pas encore manifestés, il faut les empêcher de jaillir ; les actes malsains qui sont commis, il faut les interrompre.* »

7. **Attention juste** : c'est la prise de conscience pure et conforme au juste Dharma. Ce sont aussi les quatre appuis que Bouddha a recommandés à ses disciples, avant son entrée dans le parinirvāna : contempler l'impureté du corps, le tourment des sensations, l'impermanence du cœur et l'impersonnalité des dharmas et, à partir de là, comprendre les aspects réels du monde et atteindre le véritable nirvana.

8. **Concentration juste** : Rassembler sa volonté et son esprit grâce à la méditation, pour saisir son corps et son cœur, pour cultiver et perfectionner sa personnalité sans attacher

trop d'importance à la forme et à la manière de pratiquer la méditation assise. Toute méditation capable d'apporter la paix et la joie au corps et à l'esprit, de rassembler sa volonté, de transformer l'ignorance en l'illumination et de faire apparaître la nature de bouddha, relève de la concentration juste.

Le noble sentier octuple contient les éléments essentiels de la croyance et des vertus morales, c'est le chemin qui nous guide vers la bouddhété, et aussi la norme à laquelle l'homme doit se conformer dans sa vie quotidienne. C'est pourquoi, tout le monde doit suivre le noble sentier octuple et le pratiquer, pour chercher à comprendre le Dharma.

Les huit souffrances

八苦

« Mon plus grand malheur, c'est d'avoir un corps. »⁶

C'est avec ce corps que l'homme nourrit les illusions et crée les karmas, de sorte que le corps et l'esprit subissent les contraintes des peines et afflictions. C'est pourquoi, le bouddhisme dit que la Vérité de la vie est la souffrance.

Les sūtras parlent de deux souffrances, trois souffrances, huit souffrances, cent-huit souffrances, et mêmes d'infinies souffrances. Si l'on en étudie attentivement le contenu, on distingue huit sortes de souffrances :

1. ***Souffrance de la naissance*** : Dans le ventre de sa mère, le fœtus demeure au milieu des impuretés, la tête en bas, comme un prisonnier. Au moment de la naissance, la mère et l'enfant sont en danger. Dès que l'enfant vient au monde, le froid gifle sa peau délicate, l'air blesse ses poumons comme une lame de couteau et lui fait très mal. Toute douleur ressentie à cause de la naissance, est appelée « souffrance de la naissance ».
2. ***Souffrance de la vieillesse*** : L'enfant mûrit puis passe de la maturité à la vieillesse : sa force s'affaiblit, sa mobilité décroît. La puissance est remplacée par la faiblesse, l'esprit

6. Laozi.

s'use, et la vie diminue de jour en jour, jusqu'au dépérissement complet. C'est la « souffrance de la vieillesse ».

3. ***Souffrance des maladies*** : Quand les quatre éléments ne s'accordent plus, on contracte des maladies, on ne digère plus ce que l'on consomme, on est alité jour et nuit à haleter et gémir. C'est la « souffrance des maladies ».
4. ***Souffrance de la mort*** : Quand la mort arrive, l'âme se détache du corps, telle une tortue à qui l'on ôterait sa carapace et la douleur est insupportable. C'est la « souffrance de la mort ».
5. ***Souffrance de la séparation de l'être aimé*** : Être obligé de se séparer de l'être aimé est aussi une souffrance.
6. ***Souffrance de la vie en compagnie d'un ennemi*** : Habituellement, on cherche toujours à s'éloigner de celui qu'on déteste. Ce sera une souffrance si l'on est obligé de vivre avec lui.
7. ***Souffrance de ne pas obtenir ce que l'on veut*** : Face aux choses de ce monde que l'on désire, ne pas pouvoir les obtenir est une souffrance.
8. ***Souffrance due aux cinq skandhas...*** : Les êtres sensibles souffrent parce que leur corps et leur esprit nourrissent des illusions et créent des karmas. Le corps et le cœur sont constitués par les cinq skandhas, qui produisent sans trêve des karmas pour les affliger, comme un feu ardent. Cette souffrance est le récapitulatif des sept souffrances citées ci-avant.

La souffrance est une réalité. Mais le bouddhisme ne parle pas de la souffrance, simplement pour parler. Il veut nous faire connaître l'origine de la souffrance, afin que nous puissions trouver le moyen de l'éliminer. Aussi, pour écarter la souffrance, il faut avoir foi dans le bouddhisme. Dans le bouddhisme, il y a trois joyaux : le Bouddha est comme un bon médecin : il sait guérir les maladies des êtres ; le Dharma est comme un bon médicament : il peut ôter la souffrance ; le Sangha est comme un infirmier : il peut réduire la douleur. Dans le grand océan du Dharma, les êtres peuvent obtenir des consolations : la confiance, la sagesse, la joie et l'aisance. C'est pourquoi, le Dharma est la lumière de l'humanité... le sauveur du monde.

Les huit étapes de l'accès à l'Eveil de Bouddha

八相成道

« C'est par les causes et conditions d'une grande affaire, que Bouddha est venu dans le monde des hommes ». Bouddha a vécu quatre-vingts ans dans le monde des hommes et le récit de sa vie constitue ce que l'on appelle « les huit étapes de l'accès à l'éveil ».

1. **La descente dans le Tusita** : *Dipankara-buddha* a conféré à Bouddha le titre de bodhisattva de l'Eveil merveilleux (dernier niveau des bodhisattvas) du monde *Saha*. Bouddha a d'abord vécu dans le palais intérieur du *Tusita* durant quatre-mille ans, pour étudier la manière et les conditions nécessaires à l'éducation des êtres du monde *Saha*.
2. **L'entrée dans le placenta** : Après avoir vécu quatre-mille ans dans le *Tusita*, il descend du ciel sous la forme d'un éléphant blanc et pénètre dans le corps de Madame *Māyādevī*, sous son aisselle droite.
3. **La naissance** : Le huitième jour du quatrième mois du calendrier lunaire, Bouddha vient au monde dans le jardin de *Lumbinī*. Peu après sa naissance, il se lève, fait sept pas en regardant successivement dans les quatre directions et,

un doigt montrant le ciel et un autre la terre, il dit : « Du Ciel et de la Terre, je suis le plus honorable. »

4. ***La grande renonciation*** : L'année de ses dix-neuf ans, touché par l'impermanence des phénomènes de la vie et les inégalités dans le monde, il prend la résolution de renoncer à la vie mondaine et quitte le palais royal, montant son cheval, Kanthaka et accompagné de son palefrenier, Chandaka.
5. ***La subjugation des démons*** : Quand on pratique la Voie, subsistent dans le Cœur certains démons : l'avidité, la colère, l'ignorance... et toutes sortes d'afflictions et au dehors, ceux de prestance, débauche et profits. Pour vaincre les obstacles dressés par l'armée de Māra et les tentations des filles de Māra, il lui a fallu la grande vaillance, la grande sagesse et la grande sans-crainte.
6. ***L'accès à l'Eveil*** : Après avoir subjugué les démons, au huitième jour du douzième mois, en méditant sous un banyan à Uruvilvā près de Bodh-Gayā, Bouddha a finalement accédé à l'Eveil.
7. ***La mise en mouvement de la roue du Dharma*** : Après son accès à l'Eveil, Bouddha a enseigné le Dharma durant quarante-neuf ans et donné plus de trois cents lectures, afin de diffuser les Vérités à travers le monde et faire tourner perpétuellement la roue du Dharma.
8. ***Le parinirvāna*** : L'année de ses quatre-vingts ans, au quinzième jour du deuxième mois, les causes et conditions

de son enseignement étant accomplies, Bouddha est entré dans le parinirvāna, étendu sur la couche placée entre deux sals, au bord de la rivière Bhadra, près de la cité de Kuśināgar.

« Les huit étapes de l'accès à l'Eveil » révèlent les événements de la vie de Bouddha, parmi lesquels la subjugation des démons fut le point essentiel. Car on ne saurait trouver la Voie si les démons ne sont pas subjugués et, si la Voie n'est pas acquise, on ne pourra parler de prêcher le Dharma et libérer les êtres. C'est la subjugation des démons qui a entraîné la réussite des Trois Joyaux, et apporté la lumière au monde. Quand on parle de démon, on parle en fait de celui de son propre Cœur. Si l'on arrive à cultiver le Cœur et subjuguer le démon, la lumière des Trois Joyaux de sa nature propre, apparaîtra naturellement.

Imperturbable face aux huit vents

八風吹不動

Le grand érudit Sudongpo de la dynastie Song, ayant écrit une gāthā, chargea son serviteur de traverser le fleuve, de Jiangpei à Jiangnan et de la porter chez le Maître Chan Foying, de la pagode Jingshan, pour demander son opinion. Voici ce que disait la gāthā :

*Prosterné, le front au sol, j'exprime mon respect à Bouddha,
La lumière de sa sagesse éclaire tout l'univers ;
Les huit vents ne me font pas bouger d'un cil,
Assis, très droit, dans la fleur de lotus mauve.*

Maître Foying la lut, et y griffonna : « [Cela ne vaut] pas plus qu'un pet ! » Puis, il la rendit au serviteur. Furieux, Sudongpo traversa immédiatement le fleuve, pour demander des explications à Maître Foying. Celui-ci lui dit : « D'après votre gāthā, vous semblez être très cultivé. Si les huit vents ne vous font pas bouger d'un cil, comment se fait-il qu'un simple pet puisse vous envoyer de l'autre côté du fleuve ? » En entendant ces mots, Sudongpo resta bouche bée et il reconnut qu'il ne pouvait égaler le niveau du maître.

Qu'appelle-t-on les huit vents ?

1. **Louange** : Toute sorte de félicitations, toute sorte de compliments, les éloges prononcées en ton nom, les faveurs que l'on t'accorde...

2. **Critique** : L'ironie cinglante et les satires mordantes, les rejets, les railleries, les propos injustifiés... parler de tes qualités et défauts sans se gêner, pour te mettre en colère ou te donner des soucis.
3. **Diffamation** : Les rumeurs et les calomnies qui ruinent ton honnêteté, qui font croire que ta conduite est sans aucune valeur, pour t'attaquer et nuire à ta réputation.
4. **Glorification** : Louer tes mérites et tes contributions, dire que tu es un bodhisattva ou un ancien sage qui réside dans ce monde... pour te flatter et te mettre au comble de la joie.
5. **Profit** : Argent et biens matériels, toute sorte d'avantages, soit en offrandes, soit en cadeaux, pour t'en faire profiter.
6. **Ruine** : Perte des avoirs, destruction des biens, déclin du patrimoine, disparition des capitaux, pour te ruiner et te faire tomber en décadence.
7. **Souffrance** : physique et mentale. Les affinités malsaines troublent ta vie, les circonstances pénibles usent ta personne, elles t'affligent et te contraignent.
8. **Joie** : Agir à ta guise, être propice, paisible et heureux. La jouissance du point de vue matériel et les satisfactions de la vie sentimentale t'apportent joie et satisfaction.

Les huit circonstances décrites ci-dessus sont comme huit vents, capables de faire bouger ton corps et ton esprit. Dans des circonstances favorables, on est heureux, mais face aux circonstances défavorables,

on se sent triste et peiné. Tout cela est dû à notre faiblesse face à la manifestation de ces huit vents.

Si un homme se laisse griser par les louanges et les glorifications, sa personnalité et sa conduite subiront des dommages, à cause justement, de ces louanges. S'il se laisse toucher par les critiques et les diffamations, ses succès vacilleront à cause de ces critiques et diffamations. S'il est séduit par les profits et les joies, il perdra sa dignité et s'il se laisse abattre par la ruine et les souffrances, il s'effondrera. Les huit vents sont des phénomènes redoutables ! Seuls ceux qui sont capables de rester imperturbables face à eux, sont dignes d'être considérés comme des hommes résolus, indépendants et libres.

Les huit champs de félicités

八種福田

Le bouddhisme assimile la pratique du *dana* à l'agriculture : le paysan doit savoir choisir un bon terrain, labourer et sarcler, avant de penser à bénéficier d'une bonne récolte. De même, celui qui pratique le *dana* doit choisir ses sujets, comprendre le sens du *dana* parfait, pour pouvoir acquérir les mérites.

Selon les sūtras, il existe huit catégories de personnes, dignes de recevoir le *dana* des êtres sensibles. Ce sont : les bouddhas, les sages, le Sangha, les monastiques, les enseignants, les pères, les mères et les malades. Cependant, dans la société actuelle, les Trois Joyaux, les monastiques, les parents, les maîtres, les malades, les handicapés, les sinistrés, les communautés de personnes vulnérables, etc. méritent encore plus de recevoir les *danas* de tous.

1. **Les Trois Joyaux** : Ce sont *Bouddha*, *Dharma*, et *Sangha*. Et spécialement Bouddha, l'être éveillé qui a assimilé le sens réel de la vie et de l'univers. Non seulement, il a réalisé la conscience de soi, mais il a aidé les êtres à prendre conscience et de plus, sa prise de conscience est parfaite. Ceux qui l'entretiennent avec respect peuvent obtenir tous les mérites et éliminer tous les péchés : c'est pourquoi, on l'appelle le champ de félicités.

2. **Les monastiques** : Les monastiques qui prennent la résolution de pratiquer la voie de bodhisattva pour aider les êtres à se libérer de leurs afflictions, les pratiquants de toutes les autres religions et aussi tous les érudits et experts, qui possèdent des connaissances spécialisées et qui sont capables, grâce à elles, d'œuvrer au profit du peuple, méritent le respect et le soutien d'autrui.

3. **Les parents** : Notre père est l'origine de notre existence. De l'enfance à la maturité, il nous élève, nous éduque avec discipline et nous oriente : ses bienfaits sont immenses. Notre mère nous porte et nous met au monde, elle s'efforce de nous allaiter, de nous protéger et de nous soutenir : ses bienfaits sont sans limites. Ceux qui savent respecter et entretenir leurs parents, obtiennent tout naturellement des mérites.

4. **Les maîtres** : Les parents nous mettent au monde et prennent soin de notre personne physique, cependant, sans l'éducation de nos maîtres - mondains et extra-mondains - nous ne connaîtrions ni le sentimental ni le raisonnable. Qu'y aurait-il alors comme différence avec les animaux ? C'est pourquoi, il faut savoir que les maîtres sont les parents de notre vie de sagesse et que nous devons les respecter et les honorer.

5. **Les malades** : Bouddha a dit : « Parmi les huit champs de félicités, visiter les malades est le meilleur. » On ne visite pas les malades uniquement pour obtenir des mérites, car c'est aussi une forme de pratique. Ainsi, les adeptes bouddhistes doivent prendre la résolution d'être des soignants au service des êtres. Penser à leurs souffrances, les soigner

de tout cœur et leur offrir nourriture et médicaments, sont porteurs de mérites. C'est pourquoi ils constituent un champ de félicités.

6. **Les handicapés** : Ce sont en général des personnes qui n'ont pas la capacité d'être autonomes. Si l'on peut les aider à être indépendants : les traiter et les soigner, leur apprendre un métier, leur offrir du travail... ce seront de merveilleuses actions.
7. **Les sinistrés** : Le principe fondamental des organismes de charité est de : « Porter secours en cas d'urgence, mais pas à la pauvreté endémique ». Les sinistrés sont des personnes qui ont connu des désastres naturels ou ont été victimes d'erreurs humaines : guerres, tremblements de terre, inondations, pollutions, etc. Parfois, des événements malheureux survenus au sein de la famille, les ont fait sombrer dans les difficultés financières. Si l'on peut leur tendre la main pour les aider à traverser ces moments difficiles, les mérites en seront incommensurables.
8. **Les communautés de personnes vulnérables** : A l'heure actuelle, de nombreuses associations d'intérêt public s'efforcent de lutter contre le trafic des prostituées mineures, le SIDA... et d'aider les enfants retardés, les handicapés physiques, les enfants maltraités, les femmes battues, etc. Cependant, par carence budgétaire, souvent, elles ne peuvent développer leurs activités. Si l'on peut aider financièrement ces associations, ce sera comme si l'on s'occupait indirectement du bien-être de la société, en aidant à résoudre certains problèmes sociaux. Cela mérite d'être encouragé.

La retraite des huit préceptes et abstinence

八關齋戒

Il est dit dans le *Nirvāna-sūtra* : « La maison des laïcs est étroite comme un cachot, dans lequel naissent toutes les afflictions. La maison des monastiques est aussi grande que le néant et c'est là que croissent toutes les bonnes actions. » Les mérites de la renonciation sont exceptionnels, cependant, tout le monde n'est pas doté des mérites et vertus, ni des causes et conditions nécessaires pour pouvoir renoncer à la vie mondaine. C'est pourquoi, Bouddha a créé spécialement la pratique subtile de « la retraite des huit préceptes et abstinence », afin que les adeptes laïques aient eux aussi l'occasion de se rendre compte de la vie monastique et de là, puissent cultiver de bonnes racines transcendantes.

Les huit préceptes s'énoncent comme suit :

1. **Ne pas tuer** : Ne pas porter atteinte à la vie d'autrui : que ce soit ôter la vie d'un homme, ou tuer une souris, une mante, une fourmi... Gaspiller le temps ou casser du matériel, sont aussi des actes destructeurs, mais le bouddhisme est une religion axée sur l'être humain, c'est pourquoi le précepte de ne pas tuer, concerne principalement les êtres humains.
2. **Ne pas voler** : Ne pas porter atteinte aux biens d'autrui : d'une manière générale, prendre quelque chose sans autorisation de son propriétaire, est un vol. Selon le *Vinaya*,

voler tout objet qui valait plus de cinq couronnes (monnaie utilisée à Magádha durant l'époque de Bouddha) était une infraction au précepte. Dans la vie quotidienne, prendre des objets dans les lieux publics : feuilles de papier, enveloppes, crayons, etc. ou ne pas rendre les objets empruntés sont aussi qualifiés d'actes impurs.

3. ***Ne pas commettre d'actes sexuels adultères*** : Les actes sexuels commis en dehors des relations conjugales sont appelés méconduite sexuelle. Durant la retraite des huit préceptes et abstinence, tout acte sexuel est interdit. C'est pourquoi, on appelle les participants « Upāsakas et upāsikās de conduite pure »
4. ***Ne pas mentir*** : ce qui inclut les mensonges, le double-langage, les paroles blessantes, les propos égrillards... Cacher la vérité est aussi une forme de mensonge. Parmi eux, « ne pas avoir atteint l'Eveil et prétendre le contraire », est le plus grave mensonge. Révéler les fautes des monastiques est aussi une infraction majeure au précepte.
5. ***Ne pas consommer de boissons alcoolisées*** : Hormis l'alcool, toutes les drogues capables de troubler l'esprit, de faire perdre la raison et de ruiner la conduite vertueuse : marijuana, opium, amphétamines, morphine, héroïne, etc. font aussi partie des produits interdits.
6. ***Ne pas s'habiller luxueusement, ne pas se parfumer ni se maquiller*** : Ceci permet de pouvoir se concentrer et d'éloigner les pensées avides et souillées, afin de progresser sur la voie de la pureté.

7. ***Ne pas chanter ni danser, ni assister à des spectacles licencieux***, afin d'éviter l'excès de karmas malsains. Car les odeurs parfumées peuvent égarer l'esprit et les chants et danses peuvent corrompre la moralité des gens : ils ne conviennent pas aux pratiquants religieux.

8. ***Ne pas dormir dans un lit trop douillet*** : Un lit trop douillet veut dire une vie matérielle riche et opulente. Ne pas dormir dans un lit trop douillet pour ne pas prendre l'habitude de vivre dans l'opulence et le laisser-aller : ainsi seulement, le pratiquant pourra progresser avec courage et volonté, pour correspondre avec la Voie sainte.

A noter que « l'abstinence » désigne aussi le fait de « ne pas manger en dehors des heures des repas », c'est-à-dire : ne plus manger après l'heure de midi, comme l'impose le jeûne bouddhique.

La retraite des huit préceptes et abstinence ne dure que 24h (un jour et une nuit), ce qui est court mais, si l'observation des préceptes est conforme, les mérites acquis sont immenses. Comme la retraite doit être suivie loin de chez soi, et auprès des Trois Joyaux, on l'appelle aussi « retraite à l'intérieur de l'enceinte ».

Les huit consciences

八識

*Ils sont huit frères, dont un est sot,
Un autre est particulièrement vif d'esprit,
Cinq d'entre eux font le commerce devant la maison,
Et un, reste à la maison pour faire des suggestions.*

Cette gāthā décrit expressivement les huit fonctions du Cœur, et ce sont aussi les métaphores des huit consciences.

Les huit consciences sont respectivement la conscience des yeux (*la vue*), la conscience des oreilles (*l'ouïe*), la conscience du nez (*l'odorat*), la conscience de la langue (*le goût*), la conscience du corps (*le toucher*), la conscience du mental, la conscience souillée (*kliṣṭamaṇas*), et la conscience fondamentale (*ālayavijñāna*).

« *Cinq d'entre eux font le commerce devant la maison* » : c'est-à-dire les cinq premières consciences qui sont à l'avant-garde :

1. **La vue** : Elle s'appuie sur les yeux pour distinguer les couleurs, les formes et les mouvements
2. **L'ouïe** : Elle s'appuie sur les oreilles pour distinguer les sons.
3. **L'odorat** : Il s'appuie sur le nez pour distinguer les odeurs.
4. **Le goût** : Il s'appuie sur la langue pour distinguer les saveurs.

5. **Le toucher** : Il s'appuie sur le corps pour distinguer les sensations.

« *Un reste à la maison pour faire des suggestions* » : il désigne la sixième conscience, la conscience du mental, qui possède le talent de réflexion et de différenciation. Sans la sixième conscience, ce que les yeux voient, les oreilles entendent, le nez sent, la langue goûte et le corps touche, ne pourrait être interprété en beau/laid, bon/mauvais, parfumé/malodorant, aigre/succulent, grossier/fin, etc. Dès lors, on ne chercherait pas à se les approprier par avidité, ou à les rejeter par dégoût, et surtout, n'apparaîtraient pas des afflictions comme l'avidité, la colère et l'ignorance. C'est pourquoi, toutes nos pensées et intentions habituelles sont en réalité le résultat de l'activité de la sixième conscience.

« *Un est sot* » : il désigne la septième conscience : *kliṣṭamānas*. C'est une conscience souillée qui se base sur le « moi ». L'égoïsme, l'entêtement et l'ignorance en découlent, c'est pourquoi, on la traite de sottise.

La huitième conscience *ālayavijñāna* est l'origine de tous les phénomènes de l'univers, elle porte aussi le nom *tathagatagarbhavijñāna*, elle est le réceptacle des semences qui sont la cause de tout, y compris l'accès à l'Eveil. C'est pourquoi, on dit qu'elle est particulièrement vive d'esprit.

En général, les gens parlent de « Cœur, Esprit, et Conscience ». Le bouddhisme désigne les cinq sens comme étant les cinq premières consciences ; le « Cœur » est la sixième conscience, l'« Esprit » la septième et seule, la huitième conscience est la véritable « Conscience » rattachée à la vie.

Les huit consciences ont chacune leur rôle. La sixième conscience (le « Cœur ») dirige les cinq premières consciences et les fait s'appliquer à toute sorte d'activités qui créent des karmas sains et malsains,

transmis par la septième conscience, à la huitième. Cette dernière s'appelle aussi la conscience réceptrice, elle accumule et dissimule tous les karmas sains et malsains telle une réserve, un coffre-fort... C'est elle qui est Maître de la vie. Il est dit dans *Le chant de la structure des huit consciences* : « Elle est la dernière à s'en aller et la première à arriver en tant que Maître de la vie. » Quand on meurt, les cinq sens cessent tout de suite leur activité et la « Conscience » est la dernière à quitter la vie ; elle est aussi la première à pénétrer dans le fœtus. Même si les organes de perception sont formés, il faut que la « Conscience » soit active pour que l'on puisse comprendre le monde.

La « Conscience » est l'essence de notre vie, elle est indestructible et ne disparaît jamais. Elle est comme le fil du chapelet qui relie le passé, le présent et le futur. Grâce à elle, la vie se perpétue éternellement. Elle ressemble aussi à un champ, dans lequel on récolte ce que l'on a semé. Il est dit : « Si tu veux connaître les causes des vies antérieures, regarde les effets dans la vie présente. Si tu veux connaître les effets dans les vies futures, regarde les actions faites dans la vie présente. » Chaque homme est maître de son destin, c'est pourquoi, la vie que l'on veut obtenir dépend des semences que l'on cultive aujourd'hui dans le champ des huit consciences.

Les huit calamités (obstacles dharmiques)

八難

Il est difficile de renaître humain et il est difficile d'entendre le Dharma car, même si l'on est né humain, il n'est pas sûr que l'on ait la chance d'entendre le Dharma et ce, d'autant plus pour ceux qui sont nés dans les mondes adjacents, ou encore dans les trois destinées défavorables !

Selon les sūtras, huit calamités peuvent obstruer le chemin de l'étude du bouddhisme :

1. **La calamité d'être né en enfer** : Les êtres dans les enfers, sont là à cause de leurs karmas malsains. Ils vivent dans l'obscurité et subissent continuellement toutes sortes de souffrances. Ils ne voient pas les bouddhas et n'entendent pas le Dharma.
2. **La calamité d'être né preta** : *Preta* peut être traduit par « esprit affamé ». Certains d'entre eux n'ont jamais entendu parler de soupe ou de bouillie durant de nombreux kalpas ; pour d'autres, notre eau prend l'apparence d'un mélange infâme de sanie et d'excréments ; d'autres encore parviennent parfois à prendre un repas, mais ils sont menés à coups de bâton et d'épée, pour remblayer les fleuves et les mers. C'est pourquoi, ils ne peuvent écouter le Dharma.

3. **La calamité d'être né animal** : Il y a de nombreuses variétés d'animaux, qui connaissent cette condition à cause de leur rétribution karmique. Ils peuvent être domestiques ou sauvages. On les roue souvent de coups ou on les massacre. Et eux aussi, ils s'entretuent et se mangent l'un l'autre. Ils vivent dans la souffrance, c'est pourquoi, ils ne peuvent écouter le Dharma.
4. **La calamité d'être né dans le monde Brhatphala (de longévité)** : La durée de vie est de cinq-cents mahā-kalpas. C'est un monde du niveau de la quatrième dhyāna du Domaine de la forme, composé de devas qui ne pensent pas, tels des animaux qui hibernent. Beaucoup de pratiquants hérétiques renaissent dans ce monde, ils ne voient pas les bouddhas ni n'entendent le Dharma.
5. **La calamité d'être né dans le monde adjacent à notre monde Jambudvīpa (uttara-kuru)** : Uttara-kuru peut être traduit par « endroit excellent ». Ses habitants ont une durée de vie de mille ans et aucun ne meurt jeune. Ils vivent dans les plaisirs et ne reçoivent aucun enseignement. C'est pourquoi, il n'y a pas de sages qui renaissent dans ce monde et c'est aussi pourquoi, ils ne voient pas les bouddhas ni n'entendent le Dharma.
6. **La calamité d'être né handicapé physique ou mental** : Bien que nés dans le monde des humains, ils ne possèdent pas, à cause de leurs karmas malsains, toutes les facultés sensitives. Et même durant l'époque de Bouddha, ils ne le voient pas ni n'entendent le Dharma.

7. ***La calamité d'être un philosophe doté d'une intelligence mondaine*** : Bien qu'il soit intelligent, il a la passion de l'étude des hérétiques et ne croit pas au juste Dharma.
8. ***La calamité d'être né avant ou après Bouddha*** : A cause des karmas et du manque d'affinités, ceux-là ne sont pas nés durant l'époque des bouddhas, il ne voient pas les bouddhas ni n'entendent le Dharma.

Selon l'*Agama-sūtra*, on peut faire face aux huit calamités citées ci-dessus, grâce à l'observation des huit préceptes. De plus, il est dit aussi dans le *Satyasiddhi-sāstra* (Traité sur les Vérités) que l'on peut faire face à ces huit calamités, grâce aux quatre méthodes suivantes :

1. En menant une bonne conduite, on peut renaître dans un lieu où l'on peut entendre le Dharma.
2. En côtoyant les hommes vertueux, on peut renaître à la même époque que les bouddhas.
3. En émettant des vœux justes, on peut obtenir une vision juste.
4. En cultivant de bonnes racines, on peut être une personne parfaite (physiquement).

Bien qu'il s'agisse de huit calamités, en réalité, tout se résume par : « il est difficile d'être né à la même époque que les bouddhas », « il est difficile de pouvoir entendre le Dharma », et « il est difficile de renaître humain ».

Ainsi, comme il est difficile d'être né à la même époque que les bouddhas, nous devons nourrir le remords en pensant :

*« Quand Bouddha était parmi les hommes, j'étais plongé
dans les ténèbres,
« Après son parinirvāna, je vois le jour ;
« Je maudis les obstacles karmiques de ce corps,
« Qui m'empêchent de voir le corps doré du Tathāgata ».*

De même, comme il est difficile de pouvoir entendre le Dharma, nous devons éprouver de la gratitude en pensant :

*« Il est difficile de renaître homme, et je le suis aujourd'hui ;
« Il est difficile d'entendre prêcher le Dharma, et je l'ai entendu aujourd'hui ».*

Et comme il est difficile de renaître homme, nous devons émettre le vœu :

*« Si je ne libère pas ce corps dans cette vie,
« Dans quelle vie attendrai-je d'être, pour le libérer ? »*

C'est grâce à ces trois résolutions que l'on peut espérer concorder avec l'ultime vérité.

Les neuf degrés de la naissance sur la Terre pure de l'Ouest

九品往生

La pratique de l'école Jingtū est ouverte à toutes les catégories d'êtres. Que ce soit un grand érudit connaissant à fond le Tripitaka ou un homme ordinaire et ignorant, il suffit qu'il possède la foi et s'applique de tout cœur à réciter le nom du bouddha Amitabha... Alors, les saints viendront le guider au moment de sa mort. Cependant, à cause des différences de pratique et de compréhension du Dharma, il existe des classes et des degrés d'êtres différents. Selon le Sūtra des contemplations du Bouddha Vie-Infinie (*Amitāyurdhyāna-sūtra*), il y a neuf degrés d'êtres, répartis en trois classes et donc trois niveaux par classe (haut, moyen, bas) :

1. ***Le plus haut niveau de la plus haute classe*** : Ce sont ceux qui sont résolus à naître dans la Terre pure et qui mènent leur vie dans ce sens ; c'est-à-dire : émettre le vœu de transférer les mérites obtenus, cultiver la bienveillance, observer les préceptes, étudier les textes canoniques du Mahayana et pratiquer . Avec une telle diligence, Amitabha et les bodhisattvas – Avalokiteśvara, Mahasthamaprapta et autres – apparaîtront devant eux avec le siège de diamant (*Vajra*), au moment de leur mort, en émettant des rayons lumineux pour les guider vers la Terre pure.
2. ***Le niveau moyen de la plus haute classe*** : Eux aussi,

sont résolus à naître dans la Terre pure mais ils n'ont pas observé, étudié et pratiqué les doctrines du Mahayana, tout en ayant compris le sens profond de l'Ultime vérité et en croyant à la loi de la causalité. Grâce à cela, Amitabha et les bodhisattvas – Avalokiteśvara, Mahasthamaprapta et autres – apparaîtront devant eux avec le siège doré, au moment de leur mort, pour les guider vers la Terre pure.

3. ***Le plus bas niveau de la plus haute classe*** : Ils sont également résolus à naître dans la Terre pure sans avoir observé, étudié et pratiqué les doctrines du Mahayana ; néanmoins, ils ont foi en la loi de la causalité. Grâce à cela, Amitabha et les bodhisattvas – Avalokiteśvara, Mahasthamaprapta et autres – avec une fleur de lotus dorée en main, se transformeront en cinq cents bouddhas de métamorphose, pour les guider vers la Terre pure.
4. ***Le plus haut niveau de la classe moyenne*** : Ce sont ceux qui pratiquent les Cinq Préceptes, observent les huit abstinences et les préceptes et ne commettent ni les cinq péchés impardonnables, ni d'autres fautes graves. A leur mort, Amitabha, les bhiksus et leurs familles, émettront des rayons dorés jusqu'à leur demeure. En les voyant, les défunts ressentiront une joie débordante et immédiatement, ils se retrouveront assis sur des sièges faits de fleurs de lotus.
5. ***Le niveau moyen de la classe moyenne*** : Ils ont pratiqué, au moins une journée, les huit abstinences, les śrāmaṇera-préceptes ou les bhikṣu-préceptes et possèdent une pres-tance irréprochable. A leur mort, ils percevront les lumières

émises par Amitabha et ses proches, venus les accueillir.

6. ***Le plus bas niveau de la classe moyenne*** : Ce sont ceux qui sont généreux et attentionnés dans leur vie à l'égard de leurs parents et d'autrui. Au moment de leur mort, ils verront un *Kalyāṇamitra* qui leur parlera de la Terre pure de la joie suprême et des quarante-huit vœux du bodhisattva Dharmakara. Ils y croiront avec foi et joie et aussitôt, ils renaîtront sur la Terre pure.
7. ***Le plus haut niveau de la classe inférieure*** : Ils ont commis des actes négatifs et diffamé les textes canoniques sans la moindre vergogne. Mais, au moment de leur mort, s'ils ont la chance de rencontrer un *Kalyāṇamitra* qui leur parle des sūtras du Mahayana et qui leur apprend à réciter à haute voix le nom du bouddha Amitābha, ils pourront effacer leurs mauvais karmas et éliminer les péchés mortels de cinq milliards de kalpas. Alors, à ce moment, Amitabha enverra les bouddhas et bodhisattvas de métamorphose, pour les accueillir.
8. ***Le niveau moyen de la classe inférieure*** : Ce sont ceux qui ont enfreint sans honte, les Cinq Préceptes ou d'autres, volé les biens du Sangha et proféré des propos malsains. Au moment de leur mort, ils verront arriver les feux de l'enfer. S'ils ont la chance de rencontrer un *Kalyāṇamitra* qui leur parle de la puissance bienfaisante d'Amitabha, capable d'éliminer les péchés mortels de huit milliards kalpas, ils verront les feux de l'enfer se transformer en brise légère, transportant des fleurs célestes sur lesquelles se tiendront des bouddhas et bodhisattvas de métamorphose pour les

accueillir.

9. **Le plus bas niveau de la classe inférieure** : Ceux-là ont commis les cinq péchés impardonnables et les dix mauvaises actions et accumulé énormément de mauvais karmas par toutes sortes d'immoralités et de transgressions. À leur mort, s'ils ont la chance de rencontrer un *Kalyāṇamitra* qui leur enseigne le merveilleux Dharma et leur dit de réciter le nom de bouddha et si, de tout cœur, ils peuvent répéter le nom du bouddha, ils verront disparaître les péchés mortels des huit milliards de kalpas et des fleurs de lotus dorées apparaîtront, aussi grandes et brillantes que des roues de soleil, pour les accueillir.

Parmi les neuf degrés de renaissance sur la Terre pure, ceux de la classe inférieure montrent que, même si un homme a commis des péchés de son vivant, il suffit qu'il ait la chance de rencontrer, avant sa mort, un *Kalyāṇamitra* qui l'instruise et lui fasse réciter dix fois le nom du bouddha, pour pouvoir, malgré tout, renaître sur la Terre pure. Cependant, si l'on est entêté sur cette idée et ne fait pas de bonnes actions en son vivant, on courra un grand risque. Car, il existe de millions de manières de mourir, et personne ne peut s'assurer de garder une attention juste au moment de la mort ; de plus, les *Kalyāṇamitra* ne sont pas si faciles à rencontrer... C'est pourquoi, pour les pratiquants de l'Ecole Jingtū, la manière la plus sûre, c'est d'accumuler les mérites et vertus et de prononcer les vœux sincères en temps ordinaire.

Les dix principaux disciples de Bouddha

十大弟子

Durant l'époque de Sakyamuni Bouddha, fondateur du bouddhisme, nombreux étaient ceux qui prenaient refuge auprès de lui, et les plus connus étaient ceux que l'on appelait « les dix principaux disciples ». Chacun d'eux était distingué comme étant le premier en titre, dans un domaine particulier du Dharma :

1. ***Sāriputra*** – *Premier en sagesse* :

Il est né à Rajaraha, dans l'état de Magādha. Son père était un argumenteur brahmane renommé et son oncle n'était autre que Kauṣṭhila. Dès l'âge de huit ans, il devint lui-même un célèbre rhétoricien. Par affinité avec le bhikṣu Asvajit, il prit refuge auprès de Bouddha. Il mourut trois mois avant le parinirvāna de Bouddha, peu avant ses quatre-vingts ans.

2. ***Maudgalyāyana*** – *Premier pour les pouvoirs surnaturels* :

Cet érudit, très fier de sa personne, prit refuge auprès de Bouddha en même temps que Sāriputra et devint arhat une semaine après (dix jours avant que son compagnon atteignît ce stade). Il était connu pour les pouvoirs surnaturels qu'il possédait au plus haut point et pour sa piété filiale. Finalement, il périt lors d'une attaque de bandits à la solde de la secte Niganthaka. Il fut roué de coups et mourut, quinze jours après Sāriputra.

3. **Purna** – *Premier en prêche dharmique* :
Fils d'une famille riche, il faisait office de censeur au sein des bhiksus et prêchait le Dharma avec enthousiasme.

4. **Subhuti** – *Premier en compréhension de la vacuité* :
C'était un homme charitable qui aimait faire le bien et répandre ses largesses. Il pratiquait l'*Araṇa-samādhi*.⁷ Alors qu'il méditait en contemplant la vacuité dans une grotte, les devas lui firent éloge en répandant des fleurs.

5. **Katyayana** – *Premier en argumentation* :
Originaire d'Ujjeni (royaume Avanti, en Inde du Sud), il était le neveu d'Asita. C'était un excellent prêcheur du Dharma et il était reconnu comme le meilleur argumenteur parmi les disciples de Bouddha.

6. **Mahā-Kāśyapa** – *Premier pour l'observation des règles ascétiques* :
Issu d'une famille brahmane richissime, il passa douze années de vie commune avec sa belle épouse, sans consommer le mariage. Après son entrée dans les ordres, il resta très conservateur et pratiqua l'ascétisme avec persévérance. Finalement, il devint le gardien de la communauté après le parinirvāna de Bouddha.

7. **Aniruddha** – *Premier pour les yeux divins* :
De lignée royale, il était cousin de Bouddha. A cause de sa

7. *Araṇa-samādhi* (無諍三昧) : Araṇa signifie qu'il n'y a pas de moi, pas de lui, pas de ceci ou de cela, pas de haut, pas de bas, pas de commun, pas de saint... Toutes les formes de dualité sont éliminées ; samādhi signifie : concentration parfaite de l'esprit.

persévérance, il avait perdu la vue mais finalement, obtenu les yeux divins (un des six pouvoirs surnaturels).

8. **Upali** – *Premier pour l'observation des préceptes :*

De basse caste, il était le barbier des princes Aniruddha et consorts. Il devint disciple de Bouddha avant même les princes et jouit du respect de ces derniers, ce qui est un bel exemple de l'esprit d'égalité des hommes, tel que préconisé par Bouddha.

9. **Ananda** – *Premier pour avoir été le plus assidu aux prêches de Bouddha :*

Frère de Devadatta, et assistant personnel de Bouddha, il était connu pour sa beauté physique. C'est grâce à lui que la communauté moniale des bhiksunis a vu le jour.

10. **Rahula** – *Premier en pratique ésotérique :*

Chanceux du monde des hommes, il était le fils unique de Bouddha, disciple de Sāriputra et premier *śrāmaṇera*. Naïf et vif, il était souvent réprimandé par Bouddha, ce qui le conduisit à s'appliquer diligemment pour atteindre finalement, la bouddhété.

Les dix Terres [de bodhisattva]

(*daśabhūmi*)

十地

Tous les étudiants, qu'ils soient en primaire, secondaire ou universitaire, se divisent entre élèves de première année, deuxième année, etc. pour pouvoir distinguer leur niveau d'étude. Il en va de même pour les bodhisattvas : Il existe cinquante-deux niveaux de bodhisattvas : dix degrés de la foi, dix degrés de la demeure, dix degrés de la pratique, dix degrés du transfert de mérites, dix terres, éveil correct et équivalent, et éveil merveilleux.

Et il faut atteindre le niveau des dix terres pour être considéré comme un grand bodhisattva.

Mais pourquoi les appelle-t-on les bodhisattvas des dix terres ?

La terre donne naissance à tous les êtres : les plantes, les minéraux et tous les êtres sensibles. On parle de terres pour déterminer les niveaux de bodhisattva, parce que la terre peut donner naissance à tous les phénomènes et à tous les mérites. Les bodhisattvas des dix terres sont des bodhisattvas qui deviendront bientôt des bouddhas.

1. **Terre de la joie parfaite** (*Pramuditā-bhūmi*) : Les bodhisattvas de première terre ont éliminé la vision du « moi », la vision de l'attachement aux préceptes interdits et le doute. Ils ne s'attachent plus aux frayeurs, erreurs et illusions. Ils ne craignent plus, ni la vie, ni la mort, ni les

diffamations d'autrui. Les bodhisattvas qui ont atteint la première terre sont comme s'ils étaient nés dans la maison des bouddhas. Leurs objectifs sont d'aider les hommes et de pratiquer le dana. Ils sont capables de continuer l'œuvre des bouddhas, promouvoir le Dharma et libérer tous les êtres, car ils ont partagé le Dharmakāya de Bouddha et répondu au Bodhi. Ils sont joyeux et enthousiastes. C'est pourquoi cette Terre est celle de la joie parfaite.

2. **Terre sans-souillure** (*Vimalā-bhūmi*) : Les bodhisattvas de deuxième terre pratiquent les dix bonnes actions et encouragent les autres à les pratiquer. Ils n'enfreignent plus aucun précepte mineur et s'éloignent de toutes les souillures. Ils possèdent les trois karmas purs, ils exercent la bienveillante compassion et apportent des bénéfices aux êtres. C'est pourquoi, on parle de Terre sans souillure.
3. **Terre qui brille** (*Prabhākarī-bhūmi*) : Les bodhisattvas de troisième terre recherchent le Dharma et l'observent avec diligence. Ils sont capables d'endurer toutes les circonstances extérieures et plus rien ne touche leur Cœur. Ils pratiquent la concentration et accèdent aux quatre incommensurables. Ils ne sont plus aveuglés par les trois poisons et leur personnalité est transcendante, comme la lumière qui dissipe toute obscurité.
4. **Terre qui rayonne** (*Arcishmati-bhūmi*) : Les bodhisattvas de quatrième terre pratiquent les trente-sept doctrines qui mènent vers le chemin de l'Éveil ; ils ont éliminé l'attachement du soi et l'attachement du Dharma. Leur jugement ne présente pas trace d'ignorance et leur pensée ne présente

aucune erreur ; ils ne nourrissent ni avidité ni colère. Leur sagesse rayonne comme le feu ardent et éclaire la Voie bouddhique.

5. **Terre difficile d'accès** (*Sudurjayā-bhūmi*) : Les bodhisattvas de cinquième terre ont non seulement parfait la pratique du dhyāna, ils ont aussi réalisé les principes de l'Ultime-vérité et rejeté les propos irréfléchis. Ils comprennent la non-dualité entre l'existence et la vacuité, et ils ne s'attachent ni au samsara ni au nirvana. C'est un niveau extrêmement difficile à atteindre.
6. **Terre de l'apparition** (*Abhimukhī-bhūmi*) : Les bodhisattvas de sixième terre ont parfait la sagesse prajñā ; ils demeurent souvent dans la concentration de la cessation totale des afflictions. Ils ne font plus de discrimination, comprennent à fond la loi de la coproduction conditionnelle et perçoivent la nature propre des phénomènes. On peut dire que le vrai Dharma est apparu devant eux.
7. **Terre qui mène très loin** (*Dūrangamā-bhūmi*) : Les bodhisattvas de septième terre demeurent continuellement dans la concentration de la cessation totale des afflictions. Ils peuvent entrer et sortir librement de la concentration, selon leur pensée. Ils sont capables d'exercer les dharmas sans faire d'effort et ils possèdent toutes les méthodes subtiles pour libérer les êtres. Leur objectif qui se trouvait si loin, va bientôt être à leur portée.
8. **Terre inébranlable** (*Acalā-bhūmi*) : Les bodhisattvas de huitième terre voient leurs mérites s'accroître naturellement

et, pour eux, les afflictions n'apparaissent plus jamais. Ils sont imperturbables devant les honneurs et profits et ne sont pas séduits par les circonstances extérieures. Ils ne font que libérer les êtres grâce aux grands vœux.

9. **Terre de l'excellente sagesse** (*Sādhumati-bhūmi*) : Les bodhisattvas de neuvième terre exercent la pratique de la sans apparence et sans effet et, même pour prêcher le Dharma, ils ne pensent pas aux résultats. Ils utilisent la force dharmique de manière naturelle pour protéger les trésors du Dharma et ils se servent d'une excellente sagesse pour instruire les êtres.
10. **Terre couverte par le nuage du Dharma** (*Dharmameghā-bhūmi*) : Les bodhisattvas de dixième terre sont les véritables princes du Dharma, en passe de devenir des bouddhas. Ils possèdent la grande bienveillante compassion et de grands pouvoirs surnaturels. Les nuages de mérites et sagesse qui les protègent rigoureusement, peuvent engendrer des éclairs, du tonnerre et de grandes pluies dharmiques, pour vaincre les démons et les hérétiques et permettre aux bodhisattvas de dixième terre d'atteindre la Voie bouddhique.

Les bodhisattvas gardent la résolution, de la première à la dixième terre : c'est là qu'ils ont parfait leur pratique durant les trois *āsañkhya* et ils se préparent à accéder au niveau des bouddhas.

Les dix « *Ainsi* »

十如是

Dans le chapitre « La subtilité » du *Sūtra de Lotus*, il est dit : « Le Dharma le plus extraordinaire et le plus difficile à interpréter que Bouddha ait réalisé, est tel que seul, Bouddha est capable de comprendre à fond la Vérité de tous les phénomènes. C'est ce que l'on définit en disant : ainsi est la forme (l'apparence) des phénomènes, ainsi est leur nature, ainsi est leur essence, ainsi est leur caractère, ainsi est leur action, ainsi est leur cause, ainsi sont leurs conditions, ainsi sont leurs effets, ainsi est leur rétribution et ainsi est leur finalité. »

Ce passage montre que, si l'on veut explorer la Vérité des phénomènes, il faut maîtriser les « forme, nature, essence, caractère, action, cause, condition, effet, rétribution et finalité » de ces phénomènes : ce que l'on appelle les dix « *Ainsi* ».

En chinois, « *ainsi* » s'écrit en deux caractères « 如(ru) 是(shi) » : « 如(ru) » a le sens de : qui ne change pas : réel ; et « 是(shi) » : conforme. L'aspect d'origine de tous les phénomènes est doté de ces dix caractéristiques.

1. ***Ainsi est la forme*** : Ici, il s'agit de la forme visible de chaque être, qu'il soit humain ou tout autre ; de même que toutes les actions bonnes ou mauvaises qui se manifestent devant nos yeux.

2. ***Ainsi est la nature*** : Il s'agit de la nature propre, intérieure et invisible, de chaque phénomène : Par exemple, la chaleur contenue dans le bois, la rigidité dans le métal, l'humidité dans l'eau, la fluidité dans le vent, etc.
3. ***Ainsi est l'essence*** : Il s'agit de la substance fondamentale : Tous les êtres de l'univers considèrent le Cœur comme l'essence et, avec l'essence, apparaissent les mille phénomènes du monde visible.
4. ***Ainsi est le caractère*** : Il s'agit des propriétés et des potentialités dont sont dotés les phénomènes : Par exemple, le sable, les graviers et le ciment, peuvent être des matériaux servant à construire les murs.
5. ***Ainsi est l'action*** : Il s'agit ici des actions produites par les trois karmas – corporel, oral et mental.
6. ***Ainsi est la cause*** : Les trois karmas étant en action, ils créent des causes karmiques qui entraînent des effets.
7. ***Ainsi sont les conditions*** : Il s'agit des conditions qui favorisent la création des effets. Prenons par exemple une plante : la semence est la cause, mais il a fallu des conditions comme la terre, l'eau, les engrais, l'air, les hommes, etc. pour que la plante puisse fleurir et donner des fruits.
8. ***Ainsi sont les effets*** : Il s'agit des effets répondant aux causes créées par les mauvaises habitudes du passé.

9. ***Ainsi est la rétribution*** : Ici, il s'agit de la rétribution karmique : les conséquences que l'on devra subir dans les vies futures, à cause des karmas sains et malsains, engendrés aujourd'hui.

10. ***Ainsi est la finalité du principe et de la conséquence*** : Pour les « *Ainsi* » cités ci-dessus, de la « forme » à la « rétribution », le principe et la conséquence sont dus à l'union des causes et conditions : aucun d'eux ne possède de nature propre. Et cette vacuité est l'ultime vérité de l'égalité de tous les phénomènes.

L'idée directrice des dix « *Ainsi* » est de montrer que si la forme est saine, la rétribution sera saine mais que, si la forme est malsaine, la rétribution le sera aussi. Et cette idée est commune et applicable aux dix *royaumes dharmiques* : On peut non seulement appliquer ces dix notions à des bouddhas de mérites et sagesse parfaits, mais, on peut aussi les appliquer aux êtres qui souffrent dans les enfers.

Ainsi, chacun des dix *royaumes dharmiques* est pourvu des dix *ainsi* et on les nomme « les cent *ainsi* des dix *royaumes dharmiques* » ; de plus, chaque *royaume dharmique* peut prendre la forme de dix autres et constituer ainsi cent *royaumes dharmiques*. C'est *ainsi* que naissent les fondements de la Pensée : « les mille *ainsi* des cent *royaumes dharmiques* » de l'Ecole Tiantai.

Les dix Royaumes dharmiques

十法界

Le bouddhisme divise les êtres (nobles ou ordinaires), en dix catégories qui sont, de bas en haut : les êtres des enfers, les esprits affamés, les animaux, les humains, les asuras, les devas, les *śrāvaka*, les *pratyekabuddha*, les bodhisattvas, et les bouddhas. Comme ils possèdent des causes et effets spécifiques à chacun d'entre eux, la différenciation est très claire. On les nomme « les dix royaumes », ou encore « les dix royaumes dharmiques ».

1. **Royaume des enfers** : Parmi les trois destinées funestes, ce sont les enfers qui recèlent le plus de souffrances. La plupart des enfers se trouvent dans le fond du continent Jambudvīpa. Ils ressemblent à des prisons du monde des hommes : les êtres de ces royaumes sont retenus et maltraités avec des instruments de torture. Les Chinois les nomment « 地獄 (*diyu* : prison souterraine) » ou encore « 苦具 ou 苦器 (*kujū* ou *kuqi* : instrument de souffrances) ». Les êtres qui ont commis les dix mauvaises actions et surtout, ceux qui ont commis les cinq péchés impardonnables, sont destinés à renaître immédiatement dans les enfers.
2. **Royaume des esprits affamés** : Ils doivent souvent mendier pour survivre et ils sont très peureux. On renaît dans ce royaume en commettant les dix mauvaises actions ou

sous l'emprise de l'avarice, de la jalousie, de la flatterie, de la duperie ... et en mourant de faim et de soif.

3. ***Royaume des animaux*** : Ignorants et stupides, la plupart ne sont pas libres, mais domestiqués ou asservis. On les trouve dans les six mondes et les catégories sont nombreuses. On les distingue par le milieu où ils survivent : terrestre, aquatique ou aérien. Ceux qui commettent des péchés parce qu'ils ne comprennent pas la causalité, mais qui le regrettent ensuite, renaissent dans ce royaume.
4. ***Royaume des humains*** : Appelé aussi royaume de l'endurance car les humains sont capables d'endurer toutes les sortes de joie et de souffrance du monde. C'est la clé de la montée et de la descente dans les six destinées et c'est aussi la plus difficile à atteindre. On y renaît grâce à l'observation des cinq préceptes et à la pratique des dix bonnes actions.
5. ***Royaume des asuras*** : Ses occupants bénéficient de rétributions karmiques extraordinaires ; juste un peu moins que celles des devas, mais sans toutefois posséder les vertus de ces derniers. Ils ont exercé les dix bonnes actions durant leur vivant, mais à cause d'accès de colère, d'orgueil et de méfiance, ils ne peuvent renaître dans les Cieux. De plus, ils sont jaloux des mérites et vertus que possèdent les devas et leur déclarent souvent la guerre. On les trouve dans les royaumes des démons, animaux, humains et devas, sous forme d'êtres nés d'une matrice, d'un œuf, de la moisissure ou même, spontanément.

6. **Royaume des devas** : Parmi les êtres des dix destinées, leurs mérites sont les plus extraordinaires. En fonction de l'importance des bonnes actions exercées et de la pratique accomplie, ils peuvent renaître dans l'un des vingt-huit Cieux (six dans le domaine du désir, dix-huit dans le domaine de la forme et quatre dans le domaine de la sans-forme). Les devas possèdent quatre caractéristiques qui les rendent supérieurs aux êtres des autres royaumes : la supériorité en taille, en longévité, en concentration et en joie. Hélas ! quand leur vie s'achève, ils voient apparaître les cinq signes de déclin, avant de retomber dans le cycle du samsara. Aussi, bien que ce soit un monde extraordinaire, ce n'est quand même pas un royaume de paix et de joie parfaites.
7. **Royaume des śrāvaka** : C'est le royaume des êtres qui ont acquis l'illumination en écoutant les prêches de Bouddha. Parmi les *śrāvaka*, on distingue : le *srotāpanna*, le *sakādāgamī*, l'*anāgāmin* et l'*arhat* : celui qui a atteint le nirvana. Les méthodes de pratique sont nombreuses, on commence par le dhyāna, la concentration du Cœur sur un point fixe, demeurer dans le savoir juste et la vision juste, etc.
8. **Royaume des pratyekabuddha** : C'est le royaume des êtres qui ont acquis l'illumination en écoutant les enseignements de Bouddha sur la loi de la coproduction conditionnelle ou en contemplant l'apparition et la disparition des phénomènes du monde. *Pratyekabuddha* est un terme sanskrit qui signifie « bouddha solitaire ». Il désigne les êtres qui ont atteint le *nirvāna* par eux-mêmes.

9. **Royaume des bodhisattvas** : C'est le royaume des êtres qui prononcent la bodhicitta de recherche de la Voie bouddhique et de libération des êtres. Les bodhisattvas sont de nature bienveillante et compatissante et leur pensée est pleine de sagesse prajñā. Ils possèdent l'esprit d'endurance et de persévérance, ils pratiquent les six *paramita* et ils prononcent sans cesse « les quatre vœux universels ».

10. **Royaume des bouddhas** : Les bouddhas sont des êtres qui ont acquis l'Eveil. Non seulement, ils se sont libérés de la vie et de la mort, mais ils montrent aux hommes les causes de leurs souffrances et les aident à se libérer de leurs afflictions. Ce sont des sages qui ont compris la conscience de soi, qui aident les autres à en prendre conscience et qui mènent une conduite parfaite.

Combien de fois l'homme du commun se déplace-t-il dans les dix royaumes dharmiques au cours d'une journée ? Quand une pensée de haine surgit dans son esprit, ne se trouve-t-il pas dans les enfers ? Quand il est en colère et qu'il a envie de disputer, ne ressemble-t-il pas un esprit affamé ? Quand il est ignorant et stupide, n'est-il pas un animal ? Quand il est jaloux et vaniteux, n'est-il pas un asura ?

Dès qu'une pensée saine surgit, il revient au monde des hommes. Dès qu'il est joyeux, il se sent au paradis. Avec un esprit impartial et altruiste, il est un bodhisattva et, s'il peut regarder le monde avec un esprit d'égalité et de tolérance, il accédera à la Voie bouddhique.

Ainsi, où se trouvent le paradis et l'enfer ? : Dans notre Cœur.

Les dix royaumes dharmiques sont les bases de la théorie « une pensée, trois mille mondes » de l'Ecole Tiantai.

Les douze nidānas de la coproduction conditionnelle

十二因緣

Par où est-on venu ? Vers où ira-t-on après la mort ? Quelle est l'origine du samsara ?...

Les douze nidānas de la coproduction conditionnelle peuvent répondre à ces questions.

Les douze nidānas sont les douze étapes de la suite cyclique de la vie, du passé au présent et du présent au futur.

1. **L'ignorance** (*avidyā*) : « Tous les phénomènes sont nés de causes et conditions : tous les phénomènes disparaissent avec les causes et conditions » et les hommes ne savent pas que telle est la vérité de la vie.
2. **Les créations mentales** (*samskāra*) : Ce sont les forces capables de créer et de compromettre les trois karmas (corporel, oral et mental). Dans le passé, à cause de l'ignorance, on a produit des karmas qui sont des créations mentales.
3. **La conscience discriminante** (*vijñāna*) : C'est à cause de l'ignorance et des créations mentales du passé, qu'il y a la vie d'aujourd'hui. Et la première pensée au moment de la réincarnation est appelée « conscience discriminante ». La conscience est l'entité de l'unification

des facultés mentales d'un individu. Grâce à la faculté discriminante de la conscience, les circonstances extérieures deviennent plus claires, les organes de perception, plus efficaces et les pensées, mieux gouvernées.

4. **Le nom et la forme** (*nāma-rūpa*) : « Nom » est le mental des quatre agrégats – sensation, perception, formation mentale et conscience ; « forme » représente le corps charnel, la matière. Ainsi le nom et la forme ne sont autres que le pseudonyme des cinq skandhas, facteurs constitutifs de la vie.
5. **Les six sphères sensorielles** (*sadāyatana*) : Ce sont les six organes de perception, pourvus des fonctions de transmission, après identification par les six objets de perception.
6. **Le contact** (*sparśa*) : Les sensations subjectives que l'on ressent quand les organes de perception rencontrent les objets de perception, sont dues au contact.
7. **La sensation** (*vedanā*) : La peine ressentie face aux personnes et choses que l'on déteste est appelée « sensation désagréable » ; la joie ressentie face aux personnes et choses que l'on aime est appelée « sensation agréable » ; si les hommes et choses ne nous apportent ni joie ni peine, on parle de « sensation neutre ».
8. **La soif** (*trṣṇa*) : Il s'agit de la fièvre de la convoitise insatiable, telle la soif de richesse, de l'amour, de la vie, de la réputation, etc. La soif est l'origine du samsara. La soif s'empare de l'objet, l'assume et s'y attache. Lui succède donc l'appropriation.

9. **L'attachement ou l'appropriation** (*upādāna*) : Face à toute chose, on ne pense qu'à soi, et l'on cherche à se l'approprier, sans se soucier des conséquences. Voilà pourquoi, on entraîne la mise en mouvement des trois karmas. On distingue quatre attachements : Attachement sensuel (*kāma-upādāna*) ; attachement aux conceptions erronées (*diṭṭhi-upādāna*) ; attachement aux rituels (*sīlabbata-upādāna*) et croyance en la personnalité (*attavāda-upādāna*).
10. **Le devenir** (*bhava*) : ou processus de l'existence. Le devenir comprend deux aspects : on appelle existence karmique (*karmabhava*), les activités produites par les trois karmas face à l'environnement et processus de renaissance (*uppattibhava*), les effets dus aux activités menées.
11. **La naissance** (*jāti*) : Sortir du ventre maternel, c'est la « naissance » ; puis les cinq skandhas commencent leurs activités dans le monde extérieur, jusqu'au moment de la vieillesse et de la mort. C'est ce que l'on nomme une période de vie.
12. **La vieillesse et la mort** (*jarā-maraṇa*) : Les fonctions physiologiques s'affaiblissent et finalement, la respiration s'arrête. Les skandhas se désagrègent et la mort finit par venir. Cependant, la vieillesse et la mort ne signifient pas la disparition totale. « La forme » vieillit et meurt, mais « la conscience » rejoint « l'ignorance » et « les créations mentales » pour commencer une autre période de vie. Ainsi, à moins que l'on ait acquis l'illumination et ne crée plus aucun karma, la vie sera comme une horloge tournant sans cesse et se réincarnera en suivant le cycle du samsara.

Ce qui entraîne des effets est appelé « causes ». Ce qui assiste ces causes est appelé « conditions ». Les « causes » sont les semences, les « conditions » sont les moyens apportés et ensemble, elles attirent les effets. C'est pourquoi, on les appelle aussi « les douze causes et conditions ».

La succession des causes et conditions prolonge la vie et leur changement en bien ou en mal, offre à la vie des transitions, soit au paradis, soit en enfer, soit dans la pauvreté, soit dans l'abondance... On peut voir par là que le destin est dû aux causes et conditions, qui se trouvent en fait dans nos mains. Aussi, il suffit de prendre le présent en main, de créer de bonnes causes et de bonnes conditions et l'on connaîtra, à coup sûr, un avenir brillant et merveilleux.

Les douze divisions de sūtra

(*Dvādaśaṅga-buddha-vacana*)

十二部經

L'enseignement de Bouddha est grand, profond et merveilleux. Les textes canoniques sont nombreux et complexes : on dénombre plus de neuf mille fascicules, connus sous le nom de *Tripitaka et Dvādaśaṅga-buddha-vacana*.

En général, on croit que l'expression « douze divisions de sūtra », signifie qu'il n'y a que douze ouvrages. En réalité, il s'agit des douze catégories d'écrits de l'enseignement de Bouddha, en fonction de leur forme et de leur contenu.

Les douze divisions de sūtra sont :

1. **Sūtra** : Texte écrit en prose, de manière assez libre, sans limitation du nombre de mots ni de phrases (*Sūtra d'Ami-tabha, Sūtra du Cœur.*)
2. **Geya** : Le texte en prose est répété une deuxième fois en vers (*Porte universelle du Sūtra du Lotus.*)
3. **Gāthā** : Le texte est écrit entièrement en vers (*Dharmapāda, Buddhacarita.*)
4. **Avadāna** : Le texte est présenté sous forme de contes ayant valeur d'exemple, pour illustrer le Dharma (*Sūtra*

des cent paraboles, Chapitres des paraboles du *Sūtra du Lotus*.)

5. **Nidāna** : Présentant les causes et conditions des prêches dharmiques de Bouddha (Préfaces des sūtras.)
6. **Udāna** : Il s'agit des textes que Bouddha a prêchés de lui-même, sans être sollicité par quiconque (*Sūtra d'Amitabha*.)
7. **Jataka** : Ce sont des textes retraçant les vies antérieures de Bouddha (*Jataka-sūtra*, *Sūtra des six paramita réunis*, *Samyukta-ratna-piṭaka-sūtra*.)
8. **Itivṛttaka** : Ce sont des textes retraçant les vies antérieures des disciples de Bouddha (chapitre *Les actes antérieurs du bodhisattva Bhaisajyaraja* du *Sūtra du Lotus*.)
9. **Adbhuta-dharma** : Ce sont des textes retraçant les actes extraordinaires de Bouddha et de ses disciples (*Adbhuta-nidāna-sūtra*.)
10. **Vaipulya** : Ce sont des textes qui exposent des doctrines amples et profondes (*Sūtra de l'Ornementation Fleurie*.)
11. **Upadeśa** : Ce sont des argumentations dharmiques sous forme de questions/réponses (*Vimalakīrti-sūtra*.)
12. **Vyākaraṇa** : Ce sont des écrits qui relatent la prophétie de l'Eveil des bodhisattvas et sravakas, par Bouddha (*Prophétie de l'Eveil de cinq-cents disciples* du *Sūtra du Lotus*.)

En fait, « les douze divisions de sūtra » sont les douze thèmes de composition de l'enseignement de Bouddha. Elles nous montrent la subtilité de la méthode éducative de Bouddha et sa sagesse, qui tient compte des capacités de chacun.

Ces thèmes méritent d'être un exemple pour les éducateurs actuels.

Les douze règles de la pratique ascétique

(*Dhūta*)

十二頭陀行

Parmi les dix principaux disciples de Bouddha, Mahā-Kāśyapa était réputé comme étant le meilleur pour l'observation des règles ascétiques. A la fin de sa vie, Bouddha lui conseilla d'abandonner l'ascétisme, mais Mahā-Kāśyapa ne pensait pas que ce fût une pratique pénible : au contraire, il se sentait très heureux (de le pratiquer) car pour lui, il n'y avait aucun souci d'habillement ou de nourriture, de gains ou de pertes du monde des hommes... :

Il ne ressentait que liberté et tranquillité.

Surtout, il pensait que la pratique ascétique est la manière de vivre la plus stricte et que celui qui peut s'habituer à ce genre de vie, est capable de supporter une existence austère et de rester désintéressé, pour se vouer de tout cœur au Dharma et aux hommes.

De fait, la pratique ascétique peut consolider de manière directe la communauté monastique et faire indirectement bénéficier tous les êtres. C'est pourquoi, Mahā-Kāśyapa émit le vœu de ne jamais abandonner l'ascétisme et finalement, Bouddha approuva lui aussi cette façon de voir.

L'ascétisme est une discipline volontariste, cherchant à perfectionner le corps et l'esprit par une forme de renoncement ou d'abnégation aux nécessités de la vie, afin de pouvoir éliminer les afflictions et souillures. A l'époque, Bouddha avait lui aussi suivi six années d'ascèse et finalement, découvert que ce n'était pas la voie parfaite

vers la Libération ; mais il pensait aussi que l'excès d'attachement aux désirs et passions pouvait faire sombrer un pratiquant de la Voie... Aussi, pourvu que l'on ne fit pas exprès de maltraiter son corps et son esprit pour proclamer ses mérites, Bouddha préconisait malgré tout, un mode de vie simple et strict.

C'est ainsi qu'il instaura « les douze règles de l'ascétisme » :

1. ***Vivre dans la forêt (aranya)*** : Vivre dans un endroit calme, loin de la foule.
2. ***Vivre de la mendicité*** : Se contenter de la nourriture issue de la quête d'aumônes.
3. ***Mendier de porte en porte sans distinction*** : N'omettre aucune maison en allant faire la quête : ne pas faire de distinction entre riches et pauvres.
4. ***Manger un seul repas par jour*** : Car trop de nourriture peut gêner la pratique.
5. ***Manger en quantité modérée*** : Ne pas exagérer et savoir se modérer.
6. ***Après midi, renoncer à tout autre liquide que de l'eau.***
7. ***Porter des vêtements faits de chiffons ramassés.***
8. ***Ne posséder que les trois pièces vestimentaires rituelles.***

9. ***Vivre dans un cimetière*** : Pour faciliter la contemplation de l'impermanence, de la souffrance et de la vacuité et être dégoûté des trois Domaines.
10. ***Assis au pied d'un arbre*** : Prendre exemple sur Bouddha, réfléchir sous l'arbre pour accéder à l'Eveil.
11. ***Assis en plein air*** : Le plein air peut éclairer l'esprit et faciliter l'accès à la vacuité et à la concentration.
12. ***Renoncer à la posture allongée*** : Ne pas s'étendre, de peur que les afflictions en profitent pour s'installer.

Les dix-huit enfers

(*Naraka*)

十八地獄

« Ceux qui pratiquent de bonnes actions montent au ciel ; ceux qui commettent de mauvaises actions sombrent dans l'enfer », les influences de la conception de l'enfer sont depuis toujours très fortes, dans la croyance populaire chinoise.

Le bouddhisme parle aussi des cieux et des enfers. Pour le bouddhisme, il existe dix-huit sortes de *Naraka* (enfes) : huit froids, huit chauds, un de solitude et un adjacent.

Les huit *Naraka* froids sont : *Arbuda*, *Nirarbuda*, *Aṭaṭa*, *Hahava*, *Huhuva*, *Utpala*, *Padma*, *Mahapadma*.

1. ***Arbuda*** : Naraka des pustules. A cause du froid rigoureux, des cloques se forment.
2. ***Nirarbuda*** : Naraka des pustules ouvertes. A cause du froid rigoureux, les cloques éclatent.
3. ***Aṭaṭa*** : Naraka des frissons. A cause du froid rigoureux, les lèvres grelottent.
4. ***Hahava*** : Naraka des lamentations. A cause du froid rigoureux, la bouche pleure de froid.

5. **Huhuva** : Naraka des claquements de dents. A cause du froid rigoureux, les dents s'entrechoquent.
6. **Utpala** : Naraka du lotus bleu. A cause du froid rigoureux, la peau se crevasse, comme une fleur de lotus bleu.
7. **Padma** : Naraka du lotus rouge. A cause du froid rigoureux, la peau se fend et laisse apparaître la chair, comme une fleur de lotus rouge.
8. **Mahapadma** : Naraka du grand lotus rouge. A cause du froid rigoureux, la peau et la chair éclatent, tout le corps est en sang, comme une grande fleur de lotus rouge.

Les huit Naraka chauds sont : *Sanjiva, Kalasutra, Samghata, Raurava, Maharaurava, Tapana, Pratapana, Avici.*

1. **Sanjiva** : Naraka du renouveau. Dans cet enfer, les êtres subissent de terribles tortures jusqu'à perdre connaissance. Et la fraîcheur du vent les réveille et ils recommencent à souffrir.
2. **Kalasutra** : Naraka du fil noir. Ici, comme des menuisiers qui mesurent le bois, les gardiens se servent du fil noir pour mesurer la taille des êtres avant de les découper en morceaux.
3. **Samghata** : Naraka de l'écrasement. Ici, on rassemble tous les lourds instruments de torture pour les entasser sur le corps des êtres.

4. **Raurava** : Naraka des cris. Ici, les êtres sont plongés dans des marmites d'eau bouillante.
5. **Maharaurava** : Naraka des grands cris. Ici, les êtres sont plongés, à plusieurs reprises dans des marmites d'eau bouillante.
6. **Tapana** : Naraka de la chaleur. Les remparts de cet enfer sont en acier, chauffé par des feux ardents. Les êtres qui s'y trouvent ont la peau et la chair qui fondent et ils souffrent atrocement.
7. **Pratapana** : Naraka de la grande chaleur. Quand la peau et la chair sont réduites en bouillie, on empale les corps sur des fourches que l'on pose sur le feu.
8. **Avici** : Naraka ininterrompu. Les êtres de cet enfer souffrent sans arrêt : c'est l'enfer de l'ultime souffrance... On y trouve ceux qui ont commis les cinq péchés impardonnables ou diffamé le Mahayana.

Naraka de solitude : Entraînés par leur karma individuel, les êtres sont dispersés en solitaires, partout dans les quatre continents, ou dans des gouffres, ou sur le haut des montagnes, ou dans le désert.

Naraka adjacent : Comme ceux du Naraka solitaire, les êtres sont dispersés partout : au bord des fleuves ou sous la terre ou dans les airs... sans demeure fixe.

Le monde des enfers est la plus affreuse des trois destinées mauvaises. Les êtres y renaissent à cause de leur force karmique et les

bouddhas et bodhisattvas, grâce à leurs vœux et compassion, dans le but de libérer les êtres. C'est ainsi que le bodhisattva Maitreya avait émis le vœu de « *ne pas devenir Bouddha tant que l'enfer ne serait pas vide et d'acquérir le bodhi quand tous les êtres seraient libérés* ». C'est grâce à ce grand vœu compatissant que le bodhisattva Maitreya peut voyager dans les enfers pour sauver les êtres en extrême détresse.

Les dix-huit arhats

十八羅漢

Dans l'histoire du bouddhisme, il est dit que de nombreux moines éminents qui « pratiquent secrètement la Voie du bodhisattva et se manifestent sous l'apparence de l'arhat », mènent une vie vagabonde à travers le monde, grâce à leurs pouvoirs surnaturels. C'est pourquoi les gens croient souvent que les arhats sont des êtres d'allure insolite, sinon déments, du moins bizarres.

En réalité, il existe aussi des arhats d'aspect digne et majestueux. Les arhats sont des pratiquants qui ont éliminé toutes les afflictions et atteint l'état du *nirvāna*. En général, ils sont tous pourvus de caractères transcendants, paisibles, détachés et calmes. Parmi les disciples de Bouddha, nombreux sont ceux qui ont acquis le niveau de l'arhat : les dix disciples principaux sont dix grands arhats, on parle aussi de cinq-cents arhats, mille-deux-cent-cinquante arhats, etc. De nos jours, les plus connus sont « les dix-huit arhats » ; cependant, aucun texte canonique ne les mentionne et selon les *Notes de l'établissement du Dharma exposées par le grand arhat Nandimitra*, seize arhats ont été désignés par Bouddha pour rester éternellement dans le monde des hommes, pour protéger le juste Dharma. Ce sont :

1. *L'arhat, dompteur du tigre* : *Honorable Pindolabharadrāja*, ayant subjugué le tigre féroce.

2. ***L'arhat des réjouissances*** : *Honorable Kanakavatsa*, un grand argumenteur de l'Inde antique.
3. ***L'arhat au bol d'aumône*** : *Honorable Kanakabharadrāja*, un pratiquant demandeur d'aumône.
4. ***L'arhat porteur de stupa*** : *Honorable Subinda*, le dernier disciple de Bouddha, il porte toujours en main un stupa, en mémoire de Bouddha.
5. ***L'arhat méditatif*** : *Honorable Nakula*, un ancien chevalier, possédant une force inépuisable.
6. ***L'arhat, passeur de rivière*** : *Honorable Bhadra*, il traverse la rivière comme une libellule qui effleure la surface de l'eau.
7. ***L'arhat, dompteur d'éléphants*** : *Honorable Kālīka*, un ancien cornac.
8. ***L'arhat faisant sourire le lion*** : *Honorable Vajraputra*, un ancien chasseur qui ne voulut plus ôter la vie des animaux après être devenu bouddhiste et que le lion vint remercier.
9. ***L'arhat au cœur ouvert*** : *Honorable Jīvaka*, il a ouvert son cœur pour faire comprendre aux gens que Bouddha se trouve dans leur Cœur.
10. ***L'arhat aux bras levés*** : *Honorable Panthaka*, ayant l'habitude de s'étirer après avoir pratiqué la méditation.

11. ***L'arhat pensif*** : *Honorable Rahula*, un des dix principaux disciples de Bouddha, premier en pratique ésotérique.
12. ***L'arhat qui cure les oreilles*** : *Honorable Nāgasena*, connu comme ayant les « oreilles pures ».
13. ***L'arhat Budai*** : *Honorable Aṅgaja*, portant toujours un sac de toile et arborant un grand sourire.
14. ***L'arhat sous le bananier*** : *Honorable Vanavāsin*, ayant l'habitude de méditer sous un bananier.
15. ***L'arhat aux longs sourcils*** : *Honorable Ajita*, ayant dès la naissance, deux longs sourcils.
16. ***L'arhat, gardien de la maison*** : *Honorable Cūdapanthaka*, fidèle et responsable.

On y ajoute généralement l'*Honorable Nandimitra* : le dompteur de dragon, et l'*Honorable Pindola* : le monteur de cerf, pour compléter la liste des dix-huit arhats. Il faut, cependant noter que *Nandimitra* était l'auteur des *Notes de l'établissement du Dharma*, et que *Pindola* était en fait *Pindolabharadrāja*, déjà nommé ci-dessus.

Ainsi, il n'y a donc que seize arhats et non dix-huit.

Peu importe d'ailleurs, qu'ils soient seize ou dix-huit : depuis toujours, entre l'Inde et la Chine, les opinions sont souvent différentes en raison des différences de coutumes et de croyances et aussi des erreurs d'interprétation, durant la propagation. Les gens d'aujourd'hui ne doivent pas s'attacher aux nombres ou aux appellations : il suffit de savoir que les arhats sont des pratiquants libérés, dignes du plus profond respect.

L'être humain surpasse l'être céleste

人勝諸天

« Il est difficile de renaître homme, et je le suis aujourd'hui ;
« Il est difficile d'entendre prêcher le Dharma, et je l'ai entendu aujourd'hui.
« Si je ne libère pas ce corps dans cette vie,
« Quelle vie attendrai-je pour le libérer ? »

Dans l'*Agama-sūtra*, se trouve une parabole intitulée « La tortue aveugle et le bois flottant » qui explique la difficulté de pouvoir renaître dans le monde des hommes : C'est comme si, au fond de l'océan, nageait une tortue aveugle qui, tous les cent ans, remontait à la surface. Il faudrait alors que sa tête puisse passer juste à ce moment-là dans le trou d'une pièce de bois flottant sur l'eau...Le pourcentage de chances est, bien sûr, extrêmement faible.

Bouddha dit aussi : « Ceux qui perdent la chance de renaître homme sont aussi nombreux que les grains de sable de la Terre ; ceux qui peuvent renaître homme sont aussi peu que les poussières sous les ongles. » La destinée des humains est le pivot de la montée et de la descente des six destinées ; sa rétribution karmique est peut-être inférieure à celle du monde des cieux, mais il y a trois points où l'être humain surpasse l'être céleste :

1. **En vaillance** : Les devas s'adonnent aux plaisirs et passions, ils ne pensent pas à pratiquer. Par contre, les humains

sont très patients, il suffit qu'ils prennent conscience de l'importance de la tâche, ils peuvent alors, tout endurer et tout réaliser avec diligence. Cette vaillance et cette force d'âme de l'homme dépassent celles des êtres des cieux.

2. **En mémoire** : Les devas s'adonnent aux plaisirs et passions, ils n'utilisent pas leur cerveau pour réfléchir et créer et donc, leur sagesse s'affaiblit. L'être humain est capable de réfléchir, distinguer tous les phénomènes, se remémorer le passé, penser au présent et projeter l'avenir ; c'est pourquoi sa sagesse s'accroît et sa civilisation avance de mille li par jour.
3. **En conduite pure** : La conduite pure, c'est aussi la vertu : Les devas s'adonnent aux plaisirs et passions, ils ne pratiquent aucune bonne action. Par contre, les hommes vivent entre l'ordinaire et la sainteté, là où il n'y a pas trop de peines ou de joies. C'est pourquoi, ils peuvent acquérir la conscience de soi, connaître la honte et aussi trouver la force de se convertir après la déchéance, pour sortir de la souillure.

Ces trois traits distinctifs permettent aux hommes de surpasser les devas et encore davantage, les êtres des quatre autres destinées. Selon les textes canoniques, tous les bouddhas du passé ont accédé à l'Eveil dans le monde des hommes, de même que les bouddhas du futur atteindront aussi l'Eveil dans le monde des hommes. C'est pourquoi, étant humains, nous devons chercher à bien utiliser nos qualités pour pouvoir progresser, pratiquer activement la Voie du bodhisattva grâce à la persévérance résolue, faire le bonheur du peuple grâce à l'excellent discernement et cultiver la conduite pure grâce à la remarquable sagesse, pour ne pas payer d'ingratitude la faveur de renaître homme.

La « grande porte » d'une pagode (*Shanmen*)

山門

Il est dit dans le bouddhisme : « Les mérites des biens qui entrent par la *grande porte* de la pagode, reviennent à celui qui en a fait offrande ». La *grande porte* d'une pagode désigne la porte d'entrée principale de l'enceinte. Son nom en chinois est *shanmen* 山門, et signifie « porte de la montagne ». En effet, jadis, la plupart des pagodes étaient construites dans les montagnes, alors que les centres de culte actuels se trouvent de plus en plus dans les zones urbaines. Cette désignation de la porte est malgré tout restée, comme une appellation générale, pour toutes les pagodes bouddhistes, qu'elles soient rurales ou urbaines.

Il paraît que, par le passé, le *shanmen* du monastère Shaolin était uniquement autorisé à entrer et non à sortir... à moins que le pratiquant eût acquis le Kungfu de niveau supérieur, lui permettant de franchir les hauts murs d'enceinte. Ainsi, le *shanmen* est le symbole du passage du commun au sage, de l'égarement à l'illumination, de l'obscurité à la clarté et de la vie mondaine à la vie bouddhique. Afin de ne pas ressortir les mains vides, de la mine aux trésors, il est préférable, pour les apprentis bouddhistes, de laisser leurs mauvaises habitudes à l'extérieur *de la grande porte* de la pagode.

Cette porte, on l'appelle également « *sanmen* (« triple-porte »), car elle est aussi la porte de la foi, la porte de la sagesse et la porte de la bienveillante compassion. Par *Bouddha*, on franchit la porte de la

foi, par *Dharma*, on franchit la porte de la sagesse et par *Sangha*, on franchit la porte de la bienveillante compassion.

En outre, la « *triple-porte* » symbolise aussi la croyance, la compréhension et la pratique, ou encore la sagesse, la bienveillante compassion et la subtilité, qui sont aussi les trois portes de la libération. Ces trois portes de la libération sont en fait les trois méthodes permettant aux bodhisattvas d'acquérir le Bodhi :

1. **Porte de la sagesse** : En chinois, le mot sagesse s'écrit en deux caractères : *zhi* (智) *hui* (慧) ; *zhi*, c'est savoir avancer tout en gardant la possibilité de faire marche arrière ; *hui*, c'est comprendre les notions de vacuité et d'impersonnalité ; grâce à *zhi*, on ne cherche pas la joie personnelle et grâce à *hui*, on s'éloigne de l'avidité.
2. **Porte de la bienveillante compassion** : La bienveillance, c'est être heureux ensemble ; la compassion, c'est ôter la souffrance et l'infortune de tous les êtres.
3. **Porte de la subtilité** : En chinois, le mot subtilité s'écrit en deux caractères : *fang* (方) *bian* (便) ; *fang*, c'est être correct ; *bian*, c'est ne pas penser à soi-même. Grâce à *fang*, on éprouve de la pitié envers les êtres ; grâce à *bian*, on écarte l'esprit de convoitise pour les offrandes et on y gagne le respect pour soi-même.

En général, dans les monastères, on trouve toujours devant le *shanmen* une statue du bodhisattva Maitreya souriant, pour souhaiter la bienvenue aux visiteurs. Cependant, certains êtres entêtés qui refusent la bienveillante compassion, doivent être subjugués par la puissance. C'est pourquoi, après la grande porte, on trouve toujours

le « palais des quatre rois célestes » avec les quatre gardiens (*vajra*) ou les défenseurs du Dharma (*dharmapāla*), *Skanda* et *samghārama*. Car le bouddhisme préconise la bienveillante compassion, mais cette bienveillante compassion a besoin d'être forte. Dans notre monde, les faibles sont souvent la proie des forts, aussi, il faut pouvoir compter sur des *vajra* pour affronter le déchaînement des démons. Ainsi, les pratiquants bouddhistes doivent posséder, outre la bienveillante compassion des bodhisattvas, le prestige des *vajra*, pour exercer en même temps la douceur et la fermeté, et permettre au juste Dharma de se perpétuer éternellement.

Mahayana et Hinayana

大乘小乘

En sanskrit, le mot *yana* qui signifie « véhicule », désigne en fait, le moyen de transport capable de faire passer les êtres sensibles de cette rive des afflictions, vers l'autre rive : celle du *nirvāna*.

Mahayana peut être traduit par « grand véhicule », et il porte aussi les noms de « véhicule des bodhisattvas », « ultime véhicule », « excellent véhicule », ou encore « premier véhicule ».

Hinayana s'appelle « petit véhicule » ou « véhicule des sravakas », par opposition aux « grand véhicule » et « véhicule des bodhisattvas ». Il désigne la doctrine permettant aux êtres qui cherchent, pour eux seuls, à accéder à l'Eveil.

Les termes *Mahayana* et *Hinayana* sont apparus quelque temps après le parinirvāna de Bouddha. A cause de la montée du bouddhisme *Mahayana*, le bouddhisme ancien et le bouddhisme *Theravada* ont été réduits aux termes de « petit véhicule » (*Hinayana*). Les pratiquants de l'*Hinayana* considèrent le Bouddha Sakyamuni comme le fondateur du bouddhisme. Ils nient la réalité du *pratyekabuddhas* et ne cherchent qu'à « éliminer leurs propres afflictions et acquérir l'illumination pour eux seuls. » Par contre, ceux du *Mahayana* préconisent l'existence des innombrables bouddhas à travers les trois temps – passé, présent, et futur. Ils nient la réalité des « phénomènes indépendants » et pensent que le *nirvāna* possède une signification active. C'est la Voie des bodhisattvas, qui cherche à faire bénéficier et soi-même et autrui, une voie que peut pratiquer tout un chacun, qu'il soit monastique ou laïc.

Les textes canoniques enseignés par l'*Hinayana* sont : *Agama-sūtra* 阿含經, *Dharmaguptaka Vinaya* 四分律 (Vinaya en quatre sections), *Mahīśasakavinaya* 五分律 (Vinaya en cinq sections) et *Abhidharma-mahāvibhāṣā-sāstra* 婆沙論, *Ṣaṭ-pada-śāstra* 六足論, *Abhidharma-jñāna-prasthāna* 發智論, *Abhidharmakośa-śāstra* 俱舍論, *Satyasiddhi-śāstra* 成實論, etc.

Le *Mahayana*, lui, se base sur les *Prajñā-sūtra*, *Sūtra du Lotus*, *Sūtra de l'Ornementation Fleurie*, *Mūla-madhyamaka-kārikā* (*Traité du Milieu*), *Mahāyāna-samgraha* 攝大乘論, etc.

Les pratiquants du *Mahayana* reconnaissent la valeur du canon Pali, mais ils le trouvent moins remarquable que les textes du *Mahayana*. D'un autre côté, les pratiquants de l'*Hinayana* pensent que les sūtras du *Mahayana* ne sont pas des paroles de Bouddha.

En général, on appelle *Mahayana*, le bouddhisme transmis vers le Nord, et *Hinayana*, celui qui est transmis vers le Sud. *Mahayana* signifie « la Voie du bodhisattva ». On le compare à un grand véhicule, capable de transporter de nombreux voyageurs, avec une grande portée et une immense puissance dharmique ; *Hinayana* est une pratique individuelle, on le compare à une bicyclette qui ne sait porter que soi-même. Le bouddhisme pratiqué au Sri Lanka, en Thaïlande, en Birmanie ... est appelé *Hinayana*.

Cependant, pour propager le bouddhisme à travers le monde, il faut éviter tout rejet mutuel et harmoniser les deux véhicules, en n'utilisant que les expressions « Bouddhisme du courant du Sud » et « Bouddhisme du courant du Nord ».

A cause de la différence entre les époques, les climats, l'environnement, les mœurs et les civilisations, le bouddhisme dans les différents pays du monde, connaît une certaine disparité dans la compréhension et l'interprétation. Mais, sur le principe, tout le monde continue à respecter les anciennes traditions : accorder foi aux Trois Joyaux, considérer Bouddha comme le fondateur du bouddhisme, et approuver

d'un commun accord, le Tripitaka. Le canon Pali du courant du Sud et le Tripitaka du courant du nord conservent tous deux les *Agama-sūtra* du bouddhisme ancien. Les communautés bouddhistes sont composées de monastiques et de laïques, les premiers étant les promoteurs du Dharma et les autres, les protecteurs. Les monastiques doivent se rendre auprès des moines éminents pour se faire ordonner et recevoir les préceptes. Ils se conforment tous au règlement de l'ordination, aux cinq préceptes, aux huit préceptes et à l'abstinence. Ils reçoivent les mêmes doctrines fondamentales : les trois dharma-sceaux, les quatre nobles vérités, le noble chemin octuple, la loi de la coproduction conditionnelle, les trois études, les cinq skandhas, les douze *āyatana*, les dix-huit domaines et les trente-sept chemins qui mènent à la bouddhité. Tous les adeptes bouddhistes doivent prendre refuge auprès des Trois Joyaux, ensuite recevoir et observer constamment les cinq préceptes, suivre les rites de la pratique, réciter les sūtras, observer les mantras, vénérer les bouddhas, pratiquer la méditation assise, etc. Tous les adeptes bouddhistes considèrent le jour anniversaire de Bouddha comme férié. Tous les monastiques possèdent les trois robes et le bol à aumône ; leur objectif final est de se débarrasser de toutes les afflictions et d'acquérir la libération. Tant dans le courant du Nord que dans celui du Sud, tout monastique doit se faire raser et le classement dépend du nombre d'années de pratique vertueuse et de l'ancienneté. Tous, cultivent la bienveillante compassion et pratiquent la sagesse, en se conformant aux principes de la voie médiane, sans peine ni joie. Tous, considèrent la propagation du Dharma comme une tâche ménagère, et l'altruisme, comme leur profession. C'est pourquoi, toutes les branches du bouddhisme, du Nord, du Sud, grand véhicule ou petit véhicule, doivent s'unir, vivre en harmonie, et développer encore plus de force, pour promouvoir le bouddhisme.

La grande salle de Bouddha

大雄寶殿

Pour toutes les pagodes bouddhistes, petites ou grandes, la grande salle de Bouddha est un élément indispensable. C'est la salle principale d'une pagode : on y installe la statue de Bouddha, les monastiques y récitent les sūtras, matin et soir et les dharma-services permettant aux adeptes de vénérer Bouddha et les lectures publiques de sutra y sont données.

En chinois, la grande salle de Bouddha s'appelle « Salle du Grand valeureux ». Le « Grand valeureux » est une des appellations vertueuses de Bouddha, parce qu'il est muni de la grande sagesse et capable de subjuguier les obstacles démoniaques. Dans la plupart des pagodes, on y installe la statue du fondateur du bouddhisme, le Bouddha Sakyamuni. Certaines présentent les Bouddhas des Trois Joyaux, en ajoutant de chaque côté du Bouddha Sakyamuni, le Bouddha de la Médecine et le Bouddha Amitabha ou les honorables Mahākāshyapa et Ananda, symbolisant ainsi la présence simultanée de la théorie et de la pratique. On trouve aussi parfois, les trois saintetés de Huayan : Bouddha Vairocana, Bodhisattva Manjusri et Bodhisattva Samantabhadra, les trois saintetés de L'Ouest : Bouddha Amitabha, Bodhisattva Avalokiteśvara et Bodhisattva Mahasthamaprapta, ainsi que les dix-huit arhats, les douze Yakṣa, les huit grands Vājra, etc.

Les statues peuvent être en bois, en bronze, en terre cuite (peinte ou non), en jade et même en béton ou en fibre de verre... Bien qu'elles soient de qualité différente, elles ont, dans le cœur des adeptes

bouddhistes, le même sens et la même valeur : elles représentent un bouddha, c'est le symbole de la foi et ce n'est pas du tout le culte d'une idole.

La statue en position debout représente Bouddha instruisant, la position assise le représente en méditation, la position couchée le représente en parfait bonheur et sagesse. La niche est parfois placée contre le mur, parfois détachée du mur avec un passage permettant de déambuler autour, en récitant le sūtra. La manière de déambuler dépend de la forme de la salle : si la salle est vaste, les pratiquants peuvent se diviser en deux groupes – de droite et de gauche – qui se croisent ; si c'est une salle en longueur, les deux groupes se réunissent pour ne former qu'une seule ligne. La forme du toit peut être relevée aux angles, comme dans les constructions du nord, ou plate comme dans les bâtiments du sud. Les matériaux utilisés sont le bois, comme dans les temples anciens, ou le béton aux temps modernes. Cependant, le bois est un matériau combustible, donc dangereux et le béton, lui, est trop moderne et manque de charme. A l'heure actuelle, l'utilisation de structures métalliques permet de diminuer le nombre de colonnes et de donner davantage d'espace libre.

Sur les murs des quatre côtés, ce que l'on voit en général, ce sont des rangées de petites statues de Bouddha. On trouve aussi des bas-reliefs retraçant des histoires bouddhistes et dans certains monastères anciens, on trouve des murs entiers en verre. On peut entrer dans la grande salle de Bouddha avec ses chaussures ou sans, cela dépend du revêtement du sol. Souvent, il est en moquette, en dalles de marbre, en bois, en linoléum ou en briques... La moquette se salit vite et elle est peu hygiénique ; le marbre est facile à nettoyer mais donne une impression dure et froide ; le bois peut pourrir et se déformer selon la saison, le climat et la présence ou non, d'humidité (il peut même devenir noir). Tous les matériaux présentent donc des qualités et des défauts.

Dans la salle, à part les dix offrandes – encens, fleurs, bougies, crème, fruits, thé, nourriture, bijoux, chapelets et linge – déposées devant l'autel, on trouve parfois la grande cloche et le grand tambour suspendus de chaque côté, ainsi que les bannières. En règle générale, il est recommandé de ne pas surcharger l'autel, pour donner une impression claire et nette. Même les fleurs ne sont pas indispensables, car elles sont coûteuses et polluantes quand elles flétrissent. Quant à l'encens, il faut seulement garder trois bâtons d'encens en permanence et laisser la fumée légère faire ressortir par contraste l'aspect pur, solennel, calme et harmonieux de la salle. La statue de Bouddha ne doit pas être trop grande afin que, de loin, on ait l'impression que Bouddha émerge de la brume, noble et grandiose, et que l'on ressente instantanément du respect et de l'admiration.

En outre, il faut aussi penser aux lumières : ni trop vives, ni trop faibles. La salle doit être toujours calme et propre. Il est interdit de plaisanter dans la salle, d'y faire du tapage, de s'y coucher ou d'y manger...

En somme, la grande salle de Bouddha doit toujours rester solennelle et paisible. Quand on y pénètre, un sentiment de sincérité et de haute estime apparaît naturellement, et l'on ne peut s'empêcher de s'exclamer :

*Dans le Ciel et sur la Terre, rien n'est comparable à Bouddha,
De même que dans tous les mondes des dix directions...
J'ai vu toutes les choses de ce monde :
Aucune n'est comparable à Bouddha.*

Le principe de non-dualité

不二法門

La porte s'appelle 'Pas deux'. Deux ou non, elles sont toutes les deux, notre vrai visage ;

La montagne s'appelle 'Pic de l'aigle'. Montagne ou pas montagne, c'est le corps pur de l'autre et le mien.

Ces deux lignes sont les sentences parallèles inscrites sur les deux colonnes de la « Porte de non-dualité » de Fo Guang Shan. Elles signifient que, « pour pénétrer dans les secrets du Dharma, il n'y a que cette porte et rien d'autre » et aussi que « la vérité est unique : il n'y en a pas deux, ni trois. » C'est pourquoi, « la non-dualité » signifie « la méthode unique », « la Vérité de l'unique réalité ».

« Le principe de non-dualité » est tiré du chapitre : *La non-dualité* du *Vimalakīrtinirdēśa-sūtra*.

Au temps de Bouddha, dans la cité de Vaisali, vivait un notable au nom de Vimalakirti, « *bien qu'il fût laïque, il ne s'attachait pas aux trois domaines ; il avait une épouse mais il exerçait la pratique pure* », ce qui était le modèle à suivre pour tous les laïcs de l'époque.

Un jour, quand Bouddha prêchait le Dharma dans le parc Amra à Vaisali, il apprit que Vimalakirti était indisposé, aussi, demanda-t-il à ses disciples de se rendre chez lui pour s'informer de sa santé. Hélas ! Personne ne voulut s'en charger, car tous avaient eu l'occasion de se faire rappeler à l'ordre par des interventions de Vimalakirti.

Enfin, Bouddha demanda à Manjusri, le bodhisattva premier en sagesse, d'y aller. Tout le monde savait que la rencontre de ces deux hommes remarquables, devrait entraîner un excellent dialogue... C'est pourquoi, finalement, tous l'accompagnèrent.

En effet, dès que Manjusri entra dans la demeure de Vimalakirti, les questions et réponses échangées entre eux coupèrent le souffle de chacun. Soudain, changeant d'interlocuteur, Vimalakirti s'adressa à la foule : « Messieurs ! Comment le bodhisattva est-il entré dans le principe de non-dualité ? Dites-le moi... chacun en fonction de ses connaissances ! »

Aussi, trente-et-un bodhisattvas répondirent successivement à la question. Finalement, il ne resta plus personne et Vimalakirti demanda à Manjusri : « Manjusri ! Comment le bodhisattva est-il parvenu au principe de non-dualité ? »

Manjusri répondit : « Pour moi, face à tout phénomène, rester sans mot et sans parole, sans avis et sans connaissance, c'est le principe de non-dualité. » Il voulait dire par là que la merveilleuse Voie de l'unique vérité ne peut être conjecturée par des méthodes de raisonnement, comparaison, induction, déduction, etc. mais qu'il faut en faire personnellement l'expérience par intuition et la découvrir de l'intérieur. C'est seulement ainsi que l'on peut pénétrer dans le principe de non-dualité.

Après avoir répondu, Manjusri retourna la question à Vimalakirti : « A moi de vous demander maintenant : comment le bodhisattva est-il entré dans le principe de non-dualité ? » Vimalakirti le regarda, sans mot dire. L'assemblée était déconcertée mais, grâce à son immense sagesse, Manjusri comprit le côté merveilleux de ce silence et il dit : « Quelle merveille ! Quelle merveille ! C'est précisément par le « sans mot et sans parole » que l'on entre dans le principe de non-dualité. »

Car le principe de non dualité étant sans description et sans apparence, comment pourrait-on l'exprimer par des mots et des paroles ?

Ce qui est descriptible n'est pas le vrai principe de non-dualité. Ainsi, le « silence » de Vimalakirti suggérait que la suprême doctrine ne peut être exprimée ni par les paroles ni par les écrits. C'est en transcendant tous ces obstacles visibles, pour chercher directement la source, que le bodhisattva pénètre dans le principe de non-dualité.

Cette réponse (par le silence) de Vimalakirti, contient une infinité de merveilleuses significations : elle a non seulement annulé les réponses des trente-et-un bodhisattvas précédents, mais aussi celle de Manjusri, laissant ainsi aux générations futures cette belle formule : « Le silence de Vimalakirti est comme un coup de tonnerre ».

La sauvastika 卐

卐字

Toutes les religions du monde possèdent des symboles ou des signes pour exprimer leurs pensées essentielles. Les insignes les plus courants représentant le bouddhisme sont : la *sauvastika* 卐, la roue du Dharma, la fleur de lotus, le stupa, l'aura, le chapelet, l'arbre Bodhi, le Mandala, le drapeau bouddhiste, etc. La *sauvastika* 卐 a souvent attiré la curiosité et les questions des non-bouddhistes mais aussi des bouddhistes. Que signifie-t-elle exactement ?

« La *sauvastika* 卐 » est l'une des caractéristiques physiques de Bouddha, un signe de bon augure marquant la poitrine des bouddhas et des bodhisattvas de la dixième terre. C'est un symbole utilisé depuis toujours en Inde, pour marquer la bonne fortune, la pureté et la perfection et qui est devenu par la suite (comme la roue du Dharma), le sceau du bouddhisme. Ainsi, on la voit souvent apparaître sur les bâtiments et les appareils bouddhistes, ainsi que sur les articles de souvenir : chaînettes, broches, stickers etc.

« 卐 » se lit *wan* (dix-mille, myriade) en chinois. On ne le trouve pas dans les textes canoniques anciens. En 638, lors de sa tentative de création de nouveaux sinogrammes, l'Impératrice Wu Zetian décida que ce mot se lirait *wan*, symbolisant la réalisation de dix-mille mérites et aussi le bon augure, la pureté et l'accomplissement des mérites.

Hélas, au XXème siècle, il fut détourné par le régime nazi comme symbole de l'aryanisme. C'est pourquoi certains disent qu'il est un signe de « combat ». En réalité, la croix gammée, stigmaté nazi de la

svastika 卐 pointant vers la droite est inclinée à 45°. Néanmoins, pour que le développement du bouddhisme ne rencontre pas d'obstacle, le monde du bouddhisme allemand évite de se servir de ce symbole. En fait, le régime nazi s'est servi de ce signe uniquement dans le but de camoufler la guerre sous un signe de paix.

« 卍 » est, à l'origine, un signe et non un mot. Depuis toujours, on dit « le mot : 卍 ». Ceci est dû, bien sûr, aux habitudes, mais l'essentiel vient de l'erreur de traduction du sanskrit au chinois.

En outre, influencés par les concepts « déambuler autour du stupa par la droite » et « tourner la roue du Dharma par la droite », les différentes versions du Tripitaka et des textes canoniques bouddhistes proposent deux sortes d'écritures : « 卍 » et « 卐 », et chacun est persuadé que c'est la sienne qui est conforme à l'expression « tourner à droite ». Il y a de cela trente ans, les moines éminents du monde bouddhiste taiwanais s'obstinaient encore dans leur vision personnelle.

En Juin 1963, le vénérable maître Hsing Yun conduisit un pèlerinage en Inde et il découvrit, dans le Parc des Gazelles, un antique stupa gravé de rangées de signes 卍 tout autour. C'était un édifice datant du 3ème siècle avant JC, (l'époque du Roi Asoka, en souvenir de Bouddha lors de la concentration méditative). Depuis, Maître Hsing Yun sut que son opinion était juste, car l'expression « tourner à droite ou à gauche » n'est pas déterminée en se mettant à notre place : on doit tourner en suivant le point de vue de la *sauvastika* 卍 elle-même et cette écriture correspond bien à l'expression « tourner à droite ». L'écriture de « 卍 » se trouva ainsi finalement justifiée.

Depuis toujours, les symboles représentant le bouddhisme sont nombreux : La *sauvastika* 卍, la roue du Dharma, la fleur de lotus, le stupa, l'aura, le chapelet, l'arbre Bodhi, le Mandala, le drapeau bouddhiste, etc. Bien que le bouddhisme soit une religion qui respecte la

liberté et la démocratie, il semble que nous devrions nous mettre d'accord pour en choisir un seul, afin que le symbole du bouddhisme soit unifié, acquérant ainsi toute son autorité.

Les quatre catégories d'amis

友有四品

Dans le monde, nous avons tous besoin d'amis. Il y a des amis utiles : ceux qui nous aident à progresser moralement et des faux amis, exerçant une influence néfaste. Nouer des relations avec des amis utiles, c'est comme entrer dans une serre d'orchidées : avec le temps, le parfum nous imprègne. Vivre en mauvaise compagnie, c'est comme vivre dans une poissonnerie mal tenue : avec le temps, on s'habitue à la puanteur. Ainsi, faut-il être prudent quand on se cherche des amis.

Il est dit dans le *Bei-sūtra* qu'il existe quatre catégories d'amis :

1. **Ami-fleur** : C'est celui qui t'applaudit et qui cherche à te plaire quand tu possèdes autorité et richesse et qui t'abandonne le jour où tu joues de malchance et qu'il ne peut plus tirer profit de toi. Ce genre d'ami te considère comme une fleur : il la met dans ses cheveux quand elle est belle et la jette dès qu'elle est flétrie. Il te flatte quand tu es riche et t'abandonne quand tu es pauvre.
2. **Ami-balance** : C'est celui qui baisse la tête si tu « pèses » plus que lui et la relève dès que tu perds du poids : Si tu possèdes mérite et gloire, il se fait tout petit devant toi et si tu les perds, il redresse la tête et te dédaigne. Ce genre d'ami est comme une balance : elle descend quand l'objet est lourd et elle remonte quand l'objet s'allège.

3. ***Ami-montagne*** : C'est celui qui a un cœur et un esprit larges. Il est capable d'accepter de nombreux amis, comme une montagne sur laquelle on peut planter toutes sortes d'arbres et où tous les animaux peuvent se rassembler et vivre à leur guise. Ce genre d'ami est comme une montagne d'or : les oiseaux et les fauves y pullulent et leurs poils et plumes luisent de santé. Si tu es noble, il est fier de toi ; si tu es riche, il est content pour toi.

4. ***Ami-terre*** : C'est celui qui endosse la responsabilité pour nous quand survient un incident, et qui partage nos peines. Il se donne sans compter et ne demande rien en retour, comme la terre qui prend en charge tous les objets, qui laisse pousser toutes les fleurs et plantes et qui se laisse piétiner sans se plaindre. Ce genre d'ami est comme la terre : Pour être nourrissantes, les cent céréales ont besoin d'elle, qui les nourrit et les protège. Cet ami te comble de généreux bienfaits.

Quand on noue des relations d'amitié, c'est dans le but de se perfectionner et de s'entraider. Il est dit : « le bon ami est le plus proche ». Aussi, parmi les quatre catégories d'amis citées ci-dessus, il faut nous éloigner de l'ami-fleur et de l'ami-balance, et nous rapprocher de l'ami-montagne et de l'ami-terre.

La pratique simultanée de *Śamatha* et *Vipaśyanā*

止觀雙修

Il est dit dans *Les règles essentielles de la pratique de méditation śamatha-vipaśyanā* : « Les méthodes qui permettent d'acquérir le *nirvāna* sont nombreuses, mais les plus importantes ne sortent pas du cadre des deux méthodes *Śamatha* et *Vipaśyanā*. »

Śamatha et *Vipaśyanā* sont les deux méthodes pour pratiquer la concentration et la sagesse : c'est la méthode de pratique la plus importante de l'Ecole Tiantai. Sans les pratiquer, on ne peut comprendre la doctrine de Tiantai, ni en discuter.

Śamatha, c'est se concentrer et ne plus s'attacher à quelque pensée que ce soit. C'est-à-dire, écarter toutes les pensées illusoire et laisser apparaître la sagesse de la concentration juste.

Vipaśyanā, c'est contempler, comprendre à fond. Après avoir éliminé les délusions dispersées, il faut contempler les phénomènes et stimuler sa vraie sagesse pour comprendre à fond l'essence de l'ultime-vérité de ces phénomènes.

Autrement dit, *Śamatha*, c'est arrêter toutes les pensées illusoire : une manière statique et passive de ne pas acter expressément ; c'est aussi la pratique de la concentration méditative (*dhyāna*).

Vipaśyanā, c'est observer l'objet sur lequel on se concentre, contempler la clarté, d'une manière dynamique et active et faire des efforts, et c'est aussi la pratique de la sagesse (*prajñā*).

Ce sont donc les deux méthodes que les pratiquants emploient pour perfectionner la concentration méditative, dans le but de développer la sagesse. Ces deux méthodes vont de pair et se répondent. C'est pourquoi, il est dit dans *Les règles essentielles de la pratique de méditation śamatha-vipaśyanā* : « *Śamatha* est l'excellente source de la concentration méditative, *Vipaśyanā*, le moyen de développement de la sagesse ». Et « la concentration méditative et la sagesse sont comme les deux roues de la charrette ou les deux ailes de l'oiseau : si on ne les pratique que partiellement, on tombera dans la mauvaise voie. » Ainsi, la pratique de la concentration méditative doit correspondre avec la sagesse, et la pratique de la concentration méditative et de la sagesse ne peut aboutir sans les méthodes *Śamatha* et *vipaśyanā*.

La pratique *śamatha-vipaśyanā* peut apporter une immense et merveilleuse efficacité. Ses méthodes sont au nombre de trois :

1. **La pratique *śamatha-vipaśyanā* graduelle** : Elle consiste à guider les pratiquants de manière ordonnée, du simple au profond, pour passer graduellement les niveaux. En résumé, on distingue cinq étapes :
 1. Prendre refuge et observer les préceptes.
 2. Pratiquer la concentration méditative.
 3. Être dégagé de toute illusion et s'échapper des trois domaines – désir, forme et sans forme.
 4. Exercer la voie du bodhisattva en pratiquant la bienveillante compassion.
 5. Améliorer sans cesse la méthode de *vipaśyanā* pour se détacher des deux extrêmes – vacuité et existence fictive – afin de réaliser la Voie de l'ultime-vérité.

2. **La pratique *samatha-vipaśyanā* indéterminée** : Ne pas distinguer les niveaux, ni les méthodes (subite ou graduelle), ni l'ordre (avant ou après). On pratique parfois la Vérité ultime, parfois la vérité relative, parfois en profondeur parfois en surface, parfois la théorie parfois la pratique. C'est une méthode basée sur la capacité de compréhension de chaque pratiquant. Néanmoins, on applique toujours la méthode de l'attention sur le souffle (*ānāpāna-smṛti*).
3. **La pratique *samatha-vipaśyanā* complète** : Choisir au départ l'ultime-vérité comme objet de la pratique *samatha-vipaśyanā*, ensuite, on s'efforce d'acquérir la compréhension et la pratique pour arriver enfin au parfait état de non-dualité. C'est une méthode différente des deux autres, son ordre est : Prendre la grande résolution, perfectionner la grande pratique, façonner de grands effets, briser le grand filet tressé par les principes décrits dans les textes canoniques et aboutir à l'état final de la parfaite égalité. Ici, ce que l'on appelle perfectionner la grande pratique, est la culture du *samādhi* et ce sont encore les quatre *samādhi* qui font partie d'une autre pratique de l'Ecole Tiantai.

En outre, selon le *Commentaire sur les étapes de la pratique du dhyāna-pāramitā*, les pratiquants du *samatha-vipaśyanā* doivent être attentifs aux points suivants :

1. **Préparer les cinq conditions extérieures** : observer constamment les purs préceptes, avoir nourriture et vêtements en suffisance, vivre au calme, être libéré des obligations mondaines, côtoyer les gens vertueux (*kalyāṇamitra*).

2. **Blâmer les cinq désirs** : S'éloigner des cinq désirs – fortune, débauche, réputation, gourmandise, paresse.
3. **Se débarrasser des cinq empêchements** (*Nīvaraṇa*) : le désir sensuel (*kāmacchanda*) ; la colère ou la malveillance (*vyāpāda*) ; le torpeur (*thīna-middha*) ; l'agitation (*uddhacca-kukkucca*) et le doute (*vicikicchā*).
4. **Bien soigner les cinq choses** : Régulariser la nourriture, le sommeil, le corps, le souffle et le cœur.

Bien que *Śamatha* et *Vipaśyanā* aient pour objet de cultiver la concentration et la sagesse, il ne faut pas nécessairement s'enfermer dans la salle de méditation pour les pratiquer. En temps normal, il suffit de se donner cinq minutes chaque jour pour apaiser son Cœur et se relâcher un peu et une demi-journée ou une journée d'isolement, pour se permettre de se libérer du monde sale et bruyant, et rasséréner son esprit. C'est ainsi, que l'on pourra trouver la force de redémarrer. C'est pourquoi, la pratique de *Śamatha* et *Vipaśyanā* peut apporter de grands avantages dans sa vie et ses affaires.

Les « bras droit »

左右脅士

A l'heure actuelle, les pagodes bouddhistes de Taïwan se dressent partout et les manières de placer les statues dans les grandes salles de Bouddha, sont aussi variées que nombreuses. Ce que l'on voit le plus souvent, c'est un ensemble de trois statues de bouddhas. Bien qu'il y ait trois statues, c'est celle du milieu qui est le vrai maître, les deux latérales étant appelées des « bras droit ». Les bras droits ne se limitent pas aux bouddhas ou bodhisattvas : les jeunes gens et les arhats sont aussi des bras droits que l'on voit habituellement. Ainsi de Sudhanakumāra et Nāgakanyā de chaque côté d'Avalokiteśvara ; Cetaka et Kimkara aux côtés d'Acalanatha ; Mahākāshyapa et Ananda de part et d'autre de Sakyamuni Bouddha ; Mingong et Daoming, père et fils, près de Ksitigarbha, etc.

Mais les plus familières sont, en général, des bodhisattvas : Les bras droits du Bouddha Amitabha sont les bodhisattvas Avalokiteśvara et Mahasthamaprapta. Les trois réunis sont appelés « les trois saintetés de l'Ouest ». Le Bouddha de la Médecine et les bodhisattvas Suryaprabha et Candraprabha, ou les bodhisattvas Bhaisajyaraja et Bhaisajyasamudgata, connus sous le nom des « trois honorables du Bhaisajyaguru » ; Vairocana-Bouddha et les bodhisattvas Manjusri et Samantabhadra, connus sous le nom des « trois saintetés de Huayan », etc.

Les bras droits représentent en fait les vertus de l'honorable être central. Par exemple, les bras droits du Bouddha Sakyamuni sont respectivement l'honorable Mahākāshyapa, premier en pratique

ascétique et l'honorable Ananda, premier dans le domaine de l'érudition. Bouddha est un sage complet, Mahākāshyapa et Ananda représentent qui, la théorie et qui, la pratique. En les réunissant, on obtient le parfait fruit de rétribution de Bouddha.

Pour les trois saintetés de Huayan, Vairocana-Bouddha est le dharmakāya du Bouddha, Samantabhadra représente la grande dévotion et Manjusri, la grande sagesse. L'ensemble signifie qu'il faut se munir de la grande dévotion et de la grande sagesse, pour parfaire le dharmakāya de Bouddha.

Avalokiteśvara dans les trois saintetés de l'Ouest, est le représentant de la grande bienveillance et compassion et Mahasthamaprapta, celui de la grande joie et équanimité. Pouvoir accomplir les quatre incommensurables – bienveillance, compassion, joie et équanimité – c'est l'immense mérite du Bouddha Amitabha.

En outre, Sudhanakumāra et Nāgakanyā d'Avalokiteśvara et Mingong et Daoming, père et fils, de Ksitigarbha, représentent l'égalité des sexes et des âges.

Les bras droits ont aussi pour mission de seconder l'honorable être central dans sa tâche d'instruction des autres : Avalokiteśvara et Mahasthamaprapta sont des « bodhisattvas de remplacement », ce qui signifie qu'après le parinirvāna d'Amitabha, ils vont successivement lui succéder. Mais, ce qui est le plus important, c'est de nous faire comprendre que le bouddhisme s'intéresse beaucoup à la simultanéité « pratique et compréhension », « connaissance et action », « bonheur et sagesse », etc. Hormis la compréhension, on ne doit pas négliger l'action : comme la tête et les jambes d'un homme, elles doivent se compléter pour obtenir la perfection.

Travaux communautaires

出坡

Les travaux communautaires sont aussi appelés « invitation générale au travail ». Quand la communauté monastique a des tâches à effectuer, le règlement veut que tous les membres soient invités pour les réaliser ensemble. Ce règlement date de la dynastie Tang (618-907) et les travaux en question peuvent consister à transporter le bois et l'eau, balayer et nettoyer les environs, cueillir les fleurs et le thé, travailler dans les champs, construire des bâtiments, faire sécher les livres canoniques... et toute autre tâche physique.

Durant les travaux communautaires, tout le monde doit être présent, du Premier abbé jusqu'au simple novice : l'esprit d'équipe, d'autarcie, de démocratie et d'égalité de la communauté monastique, s'y manifeste pleinement.

Pour le bouddhisme, les travaux communautaires représentent aussi une sorte de pratique. Ils permettent de comprendre l'aspect sacré du travail, l'exploit de pouvoir servir autrui et de réaliser que l'on est un homme utile. Dans le passé, de nombreux moines éminents ont acquis l'illumination pendant le travail : le sixième patriarche, Huineng, a perçu sa nature de Bouddha en pilant le riz, Maître Fayuen a connu l'illumination après avoir souffert toutes sortes de mauvais traitements, à son poste de chef-cuisinier...

Dans l'article sur les travaux communautaires des *Règles pures des monastères bouddhistes*, Maître Baizhang Huaihai écrivait : « Se mettre en rang pour aller au lieu de travail. En chemin, il est interdit

de plaisanter, de se délasser et de se chuchoter à l'oreille. Il faut partir et revenir ensemble, ne pas s'éclipser secrètement et exécuter les travaux avec diligence et courage. » On voit que les travaux communautaires dans le bouddhisme n'ont rien à voir avec les travaux ordinaires mondains : ils sont l'une des méthodes de l'École Chan pour trouver l'illumination.

De nos jours, ces travaux communautaires se sont étendus à tous les disciples du temple, y compris les monastiques et les laïques et avec le temps, les travaux se sont diversifiés : publication de livres ou de revues et, au moment des dharma-services ou des activités spéciales, propres à la nouvelle année, appel aux adeptes pour empaqueter les livres, décorer les salles, préparer les repas, servir les visiteurs, guider les gens, laver les statues, nettoyer la pagode, etc. pour laisser aux monastiques, le temps de prêcher le Dharma.

Pour les adeptes, la participation aux travaux communautaires n'est pas uniquement une manifestation de soutien au centre de culte, c'est aussi une occasion pour eux de nouer de bonnes relations et de créer de bonnes affinités, développer leur sagesse, accumuler les expériences et apprendre à grandir. C'est en fait une excellente pratique pour accroître son bonheur et sa sagesse. A l'époque de Bouddha, le notable Sudatta lui a non seulement offert le Bosquet du Jeta pour qu'il prêche le Dharma, mais il s'y est encore rendu tous les jours pour le nettoyer et l'entretenir. Cet esprit qui consiste à considérer la pagode comme sa propre maison : voilà l'attitude que tous les adeptes bouddhistes doivent adopter.

Les trois saintetés de la Terre pure de l'Ouest

西方三聖

Parmi toutes les Terres pures du bouddhisme, le Monde de la Joie suprême de l'Ouest est le plus connu des adeptes, qui émettent tous, le vœu d'y renaître. Le créateur de cette Terre – Bouddha Amitabha – a deux « bras droits » qui l'aident à instruire les êtres : l'un est le représentant de la bienveillante compassion : le bodhisattva Avalokiteśvara ; l'autre est le représentant de la sagesse : le bodhisattva Mahasthamaprapta. Réunis, on les appelle « les trois saintetés de l'Ouest ». Le bodhisattva Avalokiteśvara et le bodhisattva Mahasthamaprapta sont aussi appelés « bodhisattvas appelés à devenir les Maîtres du Monde de la Joie suprême ».

Le Monde de la Joie suprême est parfait et comblé par les quarante-huit grands vœux que le Bouddha Amitabha a prononcés durant ses pratiques antérieures. Cette histoire est relatée minutieusement dans le *Sūtra de vies infinies* qui, avec le *Sūtra de la contemplation de vies infinies* et le *Sūtra d'Amitabha*, forment « Les trois sūtras de l'Ecole Jingtu ». Parmi eux, le *Sūtra d'Amitabha* qui décrit toutes les sortes de merveilles du prestigieux monde de la joie suprême, peut être considéré comme le guide de cette Terre pure.

Kumarajiva a traduit le nom d'*Avalokiteśvara* par le « contemplateur des sons du monde ». Pourquoi ce bodhisattva peut-il se manifester sous des millions d'apparences, être muni de grandes puissances divines et voyager à travers toutes les Terres pour guetter les appels des êtres du monde et les libérer de leurs souffrances ? Les réponses à

ces questions sont données dans le chapitre « *La Porte universelle du Bodhisattva Avalokiteśvara* » du *Sūtra du Lotus*. A cause de la popularité du Bodhisattva Avalokiteśvara, ce chapitre a depuis longtemps, été diffusé en un texte séparé et il est devenu un des textes récités matin et soir par les adeptes bouddhistes en général.

En outre, il est dit dans le *Karuṇā-puṇḍarīka-sūtra* que jadis, durant une des époques de pratique d'Amitabha, lui était roi et Avalokiteśvara était son prince héritier, nommé *Buxun*. Par la suite, il renonça à la vie mondaine et s'appela Avalokiteśvara. Grâce à Amitabha, il obtint « mille bras et mille yeux » et aida Bouddha à instruire les êtres. Après son accès à l'Eveil, il devint un bouddha nommé « le Tathāgata qui comprend clairement le juste dharma », ou « le Tathāgata qui englobe le Mont des mérites et des vertus ». Cependant, selon le « Rite du service de repentance de la grande compassion », le bodhisattva Avalokiteśvara avait acquis la bouddhité depuis bien longtemps et il portait le nom de « *Saddharma-prabhasa-tathāgata* ». C'est seulement dans le but de libérer les êtres de leurs afflictions, qu'il revient dans le monde Saha. Les hommes d'aujourd'hui se servent de l'expression « Navigateur bienfaisant et libérateur universel » pour louer la bienveillante compassion et l'éminente conduite de ce bodhisattva.

Parmi les trois saintetés de la Terre pure de l'Ouest, le bodhisattva Mahasthamaprapta est moins connu de la plupart des adeptes. Selon le *Karuṇā-puṇḍarīka-sūtra*, avant qu'Amitabha fût devenu un bouddha, Avalokiteśvara et Mahasthamaprapta étaient tous les deux ses serviteurs. On voit par là que les relations entre les trois saintetés de l'Ouest sont lointaines et profondes. En outre, selon le *Surangāma-sūtra*, durant ses pratiques dans des vies antérieures, Mahasthamaprapta a parfait la Patience du Dharma de sans-vie, grâce au samādhi de la diction du nom de bouddha. C'est pourquoi, il se sert de cette pratique pour instruire les êtres et les guider vers la Terre pure. Ainsi,

on doit comprendre que, si l'on pense pouvoir atteindre la Terre pure en récitant le nom d'Amitabha, on pourra aussi y aborder en récitant le nom d'Avalokiteśvara ou de Mahasthamaprapta. Le principe dharmaïque qu'enseigne Mahasthamaprapta s'énonce : « Concentrer les six organes de perception, réciter le nom du bouddha sans interruption et acquérir le samādhi : tel est l'unique moyen ». Ce principe est devenu la règle primordiale pour les pratiquants de l'Ecole Jingtū.

La méthode consistant à dicter le nom du bouddha, préconisée par l'Ecole Jingtū est facile à pratiquer : tous les hommes, qu'ils soient lettrés ou analphabètes, à la maison ou en voyage, en tout temps et en tout lieu, peuvent la pratiquer s'ils en ont envie. De plus, selon le *Sūtra d'Amitabha*, pour celui qui émet le vœu de renaître sur la Terre pure de l'Ouest, il lui suffit de dicter le nom d'Amitabha avec un cœur imperturbable. Ainsi, au moment de la mort, Amitabha et les saintetés viendront l'accueillir avec la fleur de lotus à la main. De ce fait, la croyance de Jingtū est entrée depuis longtemps dans l'esprit des gens, de même que les trois saintetés du monde de l'Ouest. Aussi, est-il dit : « Amitabha est dans toutes les maisons, Avalokiteśvara est sous tous les toits ». De même, comme Amitabha et Avalokiteśvara sont tellement familiers des hommes, la pensée de l'Ecole Jingtū a pu se perpétuer de génération en génération. On peut donc comprendre la relation étroite entre les trois saintetés de l'Ouest et l'Ecole Jingtū.

La Dédicace des mérites

迴向

On entend souvent les nouveaux adeptes bouddhistes poser cette question : « Je n'ai pas encore beaucoup pratiqué ; les mérites que j'ai pu acquérir sont fort limités et vous me demandez, chaque fois que je récite un sūtra, de dédicacer les mérites acquis à autrui. Ainsi faisant, il ne me reste donc que bien peu de chose ?! »

En réalité, le transfert des mérites est une des méthodes de pratique extraordinaires et particulières du bouddhisme. La théorie du transfert, c'est comme prendre la bougie que l'on a en main, pour allumer les autres bougies : non seulement, la lumière que donne la bougie d'origine n'a pas perdu sa luminosité, mais au contraire, grâce à la lumière que donnent les autres bougies, la pièce devient plus claire, plus lumineuse. Ainsi, lorsque l'on transfère, ses propres mérites ne diminuent pas et, comme on fait bénéficier autrui, ils deviennent encore plus extraordinaires.

Ainsi, la dédicace contient-elle le sens de mettre en dépôt et partager la jouissance :

1. **Mettre en dépôt** : Accumuler les mérites obtenus afin de parfaire la voie de bouddhété, en les mettant en dépôt dans la réserve de félicité de la Terre bouddhique.
2. **Partager la jouissance** : Faire partager les profits dharmaïques de ses mérites à tous les êtres sensibles.

Selon les sūtras, on peut résumer la dédicace en six catégories :

1. ***Du phénomène à l'essence*** : Dédicacer les mérites des phénomènes à apparences multiples que l'on a pratiqués, à l'essence de l'immortelle Ultime-Vérité.
2. ***De cause à effet*** : Dédicacer les mérites obtenus durant les kalpas de pratique, à la suprême finalité bouddhique.
3. ***De soi-même à autrui*** : Dédicacer les mérites de ses propres pratiques, à tous les êtres du *dharmadhatu*.
4. ***Du petit au grand*** : Transformer l'esprit de recherche de son propre éveil du Petit-véhicule en celui de bénéfice pour soi-même et pour autrui, du Grand-véhicule.
5. ***De peu à beaucoup*** : Malgré le peu de mérites obtenus, il faut les transférer avec un cœur joyeux à tous les êtres du *dharmadhatu*.
6. ***De l'ordinaire à l'extraordinaire*** : Transformer le bonheur que cherche l'homme ordinaire, en admiration de l'ultime Bodhi.

La Dédicace est la meilleure méthode de la Voie du bodhisattva du Mahayana, pour réaliser « le double avantage pour soi-même et autrui » et « l'égalité entre ses ennemis et ses proches ». Car les bénéficiaires de la Dédicace, ce sont tous les êtres du *dharmadhatu*, y compris les proches, mais aussi les ennemis. On pourra ainsi transformer les mauvaises affinités en bonnes, et les obstacles en aides.

Ainsi, la Dédicace des mérites est la manifestation de l'esprit de « la grande bienveillance inconditionnelle et de la grande compassion impartiale ». Seuls ceux qui comprennent l'esprit de « l'égalité entre l'autre et moi, entre les ennemis et les proches » sont capables d'exercer la dédicace des mérites. C'est pourquoi, le transfert des mérites est la plus remarquable conduite des bodhisattvas. Aussi, peu importe ce que l'on obtient en mérites, il faut penser à le dédicacer.

Ainsi, l'ai-je entendu...

如是我聞

Avant l'entrée de Bouddha au parinirvāna, l'honorable Ananda fut délégué par tous les disciples pour poser quatre questions à Bouddha, parmi lesquelles, celle-ci :

« Bouddha ! Durant votre vivant, tout le monde croit et comprend facilement vos paroles et instructions. Après votre parinirvāna, que faire pour que les hommes continuent à avoir foi envers les textes canoniques compilés ? »

Bouddha répondit : « Ajoutez l'expression « Ainsi, l'ai-je entendu » en tête de tous les sūtras ». Et voilà pourquoi les sūtras que nous lisons aujourd'hui, commencent par ces mots.

En réalité, l'expression « Ainsi, l'ai-je entendu » possède trois fonctions :

1. **Eliminer les trois doutes** : L'honorable Ananda était l'assistant personnel de Bouddha, muni comme lui, de trente-deux caractéristiques physiques. Après le parinirvāna de Bouddha, lors du premier concile, Ananda fut choisi par la foule pour réciter les enseignements du maître. Quand Ananda parut sur l'estrade, la foule se mit à poser des questions : certains pensaient que Bouddha était toujours en vie, d'autres croyaient que c'était un bouddha venu d'ailleurs pour prêcher le Dharma et certains pensaient même qu'Ananda était devenu lui-même un bouddha... C'est

pour éviter ces trois soupçons que Bouddha avait dicté cette expression. Car, « Ainsi, l'ai-je entendu » signifie : « Je suis Ananda, et je l'ai ainsi entendu de la bouche de Bouddha ; chaque mot et chaque phrase que je prononce sont les enseignements de Bouddha ; ce n'est pas moi, Ananda, qui suis devenu Bouddha, et ce n'est pas non plus un autre bouddha venu d'ailleurs qui se présente ici, pour prêcher le Dharma.

2. ***Mettre fin aux disputes*** : « Bouddha prêche le Dharma sur un ton unique : les êtres le comprennent en fonction de leurs capacités ». Les êtres possèdent différentes capacités de compréhension et il est naturel qu'ils ne comprennent pas tous l'enseignement de Bouddha de la même façon. Pour éviter les divergences sur le contenu des textes canoniques dans le futur, l'expression « Ainsi, l'ai-je entendu » symbolise les paroles de Bouddha lui-même et peut éviter des querelles, dues à l'obstination de chacun dans sa propre compréhension.
3. ***Se différencier des textes non bouddhistes*** : L'expression « Ainsi, l'ai-je entendu » montre que c'est un sūtra enseigné par Bouddha. Il est différent des textes des autres religions et il peut aider les adeptes à suivre le bon chemin.

« Ainsi, l'ai-je entendu » signifie que, pour apprendre le Dharma, il faut écouter les prêches dharmiques et bien sûr, le juste Dharma.

En outre, il faut encore l'appliquer et c'est pourquoi tous les sūtras se terminent par l'expression « ... le reçoivent avec foi et s'y conforment respectueusement ».

C'est dire que la théorie et la pratique vont de pair, telles les deux ailes de l'oiseau ou les deux roues de l'essieu. Non seulement, il faut « Ainsi, l'ai-je entendu », mais encore « ... le reçoivent avec foi et s'y conforment respectueusement ».

Gyrovague

行腳雲遊

*Avec un bol, il reçoit la nourriture de mille maisons,
Le moine solitaire erre à l'aventure sur dix-mille li ;
Pour comprendre la question de la vie et de la mort,
Il consacre son temps à mendier et à convertir les êtres.*

Cette gāthā exprime librement l'esprit noble et désintéressé des maîtres Chan, quand ils se contentent de leur humble condition.

Depuis toujours, les moines bouddhistes mènent une vie de gyrovague, avec trois robes et un bol, un bâton et des sandales de paille. Ils errent à l'aventure et prêchent le Dharma partout où ils passent. Ils ne le font pas dans le but de « chanter le vent et admirer les paysages », mais bien à la recherche d'une chose importante pour eux : la Voie. La recherche de la Voie, leur donne cet air distingué, caractéristique. Ils vont dans les dix directions, sans domicile fixe, tels les nuages et les cours d'eau, libres et insouciant ; c'est pourquoi on les appelle aussi « *yunshui seng* 雲水僧 (les bonzes de nuages et d'eau) », « *youfang seng* 遊方僧 (les bonzes itinérants) », « *xingjiao seng* 行腳僧 (les bonzes errants) ».

Les bonzes gyrovagues possèdent une aisance qui leur est propre : ils vont et viennent librement, et rien ne les entrave. Ils ne se laissent ni perturber, ni retenir et ils ne s'attachent ni à leur pays natal, ni aux paysages extérieurs. Face au chiliocosme et aux phénomènes, ils sont comme les oies sauvages qui passent sur la neige sans laisser de traces.

Sous la dynastie Tang, le grand maître Chan, Mazu Daoyi, rentrait un jour au pays natal, quand une vieille dame lavant du linge au bord du torrent l'appela « Petit garçon ! ».

Mazu Daoyi ne put s'empêcher de s'exclamer :

*Celui qui pratique la Voie ne doit pas revenir au pays natal,
En rentrant au pays natal, il ne saurait réussir ;
Ainsi, la vieille dame au bord du torrent,
M'appelle par mon petit nom d'antan.*

Mazu Daoyi vivait à l'époque, dans la province de Jiangxi et les apprentis de Chan se ruèrent tous à Jiangxi, à la recherche de la Voie. Dans la province de Hunan, vivait le bonze Shitou qui fut aussi un grand maître Chan, bien connu de tous. Comme, à l'époque, les pratiquants Chan se rendaient tous, soit à Jiangxi pour rendre visite à Mazu Daoyi, soit à Hunan, chez Shitou, on les appelait « *zou jianghu* 走江湖 (coureurs de monde) ». En fait, Jiang-Hu représente Mazu Daoyi, de Jiangxi et Shitou Xiqian de Hunan. Et finalement, l'expression « *zou jianghu* » fut utilisée (faussement d'ailleurs), pour désigner tous les gens du voyage, qui vivent sans domicile fixe.

Errer à l'aventure est la meilleure pratique pour les bonzes, pour ce qui est de faire bénéficier soi-même et autrui. D'une part, elle permet de rencontrer de bons maîtres, de perfectionner sa personne et de voyager partout pour prêcher le Dharma et aider les êtres. En même temps, en demandant l'aumône, ils reçoivent l'offrande des adeptes pour leur permettre de cultiver leur champ de félicités et ils les paient de retour en leur prêchant le Dharma. C'est pourquoi, les bonzes sont aussi appelés « Ceux qui mendient » : En haut, ils mendient les doctrines bouddhiques pour soigner leur vie de sagesse ; en bas, ils mendient la nourriture auprès des êtres pour entretenir leur personne physique. »

Dans le premier chapitre du *Sūtra du Diamant*, on trouve ce texte :

A l'heure du repas, le Bhagavat enfila son késa, prit son bol à aumônes et s'en alla mendier son pain dans la grande cité de Shravasti, où il demandait l'aumône en suivant systématiquement l'ordre des maisons. Puis il rentra dans son lieu de résidence, pour manger son repas. Après avoir rangé son késa et son bol et s'être lavé les pieds, il prépara son siège et s'assit.

On voit par là que demander l'aumône en errant à l'aventure, est bien une tradition du bouddhisme.

Dans le passé, c'est parce que Bouddha a été gyrovague, que le Dharma a pu être propagé à travers les cinq régions de l'Inde. Aujourd'hui, les temps ont changé : les monastiques ne mènent plus cette vie de gyrovague...

Néanmoins, Fo Guang Shan a tout de même organisé plusieurs campagnes de demande d'aumône, dans le but de préserver les traditions du bouddhisme, tout en suivant le cours de la vie moderne. Les organisateurs espéraient que ce prêche du Dharma avec le bol d'aumône à la main, pourrait purifier le Cœur de l'homme et que ces marches diffuseraient la lumière dharmique à travers le monde.

Que ces efforts puissent apporter des richesses à la nation, de la lumière aux hommes, de la prospérité au bouddhisme et la vraie foi aux adeptes... afin de glorifier les dernières volontés de Bouddha !

Temples bouddhistes

寺院庵堂

Il existe, dans la langue chinoise, de nombreuses appellations pour désigner les bâtiments servant de lieu de culte pour les pratiquants. Le taoïsme utilise les noms *miao* 廟, *gong* 宮, *dian* 殿, *tan* 壇, etc. tandis que le bouddhisme emploie *siyuan* 寺院 (pagode), *antang* 庵堂 (ermitage), *daochang* 道場 (centre de culte), *jingshe* 精舍 (ancienne appellation de : monastère), *jiangtang* 講堂 (salle de lecture), *qielan* 伽藍 (parc d'un monastère), *lanruo* 蘭若 (ermitage en forêt), *conglin* 叢林 (monastère), *lianshe* 蓮社 (société Lotus), *focha* 佛刹 (domaine bouddhiste), *xueshe* 學舍 (centre d'études bouddhiste), *nianfohui* 念佛會 (centre de récitation du nom de Bouddha), *bujiaosuo* 佈教所 (centre d'enseignement bouddhiste), *jushilin* 居士林 (association de laïcs bouddhistes), etc.

En général, on utilise l'expression « *si-yuan-an-tang* » pour désigner les bâtiments bouddhistes mais les gens ont gardé l'habitude d'appeler les pagodes *simiao* 寺廟, ce qui montre bien que la croyance populaire, qui ne distingue pas le bouddhisme du taoïsme, reste profondément enracinée dans la société chinoise.

Voici l'origine et la définition de l'expression « *si-yuan-an-tang* » :

Le caractère *si* 寺 désigne à l'origine le siège administratif où le gouvernement recevait ses hôtes, par exemple : *honglu si* 鴻臚寺, *tai-chang si* 太常寺, etc. Quand les deux premiers moines bouddhistes, Kāśyapa-mātāṅga et Dharmaratna, arrivèrent en Chine, ils furent logés sur ordre de l'empereur, à *honglu si* 鴻臚寺. Puis le gouvernement

leur construisit, à l'extérieur de la ville, un bâtiment nommé *baima si* 白馬寺 (Temple du Cheval blanc), servant de centre pour la diffusion du bouddhisme et les traductions. Ce fut donc le premier bâtiment bouddhiste dans l'Histoire du bouddhisme chinois.

Le caractère *yuan* 院 signifie à l'origine : « clos de murs », puis on l'utilisa pour désigner des bâtiments comportant une clôture d'enceinte ou des galeries ou encore, certaines résidences impériales. Sous la dynastie Tang, l'empereur Taizong décréta la construction du temple Dacien, appelé à devenir un centre de traduction pour Maître Xuanzang. Le bâtiment fut appelé *fanjing yuan* 翻經院 (cour de traduction de sūtras). Depuis, ce vocable est abusivement utilisé pour désigner les bâtiments bouddhistes. Actuellement, on trouve aussi *jietan yuan* 戒壇院 (cour de la plate-forme de l'ordination), *jiangjing yuan* 講經院 (cour de l'enseignement de sūtras), etc. Traditionnellement, tous les bâtiments bouddhistes portant le nom *yuan*, entretiennent des relations avec la culture et l'éducation.

Le caractère *an* 庵 se trouve souvent incorporé dans des noms composés : *cao'an* 草庵, *peng'an* 蓬庵, *anshi* 庵室, *mao'an* 茅庵, *chan'an* 禪庵, désignant en général des chaumières rudimentaires situées à l'écart des centres urbains et où logeaient les monastiques et les ermites. Les générations postérieures prirent l'habitude de nommer les logements des bhiksunis *an* ou *ansi*, mais il faut noter que le terme *ansi* désigne le logement des monastiques en général, qu'ils soient bhiksus ou bhiksunis.

Le caractère *tang* 堂 fait partie du mot composé *diantang* 殿堂, qui désigne les bâtiments où l'on installe les statues des bouddhas, ou qui servent à organiser les services religieux ou les lectures du Dharma. Avec le stupa, ils représentent les bâtiments principaux du monastère. Le nom de ces bâtiments est lié au bouddha ou bodhisattva installé à l'intérieur : la Salle de Samantabhadra (普賢殿), la Salle de Ksitigarbha (地藏殿) ou encore : Salle des reliques (舍利

殿), Salle du Maître-fondateur (開山堂) ou enfin, des lieux se référant à la vie quotidienne comme : Salle de réfectoire, Salle de réception, Salon de thé, etc.

Ces dernières années, le bouddhisme pénètre de plus en plus au sein de la société et l'espace où l'on prêche le Dharma s'agrandit dans les mêmes proportions : on peut écouter des lectures bouddhistes partout : des petites places en plein air dans les petits villages, aux salles des fêtes des écoles et administrations et même, dans les grands théâtres nationaux. Cependant, les pagodes restent les foyers de la croyance, les sources de la force, le lieu de rassemblement des amis vertueux, les « stations service » des chemins de la vie, les lieux de repos pour cultiver l'esprit, les sources de pureté pour éliminer les afflictions, les magasins où l'on peut trouver les trésors dharmiques et les lieux où apprendre la compassion, la sagesse, la dévotion et la pratique.

Aussi, nous qui sommes des disciples bouddhistes, nous devons passer davantage de temps dans les pagodes et monastères bouddhistes et prendre soin d'eux.

Les dix titres du Bouddha

佛陀十號

Bouddha est le grand Etre éveillé de l'univers. Ses mérites et vertus sont sublimes et les hommes, pour louer sa grandeur, lui attribuent de nombreuses appellations. Les plus courantes sont au nombre de onze : *tathāgata*, *arhat*, *samyak-saṃbuddha*, *vidyā-caraṇa-saṃpanna*, *sugata*, *loka-vid*, *anuttara*, *puruṣa-damya-sārathi*, *śāstādeva-manuṣyāṇām*, *buddha*, *bhagavat*. Dans les textes canoniques, certains ont réuni *sugata* et *loka-vid*, ou *loka-vid* et *anuttara*, ou encore *anuttara* et *puruṣa-damya-sārathi* en un, et les ont nommées « les dix titres du Bouddha ». Voici leurs définitions respectives :

1. ***Tathāgata***, littéralement : *Ainsi-venu*. *Ainsi*, c'est l'essence invariable, *venu*, c'est l'application suivant les circonstances. Avec la sagesse véridique, Bouddha a suivi la voie véridique pour réussir le parfait Eveil ; de plus, il montre exactement aux êtres le chemin de la libération. On l'appelle *Ainsi-venu*, dans le sens de : Issu de la véritable nature propre.
2. ***Arhat*** : Digne de recevoir les offrandes. Bouddha a éliminé totalement toutes les afflictions de l'extérieur et de l'intérieur des trois domaines : du désir, de la forme et de la sans forme. Sa sagesse et ses vertus sont parfaites, il est digne de

recevoir les plus prestigieuses et respectueuses offrandes de tous les êtres des dix directions.

3. ***Samyak-sambuddha*** : Celui qui connaît tout, de manière juste et universelle. La sagesse acquise par Bouddha est juste, vraie et parfaite, sans exception. Par exemple, il connaît le nom, le passé, le présent et le futur de tous les mondes et de tous les êtres et aussi, tous les phénomènes de l'univers, tels l'esprit, la pensée, les afflictions, les bonnes racines, etc.
4. ***Vidyā-carāṇa-saṃpanna*** : *Vidyā* désigne les trois pouvoirs : *Pubbe-nivāsanussati* (compréhension approfondie des vies), *Dibba-cakkhu* (yeux divins), et *Āsavakkhaya* (toute affliction éliminée) ; *Carāṇa*, ce sont les deux karmas : corporel et oral. Bouddha est muni de ces trois pouvoirs et ses deux karmas sont parfaits et sans défaut, (*saṃpanna*).
5. ***Sugata*** : Bonne disparition. La juste sagesse de Bouddha peut éliminer toutes les illusions, transcender la vie mondaine et atteindre la bouddhité. Et sans hésitation, il s'en va vers l'autre rive – le *nirvāna* – et ne revient pas sombrer dans l'océan du samsara.
6. ***Loka-vid*** : Celui qui comprend à fond, le monde. Bouddha comprend à fond tous les aspects et les formes du monde des êtres et de celui des non êtres. Il comprend aussi tous les phénomènes de ce monde, qui n'est ni permanent ni impermanent, ni limité ni illimité, ni destructible ni indestructible...

7. **Anuttara** : Insurpassable. Toutes les sagesse et vertus comme le prajñā, la concentration méditative, la pratique des préceptes... de Bouddha sont parfaites. Il est doté du complet bonheur et de la totale sagesse. Aucun homme ne peut le dépasser.
8. **Puruṣa-damyā-sārathi** : Soigneur, éducateur : Bouddha excelle à utiliser toutes sortes de méthodes subtiles pour aider les êtres à se libérer de leurs afflictions pour gagner la joie dans cette vie, dans les vies futures et aussi, dans celle du *nirvāna*.
9. **Śāstādeva-manuṣyāṇāṃ** : Maître des devas et des humains. Bouddha explique aux êtres ce qu'ils doivent faire et ne pas faire, ce que sont les bonnes actions ou les mauvaises. Si les êtres se conforment à ses instructions, ils pourront se libérer de leurs afflictions. Parmi tous les êtres, les devas et les humains sont les plus aptes à comprendre ; c'est pourquoi, on les met en tête et l'on appelle Bouddha : le maître des devas et des humains.
10. **Buddha** : Être éveillé. Bouddha a réalisé son propre Eveil et éveillé les autres : son Eveil est donc un acte parfait. Il comprend toutes les vérités mondaines et extra mondaines et parfait l'*anuttara-samyak-saṃbodhi*.
11. **Bhagavat** : Honorable du monde. Bouddha est muni de tous les mérites et vertus, extraordinaires et parfaits. Il est l'Être le plus honorable de ce Monde.

Comprendre son Cœur et percevoir sa Nature propre

明心見性

Les anciens sages de l'École Chan ont passé toute leur vie à s'examiner à fond et, sans tenir compte du danger, ils voyageaient à travers les montagnes et franchissaient les eaux pour rendre visite aux maîtres célèbres et chercher les gens vertueux (*kalyāṇamitra*). Malgré les difficultés rencontrées et la peine subie, ils ne se plaignaient pas. Leur seul but était de comprendre leur Cœur, percevoir leur Nature propre et acquérir la Voie bouddhique.

Que signifie « comprendre son Cœur et percevoir sa Nature propre » ?

Le Maître impérial, Zhongfeng, a dit :

« Ce que l'on appelle le Cœur, existe en plusieurs sortes : le cœur charnel, c'est ce qui bat à l'intérieur de notre corps actuellement et que nous avons reçu de nos parents. Le cœur de compréhension, c'est ce qui est capable de faire la différence entre le bien et le mal, le positif et le négatif et le cœur de l'illumination : c'est celui qui reste imper-turbable après mille mutations, et inchangeable à travers le passé, le présent et le futur. Il brille par lui-même, il est éminent et extraordinaire, tant chez les saints, que chez ceux du commun. Dans le courant du samsara, il est comme une perle qui brille dans l'océan ; sur la rive

du nirvana, il est comme la pleine lune qui illumine le ciel entier. »

Et la « Nature propre », elle, a le sens d'« invariable ». C'est la disposition naturelle que l'on possède à l'origine, l'essence qui ne subit pas les influences des circonstances extérieures. C'est aussi la substance réelle répandue dans l'univers, l'origine de toutes les existences. « La Nature propre », c'est aussi la nature du bouddha, le dharmakāya, le corps de nature pure, la nature du tathāgata, la nature intrinsèque de Bouddha et la graine d'éveil des êtres.

« Comprendre son Cœur et percevoir sa Nature propre », c'est connaître clairement et formellement ses pensées et ses intentions à l'instant même et aussi le déroulement de leurs variations. C'est pourquoi, on dit qu'il faut comprendre son Cœur pour pouvoir percevoir sa Nature propre et atteindre la Voie bouddhique.

Dans les sūtras, on compare souvent le Cœur à un miroir. Si la surface du miroir est claire, il peut refléter tout objet présenté mais s'il est couvert de poussière, on ne peut rien y voir. Certains sūtras disent aussi qu'il ressemble à un coffret à bijoux où sont déposés des trésors rarissimes et inépuisables. Cependant, parfois, notre Cœur est aussi envahi par les afflictions et les virus comme l'avidité, la colère et l'ignorance et il peut alors, nous rendre malheureux.

C'est parce que les êtres ne se comprennent pas, ne se connaissent pas, que l'on entend souvent dire : « le Cœur est plein de choses mais on ne peut pas les dire », « il y a plein d'amertume dans le Cœur que les gens ne comprennent pas », « où se trouve le Cœur ? on ne le sait pas », « qu'est-ce que le Cœur ? Il est insaisissable », « tous les phénomènes sont nés du Cœur et manifestés par les consciences », « la peine de Cœur doit être soignée par le remède du Cœur » !

Comment faire pour comprendre son Cœur et percevoir sa Nature propre ?

Un proverbe dit : « le jade non travaillé ne peut devenir bijou », de même pour le miroir : sans le polir, comment en percevoir la clarté ? Bouddha a dit : « Tous les êtres sensibles possèdent la sagesse et les vertus du Tathāgata, c'est à cause des illusions et des attachements, qu'ils ne les réalisent pas ». C'est comme les nuages noirs dans le ciel qui masquent le soleil : on doit chasser les afflictions pour faire apparaître son Cœur et sa Nature propre. Comment faire pour comprendre son Cœur et percevoir sa Nature propre ? Bouddha nous enseigne à nous appuyer sur la force issue de la pratique, pour retrouver notre visage d'origine.

Depuis toujours, les moines éminents et les sages se sont servis de l'ascèse, de la récitation des sūtras, de la diction du nom de Bouddha, de la concentration méditative, de la méditation assise, des services rendus à autrui, des prêches du dharma pour faire bénéficier les êtres... pour entraîner leur nature et, finalement, ils ont acquis l'illumination, compris le Cœur, perçu la Nature propre et parfait la Voie bouddhique.

Les quatre Grands-maîtres de la fin de la Dynastie Ming

明末四大師

Dans l'Histoire du bouddhisme chinois, au fil des générations passées, naquirent sans interruption de nombreux moines éminents. Leur comportement exemplaire fut non seulement réputé de leur vivant mais de plus, ils ont laissé aux générations futures des modèles édifiants.

A la fin de la Dynastie Ming, vécurent quatre moines éminents dotés de bonnes vertus et connaissances, et d'une excellente conduite morale. On les connaît sous le nom des « Quatre Grand-maîtres de la fin de la Dynastie Ming ».

1. **Maître Hanshan** (憨山大師) : Maître Hanshan (1546-1623), originaire de Quanjiao, dans la province d'Anhui, était prénommé Deqing et surnommé Chengyin. Dès l'âge de douze ans, il suivit Maître Yongning, de la pagode Baoen, de Nanjing, pour étudier les textes canoniques bouddhistes. Il reçut la pleine ordination à l'âge de dix-neuf ans, puis s'en alla au Mont Qixia pour apprendre le Chan avec Maître Fahui. La même année, Maître Wuji Mingxin y donna lecture sur *Le sens profond du Sūtra de l'Ornementation fleurie*. Et au passage de « La permanence des mille phénomènes de l'univers 海印森罗常住 » du chapitre *Les dix doctrines mystérieuses*,

Hanshan réalisa tout à coup le sens profond de la parfaite non-dualité du *dharmadhatu*. L'année suivante, lors de la retraite de sept jours de méditation, il donna un exposé sur le Gong'an « Dicter le nom du bouddha avec profondeur et sincérité ». Dès lors, sa pratique commença à porter fruit.

En 1583, il donna une lecture sur *Le sens profond du Sūtra de l'Ornementation fleurie*, devant plus de dix-mille auditeurs, tant des hommes de cour, que du commun. Plus encore, il retranscrivit le *Sūtra de l'Ornementation fleurie* avec son propre sang, pour revaloir les bienfaits de ses parents. L'empereur Shenzong loua ses efforts en lui accordant le papier en feuille d'or.

En 1600, Maître Nanshao Daozhu l'invita à venir à Caoqi, pour rétablir le monastère ancestral de l'École Chan, sélectionner les moines pour l'ordination, créer l'école monastique et instaurer les règles pour le monastère. En 1603, impliqué dans l'affaire qui conduisit Maître Zibo en prison, il fut déporté à Leizhou. L'amnistie générale de 1606 lui permit de revenir à Caoqi. Néanmoins, lors de la restauration de la grande salle des bouddhas de la pagode Nanhua, on l'accusa faussement d'avoir employé les fonds de donation à des fins personnelles. Il fut retenu dans un bateau sur la rivière Furong pendant une période de deux ans, en attente de jugement. C'est là qu'il tomba gravement malade et faillit mourir. En 1614, l'impératrice décéda, il fut gracié et autorisé à reprendre la vie monastique. Finalement, il s'installa sous le Mont Wuru et se consacra à la pratique du Jingtū.

La pensée du maître est une fusion des deux écoles : Chan et Huayan, et préconise la pratique simultanée de Chan et

Jingtu et l'union des trois écoles. Ses écrits sont très nombreux : *Commentaire du Surangāma-sūtra*, *Sommaire du Sūtra de l'Ornementation fleurie*, *Commentaire du Sūtra de l'Eveil parfait*, *Commentaire du Prajñā-pāramitā-sūtra*, etc. Il mourut en 1623 à l'âge de soixante-dix-huit ans et les générations suivantes le connaissent sous le nom de « Grand-maître Hanshan ». Ce nom lui vint d'un voyage au Mont Wutai (Mont des cinq plates-formes) : émerveillé par la beauté sublime de la plate-forme du nord (Hanshan), il se nomma en empruntant le nom du lieu. En outre, à cause de son admiration envers Maître Qingliang Chengguan, il se donna le surnom de Chengyin.

2. **Grand-maître Zibo** (紫柏大師) : Originaire de Wuxian de la province de Jiangsu, son prénom était zhenke et son surnom, Dagan. Comme il se faisait appeler Zibo, on l'appelle généralement « Honorable Zibo ». Dans sa jeunesse, il était chevalier errant, cherchant à éliminer les malfaiteurs et assurer la paix des honnêtes gens. A l'âge de dix-sept ans, il rejoignit les ordres monastiques sous la direction de Maître Mingjue, au monastère Yunyan du Mont Huqiu. Il reçut la pleine ordination à l'âge de vingt ans et s'isola durant trois ans au monastère Jingde de Wutang.

Maître Zibo arriva dans la capitale impériale en 1573 et passa neuf ans aux côtés de Maître Pianrong, de l'Ecole Huayan et de Maître Xiaoyan, de l'Ecole Chan. Estimant que l'ancien Tripitaka composé de feuilles volantes, n'était pas pratique à utiliser, il s'installa au Mont Wutai. Se basant sur le « Tripitaka du Nord » et consultant le « Tripitaka

du Sud », il créa le « Tripitaka gravé sur planches de bois ». Après quatre années de travail, il se rendit à l'ermitage Jizhao, de Jingshan, pour continuer son travail. C'est aussi la raison pour laquelle cette édition est connue sur le nom de « Tripitaka Jingshan ».

Durant toute sa vie monastique, Maître Zibo observa une discipline très stricte. Quand il était Premier-abbé de la pagode Tantou, un jour, un ancien ami qu'il n'avait pas vu depuis longtemps, vint lui rendre visite. Les deux hommes se réjouissaient tellement de la conversation qu'à l'heure du repas, ils continuèrent à se plonger dans leurs souvenirs. Et, machinalement, Maître Zibo souleva les baguettes et commença à manger en oubliant de procéder à l'offrande au Trois Joyaux. Il s'en rendit compte après quelques bouchées. Aussi, pour se punir, il prit le bâton et ordonna au moine assistant de lui en appliquer trente coups. Il profita de l'occasion pour avertir tout le monde : « Les habitudes des êtres sensibles sont, depuis toujours, comme des nouilles imbibées d'huile : elles sont insaisissables. Sans une discipline stricte, on ne peut les contrôler. »

Maître Zibo et Maître Hanshan partageaient une profonde relation d'amitié. Ils avaient l'intention de continuer à deux, la compilation du *Record de la transmission de la lampe de la grande dynastie Ming* pour donner essor à l'Ecole Chan. Malheureusement, Maître Hanshan fut accusé à tort, d'avoir utilisé les fonds des donations pour rénover son monastère. Il fut dégradé et relégué à Leizhou, dans la province de Guangdong. En 1603, des rivalités internes éclatèrent au sein de la Cour impériale et des jaloux profitèrent de l'occasion pour calomnier

Maître Zibo qui fut injustement emprisonné et condamné à la peine capitale. En apprenant la sentence, Maître Zibo resta insensible et dit : « A quoi bon rester plus longtemps dans un tel monde ? » Puis, il récita la gāthā suivante :

*Un sourire a toujours eu sa raison d'être,
Qui peut comprendre que la Terre ne tolère pas de poussière ?
Maintenant, arrangeons ce corps que ma mère m'a donné,
Les fleurs de fer s'ouvrent, sans attendre l'arrivée du printemps.*

Puis, il s'assit, les yeux fermés et mourut. Il avait soixante-et-un ans et il était ordonné depuis quarante-et-un ans.

3. **Maître Lianchi** (蓮池大師) : Huitième patriarche de l'Ecole Jingtui, il est né à Renhe, de Hangzhou. Son prénom était Zhuhong et son surnom Fohui. Lui, se donna le nom de Lianchi. Depuis son jeune âge, il étudiait le confucianisme et il devint, à l'âge de dix-sept ans, un érudit impérial, renommé pour ses connaissances et sa conduite. Sous l'influence d'un voisin, il se dévoua pour la pratique Jingtui, écrivant les mots « *shengsi shida* 生死事大 (la vie et la mort sont choses importantes) » pour se mettre lui-même en garde.

A l'âge de trente-deux ans, il entra dans les Ordres bouddhistes, auprès de Maître Xingtian, du monastère Wumen, à Xishan et reçut la pleine ordination de Maître Wuchen,

du monastère Zhaoqing. Peu de temps après, il se mit à voyager à la recherche de maîtres et vécut comme un moine gyrovague. En 1571, il s'installa dans une pagode abandonnée sur la montagne Yunqi, de Hangzhou et se mit à pratiquer le samādhi en profondeur, en dictant le nom d'Amitabha Bouddha. Il enseigna le Dharma ici et là ; ses disciples devinrent de plus en plus nombreux et finalement, le monastère fut créé.

En 1584, il publia l'*Anthologie de la renaissance en Terre pure* en trois fascicules. En 1602, il écrivit *Les impressions sur le Surangāma-sūtra*. A l'époque, la célébration de la pleine ordination était interdite, aussi ordonna-t-il aux candidats de se munir des Trois Robes et de recevoir l'ordination devant Bouddha, en leur servant de témoin. Il composa également les Liturgies du *Dharma-service pour tous les êtres dans l'eau et sur terre*, et du *Dharma-service du Yogacara-Gorge enflammée*, pour aider les êtres souffrant de mauvaises destinées. Il créa des étangs pour relâcher les poissons vivants, à l'intérieur et à l'extérieur de la ville et écrivit *Renoncer à tuer et donner une chance de vie*, pour prévenir les actes funestes. Toute sa vie, il promut la pratique de la diction du nom de Bouddha, condamna le « Chan insensé », encouragea la pratique simultanée de Chan et de Jingtū et attacha une grande importance à l'enseignement des textes canoniques. A la fin de sa vie, il était souvent malade, mais continuait à pratiquer les bonnes actions. Il écrivit *Les trois regrettables, Les dix lamentables* pour instruire ses disciples.

En 1612, il tomba de nouveau malade et mourut à l'âge de quatre-vingt-un ans. Les générations suivantes le nommèrent « Bonze Yunqi » et aussi « Maître Lianchi ».

4. **Maître Ouyi** (滿益大師) : Neuvième patriarche de l'École Jingtū, il est né à Mudu, de Wuxian. Son prénom était Jiming et son surnom Ouyi. Il adopta le nom de Babu Daoren. Il étudia le confucianisme dès son plus jeune âge et écrivit même, des dizaines d'articles condamnant le bouddhisme. A l'âge de dix-sept ans, après avoir lu les œuvres de Maître Lianchi : *Recueil de ses propres savoirs* et *Au fil de la plume derrière la fenêtre de bambou*, il se rendit compte de la fausseté de ses jugements contre le bouddhisme et brûla tout ce qu'il avait écrit auparavant. A l'âge de vingt ans, en récitant le *Sūtra du vœu originel du bodhisattva Ksitigarbha*, l'idée de renoncer à la vie mondaine naquit dans son esprit et quatre ans plus tard, il reçut la tonsure des mains de Maître Xueling, (disciple du Hanshan), et prit le nom dharmique de Zhixu.

Il reçut les bodhisattva-préceptes à vingt-six ans et passa toute l'année suivante à étudier le Vinaya-pitaka. Tombé gravement malade, il s'appliqua de tout son cœur à chercher à renaître sur la Terre pure. A l'âge de trente ans, il ressentit profondément les abus réitérés des différentes écoles bouddhistes et décida de prêcher le Vinaya. A trente-deux ans, voulant commenter le *Brahmajāla-sūtra*, il prépara quatre baguettes pour procéder à un tirage au sort devant Bouddha. Ayant tiré la baguette de l'école Tiantai, il se mit à en étudier la doctrine en profondeur.

Maître Ouyi était un homme strict et méticuleux, il détestait célébrité et profit, observait rigoureusement les préceptes et propageait le Vinaya-pitaka. Il passa sa vie à lire les pitakas, et prit connaissance des doctrines des écoles Faxing, Chan, Vinaya, Huayan, Tiantai, Jingtū, etc. Il s'intéressa particulièrement à l'École Tiantai et

affirma que le bouddhisme, le taoïsme et le confucianisme parlent d'une même voix. Ayant remarqué les scissions des écoles bouddhistes de l'époque, il s'efforça de leur apporter un peu d'harmonie. Sa pensée se résume dans sa doctrine « Trois études en une pensée » et selon lui, tout l'enseignement de Bouddha se résume à la pratique de la diction du nom de Bouddha. Durant la dynastie Qing, les maîtres de l'Ecole Tiantai se servirent de ses commentaires pour enseigner le Dharma, créant ainsi l'Ecole Lingfeng qui « intégrait le Chan, les sūtras et le Vinaya dans le Jingtu ». A noter que ce mouvement continue encore de nos jours.

Maître Ouyi mourut en 1655, à l'âge de cinquante-sept ans, les générations futures le nommèrent Maître Lingfeng Ouyi.

Maître Ouyi possédait des connaissances vastes et approfondies du sūtra-pitaka et honorait l'Ecole Tiantai. De plus, il comprenait à fond les doctrines des écoles Huayan et Faxiang et savait faire la synthèse entre la nature et la forme, le Chan et le Jingtu, le confucianisme et le bouddhisme, l'ultime-vérité et la vérité relative. Comme il pensait que le déclin du juste Dharma était dû à un relâchement de la discipline, il émit le vœu de propager le Vinaya. Après avoir reçu les bodhisattva-préceptes à l'âge de vingt-six ans, il consulta le Vinaya-pitaka des deux véhicules (Mahayana et Hinayana), pour consolider ses bases sur le Vinaya, tout cela en observant rigoureusement les préceptes. C'était un grand bhikṣu d'excellente conduite morale et sa contribution pour la purification et la revitalisation des écoles bouddhistes, reste ineffaçable.

L'étude du comportement et de la conduite des moines éminents, peut stimuler l'esprit des disciples bouddhistes. C'est pourquoi, un apprenti bouddhiste doit, outre étudier les textes canoniques, s'efforcer de lire la biographie des moines éminents.

Les sept Paraboles du *Sūtra du Lotus*

法華七喻

Se servir d'exemples simples pour expliquer des vérités profondes, c'est la particularité essentielle du *Sūtra du Lotus* et c'est aussi la raison pour laquelle, le *Sūtra du Lotus* est réputé être celui qui possède la plus grande valeur littéraire. Sur l'ensemble des vingt-huit chapitres, on trouve partout des métaphores, et parmi elles, les plus connues sont celles que l'on nomme habituellement « Les sept paraboles du *Sūtra du Lotus* ».

1. **Parabole de la maison en flammes** : (Chapitre 3). Appelée aussi, « Parabole des trois charrettes » : Un incendie se déclare dans une maison où les enfants continuent à jouer, sans se rendre compte du danger. Pour les attirer dehors sans les effrayer, le père dit aux enfants qu'il y a, devant la porte, trois charrettes tirées respectivement par le daim, le cerf, et le bœuf, qu'ils espèrent avoir depuis longtemps. Puis, ensemble, ils montent dans la charrette tirée par un grand bœuf blanc, qui les éloigne de l'incendie. Dans cette parabole, on compare la maison en flammes aux Trois Domaines où se rassemblent les afflictions, telles les cinq corruptions, les huit souffrances, etc. et où il est impossible de vivre en paix. Les enfants représentent les êtres sensibles qui s'attachent à une vie de jouissances sans se rendre compte du danger. Le père incarne Bouddha,

la charrette tirée par le daim c'est le *śrāvakayāna* (*véhicule des śrāvakas*), la charrette tirée par le cerf, c'est le *pratyekabuddhayāna* (*véhicule des pratyekabuddha*), la charrette tirée par le bœuf, le *bodhisattvayāna* (*véhicule des bodhisattvas*) et la charrette tirée par le grand bœuf blanc, représente le *buddhayāna* ou *ekayāna* (*véhicule des bouddhas*).

2. **Parabole de l'homme pauvre** : (Chapitre 4). Cet homme pauvre ignore tout de ses origines car il est le fils d'un notable qu'il n'a jamais connu. Après des années de vagabondage, il se retrouve devant le palais du notable. Devant la somptueuse demeure, il est très impressionné et veut s'éloigner mais, l'ayant identifié, le notable va user de tous les moyens possibles, pour qu'il retrouve sa conscience de soi. Cette parabole explique comment Bouddha exerce son art subtil pour aider les śrāvakas à trouver la conscience de soi, propre aux bodhisattvas.
3. **Parabole des herbes médicinales** : (Chapitre 5). Les herbes médicinales sont toutes différentes : de nom, de formes, de couleurs... Elles sont humectées par la même pluie mais à cause des différences de racines, de tiges, de branches et de feuilles, elles présentent des disparités. Cette parabole montre que les êtres possèdent aussi des racines diverses et c'est pourquoi, Bouddha se conforme à la capacité de compréhension de chacun, pour l'instruire et soigner ses égarements, afin qu'il puisse acquérir le Bodhi.
4. **Parabole de la cité imaginaire** : (Chapitre 7). Des voyageurs voudraient se rendre dans un endroit rempli de

trésors (le vrai domaine de l'Illumination) situé à cinq-cents yojanas mais, à cause de la fatigue, ils s'arrêtent à mi-chemin. Alors, le guide fait apparaître à trois-cents yojanas, une cité imaginaire (le domaine de l'illumination subtile) pour les attirer et les inciter à poursuivre. Cette parabole montre que, pour guider les êtres vers le véhicule de bouddha, Bouddha se sert subtilement, des trois véhicules, en guise d'appâts.

5. ***Parabole de la perle dissimulée dans la robe*** : (Chapitre 8). Un homme se rend chez un ami proche. Il s'y enivre et s'endort. Sollicité par une affaire urgente, l'ami doit partir mais il a caché une perle précieuse dans la robe de l'homme qui ne s'en est pas rendu compte. Par la suite ce dernier connaît une période de vie difficile, sans savoir qu'il possède une perle précieuse, jusqu'au jour où son ami le lui révèle. Cette parabole signifie que tous les êtres possèdent, à l'origine, la nature de Bouddha, mais restent dans l'égarement et subissent sans cesse le cycle du samsara. Pourtant, il leur suffirait d'une pensée illuminée pour pouvoir se libérer de leurs souffrances.
6. ***Parabole des perles dans le chignon*** : (Chapitre 14). Cette parabole raconte comment le monarque Cakravartin sortit les perles cachées dans son chignon, pour les montrer à ses ministres méritants. Il symbolise Bouddha, qui se sert des vérités relatives pour illustrer l'Ultime-vérité, afin de démontrer que les sravakas et pratyekabuddhas, peuvent aussi devenir bouddhas.

7. **Parabole des soins à l'enfant malade** : (Chapitre 16). Un enfant s'est empoisonné par mégarde. Son père lui apporte les remèdes appropriés mais l'enfant, dans sa confusion, refuse de les prendre. Le père fait alors semblant de partir en voyage et de mourir en chemin. La nouvelle réveille l'enfant, qui finit par guérir en prenant les contrepoisons : Pour éveiller les êtres égarés par des pensées perverses, Bouddha a enseigné le *Sūtra du Lotus* et c'est aussi pour que les êtres gardent une aspiration vive envers lui, qu'il est entré dans le parinirvāna.

La sagesse de Bouddha est aussi vaste que l'océan

佛智如海

Nous, simples mortels, ne possédons pas la grande sagesse et c'est pourquoi nous ne parvenons pas à comprendre le savoir complet et la toute-puissance de Bouddha.

Un jour, sur son chemin de prêche, Bouddha rencontra deux commerçants qui lui demandèrent : « Śramaṇa ! Nous avons perdu un chameau, l'auriez-vous aperçu ? »

Bouddha leur demanda : « Est-ce un chameau qui a perdu son œil gauche, qui boite de la patte gauche et qui a les dents de devant cassées ? »

Les commerçants se réjouirent en disant : « C'est exact, c'est bien notre chameau ! »

Bouddha leur dit : « Mais, je ne l'ai pas vu, ce chameau ! »

Les deux commerçants furent très surpris et ils demandèrent à Bouddha : « Vous l'avez si bien décrit, pourquoi dites-vous que vous ne l'avez pas vu ? Ne serait-ce pas vous qui l'avez volé ? » Et ils l'emmenèrent au tribunal. Après avoir entendu la requête des commerçants, le juge demanda à Bouddha : « Comment savez-vous que le chameau est borgne de l'œil gauche ? »

Bouddha répondit : « Je le sais parce que j'ai vu que seule, l'herbe du côté droit de la route avait été broutée par un chameau. J'en ai donc déduit que l'animal ne voyait pas à gauche. »

Le juge lui demanda de nouveau : « Et comment savez-vous qu'il boitait de la patte gauche ? »

Bouddha répondit : « J'ai vu les empreintes que le chameau a laissées sur le chemin : celles de droite sont profondes et celles de gauche sont légères : je pense donc qu'il boitait de la patte gauche. »

Le juge continua à poser des questions à Bouddha : « Et comment savez-vous qu'il lui manque des dents de devant ? »

Bouddha lui répondit : « J'ai vu que l'herbe broutée par le chameau conservait une petite touffe au milieu : il lui manque certainement des dents de devant. »

En écoutant ces réponses, les deux commerçants restèrent silencieux. Bouddha continua : « Messieurs, ne vous faites pas de souci : le chameau n'a pas été volé car, à côté de ses empreintes, je n'ai pas vu celles des hommes. »

A ce moment, le juge déclara : « Messieurs, ce śramaṇa n'est sûrement pas un voleur de chameau ! Avec votre mince savoir, vous n'êtes pas en droit de le soupçonner. La vaste et profonde sagesse de Bouddha, ce n'est pas nous autres, hommes ordinaires, qui pouvons la saisir ! »

La sagesse de Bouddha a été acquise après des milliers de kalpas de pratique. Il n'est rien qu'il ne sache ni ne comprenne.

Avaivartika

阿鞞拔致

Il est dit dans le *Sūtra d'Amitabha* : « Tous les êtres qui renais-
sent sur la Terre de la Joie suprême, sont ceux qui ont atteint le
stade de la non-régression (*avaivartika*) ». Ce qui signifie que les
habitants de la Terre de la Joie suprême sont tous des bodhisattvas
qui ont atteint le niveau de la non-régression. Sauf s'ils décident
eux-mêmes, un jour, de revenir dans le monde *saha* pour libérer
les êtres de leurs souffrances, ils ne doivent plus subir le cycle du
samsāra.

Avaivartika est un mot en sanskrit qui signifie « non régression »,
c'est-à-dire que : la foi éprouvée et le niveau acquis grâce à la pratique
sont arrivés à un stade où ils peuvent avancer sans risque de recul sur
la Voie de la bouddhété.

Parmi les cinquante-deux niveaux de Bodhisattvas – dix degrés
de la foi, dix degrés de la demeure, dix degrés de la pratique, dix
degrés du transfert de mérites, dix terres, éveil correct et équivalent
et éveil merveilleux, le septième des dix degrés de la demeure, se
nomme « non-régression », expression qui fait l'objet de nombreuses
interprétations :

1. ***Le rang ne régresse plus*** : Les bodhisattvas qui ont acquis
la septième demeure des dix demeures et plus, ne régressent plus au
niveau des êtres du deuxième véhicule.

2. ***La conduite ne régresse plus*** : Les bodhisattvas de la huitième des dix terres, cultivent les lignes de conduite active et inactive, aussi, ils ne régressent plus.

3. ***La pensée ne régresse plus*** : Les bodhisattvas de la huitième terre ne doivent plus faire d'efforts particuliers, ils peuvent atteindre la Voie tout en restant imperturbables.

4. ***La situation ne régresse plus*** : Ceux qui renaissent dans le Monde de la Joie suprême ne régressent plus.

5. ***La foi ne régresse plus*** : Les bodhisattvas du sixième degré de la foi ne nourrissent plus de vision perverse.

6. ***Le Dharma accompli ne régresse plus*** : Pour les bodhisattvas qui ont atteint la première terre, le Dharma qu'ils ont accompli ne régresse plus jamais.

7. ***Les afflictions ne peuvent plus les faire régresser*** : Les bodhisattvas qui ont atteint le niveau d'éveil équivalent ne régressent plus à cause des afflictions.

Dans les textes canoniques bouddhistes, on compare souvent le Cœur à une rizière. Apprendre le bouddhisme, c'est exploiter notre Cœur, ce pour quoi, il faut prendre la résolution. Il est dit : « si l'on commence par être résolu, devenir bouddha est chose facile. » Cependant, parmi les obstacles trouvés sur le chemin de l'apprentissage, le plus important est aussi ce « Cœur », lorsque, par exemple : 1) la porte du Cœur n'est pas ouverte ; 2) les nœuds dans le Cœur ne sont pas dénoués ; 3) les charges sur le Cœur ne sont pas déposées ; 4) les illusions du Cœur ne sont pas délogées ; 5) le Cœur est peiné ; 6)

le Cœur est voilé ; 7) le Cœur est rétréci ; 8) les méchancetés dans le Cœur ne sont pas éliminées ; 9) le Cœur est pervers et incorrect ; 10) le Cœur est avide ; 11) le Cœur est égaré ; 12) le Cœur est chargé... Et, s'il est difficile de prendre la résolution, il est encore plus ardu de persister jusque la fin. Ainsi, pour apprendre le bouddhisme, il faut prendre la résolution, savoir se détacher, prononcer la bodhicitta, posséder la bienveillante compassion, le Cœur joyeux, l'humilité et les grands vœux ... Mais, plus important encore, il faut faire preuve de persévérance, car le chemin de l'Eveil est long et il suffit de rencontrer quelque échec, ou quelque tentation d'honneur et de profit, pour prendre bien vite le chemin du retour. Il est dit : « A la première année de pratique, Bouddha se trouve devant les yeux ; à la deuxième année, Bouddha est dans le ciel et, à la troisième année, Bouddha a disparu. » C'est pourquoi, le *Sūtra de l'Ornementation fleurie* dit qu'il ne faut jamais oublier le vœu que l'on a émis au début, car c'est ainsi que l'on parvient à endurer, vaincre tous les obstacles, subjuguier les démons et accéder à l'Eveil. Il faut savoir réaliser ce qui est difficile à réaliser, supporter l'insupportable, cultiver simultanément le bonheur et la sagesse et s'intéresser aussi bien à la théorie qu'à la pratique. Si l'on craint des problèmes ou que l'on manque de patience, ce sera comme si on plantait une semence sans lui donner d'engrais et d'eau : elle germera peut-être mais ne pourra jamais fleurir ou porter fruit.

Ainsi, la Voie bouddhique débute depuis la prise de résolution jusqu'à l'accomplissement complet. Si la foi ne régresse pas, si la puissance de vœu ne régresse pas et si la pratique ne faiblit pas, ce ne sera pas si difficile d'atteindre la bouddhité !

Les cinq contemplations avant le repas

食存五觀

Dans la vie quotidienne d'un monastique, tout comportement : marcher, rester immobile, s'asseoir et se coucher, est une pratique de la perfection, qui s'étend jusqu'aux choses les plus simples, comme manger et s'habiller.

Avant de prendre ses repas, le monastique doit procéder à cinq contemplations. C'est pourquoi certaines pagodes nomment leur salle de réfectoire « la salle des cinq contemplations ».

En quoi consistent-elles ?

1. **Réfléchir à la somme de travail fourni et à la provenance de cette nourriture** : Chaque produit agricole doit passer par les mains des paysans : de l'ensemencement, par l'irrigation, l'élimination des mauvaises herbes et enfin, la moisson. Puis les commerçants le mettent sur le marché et enfin, les cuisiniers le préparent avant qu'il puisse être servi. De plus, les outils dont se servent les paysans, les marchands et les cuisiniers, ainsi que leurs nécessités quotidiennes, sont fournis par d'autres hommes...
« Aux yeux de Bouddha, le grain de riz est aussi gros que le Mont Sumeru. » Un plat, un repas, ne viennent pas si facilement !
2. **Considérer sa propre conduite morale et accepter cette offrande, qu'elle paraisse ou non, savoureuse** :

Au moment du repas, faisons un retour sur nous-mêmes : Est-ce que notre comportement, nos actes, nos intentions, sont conformes aux règles de la moralité et de la vertu ? Sommes-nous dignes de recevoir ces offrandes ?

3. ***Garder son cœur exempt de toute faute et ne laisser naître en soi, ni haine ni cupidité*** : Quand il est dit : Exempt de toute faute, c'est en réalité de trois sortes de faute : ne pas laisser apparaître l'avidité, la colère et l'ignorance, mais au contraire, penser à la bienveillante compassion, la joie et l'équanimité et aussi à la sagesse.
4. ***Considérer ces aliments comme de bons médicaments, propres à soigner un corps affaibli*** : Dans la vie, la faim et la soif sont inévitables. Chacun a besoin de manger pour pouvoir s'exercer à la pratique de la perfection ; aussi, faut-il considérer les aliments comme des médicaments et ne pas attacher d'importance aux considérations de : bon/mauvais, propre/sale, beaucoup/pas assez, etc.
5. ***C'est parce que l'on veut accomplir la Voie, que l'on mérite de recevoir ce repas*** : C'est pour pouvoir pratiquer maintenant et accomplir la Voie plus tard, afin de promouvoir la Dharma et en faire bénéficier tous les êtres, que l'on accepte et reçoit ce repas.

Bien sûr, les cinq contemplations citées ci-dessus s'appliquent surtout aux monastiques. Néanmoins, les disciples laïques doivent aussi tenter de s'y conformer. Car, c'est de cette manière que l'on peut revaloir les quatre bienfaits et aider les êtres prisonniers des trois destinées malveillantes, à se libérer de leurs souffrances.

Namo

南無

Lors des dharma-services, quand on récite le nom d'un bouddha ou d'un bodhisattva, on lui ajoute toujours le mot *namo* : « *Namo-Amitabha-Bouddha* », par exemple.

Namo est un mot sanskrit que l'on peut traduire par « hommage à » ou « prendre refuge auprès de ». *Namo-Amitabha-Bouddha*, c'est donc prendre refuge avec respect auprès du Bouddha Amitabha. Il est dit : « Si des hommes à l'esprit égaré, entrent dans le stupa en dictant un *Namo Bouddha*, ils atteindront tous la Voie bouddhique ». Prendre refuge est le premier pas de la croyance : un homme qui a foi dans le bouddhisme, doit passer l'épreuve de la cérémonie de prise de refuge auprès des Trois Joyaux.

Prendre refuge, c'est changer le noir en blanc, le mal en bien... Avant d'être bouddhiste, on traite les affaires mondaines avec un cœur mondain ; après avoir accepté le bouddhisme, on réalise des affaires justes, bonnes et belles, avec un cœur vrai, bon et beau. Ainsi, prendre refuge a pour fonction et pour résultat de guider le cœur de l'homme vers la bonté.

Prendre refuge auprès des Trois Joyaux, c'est acquérir la foi envers les Trois Joyaux, de tout son corps et de tout son cœur : Nous nous appuyons sur les vertus suprêmes et la sagesse du Bouddha et du Sangha, pour nous servir d'exemple dans notre conduite et sur les principes révélés par le Dharma, pour traiter nos affaires. Un adepte qui prend refuge auprès des Trois Joyaux, c'est comme un enfant qui s'appuie sur

ses parents, un sujet sur son roi, un faible sur un fort, un boiteux sur sa canne ou un naufragé sur un radeau. Si nos corps et Cœur trouvent un refuge, notre vie aura un appui et notre esprit en sera transcendé.

Prendre refuge, c'est pour toute une vie et non pour un moment. Prendre refuge, c'est se mettre sous la protection du Bouddha, du Dharma et du Sangha que l'on appelle aussi « les Trois Refuges ». Cependant, dans la société, certains ne comprennent pas le sens de ce chiffre (3) ; ils pensent que :

Prendre un refuge : c'est vénérer Bouddha ou écouter le Dharma ou suivre avec respect un monastique.

Prendre deux refuges : c'est vénérer Bouddha et écouter le Dharma, sans s'occuper du Sangha, donc, opter pour deux des trois refuges.

Prendre les Trois refuges : c'est vénérer Bouddha, écouter le Dharma, et suivre avec respect le monastique officiant de la cérémonie... alors qu'en réalité, le mot « Sangha » désigne la communauté monastique tout entière et non un monastique en particulier.

Bouddha est comme un bon médecin, capable de soigner les êtres de toute sorte d'afflictions ; Dharma est comme un bon médicament, capable de nous révéler la voie juste de la vie et de nous montrer comment nous éloigner de la souffrance et obtenir la joie ; Sangha est comme un infirmier, capable de nous guider vers la juste croyance. En prenant refuge auprès des Trois Joyaux, nos corps et cœur obtiennent paix et joie. C'est pourquoi, la prise de refuge doit être complète, aucun des trois Joyaux ne peut être manquant.

Après avoir pris refuge auprès des Trois Joyaux – Bouddha, Dharma, et Sangha, nous devons faire un pas de plus et prendre refuge auprès des Trois Joyaux de notre nature propre :

1. ***Le bouddha de la nature propre*** : Chaque pensée nous fait sortir de notre ignorance et de notre égarement : c'est prendre refuge auprès du bouddha de notre nature propre.

2. ***Le dharma de la nature propre*** : Chaque pensée est conforme aux justes principes et aucune n'est perverse : c'est prendre refuge auprès du dharma de notre nature propre.
3. ***Le sangha de la nature propre*** : Toutes nos pensées sont pures, aucune ne convoite les objets ou les circonstances, même séduisants : c'est prendre refuge auprès du sangha de notre nature propre.

C'est après avoir acquis une connaissance exacte des Trois Joyaux, que l'on peut donner à la foi des critères et des références, afin de ne pas pratiquer aveuglément, au risque de faire fausse route.

Foi, compréhension, pratique, et illumination

信解行證

Dans un sūtra, figure une parabole qui raconte qu'un voyageur, ayant effectué un long trajet, fut torturé, à la fois par la faim et par la soif. Après de nombreux efforts, il trouva finalement un lac mais se contenta de le regarder sans y boire... car il se disait : le lac est si grand ! Je ne pourrai jamais en boire toute l'eau ! Aussi, décida-t-il de ne pas boire du tout !

Cette parabole se moque de certains adeptes bouddhistes qui, se complaisent à répéter : « Je n'ai pas les bases suffisantes en bouddhisme... Je ne saurai jamais atteindre la Voie bouddhique qui se trouve si loin de moi... » et qui, ce faisant, se refusent à tout progrès.

En réalité, les quatre-vingt-quatre mille méthodes de pratique bouddhiste, peuvent toutes nous conduire vers la Voie bouddhique. Bien que le Dharma soit vaste et profond, les apprentis bouddhistes qui désirent sincèrement l'étudier, peuvent suivre les quatre étapes – foi, compréhension, pratique et illumination – pour le réaliser. Il suffit de progresser graduellement en suivant cet ordre et l'on finira par aboutir.

1. **La foi** : La foi est la force motrice, fondamentale pour réussir toute chose. C'est grâce à la foi que l'on acquiert la force d'aller résolument de l'avant. La foi est la source pour identifier le but et rassembler ses forces. Les membres d'une

association ou d'une famille doivent se faire confiance pour la faire prospérer, la rendre harmonieuse et heureuse et les vrais amis sont ceux à qui l'on peut faire confiance... mais, si l'on n'a pas confiance en soi-même, on ne réussira jamais rien. En outre, un apprenti bouddhiste doit posséder la foi pour pouvoir acquérir des avantages dharmiques : Il est dit : « C'est seulement avec la foi, que l'on peut pénétrer dans l'immense océan du Dharma ». C'est pourquoi, le premier pas de l'étude du bouddhisme consiste à prendre refuge auprès des Trois Joyaux et c'est aussi une manifestation de foi envers le bouddhisme.

2. **La compréhension** : Le bouddhisme est une religion de sagesse et non une croyance aveugle. C'est pourquoi, le deuxième pas de l'étude du bouddhisme est de chercher à comprendre sa doctrine : Quels sont les enseignements de Bouddha ? Pourquoi faut-il croire ? Quels avantages puis-je en tirer ? Pour bien comprendre le bouddhisme, il faut écouter prêcher le Dharma et, en même temps, le recevoir avec un esprit droit comme « le champ que l'on enseme ou le vase que l'on remplit d'eau... ». Il faut encore éviter les trois erreurs : l'inattention, l'arrogance et les points de vue erronés. Il faut observer une attitude de dévotion, de sincérité, de respect, d'humilité, de gentillesse et de pureté, pour pouvoir planter les semences de Bodhi dans le champ de son Cœur.
3. **La pratique** : « Dissserter sur dix choses ne vaut pas en réaliser une seule ». Les adeptes bouddhistes doivent pratiquer, car : « parler de nourriture ne peut remplir l'estomac ». Pratiquer, c'est se conformer aux enseignements de

Bouddha pour corriger son comportement : transformer les défauts du passé : avidité, colère et ignorance, en joie, équanimité, bienveillance, compassion et compréhension... Comme il est dit : « [Il faut] cultiver consciencieusement la discipline, la concentration et la sagesse, pour éliminer l'avidité, la colère et l'ignorance. Dans la vie quotidienne, il faut observer constamment les cinq préceptes et pratiquer les dix bonnes actions, exercer les six paramitas et appliquer la bienveillante compassion, le dana, la raison, la gratitude, la diligence, la confiance en soi et l'insouciance, pour pouvoir bénéficier du Dharma reçu. Car l'étude du bouddhisme, demande l'application simultanée de la compréhension et de la pratique.

4. **L'Illumination** : Le nirvāna et la libération sont la finalité de la pratique bouddhiste, de même que l'état d'Illumination. Ce n'est pas après la mort que l'on obtient le nirvāna : si nous pouvons rester détachés face aux peines et afflictions, suivre le courant de la vie avec aisance, ne pas rester enchaînés à nos propres intérêts et nous rendre compte que la vie et la mort ne sont pas fondamentalement différentes... alors, nous entrerons dans le monde de l'Illumination et de la Libération. L'état d'Illumination, c'est ne plus éprouver de sentiments de tristesse ou d'affliction... ne plus nourrir de pensées de gain ou de perte, de victoire ou de défaite... ne plus éprouver de difficultés causées par les contraintes et entraves... ne plus ressentir ces sensations de naissance, vieillesse, maladie et mort...

« L'Illumination » est le but final de la pratique bouddhiste et, pour y accéder, il faut avoir la foi, comprendre à fond le Dharma et

le mettre en pratique. Cependant, la foi, la compréhension, la pratique et l'Illumination ne forment pas une suite rectiligne mais bien un conditionnement cyclique. En premier lieu, il faut avoir la foi juste puis, avec un cœur purifié, chercher la sage compréhension. Ensuite, grâce à la mise en pratique, on éprouve l'efficacité merveilleuse de l'Ultime-vérité... alors, on obtient davantage de confiance.

Toutes ces étapes, on essaie encore de mieux les comprendre, de les mettre en pratique et, en les reproduisant périodiquement, on avance de plus en plus sur la Voie bouddhique pour, finalement, gagner l'Illumination.

Ce que l'on appelle « Illumination », (qu'elle soit subite ou graduelle), c'est l'état de libération obtenu en accumulant, en temps ordinaire, des « petites illuminations ». C'est pourquoi, il ne faut pas s'en remettre à l'avenir pour l'obtention de l'illumination : l'essentiel est de gagner tous les jours quelques « petites illuminations » et surtout, de persévérer sans jamais régresser... car « il est facile de nourrir momentanément une bonne intention, mais il est difficile d'être persévérant ».

Un apprenti bouddhiste doit ne jamais oublier son intention de départ et donc, persévérer avec courage. C'est ainsi qu'il parviendra à vaincre l'armée des afflictions et à gagner l'Illumination et la Libération.

Le *Prajñā* et la Vacuité

般若空性

Parmi les textes canoniques du *Tripitaka* et *Dvādaśaṅga-buddhavaçana*, le *Sūtra de l'Ornementation fleurie*, connu comme le roi des sūtras, est composé de soixante fascicules (une autre version en compte quatre-vingts) et le *Mahā-prajñā-pāramitā-sūtra*, lui, en compte six-cents. Le *Sūtra du Cœur*, qui ne comporte que deux-cent-soixante mots est l'œuvre la plus représentative du *Mahā-prajñā-pāramitā-sūtra*. La notion de *Vacuité* de la sagesse *Prajñā*, décrite dans le *Sūtra du Cœur*, nous apprend comment utiliser le *Prajñā* pour contempler la *Vacuité* des phénomènes et nous connaître nous-mêmes.

Prajñā est un mot sanskrit qui signifie sagesse, mais sa signification est bien plus vaste que celle de la sagesse telle que nous la concevons et son état est aussi bien plus transcendant. De plus, dans la sagesse « ordinaire », il y a le bien et le mal, le vrai et le faux, alors que dans le *Prajñā*, vrai et libéré de toute illusion, règnent la bonté et la beauté parfaites. C'est pourquoi, depuis toujours, on emploie la traduction phonétique et rarement le mot « sagesse » pour l'exprimer.

Aucune chose de ce monde ne peut rester éternelle et indépendante. Cependant, la sagesse de l'être humain ne lui permet pas de comprendre cette vérité : seul le *Prajñā* peut montrer à fond l'impermanence et l'impersonnalité de ces choses et nous apprendre que tous les phénomènes ne sont que le résultat de l'association de causes et de conditions. Aussi, grâce au *Prajñā*, on peut comprendre les notions de *coproduction conditionnelle* et de *vacuité*, assimiler les vérités de

la vie dans l'univers et parfaire la Voie bouddhique. C'est pourquoi les sūtras disent que « le *Prajñā* est la mère des bouddhas de tous les temps ».

On distingue trois sortes de *Prajñā* : le *Prajñā* réel, le *Prajñā* contemplatif et le *Prajñā* subtil. Le *Prajñā* subtil permet de déduire et de juger de la différence de tous les phénomènes. Le *Prajñā* contemplatif permet de connaître l'apparence réelle de ces phénomènes et l'efficacité merveilleuse de ces deux sortes de *prajñā* est produite par le *Prajñā* réel. C'est pourquoi, on dit que le *Prajñā* réel est la nature originelle du *Prajñā*, que tous les êtres possèdent à l'origine.

« *Prajñā* » est un mot très répandu en Chine cependant, beaucoup en parlent, et peu le comprennent. Le *Prajñā* est un état de très haut niveau ; les hommes du commun, les *sravakas* et *pratyekabuddhas*, les *bodhisattvas* et les bouddhas le comprennent différemment. « La Compréhension juste » est le *prajñā* des hommes du commun ; « la Coproduction conditionnelle » est le *prajñā* des *sravaka* et des *pratyeka-buddha* ; « la Vacuité » est le *prajñā* des *bodhisattvas* ; « le *Prajñā* » est celui des bouddhas. Les hommes du commun qui possèdent la compréhension juste, peuvent déjà être considérés comme des gens munis de la sagesse *prajñā*, mais il faut atteindre le niveau des bouddhas pour obtenir le *Prajñā* suprême. Ainsi, le *Prajñā* est notre visage d'origine, c'est-à-dire la nature de bouddha que possède chacun de nous. Grâce à lui, on peut faire rayonner la lumière de notre nature propre, réaliser la vraie valeur de notre vie, comprendre le sens de la vie et de la mort et quitter cette rive du *samsara* pour arriver sur l'autre rive : celle du *nirvāna*. C'est ce que l'on appelle le *Prajñā-pāramitā* et c'est aussi le but final de l'étude du bouddhisme. Durant ses quarante-neuf années de prêche *dharmique* et pour aider les êtres à atteindre cet objectif, Bouddha a employé vingt-deux années pour parler du *Prajñā*. Il leur a laissé un *Mahā-prajñā-pāramitā-sūtra* de six-cents fascicules pour les aider à trouver

l'ultime-vérité et se libérer du cycle du samsara. On peut ainsi comprendre combien le *Prajñā* nous est précieux.

Qu'est-ce que le *Prajñā* ? Le *Prajñā* n'est pas descriptible par des mots. Ce qui est descriptible par des mots n'est pas *Prajñā* : ce ne sont que des connaissances. A la rigueur, on peut prendre « le miroir » comme exemple : que l'on soit gros ou maigre, beau ou laid, il suffit de se poster devant le miroir pour qu'il vous renvoie votre visage. En temps ordinaire, quand nous récitons les sūtras, vénérons les bouddhas, écoutons les prêches dharmiques et effectuons toute sorte de mérites, nous polissons le miroir de notre Cœur : quand il sera pur, le *Prajñā* apparaîtra. Et grâce au *Prajñā*, on peut rester indifférent aux critiques, calomnies, attaques injustes... et même si l'on est victime d'un vol, on le prendra comme un règlement de ses dettes. Ainsi, avec le *Prajñā*, on voit la vie de manière différente : « le clair de lune est le même à la fenêtre mais, à cause des fleurs de prunier, le paysage est différent. » Ainsi, en plus de cultiver la bienveillante compassion, les adeptes bouddhistes doivent encore se munir de la sagesse *Prajñā* pour contempler la *Vacuité*.

Le *Nirvāna*

涅槃

Les statues de Bouddha que l'on voit dans les pagodes sont présentées souvent en position assise, parfois debout ou couchée... La position couchée est aussi appelée la forme de *nirvāna*, symbolisant les parfaits bonheur et sagesse. Ici, le mot « parfait » signifie libéré du samsara, ayant transcendé le temps et l'espace, ayant éliminé la discrimination entre l'autre et moi et fusionné l'autre et moi en une seule essence. C'est pourquoi, le *nirvāna* ne signifie pas la mort, mais la vie la plus réelle et la plus valorisée, le monde de l'éveil suprême du bouddhisme. Cependant, la plupart des gens ne comprennent pas et prennent le *nirvāna* pour la mort. C'est pourquoi, on trouve souvent sur les formules de condoléances : « atteindre le grand *nirvāna* ». C'est vraiment une totale incompréhension de la signification de ce mot.

Nirvāna est un mot sanskrit qui signifie extinction, libération, ou sans-naissance. Il est dit dans le *Nirvāna-sūtra* : « L'élimination de toutes les afflictions est appelée le *Nirvāna* ». Pour parler simplement, le *Nirvāna* est cet état de sans-naissance et sans-mort, d'oubli de soi et de l'environnement, de clarté parfaite et de liberté absolue, que l'on obtient après avoir éliminé, grâce à la pratique bouddhiste, les afflictions telles que l'avidité, la colère, l'ignorance, les visions perverses ... C'est aussi, parmi les quatre nobles vérités, la noble vérité de la cessation de la souffrance, qui est la finalité de la pratique bouddhiste.

Le *Nirvāna* est un état d'illumination, mais il existe différents niveaux de *Nirvāna* et les différentes écoles bouddhistes présentent aussi différentes formes de classement.

L'École Tiantai se base sur les notions d'essence, apparence et application, pour distinguer « le *Nirvāna de nature pure* » qui existe en lui-même, « le *Nirvāna de perfection pure* » que l'on obtient en pratiquant et « le *Nirvāna subtil* » qui se manifeste pour instruire les êtres.

L'École Faxiang en distingue quatre types : *prakṛti-viśuddha-nirvāṇa* : tous les êtres sont dans un nirvāṇa originellement pur ; *sopādhiśeṣa nirvāṇa* : nirvāṇa avec reste d'existence ; *nirupādhiśeṣa nirvāṇa* : nirvāṇa sans reste d'existence et *apraṭiṣṭhita-nirvāṇa* : nirvāṇa « non fixé » : celui des bodhisattvas qui ne demeurent ni dans le samsāra ni dans le nirvāṇa, pour le bien des êtres sensibles.

Peu importe le nombre d'appellations : ce qui est réel c'est que le *Nirvāna* n'est sûrement pas la mort. Car s'il était la mort, tous les efforts que les pratiquants bouddhistes consentent, ne serviraient qu'à accomplir la mort, ce qui les rendrait insignifiants et dérisoires.

Il n'est pas nécessaire d'attendre la mort pour acquérir le *Nirvāna* : quand Bouddha a accédé à l'Eveil, à l'âge de trente-et-un ans sous l'arbre Bodhi, son corps physique existait encore : il était donc dans l'état de *sopādhiśeṣa nirvāṇa*. A l'âge de quatre-vingts ans, il s'éteignit sous les sahs, ce fut le *nirupādhiśeṣa nirvāṇa*. Durant ses quarante-neuf années de prêches à travers l'Inde, il mena une vie d'*apraṭiṣṭhita-nirvāṇa*...

Dans le *Sūtra du Lotus*, Bouddha se présente : « J'ai été Bouddha de nombreux kalpas auparavant. Maintenant, je voyage dans ce monde *saha* et en même temps, dans des milliards d'autres mondes pour enseigner le Dharma, instruire et guider les êtres. » C'est pourquoi, la naissance de Bouddha dans notre monde, sa renonciation, sa subjugation des démons, son accès à l'Eveil, ses prêches dharmiques et son extinction, ne sont que les applications du *Nirvāna subtil*,

ou encore *apraṭiṣṭhita-nirvāna*. Et nous qui cherchons à accéder au Nirvāna, c'est uniquement dans le but de retrouver le Nirvāna de perfection pure que nous possédons à l'origine.

Le Nirvāna est une sorte de libération, une joie éternelle : c'est le monde « permanent, joyeux, personnel et pur ». En réalité, on peut le réaliser dans la vie quotidienne. Chaque fois que nous rencontrons des situations difficiles, chaque fois que nous subissons toutes sortes de calamités et que nous parvenons finalement à les résoudre, on peut dire que c'est une sorte de *nirvāna*. Pour quelqu'un qui est constipé, pouvoir se libérer est le *nirvāna* ; de même pour quelqu'un qui a perdu l'appétit ou le sommeil, cette merveilleuse sensation après un bon repas ou un bon sommeil, est aussi le *nirvāna*. Le *nirvāna*, c'est quand on a résolu ses peines et ses problèmes, les afflictions de la vie et de la mort. Ainsi, dès que l'on n'est plus emprisonné par les liens de l'avidité, de la colère et de l'ignorance, on acquiert l'état de *nirvāna*. C'est pourquoi, tout le monde peut réaliser et obtenir le *nirvāna*.

Le bouddhisme des sectes

部派佛教

L'Inde est le pays d'origine du Bouddhisme mais le bouddhisme ne s'y est répandu que mille-six-cents ans environ et a ensuite disparu. L'histoire du bouddhisme durant ces siècles peut être divisée en trois périodes :

1. **Période du bouddhisme ancien** : C'est la période qui s'étend depuis le temps de Bouddha, jusqu'au premier schisme du Sangha. Comme le bouddhisme de cette époque, conserve encore peu ou prou, en théorie, en règlement et en pensée, l'esprit originel de l'époque de Bouddha, on parle de Période du bouddhisme ancien (ou originel).
2. **Période du bouddhisme des sectes** : C'est la période qui dure entre cent et quatre-cents ans après le parinirvāna du Bouddha. A cette époque, un grand missionnaire bouddhiste de l'Etat de Mathura, en Inde, proposa cinq nouvelles théories qui en fait, divisèrent le Sangha en deux groupes : ceux qui les soutenaient et qui formèrent l'Ecole Mahāsāṃghika, et ceux qui les rejetaient et se regroupèrent au sein de l'Ecole Sthaviravāda. C'est ce que l'on appelle « le schisme fondamental ». Puis, de ces deux Ecoles, naquirent de nombreuses autres écoles, appelées « les dix-huit écoles bouddhistes anciennes », dix Sthaviravādins et

huit Mahāsāṃghikas (onze et neuf selon une autre source). C'est ce que l'on appelle « la division secondaire ». Comme le bouddhisme de cette période fut divisé en de nombreuses écoles, on parle de Période du bouddhisme des sectes.

3. ***Période du bouddhisme Mahayana*** : C'est la période qui s'étend entre quatre-cents ans après le parinirvāna du Bouddha et la fin du bouddhisme en Inde. Après avoir traversé les deux périodes citées ci-dessus, le bouddhisme pencha peu à peu vers la recherche et l'approfondissement des doctrines. De ce fait, apparurent des phénomènes de détachement vis-à-vis de la société et de la foule. Pour parer à ce danger, certaines personnes résolues fondèrent des mouvements bouddhistes nouveaux, en espérant rétablir l'esprit spécifique du bouddhisme ancien, tout en s'adaptant aux tendances de l'époque. Comme le bouddhisme de cette période était basé sur l'altruisme actif, on l'appela « bouddhisme Mahayana ».

Face au bouddhisme Mahayana, le bouddhisme des sectes de la deuxième période, se fit appeler bouddhisme Hinayana. Concernant les raisons de l'éparpillement du bouddhisme des sectes, le Vénérable Yanpei dans son livre *Les pensées du bouddhisme ancien de l'Inde* a évoqué dix grandes causes :

1. La démocratie du système monastique
2. Les différences entre maîtres
3. Les différences entre langues pratiquées
4. Les tendances de l'époque
5. L'influence des cultures régionales
6. Les différences de points de vue

7. Les divergences de traditions
8. Les différences d'habitudes
9. Le conflit des conservateurs et des révolutionnaires
10. Les désaccords concernant l'enseignement sacré.

Peu importent les raisons des scissions. Il est dit : « Les moyens subtils sont nombreux, mais la finalité n'a qu'un aboutissement. » Le Dharma est, à l'origine, l'enseignement de Bouddha ; aussi, qu'il s'agisse de Mahayana, Hinayana, Bouddhisme du nord, Bouddhisme du sud, Exotérique ou Esotérique... tous ont la même saveur. Il est dit : « Dans l'unité, il y a des diversités ; il faut chercher l'unité dans les diversités. » Les adeptes bouddhistes doivent se respecter, vivre en harmonie et s'entraider, afin que le juste Dharma puisse se perpétuer et que le déclin d'antan ne se répète pas.

Demander le gîte dans un monastère bouddhiste

掛單

Les maîtres Chan d'antan, dans leurs voyages de recherche des maîtres, ont souvent demandé le gîte dans les monastères.

En chinois, cela s'appelle « *guadan* 掛單 (suspendre la robe) » ou « *guaxi* 掛錫 (suspendre la canne) » ou encore « *guabo* 掛鉢 (déposer le bol d'aumône) ». L'idée est de laisser les objets que l'on porte toujours avec soi, au monastère, c'est-à-dire de s'y installer temporairement.

Selon les règles monastiques des temps anciens, tous les moines gyrovagues ayant reçu la pleine ordination, pouvaient demander le gîte dans les pagodes visitées. Un bâtiment, nommé « Salle de nuages et d'eau » y était réservé à cet usage.

Traditionnellement, pour demander le gîte, il fallait respecter les démarches suivantes : D'abord, attendre dans la salle de réception et répondre aux questions posées par le garçon ou le serviteur. Puis ce dernier prévenait le maître responsable de la réception. Dès son apparition, le visiteur devait immédiatement dire : « Je me prosterne devant le maître réceptionniste ». Si ce dernier répondait par « un simple salut », le visiteur se conformait à son instruction et répondait par un salut. Il devait attendre que l'hôte fût assis avant de s'asseoir lui-même. A ce moment, le maître de réception lui demandait son nom dharmique et sa pagode de résidence. Ensuite, il lui demandait d'où il venait et la raison de sa visite. S'il s'agissait d'un simple passage de quelques jours, il suffisait de répondre : « Je vous dérange

temporairement. » En général, quand le maître de réception entendait ces mots, il ne posait plus de questions et chargeait quelqu'un de guider le visiteur à l'hébergement.

Si la réponse était : « Je désire me rapprocher du temple », le maître de réception pouvait poser d'autres questions : « Quel âge avez-vous ? », « Où avez-vous déjà séjourné ? », etc. pour avoir davantage d'informations afin de juger du service le plus approprié au visiteur. Celui-ci devait répondre aux questions, calmement et surtout, correctement.

Après l'entretien, on vérifiait le certificat d'ordination du visiteur et ses objets personnels. Puis le maître de réception le présentait au maître de l'auberge. En rencontrant ce dernier, le visiteur devait le vénérer et le maître de l'auberge lui disait alors de prendre congé du maître de réception qui répondait : « Restez et parlez avec le maître de l'auberge. » Après le départ du maître de réception, le maître de l'auberge ordonnait à un ancien élève de conduire le visiteur dans ses quartiers.

Après avoir pris asile dans un monastère, il fallait en respecter le règlement. Si l'on désirait rencontrer un maître aîné, il fallait prendre rendez-vous et observer les cinq règles suivantes :

1. Être modeste et respectueux.
2. Connaître l'ordre et la position de chacun, c'est-à-dire respecter la hiérarchie des aînés.
3. Ne pas avoir de conversations sortant du cadre des études et de la pratique.
4. Ecouter attentivement et tout retenir dans son cœur.
5. Recevoir les enseignements et s'y conformer avec joie.

Après la demande de gîte (*guadan* 掛單), le monastique était conduit dans ses quartiers (*songdan* 送單) et hébergé (*andan* 安單). Pendant son séjour au monastère (*jindan* 進單), il pouvait rendre

visite aux autres monastiques (*kandan* 看單), rester plus longtemps au monastère (*liudan* 留單) et même être chassé (*qiandan* 遷單) pour faute, ou encore partir sans prévenir (*liudan* 溜單)...

Dans les temps anciens, pour prendre gîte dans un monastère, le monastique devait être muni de ses dix-huit objets personnels : branche de saule, poudre à laver, trois-robis, gobelet, bol d'aumône, tapis de sol, canne, brûle-parfum, encens, filtre à eau, serviette, couteau, briquet, petite pince, corde, sūtras, statues de Bouddha et statues de bodhisattva. A part ceux-ci, le monastique ne pouvait rien posséder. Comme il est dit : « les biens du monastique ne pèsent que deux livres et demie ». La vie que menait le monastique errant était ainsi : sobre, sans fardeau et sans souci. C'est pourquoi, il pouvait parcourir le monde comme les nuages et l'eau. C'est aussi la raison pour laquelle on l'appelait « bonze sans attaches, comme les nuages et l'eau ».

De nos jours, dans les monastères, il n'y a pas que les monastiques qui prennent gîte : de nombreux adeptes laïques aiment bien venir de temps à autre y passer quelques jours, pour s'éloigner de la vie mondaine et savourer la tranquillité du monastère, afin de purifier leur cœur et leur âme, avant de reprendre la route. C'est pourquoi, on peut dire que la pagode est devenue la « station-service » de la vie. Actuellement, que l'on soit monastique ou laïque, prendre pension dans un monastère est chose facile et, de plus, on y est reçu avec une généreuse hospitalité. Ce n'est plus comme dans l'ancien temps, quand un monastique qui désirait demander le gîte, devait subir toutes sortes de questions, d'épreuves... et parfois même de réprimandes ! N'en subsiste qu'une cérémonie de requête, où il faut se montrer respectueux et sincère. De plus, il faut avoir la patience et l'endurance, pour extirper l'attachement du moi et l'attachement du Dharma, avant de passer l'épreuve. Tout ceci montre combien il est difficile de vouloir connaître le Dharma !

Les afflictions causées par l'Ignorance

無明煩惱

Il est dit dans le *Commentaire du Mahāyāna-samgraha* : « Le Dharma, ce n'est en fait rien d'autre, que de réaliser le changement de l'égaré en illumination et de la souillure en pureté. Et la clef de ces deux réalisations est le savoir ». « Savoir », c'est comprendre : comprendre les principes de la causalité. Au contraire, ne pas comprendre la loi des causes et effets, ou avoir des idées erronées sur la rétribution karmique, c'est la « méconnaissance », appelée encore « Ignorance ». L'Ignorance est l'origine de toutes les afflictions... mieux encore : c'est l'affliction elle-même.

L'affliction est l'un des plus grands obstacles démoniaques de l'étude bouddhiste, car elle peut obstruer la nature de bouddha qui se trouve originellement dans notre Cœur ; c'est pourquoi, on l'appelle aussi « couvercle » ou « obstacle ». Elle est lovée dans notre Cœur, comme une corde qui s'enroule sans fin et c'est pourquoi, on l'appelle encore « nœud » ou « embarras ». Elle emprisonne notre corps et notre esprit et nous met mal à l'aise, d'où le nom d'« entrave ». Elle est comme la saleté qui souille notre nature propre, d'où le nom de « souillure ». Elle est comme la poussière qui adhère à notre Cœur pour l'empêcher de rayonner et nous étouffer, d'où le nom de « crasse étouffante ». Elle est comme le grand cours d'eau qui emporte notre gentillesse et notre vertu, d'où le nom de « torrent » ; elle nous force à tourner sans cesse dans le cycle du samsara, d'où le nom d'« émissaire » et elle nous désoriente et nous fait oublier notre nature propre, d'où le nom

d'« *illusion* ». On la compare aussi à la flamme, à la flèche empoisonnée, au fauve, à la trappe, etc.

En résumé, l'affliction peut irriter nos corps et cœur, pousser notre ignorance à faire le mal et de là, nous faire sombrer dans le cycle du samsara. C'est pourquoi, apprendre le bouddhisme, c'est faire la guerre à l'armée des afflictions démoniques et, si l'on veut obtenir la libération et l'insouciance, vaincre cette même armée démoniaque.

Selon les habitudes des gens du commun, face aux hommes et choses que l'on aime, on pense immédiatement à se les approprier : c'est ce que l'on appelle *Avidité*. Au contraire, pour ceux que l'on déteste, on ressent de la répugnance et même de la haine, c'est ce que l'on nomme *Colère*. Si l'on fait tout, uniquement en fonction de son propre tempérament du moment et sans réfléchir, c'est ce que l'on appelle l'*Ignorance*. A cause de ces trois poisons, surgissent des sentiments comme la convoitise, l'avarice, la jalousie, l'égoïsme, la rancune, l'entêtement, l'irritation, le désœuvrement, le marasme sentimental, etc. Ainsi, les causes fondamentales de l'affliction sont les trois poisons et c'est pourquoi l'apprenti bouddhiste doit « cultiver consciencieusement les trois études – discipline, concentration et sagesse – pour éliminer les trois poisons – avidité, colère et ignorance ».

Les sūtras bouddhistes disent que l'être humain peut souffrir de quatre-vingt-quatre-mille sortes d'afflictions, aussi nombreuses que les grains de sable du Gange et que, si l'on ne s'exerce pas à la pratique de la perfection, on ne pourra jamais les affronter. Dans la *Porte universelle du Bodhisattva Avalokiteśvara*, Bouddha dit au Bodhisattva Akṣayamati : « *Si les innombrables centaines de milliers de millions d'êtres vivants, subissant les afflictions de la misère et de la douleur, entendent parler du Bodhisattva Avalokiteśvara et invoquent son nom de tout leur cœur, le Bodhisattva Avalokiteśvara répondra immédiatement à leurs appels et ils seront délivrés.* » Ainsi, la pratique de la perfection est le meilleur système pour éliminer les afflictions.

Dictier le nom de Bouddha, réciter les sūtras, vénérer les bouddhas et contempler leur bienfaisant visage... et aussi écouter les prêches dharmiques, observer les préceptes, faire de bonnes actions etc. font tous partie de la pratique de la perfection. La joie dharmique, la confiance et le dynamisme obtenus grâce à la pratique, sont capables de chasser complètement toutes les afflictions causées par l'Ignorance. En outre, si l'être humain ressent de l'affliction, c'est en réalité, parce qu'il se laisse séduire par les circonstances extérieures. Aussi, la seule solution, c'est de négliger soi-même, s'oublier soi-même, fusionner le petit moi dans le grand Moi, élargir notre cœur égoïste en un vaste Cœur de tous les êtres, pour pouvoir éliminer les afflictions causées par l'Ignorance et réussir à retrouver « le Moi ».

Les *Kalyāṇamitra*

善知識

Dans le chapitre *Rufajie Pin* 入法界品 (*Gaṇḍavyūha*) du *Sūtra de l'Ornementation Fleurie*, il est dit que, pour apprendre la pratique du bodhisattva, Sudhana a effectué une quête spirituelle, en rendant visite aux cinquante-trois *Kalyāṇamitra*. On appelle *Kalyāṇamitra*, la personne correcte et vertueuse qui nous enseigne le juste Dharma et nous guide dans le droit chemin (en chinois, on le traduit par « bonne connaissance » ; quant à celui qui enseigne la perversité et qui montre la mauvaise voie, c'est une « mauvaise connaissance ».)

Le *Kalyāṇamitra* doit être doté de la compréhension juste et de la vision juste, comprendre à fond les textes canoniques, concilier le fait et la raison, enseigner le dharma avec joie et compassion, en fonction des capacités de chacun et apporter aux gens, la confiance. Les sūtras les décrivent comme « capables d'illuminer autrui jusqu'à l'obtention de la vraie nature, en leur parlant avec subtilité et compassion. » Ainsi, le parfait *Kalyāṇamitra* vertueux est quelqu'un qui possède la vertu, les connaissances, la pratique, l'illumination, la dextérité et la subtilité en paroles... Quelqu'un qui aide les êtres à abandonner les mauvaises actions pour les bonnes et à acquérir la bouddhité. Malheureusement, dans cette ère de fin du Dharma, il est difficile de trouver le parfait *Kalyāṇamitra* vertueux aussi, on ne peut que se contenter de ceux qui nous surpassent, en conduite et en connaissances et nous rapprocher d'eux.

A l'intérieur du cercle bouddhiste, on considère généralement ses maîtres comme *Kalyāṇamitra*. En outre, les compagnons de la Voie et les protecteurs du Dharma, sont des *Kalyāṇamitra* indispensables pour la pratique de la Voie bouddhique.

Il existe trois types de *Kalyāṇamitra* :

1. ***Les Kalyāṇamitra bienfaiteurs*** : Ce sont ceux qui nous procurent des aides matérielles pour que nous puissions pratiquer la Voie en paix, sans nous laisser distraire et sans éprouver de crainte.
2. ***Les Kalyāṇamitra compagnons*** : Ce sont ceux qui nous accompagnent dans la même voie, ceux avec qui nous pouvons apprendre et nous encourager mutuellement.
3. ***Les Kalyāṇamitra enseignants*** : Ce sont ceux qui nous expliquent les doctrines dharmiques, dissipent nos doutes, nous montrent la vision juste, nous font changer le mal en bien et comprendre la loi de la causalité.

Sur le chemin de la pratique, les *Kalyāṇamitra* ont une grande influence, c'est pourquoi les sūtras les comparent à la Terre, capable de nous porter ; à la haute montagne, capable de nous fournir les nécessités vitales ; aux nourrices qui nous surveillent et nous protègent ; aux bons médecins qui nous guérissent des maladies physiques et mentales ; aux vaillants généraux qui chassent nos frayeurs et aux navigateurs qui nous font passer de cette rive du samsara vers l'autre rive, celle du *nirvāna*. Tout ceci pour nous montrer l'importance des *Kalyāṇamitra*.

Dans *le Sūtra du Grand rassemblement du juste Dharma*, il est dit : « Les bons dharmas sont des *Kalyāṇamitra*. » On appelle bons

dharmas, ceux qui suivent les règles et en font bénéficier le monde : les trois dharma-sceaux, les quatre nobles vérités, les six *paramita*, les quatre *samgraha*, les quatre incommensurables, etc. Non seulement, ils peuvent aider les êtres à s'éloigner de la souffrance, obtenir la joie et atteindre l'état de perfection mais de plus, ils peuvent parfaire nos bonnes actions de Bodhi. En fin de compte, le Dharma est le véritable *Kalyāṇamitra* capable de guider l'homme vers le bon chemin. C'est pourquoi, l'apprenti bouddhiste doit écouter prêcher le juste Dharma, car cela signifie également, côtoyer le *Kalyāṇamitra*.

Retraite de la saison des pluies

(*varṣa*)

結夏安居

Dans les monastères consacrés au bouddhisme traditionnel, les monastiques, pour s'adonner à la pratique de la perfection, ont instauré des règles régissant l'isolement, l'interdiction des déplacements, les retraites, etc. Ces règles sont issues du système *varṣa*, fixé par Bouddha lui-même.

Comme la saison des pluies en Inde dure trois longs mois, Bouddha, de son vivant, avait décidé que, du seizième jour du quatrième mois, au quinzième jour du septième mois de l'année lunaire, les moines bouddhistes abandonneraient leur vie d'errance, pour adopter une résidence fixe. Cette disposition est connue sous le nom de *varṣa*.

Le premier jour du *varṣa* s'appelle *jiexia* 結夏 (formation de l'été), le dernier jour s'appelle *jiexia* 解夏 (dissolution de l'été) et la période de retraite est aussi appelée *zuoxia* 坐夏 (méditation de l'été).

Il existe aussi une retraite d'hiver, qui débute le seizième jour du dixième mois et se termine le quinzième jour du premier mois de l'année suivante. Le lieu de résidence est variable : dans une cabane, sous les arbres, dans les grottes ou dans les hameaux... Toutefois, selon les règles du *Mahīśasakavinaya* 五分律 (*Vinaya en cinq sections*), il est interdit de résider dans les endroits trop éloignés des secours, de peur d'attaques, toujours possibles, de serpents venimeux ou de fauves.

Durant le *varṣa*, les déplacements sont interdits, car cette retraite

de la saison des pluies vise aussi à épargner les insectes de l'herbe, particulièrement nombreux à cette époque de l'année. En même temps, la retraite de la saison des pluies est souvent, pour les moines, la période la plus favorable à la méditation ou à l'étude auprès de leurs maîtres.

Si le moine désire rompre la retraite pour une raison quelconque, il lui faut demander la permission.

Les monastères-Vinaya attachent une grande importance à la vie de retraite et, à la fin de celle-ci, la communauté doit effectuer les quatre rituels suivants : la repentance, la résiliation de la limitation de l'espace sacré, la délimitation de l'espace sacré et l'acceptation des ofrandes vestimentaires. A l'issue des trois mois, les moines procèdent à un examen de la pureté de leur propre conduite. Ceux qui ont enfreint les règlements en font part publiquement et se repentissent. C'est pourquoi le dernier jour du *varṣa* est aussi appelé « jour de repentance ». C'est aussi le jour où beaucoup de gens acquéraient l'Eveil, ce qui rendait Bouddha particulièrement joyeux. C'est pourquoi cette journée est encore appelée le « Jour de joie de Bouddha ».

Un jour, Bouddha a aussi conseillé à Maudgalyayana de préparer des nourritures à offrir au Sangha, afin que les mérites obtenus puissent libérer sa mère du royaume des pretas. Telle est l'origine du dharma-service d'Ullambana.

Le système de la retraite monastique a été observé en Chine à partir de l'époque Yaoqin (384-417), mais tous ses aspects ne sont pas suivis comme en Inde, en raison des différences de culture et de mœurs.

Le principe fondamental de la retraite est l'interdiction de sortir sans raison préalable, pour éviter la déconcentration des pratiquants. C'est donc un travail de contemplation à pratiquer pour se libérer soi-même : une pratique approfondie pour apaiser son Cœur.

A l'heure actuelle, la vie dans les collèges bouddhiste est, au fond, une sorte de retraite qui dure tout au long de l'année.

Impermanence, Souffrance, Vacuité

無常苦空

L'Impermanence, traduite du sanskrit *Anitya*, par opposition à « *nitya-sthita* 常住 (permanent) », explique que tous les phénomènes composés sont éternellement changeants. Car tous les phénomènes se produisent grâce à la réunion de causes et conditions et dès lors, ils disparaissent aussi pour la même raison. Aucun objet ou phénomène de ce monde ne demeure continu et inchangé ; c'est pourquoi, quand on voit disparaître ce que l'on possède, on ressent de la peine et du désespoir.

Dans la vie, on doit traverser les étapes de naissance, vieillesse, maladie et mort. Toutes les choses de l'univers connaissent l'apparition, le passage, le changement et la disparition et il en va de même pour les pensées des êtres sensibles. Quand surgit l'impermanence, bien que l'on soit des conjoints ou des apparentés affectueux, on ne peut éviter la séparation. Et les oiseaux qui vivent ensemble dans la forêt, ne peuvent, le jour où celle-ci s'enflamme, que fuir chacun pour soi.

Certaines personnes s'efforcent toute une vie à travailler dur ; malheureusement, la chance leur tourne le dos et ils ne parviennent pas à obtenir ce qu'ils cherchent. D'autres, après avoir gagné honneurs et profits, se retrouvent prisonniers du jour au lendemain, d'autres encore, grâce à leur diligence, voient enfin arriver dignités et richesse... mais l'impermanence se moque d'eux et finalement, tout disparaît comme s'efface le reflet de la lune dans l'eau.

Le *Mahā-prajñā-pāramitā-sāstra* compare l'impermanence, l'irréalité et la brièveté du monde, aux rêves, illusions, bulles de savon,

ombres, rosée et éclairs. L'impermanence est aussi terrifiante qu'un fauve ; elle est comme le démon qui veut à tout moment s'emparer de la vie du pratiquant. Elle est comme le vent, l'épée, l'émissaire... qui ne nous quittent jamais.

Si les êtres sensibles peuvent réaliser que tous les phénomènes de ce monde sont douloureux, vides et impermanents, ils pourront s'échapper de ce monde d'apparences illusoires et suivre la Voie de la libération. Si l'on connaît la valeur de l'impermanence de la souffrance et de la vacuité, on acquerra la volonté de suivre activement la Voie.

1. Comme le monde est impermanent, pénible et vide, je dois savoir apprécier la beauté et la bonté du présent.
2. Comme le monde est impermanent, pénible et vide, tout peut changer de manière imprévisible et je peux comprendre la véritable égalité de la nature dharmique.
3. En connaissant les principes de l'impermanence, de la souffrance et de la vacuité du monde, je comprends que tous les phénomènes sont formés par des causes et conditions ; aussi, dois-je saisir l'instant présent, pour créer de bonnes affinités.
4. Grâce aux concepts de l'impermanence, de la souffrance et de la vacuité, je ne serai pas égaré par les doctrines perverses du Droit divin.

Le monde est impermanent, ce qui engendre la souffrance. Les phénomènes sont sans nature propre et l'on parle alors, de vacuité. Une situation favorable qui se gâte, c'est de l'impermanence mais

un malheur qui devient bonheur, c'est aussi de l'impermanence. Comprendre que l'impermanence est originellement sans nature propre, pratiquer la perfection avec diligence, changer le malheur en bonheur, l'égarement en l'illumination... alors, tout naturellement, on pourra s'éloigner des calamités et se garder en bonne santé.

La pratique simultanée « Mérite et Sagesse »

福慧雙修

Mérite et Sagesse sont tous deux les majestueuses portes de la Loi du bouddhisme. On appelle « Mérite », toutes les bonnes actions apportant bénéfice aux êtres, tels les paramitas : *dana*, *śīla*, *ksanti*, *virya*, *dhyāna*, etc. et « Sagesse », le *prajñā*, la vérité et le concept de faire bénéficier soi-même.

Selon le chapitre 9 du *Vijñaptimātratāsiddhi-śāstra*, parmi les actions remarquables des bodhisattvas, celle qui touche la nature propre est appelée Sagesse, les autres sont nommées Mérite. Pour parfaire la Voie bouddhique, le bodhisattva doit rechercher le Bodhi (action de sagesse), et instruire les êtres (action de mérite), car ces deux actions – mérite et sagesse – sont les réalisations les plus remarquables pour l'accès à la bouddhité. C'est d'ailleurs, pourquoi on les appelle les « deux pratiques remarquables ».

Dans le bouddhisme, on trouve une phrase qui dit : « Cultiver le mérite et non la sagesse, c'est être comme un éléphant avec des colliers de perles ; cultiver la sagesse et non le mérite, c'est être comme un arhat avec peu d'offrandes. » Ceci montre que pour apprendre le bouddhisme, il faut pratiquer simultanément le mérite et la sagesse, sans négliger aucun des deux. Tous les sutras répètent qu'il faut exercer la pratique simultanée de mérite et sagesse et, ne serait-ce que pour renaître sur la Terre pure de la joie suprême de l'ouest. Il ne faut pas manquer de bonnes racines, de mérite et d'affinités.

Dans le fascicule 2 du chapitre *Les cinq enseignements de Huayan*, il est dit : « Si l'on parle de la pratique réelle dans cet enseignement final, on voit que le mérite et la sagesse ont été cultivés simultanément depuis le début ; c'est pourquoi, il n'y a rien d'autre à pratiquer au moment de l'Eveil. » Ainsi, pour accéder à l'Eveil, il n'existe pas de méthode particulière : la pratique simultanée de mérite et sagesse suffit à elle seule. Dans la vie quotidienne, que doit-on faire pour accumuler les réserves de mérite et sagesse ? La meilleure façon est de pratiquer l'ensemble des six paramitas.

1. **Dana** : Que ce soit le dana matériel, dharmique ou sans-crainte, il faut conserver le principe suprême de « l'absence de donneur, de receveur et d'objet du don ».
2. **Śīla** : Non seulement, il faut observer la forme extérieure des préceptes, mais de plus, attacher de l'importance à l'esprit réel de l'observation des préceptes, avec pour principe, de ne pas porter atteinte à autrui et de respecter ses intérêts.
3. **Kṣanti** : Ce n'est pas l'endurance passive qui consisterait à se laisser offenser sans répondre : c'est la manière active d'assumer les responsabilités, arbitrer et résoudre les problèmes.
4. **Virya** : C'est ce que l'on appelle la persévérance juste : « *Les actes malsains qui sont commis, il faut les interrompre ; les incitations aux actes malsains qui ne se sont pas encore manifestées, il faut les empêcher de naître ; les actes sains qui ne se sont pas encore manifestés, il faut les faire pousser ; les actes sains qui ont été entrepris, il faut les renforcer.* » Et la persévérance pour cultiver les mérites,

a aussi besoin de la sagesse comme guide, pour ne pas pratiquer aveuglément.

5. **Dhyāna** : Les pratiquants du *dhyāna* ne font pas de mouvement inconsidéré, ne parlent pas à la légère et ne pensent pas impulsivement. Il est naturel qu'ils ne dérangent pas les autres, qu'ils gagnent la sagesse et qu'ils reçoivent le respect d'autrui.
6. **Prajñā** : Se servant de la sagesse pour pratiquer les *dana*, *śīla*, *ksanti*, *virya*, *dhyāna*, on obtient finalement le *prajñā*.

Le mérite a besoin de la sagesse comme guide et la sagesse a besoin du mérite pour se constituer. Le mérite et la sagesse sont comme les deux ailes de l'oiseau : il ne doit en manquer aucune.

Les Trois assemblées, sous les arbres nāga-keśava

龍華三會

Le premier jour du premier mois du calendrier lunaire marque l'anniversaire du Bodhisattva Maitreya, le prochain bouddha. A l'époque, le bodhisattva Maitreya et le bouddha Sakyamuni effectuaient ensemble la pratique de la perfection, mais à cause de leurs différentes prises de résolution, Sakyamuni devint Bouddha, et Maitreya continua à cultiver la Voie du bodhisattva, au paradis Tusita.

Bodhisattva Maitreya est le sujet de la *Prophétie de Maitreya* (*Maitreyavyākaraṇa*) annoncée par Sakyamuni et il sera le futur bouddha de ce monde *saha* : Quand il aura vécu ses quatre-mille années au Tusita (équivalent à 5.760.000.000 d'années terriennes), il renaîtra au monde *saha* et deviendra Bouddha, sous les arbres nāga-keśava où il prêchera le Dharma en trois assemblées, connues sous le nom de « Trois assemblées nāga-keśava ».

Durant ces trois prêches dharmiques, les êtres qui n'ont pu atteindre l'éveil avec les enseignements du Bouddha Sakyamuni, acquerront successivement la bouddhité, selon leurs dispositions naturelles, classées en trois niveaux : supérieur, moyen et inférieur.

Selon le *Sūtra de la venue du bodhisattva dans le placenta*, les êtres libérés durant les trois assemblées nāga-keśava seront successivement :

Première assemblée : 9,6 milliard d'êtres. Les premiers libérés seront les monastiques, capables d'observer rigoureusement les préceptes.

Deuxième assemblée : 9,4 milliard d'êtres. Les laïcs qui ont pris refuge auprès des Trois Joyaux, reçu et observé les préceptes et fait offrande avec respect et sincérité, seront tous libérés.

Troisième assemblée : 9,2 milliard d'êtres. Ceux qui n'ont pas reçu les préceptes mais qui vénèrent les bouddhas et leur offrent l'encens avec respect, de même que ceux qui dictent le nom de Bouddha, ne serait-ce qu'une seule fois, ou ceux qui font de petites offrandes et ont la foi juste, seront aussi libérés.

Depuis toujours, les Terres pures du bodhisattva Maitreya et du bouddha Amitabha sont deux aboutissements où les adeptes bouddhistes souhaitent renaître. La Terre pure Tusita du Maitreya présente les merveilleuses caractéristiques suivantes :

1. Le monde Tusita est proche du monde Saha, ils se trouvent tous les deux dans le Domaine du désir. La pratique est facile à suivre : il suffit de prendre refuge auprès des Trois Joyaux, observer les purs préceptes, pratiquer le dana, émettre le vœu d'y renaître et dicter le nom du Maitreya. Il ne faut pas nécessairement, comme pour aller dans la Terre pure de la joie suprême d'Amitabha Bouddha, dicter le nom du bouddha avec un cœur imperturbable.

2. La renaissance au monde Tusita ne nécessite pas la prononciation du bodhicitta : les devas et humains de bonnes racines, qui émettent le vœu de vouloir progresser pourront tous y renaître, qu'ils soient de niveau supérieur, moyen ou inférieur.
3. Ceux qui y renaissent peuvent voir Maitreya, l'écouter prêcher, et acquérir le rang de non-régression, bien plus rapidement que sur la Terre pure de la joie suprême.

Ainsi, vouloir renaître sur la Terre pure Tusita, n'a pas pour but de pouvoir savourer les jouissances de ce Monde, mais uniquement d'approcher le Bodhisattva Maitreya. Et quand ce dernier viendra dans le Monde des hommes, on pourra le suivre et participer aux Trois assemblées *nāga-keśava*, écouter le Dharma, éliminer les afflictions et se libérer de la vie et de la mort, pour ne pas payer d'ingratitude le vœu compatissant du bodhisattva : avoir créé la Terre pure dans les cieux du Domaine du désir.

L'icchantika peut devenir bouddha

闍提成佛

A son Eveil, Bouddha s'exclama : « Comme c'est extraordinaire ! Comme c'est extraordinaire ! Tous les êtres de la Terre possèdent la sagesse vertueuse du Tathāgata !... ». Il voulait ainsi dire que tous les êtres possèdent en eux-mêmes la nature de Bouddha et peuvent tous accéder à l'Eveil. Dans le *Mahā-parinirvāna-sūtra*, il est mentionné que même les Icchantikas la possèdent. Certes, ils ont perdu leurs bonnes racines, mais leur nature de Bouddha est restée intacte et, de ce fait, ils pourront aussi devenir bouddhas.

Le premier à avoir évoqué l'idée que « les Icchantikas peuvent aussi accéder à l'éveil » fut Maître Daosheng, disciple de Kumarajiva, à l'époque Jin Oriental. Après avoir étudié les six fascicules de la version traduite par Faxian et Buddhahadra du *Mahā-parinirvāna-sūtra* (大般泥洹經), il affirma que « les Icchantikas aussi, peuvent accéder à l'Eveil ». A l'époque, tout le monde pensait que les Icchantikas ne possèdent pas la nature de Bouddha, donc ne peuvent devenir bouddhas. Les érudits de l'ancienne école en déduisirent qu'il était un traître qui se permettait de modifier la pensée de Bouddha et il fut exclu de la communauté bouddhiste. Trois ans plus tard, en 421, à Liangzhou, Dharmakṣema traduisit les quarante fascicules du *Mahā-parinirvāna-sūtra* (大般涅槃經), dans lesquels il est écrit : « Les Icchantikas possèdent aussi la nature de Bouddha, ils peuvent tous devenir bouddhas. » C'est à ce moment-là seulement que les gens se rendirent compte de la

suprématie des connaissances et de la profondeur du niveau d'instruction de Maître Daosheng.

La légende raconte qu'après avoir été évincé par les érudits bornés, Maître Daosheng se retira sur le Mont Huqiu, dans la province de Jiangsu, pour prêcher le Dharma aux rochers. Et quand il leur parlait de « l'accès à l'éveil des Icchantikas », les rochers l'approuvaient en inclinant la tête.

Icchantika est un mot en sanskrit qui signifie : absence de bonnes racines, manque de foi, passion extrême, avidité, veulerie... Il s'agit donc de quelqu'un qui ne possède aucune bonté et qui, *a priori*, ne devrait pas pouvoir devenir bouddha.

Selon le *Lankāvatāra-sūtra*, il existe deux sortes d'Icchantika :

1. ***Icchantika incorrigible*** : Personne n'ayant aucune aspiration à la libération, c'est-à-dire ayant l'extrême vision perverse, ne possédant plus de bonnes racines et nourrissant une grande méchanceté, qui l'empêche de devenir bouddha... Ceux qui calomnient le Mahayana, qui ne croient pas à la loi de la causalité, qui commettent les cinq péchés impardonnables, etc.
2. ***Icchantika de grande compassion*** : Ce sont les bodhisattvas qui, en raison de leur vœu compatissant de sauver tous les êtres, refusent d'entrer en parinirvāna, comme par exemple, le bodhisattva Ksitigarbha.

Et pourtant, ce propos : « les Icchantikas peuvent aussi devenir bouddhas », mentionné dans le *Mahā-parinirvāna-sūtra*, est aussi repris par les autres écoles mahayana : Tiantai, Huayan et autres... L'idée fondamentale est que la nature de Bouddha est inconditionnelle et éternelle et que tous les êtres, sans exception, la possèdent.

Néanmoins, pour l'Ecole Faxiang, il y a toujours des êtres qui ne peuvent devenir bouddhas car leur mauvais karma est si important qu'il peut empêcher la « graine d'Eveil » de se développer. Jusqu'à nos jours, cette différence reste un sujet de discussion au sein du monde bouddhiste. Mais, quand on se souvient que « les rochers ont réagi aux prêches du Maître Daosheng », on s'aperçoit que même la nature suit l'illumination du sage, que tout possède la nature dharmique et que tout est vivant.

Souvent, les gens demandent : « les montagnes, les fleuves, les terres, les plantes, les fleurs ... peuvent-ils devenir bouddhas ? » Le maître Chan Zhenguan a répondu un jour à cette question posée par Maître Daowen, en lui disant : « Quel intérêt pour toi de savoir si les plantes et les fleurs peuvent devenir bouddhas ? Tu dois plutôt t'intéresser à la question de savoir comment devenir toi-même un bouddha. » Ainsi, que les plantes et les fleurs puissent ou non devenir bouddhas n'est pas une question importante : il nous suffit de comprendre que ce Cœur, c'est Bouddha, alors les montagnes, fleuves, terres, plantes, fleurs ... deviendront bouddhas en même temps que nous.

En somme, l'esprit fondamental du bouddhisme est que, avec le bodhicitta, tout le monde peut devenir bouddha. Ainsi, personne ne doit se sous-estimer : il faut se dire que l'on est capable de devenir bouddha : Voilà la chose la plus importante !

Convertir les consciences (*Vijñāna*) en sagesse (*Jñāna*)

轉識成智

Tous les phénomènes de l'univers sont, à l'origine, constants mais, dès que la conscience mentale commence à pratiquer la discrimination, les apparences de ces phénomènes dans la conscience réceptacle, deviennent toutes différentes. C'est pourquoi l'Ecole *Vijñānavāda* (*wei-shi* 唯識 Conscience seule) ou *Cittamātra* (*weixin* 唯心 Cœur seul ou Esprit seul) soutient que « *les trois Domaines sont issus du Cœur et tous les phénomènes sont issus des Consciences* ». La « Conscience », c'est la discrimination, la Loi conditionnelle... Etant souillée, elle est la base de la vie et de la mort, l'origine du cycle du samsara, mais aussi le médiateur capable de convertir le commun en sainteté. Aussi, comment purifier les souillures engendrées par la Conscience ? Comment convertir les consciences discriminatives de l'homme ordinaire, en sagesse du Bouddha ? Ce sont là, les principaux objectifs de l'Ecole *Vijñānavāda*.

Comment doit-on procéder ?

1. ***Convertir les cinq consciences sensorielles en sagesse de conduite parfaite*** : Les cinq consciences sensorielles – visuelle, auditive, olfactive, gustative et tactile – sont les fonctions discriminatives survenant quand les cinq organes de perception – yeux, oreilles, nez, langue, et corps – entrent en contact avec les cinq objets de perception

– forme, son, odeur, goût et sensation. Ces cinq états de désir s'étalent comme une crasse et recouvrent notre Cœur, nous poussant à créer des karmas malsains. Ils ressemblent à cinq voleurs qui se cachent dans le village (notre Cœur) guettant continuellement l'occasion de détruire ou de s'emparer de nos mérites et vertus. C'est pourquoi, nous devons les convertir en sagesse, permettant de mener à bien les affaires du monde (*kr̥tyānuṣṭhāna-jñāna* 成所作智). Grâce à cette sagesse, nos paroles et nos actions deviennent constructives, pures, et utiles.

2. **Convertir la sixième conscience en sagesse de profonde attention** : La sixième conscience (*manovijñāna*) est munie de la fonction de réflexion et discrimination. Dans notre champ des huit consciences, elle est la plus puissante. C'est elle qui détermine le bien/mal, bon/mauvais, beau/laid, juste/faux, de tout phénomène perçu. En raison de cette fonction, on l'appelle aussi conscience discriminative. En réalité, les cinq consciences sensorielles ont besoin de la réflexion de la conscience mentale pour obtenir la capacité de compréhension et c'est grâce à sa fonction de jugement, que nous avons des points de vue subjectifs. Comme cette compréhension est superficielle, grossière, étroite et sommaire, nous devons convertir la conscience mentale en sagesse de profonde attention (*pratyavekṣaṇā-jñāna* 妙觀察智), pour pouvoir réfléchir en profondeur et ne pas nous laisser égarer par les apparences.

3. **Convertir la conscience mentale souillée en sagesse d'égalité universelle** : La septième conscience (*kliṣtamānas*) est la conscience mentale qui ne pense qu'à la

croyance en un « moi ». Elle s'obstine à croire que les semences contenues dans la huitième conscience (*ālayavijñāna*) sont le « moi », permanent et invariable. C'est ainsi que naissent les afflictions entraînées par la croyance en un « moi » : l'ignorance percevant cet ego, l'orgueil et l'amour du moi. A cause de cet attachement au « moi », on s'entête à définir « le moi » et « les miens ». Avec les différences, on commence à comparer, critiquer, juger... et l'on ne peut plus garder la paix de l'esprit. Le seul remède est de convertir le mental souillé en sagesse d'égalité (*samatā-jñāna* 平等性智), pour pouvoir mettre fin à la discrimination et ensuite, comprendre que tous les phénomènes comme le bien, le mal, le bon, le mauvais, l'autre, moi, l'ami, l'ennemi, etc. sont égaux et identiques. D'une manière plus simple, c'est convertir le petit « moi », égoïste et prétentieux, en un grand « Moi », généreux et tolérant.

4. ***Convertir la conscience réceptacle en sagesse du miroir sublime*** : La huitième conscience, appelée aussi conscience réceptacle (*ālayavijñāna*) est la source originelle de la vie et de l'univers. Elle ressemble à un entrepôt, rempli de semences, bonnes et mauvaises. Ces semences ne disparaissent pas en même temps que notre personne physique : elles se transmettent continuellement et se logent dans le corps de la nouvelle vie. C'est pourquoi, cette huitième conscience est l'essence de la vie et de la mort, que l'on appelle vulgairement « âme », cependant que le bouddhisme la nomme « conscience karmique ». C'est quand cette conscience se purifie en une sagesse comparable au miroir sublime (*ādarśa-jñāna* 大圓鏡智), que l'on peut parler de « conversion de conscience en sagesse ». Cette

sagesse peut transformer les semences, débarrassées de toute illusion, en merveilleux état bouddhique ; tout comme le miroir sublime est capable de refléter tout objet présenté, nous permettant de voir exactement la forme réelle de tous les phénomènes.

« La conversion de consciences en sagesse » est le but final de la pratique de l'Ecole *Vijñānavāda*, mais l'étude de *Vijñānavāda* est très spécialisée et de plus, les appellations sont compliquées et ennuyeuses : sans une grande patience, il est difficile d'y pénétrer. Toutefois, il ne faut pas absolument étudier le *Vijñānavāda* pour pouvoir convertir les consciences en sagesse. Dans la vie quotidienne, si l'on comprend la loi de la coproduction conditionnelle, alors, même si l'on doit faire face à des personnes et choses déplaisantes ou subir des injustices et calomnies, on ne se fâchera pas et l'on pourra rester calme et insouciant. De même, face aux difficultés et aux échecs, on ne se sentira pas affligé, on pourra même en tirer des leçons pour pouvoir développer une orientation philosophique de la vie, créer une existence optimiste et active et en relever la valeur. Cela aussi, c'est convertir les consciences en sagesse.

Le Pic des vautours et le Vihara de Jeta

靈山祇園

Sur le Pic des vautours, Bouddha brandit la fleur d'udumbara et Mahākāśyapa sourit. L'anecdote a laissé aux générations futures, une belle et instructive histoire et fondé l'origine de la lignée de l'Ecole Chan.

« Le Pic des vautours » est une montagne de la ville de Rāja-grha, capitale du royaume de Magādha, en Inde. Bouddha y a donné d'innombrables prêches dharmiques : *Saddharmapuṇḍarīka-sūtra* (*Sūtra du Lotus*), *Mahā-prajñā-pāramitā-sūtra*, *Amitāyus-sūtra* (*Sūtra de longévitité infinie*), *Dharmapuṇḍarīka-samādhi-sūtra*, etc. et, lors du prêche du *Sūtra du Lotus*, des millions de devas et d'humains ont assisté à l'audience, d'où l'expression « Le Remarquable rassemblement du Pic des vautours ».

A l'époque de Bouddha et pour pouvoir l'écouter prêcher le Dharma, le roi Bimbisāra entreprit de grands travaux, franchissant monts et vallées et taillant des escaliers dans la roche, jusqu'au pic lui-même. Actuellement, à part la plate-forme où se tenait Bouddha, on trouve encore de nombreux vestiges : l'endroit d'où Devadatta a lancé les pierres sur Bouddha, la maison en pierres où Bouddha, Sāriputra et les autres sravakas pratiquaient la concentration méditative, l'endroit où Ananda a été importuné par Māra, etc. Au pied de la montagne, on peut voir le lieu où le roi Bimbisāra a été emprisonné par son fils Ajatashratu et aussi l'endroit où Bouddha a proclamé la Terre pure de la joie suprême et permis au concept de « Terre pure » de se répandre dans le monde Saha.

De nos jours, le Pic des vautours est l'un de ces lieux de pèlerinage, que les adeptes bouddhistes ne peuvent manquer.

« Le Vihara de Jeta » désigne le *Jetavana*, offert par le notable Sudatta, de Shravasti, à Bouddha. Sudatta était un homme généreux qui aimait aider les faibles et les esseulés. De ce fait, on l'appelait Anāthapiṇḍada (assistant des orphelins et des démunis). Par sa sincérité et sa foi envers Bouddha, il convainquit le prince Jeta de vendre son parc et y érigea un monastère. Pour immortaliser les mérites de ces deux hommes, le monastère prit le nom de *Jetavane-Anāthapindikassa-ārāma* ou simplement *Jetavana*.

« Le Vihara de Jeta » et « le Vihara de Bambou (*Kalaṇḍaka Veṇuvana*) » de Rāja-gr̥ha sont les deux premiers monastères bouddhistes de l'Histoire. C'est grâce à ces deux bâtiments que la communauté monastique a pu se développer et leur contribution au développement du bouddhisme reste inaltérable. De plus, les édifices du *Jetavana* étaient si imposants et les équipements si complets, que le *Kalaṇḍaka Veṇuvana* ne pouvait l'égaliser. Bouddha y fit de nombreuses retraites de la saison des pluies et y prêcha de nombreux sūtras, (ainsi en est-il du *Sūtra d'Amitabha*).

Bien que l'Inde soit son pays d'origine, le bouddhisme y est presque tombé dans l'oubli. Non seulement les vestiges sacrés y sont à l'abandon, mais l'atmosphère solennelle de l'époque de Bouddha ne pourra plus jamais y régner.

Comme disait le Grand maître Taixu :

*La floraison et le flétrissement de l'arbre Bodhi se succèdent
maintes fois,*

*Le Mont des vautours reste silencieux et attend qu'on le ré-
veille ;*

Pourtant, il ne faut pas pleurer son endormissement :

La propagation du Dharma est en fait, la besogne du Sangha.

Aujourd'hui, quand les adeptes bouddhistes se remémorent le passé devant les vestiges sacrés et pensent avec reconnaissance aux bienfaits de Bouddha, ils doivent réfléchir à la façon de revitaliser le bouddhisme, assurer sa prospérité, espérer que le spectacle du « Remarquable rassemblement du Pic des vautours » réapparaisse et que le *Jetavana* continue à rayonner.

Telle est la mission sacrée dont les adeptes bouddhistes ne peuvent, en aucun cas, éluder la responsabilité.

Fo Guang Shan

International Translation Center

Fo Guang Shan International Translation Center se consacre à la traduction et la diffusion des traductions de qualité des textes bouddhistes classiques ainsi que des œuvres des enseignants et érudits bouddhistes contemporains. Nous préconisons le bouddhisme humaniste et promouvons l'écriture bouddhiste qui est accessible, axée sur la communauté, et adaptée à la vie quotidienne. Sur le site FGSITC.org, vous pouvez parcourir l'ensemble de nos publications, les lire en ligne et même les télécharger gratuitement, ainsi que demander des copies imprimées pour vous ou pour votre organisation.

Liste des donateurs

100 exemplaires

佛光山菩提寺 林亞金合家

54 exemplaires

佛光山華嚴寺

50 exemplaires

國際佛光會洛杉磯協會聖博二分會

孔美蓉 劉美杏 劉珀秀 吳麗英 黃淑美

20 exemplaires

永印法師 知忠法師 周映芬 黃靖雅 鄭美萍

16 exemplaires

姚石德 黃秋蘭

13 exemplaires

沈文 藍桂花

10 exemplaires

滿敬法師 留許秀瓊 王筱霞 王曉鵬 甘萬吉 吳春菊
林志達 林泰安 洪博明 夏曉君 黃玉招 廖志珩
劉燕雯 葉慶華 陳圓智 霍嘉驄 鄭錫超 譚稀蓮
高葳 Anthony Ling Céline Ling Evelyne Ling Janie Tong

Genevieve Yu Loren Yu Benjamin Zhou Eric Zhou Nicolas Zhou

6 exemplaires

隆恩法師 林吳月姬 文藝勳 沈俐利 翁玉清 黃伯斯
邱小海 陳錦棠 蔡月清 王敦 金杉

5 exemplaires

三寶弟子 方蕙蘭 朱亭宇 吳金城 周義榮 張雅琪
胡巧蓉 黃素美 邱卉榕 陳美津 陳蕙蘭 鍾佩璋
顏麗容 趙旋 朱Leo Ellen Shui Irene Yeh

4 exemplaires

依勤法師 俞秀蓮 鄭立安

3 exemplaires

林美玉 符芝瑛 劉高武 謝炯德 Darren Su
Shirley Carlton

2 exemplaires

依修法師 滿義法師 蔡何招治 文錦泉 曲麗華 李紫紅
施世源 施廷昌 施教敦 施權峰 洪英才 洪悅淳
洪惠姬 洪碧雲 洪燕貞 倪寶琴 宮台華 許安娜
張英智 張翠萍 張艷鳳 胡鉸娣 區月群 黃英儀
黃蘇子 邵佩嬋 楊方鈺 詹凱惠 管汀生 甄杏嬋
劉蕙芬 葉美玉 陳心欣 陳家駿 陳雪玲 陳德來
蔡貞貞 鄭彥清 鄭俊彥 馬妹 Halima Lu

1 exemplaire

李謝綉蕊	張鄧淑英	鄧羅美玉	佛弟子	王志嫻	毛麗嫦
古煥倫	伍展緯	何敏儀	何富文	何寶枝	李大伯
李永健	李佳檸	李姁樺	李素綿	呂素梅	余宇峰
余慧萍	林子力	周善在	侯仕珍	施世棟	施世強
馬迪雅	馬慕賢	徐小芬	唐讌靈	區艷芳	許宸璋
康怡平	張秀芳	張傑芳	張燕倩	梁妙月	梁佩霞
梁儉芳	涂志勇	黃元瑤	傅夏陽	曾蕙英	雷淑芬
莊金滿	趙淑萍	劉靖雯	劉曉君	劉麗瑩	陳少珠
陳永馨	陳亞凱	陳美玉	陳美玲	陳桂英	陳雅茜
陳雅飛	陳楚雄	陳錦鑫	陳穎川	賴佩珍	諸邦建
鍾雪梅	謝樹良	蔡瑞蓮	薛蕙馨	簡妙圭	鄭安和
鄧安康	鄧碧華	關錦玲	嚴達明	張慧	厲曉
陳軍	馬Felicia	Annie	Paul Chu	John Dong	
Joshua Dong	Patty Dong	Phillip Dong	Winnie Dong		
David Fung	Tony Fung	Khorasani	Khashayar	Tommy La	
Patrick Lau	Paul Leung	Joe Mazzone	Annie Ng	Lina Sung	
Jimmy Yip					

